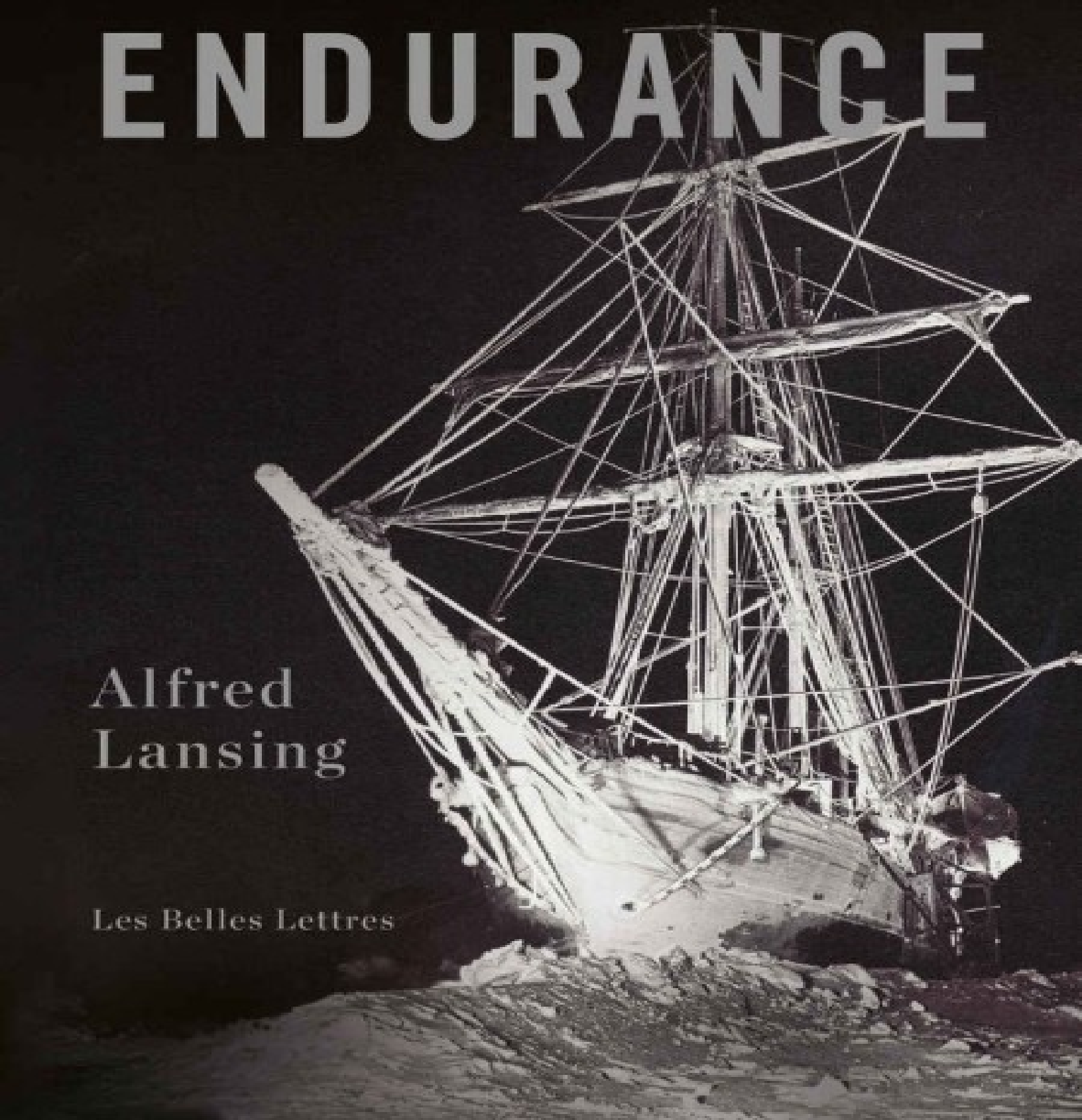
« Une des plus extraordinaires
histoires d'aventures de notre temps. »
—*New York Times Book Review*

L'incroyable voyage de Shackleton

ENDURANCE



Alfred
Lansing

Les Belles Lettres

ALFRED LANSING

ENDURANCE

L'incroyable voyage de Shackleton

Traduit de l'anglais (États-Unis) par R. Jouan

LES BELLES LETTRES
PARIS
2018

© 2018 pour la présente édition
Société d'édition Les Belles Lettres
95, boulevard Raspail, 75006 Paris
ISBN numérique : 978-2-251-90708-6

MEMBRES DE L'EXPÉDITION IMPÉRIALE TRANSANTARCTIQUE

Sir Ernest SHACKLETON	Chef
Frank WILD	Chef adjoint
Frank WORSLEY	Capitaine
Lionel GREENSTREET	Capitaine en second
Hubert T. HUDSON	Officier de navigation
Thomas CREAN	Premier lieutenant
Alfred CHEETHAM	Second lieutenant
Louis RICKINSON	Mécanicien en chef
Alfred J. KERR	Mécanicien en second
Dr Alexander H. MACKLIN	Chirurgien
Dr James A. MCILROY	Chirurgien
James M. WORDIE	Géologue
Leonard D.A. HUSSEY	Météorologue
Reginald W. JAMES	Physicien
Robert S. CLARK	Biologiste
James Francis HURLEY	Photographe
George E. MARSTON	Peintre-dessinateur
Thomas H. ORDE-LEES	Mécanicien
Harry MCNEISH	Charpentier
Charles J. GREEN	Cuisinier
Walter HOW	Matelot
William BAKEWELL	Matelot
Timothy MCCARTHY	Matelot
Thomas MCLEOD	Matelot
John VINCENT	Matelot
Ernest HOLNESS	Chauffeur
William STEVENSON	Chauffeur

Perce BLACKBORO Passager clandestin

PRÉFACE

Tout ce qui suit est vrai.

Je me suis attaché à relater les événements tels qu'ils se sont passés et à rapporter avec la plus grande exactitude possible les réactions des hommes qui les vécurent.

Pour cela, une masse de documents a été mise à ma disposition, surtout les notes prises au jour le jour par tous ceux qui ont tenu un journal personnel pendant l'expédition. Ces notes fourmillaient de détails saisissants et de scènes croquées sur le vif entre lesquels je n'ai eu que le choix.

Ces documents constituent un étrange assemblage de papiers noircis par la fumée que dégageait l'huile de phoque, tout ridés pour avoir été trempés et mis ensuite à sécher. Certains ont été rédigés sur des registres de comptable, dans une écriture large ; d'autres sur des carnets, dans une écriture minuscule.

J'ai aussi bavardé pendant de longues heures, voire des jours, et correspondu avec les survivants de l'expédition ; ils se sont prêtés à mon interrogatoire avec une bonne grâce et un esprit de coopération qui leur ont acquis toute ma reconnaissance.

De ce fait, si des erreurs ou des fautes d'interprétation se sont glissées dans les pages qui suivent, j'en porte seul la responsabilité.

À tous, j'adresse le témoignage de ma gratitude infinie.

A.L.

PREMIÈRE PARTIE

1

L'ordre d'abandonner le navire et de descendre s'installer sur la glace fut donné à dix-sept heures. Pour la plupart des hommes, il était superflu car ils savaient déjà que c'était la fin, que leurs efforts pour sauver l'*Endurance* demeureraient vains. Il n'y eut ni peur ni même appréhension. Ils se battaient depuis trois jours et avaient perdu la bataille. Ils acceptaient leur défaite presque avec apathie, trop las pour s'en soucier.

Frank Wild, commandant en second de l'expédition, avança sur le pont gondolé vers le poste d'équipage. Deux matelots, Walter How et William Bakewell, gisaient sur des couchettes inférieures, à bout de forces pour avoir travaillé aux pompes pendant près de trois jours, mais incapables de dormir à cause du vacarme.

Des millions de tonnes de glace écrasaient le bateau, non pas d'un seul coup, mais lentement, un petit peu plus à chaque fois, et il criait dans son agonie. Ses couples, ses bords, ses baux énormes, souvent épais d'un pied, gémissaient ou hurlaient sous l'inexorable étreinte et, quand ils ne pouvaient plus résister, éclataient avec un bruit de canon.

La plupart des baux du gaillard d'avant avaient déjà cédé dans la matinée, le pont s'était soulevé et paraissait respirer sous les fluctuations de la pression.

Wild passa la tête à l'intérieur.

— Il est fichu, mes enfants. Je crois qu'il est temps de partir, dit-il calmement.

How et Bakewell se levèrent, prirent deux taies d'oreiller où ils avaient mis quelques objets personnels, et suivirent Wild sur le pont.

Ensuite, Wild descendit dans la minuscule chambre des machines. Rickinson, le chef mécanicien, et Kerr, son second, attendaient au pied de l'échelle. Depuis près de soixante-douze heures, ils entretenaient la pression dans les chaudières pour actionner les pompes de la machine. Ils ne voyaient pas la glace, mais se rendaient parfaitement compte de ce qui se passait. Périodiquement, les flancs, quoique presque partout épais de deux pieds, bombaient de six pouces vers l'intérieur. Les plaques métalliques du parquet s'arc-boutaient, crissaient, puis se chevauchaient avec bruit. Wild ne s'arrêta pas longtemps.

— Laissez tomber les feux, dit-il. Il est fichu.

Kerr soupira de soulagement. Wild se dirigea vers le tunnel de l'arbre porte-hélice. McNeish, le vieux charpentier du bord, et un matelot, McLeod, calfeutraient, avec des morceaux de couverture, un cofferdam construit la veille par le premier, pour essayer d'aveugler la voie d'eau produite par l'arrachement du gouvernail et de l'étambot. L'eau atteignait cependant les plaques du parquet et continuait à monter, en dépit du cofferdam et des pompes. Dès que la pression cessait pendant un moment, on l'entendait couler vers l'avant et remplir la cale.

Wild enjoignit aux deux hommes d'abandonner. Ils montèrent sur le pont.

Clark, Hussey, James et Wordie avaient participé à la manœuvre des pompes, mais s'étaient arrêtés d'eux-mêmes, en constatant la futilité de leurs efforts. Ils étaient assis sur les caisses d'approvisionnements, entassées sur le pont, et s'adossaient au bastingage. Les terribles épreuves des trois jours précédents se lisaient sur leur visage.

Plus vers l'avant, les conducteurs de chiens avaient attaché un grand morceau de toile à la rambarde de bâbord et s'en servaient comme d'une glissière pour envoyer les quarante-neuf chiens de traîneau sur la glace, où d'autres hommes les recueillaient. Ordinairement, une opération de ce genre eût rendu les animaux frénétiques, mais ils semblaient comprendre qu'il se passait quelque chose d'exceptionnel. Ils ne se battirent pas entre eux et pas un seul ne tenta de s'échapper.

Cela tenait, peut-être, à quelque chose d'impondérable dans l'attitude des hommes. Ils travaillaient avec une hâte délibérée, se parlant à peine. Pas le moindre signe d'inquiétude. Sans les mouvements de la glace et les bruits émis par le navire, la scène eût semblé naturelle. La température était de 8°½ Fahrenheit au-dessous de zéro (− 23°C), une légère brise soufflait du sud et le ciel crépusculaire était dégagé.

Cependant, beaucoup plus au sud, une tempête faisait rage. Bien qu'elle ne dût les atteindre qu'au bout d'environ deux jours, les mouvements de la glace, qui s'étendait sur des centaines de kilomètres au-delà de la vue, dénonçaient son approche. À cause de l'immensité compacte de la banquise, la pression exercée par les vents de cette tempête écrasait déjà les uns contre les autres les *floes*, autrement dit les îles de glace de largeur et d'épaisseur variables, dont l'agglomération finit par constituer la banquise apparemment unie.

La surface de la glace n'était qu'un chaos animé. Elle ressemblait à un gigantesque puzzle dont les pièces s'étalaient à l'infini et se comprimaient mutuellement sous l'effet d'une force invisible, mais irrésistible. La lenteur majestueuse du mouvement accentuait encore l'impression titanesque qu'il dégageait. Lorsque deux floes s'accolaient, leurs extrémités se touchaient et se frottaient pendant un moment comme des meules. Puis, aucun d'eux ne voulant céder, ils se soulevaient doucement, souvent en tremblant. Parfois, ils s'arrêtaient soudain, comme si, mystérieusement, la force à l'œuvre cessait d'agir. Mais, plus fréquemment, les deux floes, épais de trois mètres ou plus, continuaient à se soulever jusqu'à ce qu'un des deux ou les deux à la fois se brisassent et basculassent, créant une arête de pression.

Et cette banquise en mouvement émettait des sons continuels : grognements et gémissements des floes avec, de temps à autre, le bruit sourd d'un écroulement, mais aussi bien d'autres, extrêmement variés, et parfois incongrus. À certains moments, par exemple, on aurait cru entendre un train gigantesque, aux essieux mal graissés, heurtant le butoir d'une voie de garage dans un grand fracas de wagons entrechoqués. À d'autres moments, l'oreille percevait le cri strident d'un immense sifflet de navire, se mêlant à des cocoricos, au grondement de brisants lointains, à la trépidation d'une machine, à des lamentations de vieille femme. Durant les rares périodes de calme, où la banquise cessait passagèrement de s'agiter, l'air s'emplissait d'un roulement de tambours voilés.

Dans cet univers de glace, nulle part les mouvements n'étaient plus amples et les pressions plus intenses qu'autour du navire. La position de celui-ci n'aurait pu être pire. Un floe le coinçait solidement par tribord avant et un autre le pressait à tribord arrière, tandis qu'un troisième le comprimait par bâbord, en son milieu, au risque de le cisailler. Déjà, il s'était plusieurs fois complètement couché sur tribord.

À l'avant, où la pression était d'une violence extrême, la glace le submergeait. Elle montait toujours plus haut, là où l'étrave subissait l'assaut des vagues qui dépassaient le bastingage, puis s'abattaient sur le pont, le chargeant d'un fardeau sous lequel il s'enfonçait et offrait encore plus de prise à la pression.

Le bateau ne réagissait pas toujours de la même façon. Parfois, il frémissait seulement, comme un être humain sous l'effet d'une douleur soudaine. À d'autres moments, il semblait se convulser en poussant des cris d'agonie. Alors, ses trois mâts oscillaient violemment et les haubans se raidissaient comme des cordes de harpe. Mais les instants les plus affreux pour les marins étaient ceux où il paraissait haleter, lutter pour retrouver son souffle, ses flancs se soulevant puis retombant sous l'écrasement de la glace.

En ces ultimes heures, il donnait surtout l'impression horrible d'être une sorte de bête géante se débattant pour ne pas mourir.

À 19 heures, tout le matériel essentiel avait été transbordé sur la banquise et une espèce de camp se trouvait établi sur un floe compact, à peu de distance par tribord. Les trois canots de sauvetage y avaient été amenés pendant la nuit précédente. La plupart des marins éprouvaient un immense soulagement d'avoir quitté le navire condamné et bien peu y seraient retournés volontairement.

Certains, pourtant, reçurent l'ordre d'y remonter pour mettre en sûreté divers objets. Parmi eux, Alexander Macklin, jeune et robuste médecin, qui était aussi chargé d'un attelage de chiens. Il venait d'installer ceux-ci au camp, lorsque Wild lui demanda de l'accompagner pour sortir du bois de la cale avant.

Ils approchaient du navire quand un grand cri s'éleva du camp. Le floe où les tentes étaient montées se disloquait. Wild et Macklin revinrent en toute hâte. Les chiens furent harnachés ; tentes, approvisionnements, traîneaux, matériel furent hâtivement transportés sur un autre floe, à une centaine de mètres plus loin.

À ce moment, le bateau paraissait sur le point de couler, aussi les deux hommes y montèrent-ils précipitamment. Ils se frayèrent un chemin à travers les blocs de glace qui couvraient le gaillard d'avant et soulevèrent un panneau donnant accès au coqueron. L'échelle, arrachée à ses supports, était tombée sur le côté. Ils durent s'aider mutuellement à descendre dans l'obscurité.

À l'intérieur, le bruit était indescriptible. Le compartiment, à moitié vide, se comportait comme une immense caisse de résonance, amplifiant chaque craquement, chaque éclatement des membrures. Ils ne se trouvaient qu'à quelques pieds de la coque et entendaient la glace qui multipliait ses efforts pour la crever.

Une fois leurs yeux accommodés à la pénombre, ils virent un spectacle terrifiant. Les épontilles s'infléchissaient et les barrots, au-dessus, étaient sur le point de céder. Le bateau semblait pris dans un étau géant dont la vis se resserrait lentement et inexorablement pour l'écraser.

Le bois qu'ils cherchaient était disposé contre le bordé, à l'extrême avant. Pour l'atteindre, il leur fallut franchir une cloison transversale qui remuait aussi et paraissait prête à sauter d'un instant à l'autre, ce qui eût entraîné l'effondrement de tout le compartiment.

Macklin hésita pendant une seconde. Wild, sentant sa peur, lui cria, par-dessus le vacarme, de rester où il se trouvait, passa outre, et commença bientôt à porter des planches vers l'arrière.

Tous deux travaillèrent fébrilement, mais la besogne leur parut interminable. Macklin avait la quasi-certitude qu'ils ne pourraient l'achever à temps. Cependant, la tête de Wild reparut dans l'ouverture. Ils hissèrent le bois sur le pont, descendirent sur la glace et restèrent longtemps sans parler, savourant l'exquise sensation d'être en sécurité.

« Jamais, je crois, je n'ai connu peur plus horrible qu'à l'intérieur de ce bateau en train d'éclater », notait Macklin plus tard, dans son journal.

Dans l'heure qui suivit le départ du dernier homme, la glace perça les flancs du bateau. Des lances aiguës ouvrirent des brèches où s'enfoncèrent ensuite des blocs entiers. Du milieu à l'avant, tout fut submergé. La glace écrasa le côté tribord du roof arrière avec une force telle que des bidons d'essence vides, stockés sur le pont, passèrent à bâbord, emportant un grand tableau suspendu à la cloison, dont la vitre ne fut même pas brisée.

Plus tard, quand le camp eut été installé, quelques marins revinrent contempler l'épave de ce qui avait été leur navire, mais la plupart demeurèrent dans les tentes, transis de froid et, pour le moment, indifférents à leur sort.

Un seul d'entre eux ne partageait pas, tout au moins avec la même intensité, le sentiment général de soulagement d'avoir enfin quitté le bateau : un homme robuste d'aspect énergique, au nez large, au léger accent irlandais. Pendant toute l'évacuation, il s'était tenu plus ou moins à l'écart.

Il s'appelait sir Ernest Shackleton, et les vingt-sept hommes qu'il avait vus quitter le bâtiment d'une manière aussi dramatique composaient l'Expédition impériale transantarctique.

C'était le 27 octobre 1915 ; le navire s'appelait l'*Endurance*. Il se trouvait alors par 69°05' Sud et 51°30' Ouest, dans la redoutable mer de Weddell, juste à mi-chemin entre le pôle sud et l'avant-poste de l'humanité le plus rapproché, à quelque 1 200 milles de là.

Rarement pareille responsabilité pesa sur les épaules d'un homme. Shackleton n'ignorait certes pas que la situation était désespérée, mais il ne pouvait imaginer les épreuves physiques et morales qu'ils allaient avoir à subir, les rigueurs qu'il leur faudrait endurer, les souffrances auxquelles ils seraient soumis.

Ils étaient naufragés dans les espaces désolés de l'Antarctique. Depuis près d'un an, ils avaient perdu contact avec la civilisation. Personne ne connaissait leur détresse, ni même leur position. Ils ne possédaient pas d'émetteur radio pour alerter d'éventuels sauveteurs et, même s'ils l'avaient pu, ceux-ci eussent été dans l'impossibilité de les atteindre. En 1915, il n'existait pas d'hélicoptères, d'avions convenables, ni de matériel approprié, et la Grande Guerre faisait rage sur le continent européen. Leur situation était d'une simplicité terrifiante : ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes.

La calotte glaciaire de la presqu'île de Palmer – la terre connue la plus rapprochée – se trouvait, estimait Shackleton, à 182 milles dans l'ouest-sud-ouest, mais la presqu'île elle-même était à 210 milles ; aucun homme ni aucun animal ne l'habitait ; elle n'offrait absolument aucune ressource de n'importe quel genre.

Pour trouver de la nourriture et un abri, il fallait gagner la minuscule île de Paulet, d'un diamètre ne dépassant pas deux kilomètres, à 346 milles au nord-ouest, au-delà de la banquise. En 1903, douze ans auparavant, un équipage suédois y avait hiverné après que son bateau, l'*Antarctic*, eut été, lui aussi, écrasé par la glace de la mer de Weddell. Le navire qui le recueillit avait déposé des vivres pour servir à d'autres naufragés éventuels. Ironie du sort, c'était Shackleton lui-même qui avait été chargé d'acheter ces vivres, dont il avait désormais un si grand besoin.

2

L'ordre d'évacuer l'*Endurance*, s'il marqua le commencement de la plus grande des aventures antarctiques, modifia aussi le destin d'une expédition très ambitieuse dont le dessein était de traverser le continent austral d'ouest en est.

On mesurera mieux l'ampleur de l'entreprise en apprenant que cet objectif ne fut repris que quarante-trois ans plus tard, en 1957-1958. Dans le cadre de l'année géophysique internationale, le Dr Vivian E. Fuchs l'atteignit avec l'Expédition transantarctique du Commonwealth. Quoiqu'il disposât de véhicules chauffés et à chenilles, possédât de puissants appareils de radio, fût guidé par des avions de reconnaissance et des attelages de chiens, il eut plusieurs fois la tentation d'abandonner. Il lui fallut près de quatre mois très éprouvants pour réaliser ce que Shackleton avait failli exécuter dès 1915.

C'était sa troisième apparition dans l'Antarctique. Il y était venu pour la première fois en 1901, comme membre de l'Expédition nationale antarctique dirigée par Robert F. Scott, le fameux explorateur britannique qui était parvenu, par 82°15' de latitude sud, à 1 200 kilomètres du pôle ; c'était un record pour l'époque.

En 1907, Shackleton avait pris lui-même ce pôle pour but. Avec trois compagnons, il en était arrivé à 155 kilomètres, mais la pénurie de vivres l'avait contraint à faire demi-tour. Ce retour avait été une course désespérée contre la mort, mais Shackleton l'avait gagnée. Fêté comme un héros national à son débarquement en Angleterre, anobli par son roi, il était décoré par tous les grands pays du monde.

Après avoir écrit un livre, il effectua une tournée de conférences dans les îles Britanniques, aux États-Unis, au Canada et en Europe, et se reprit à penser à l'Antarctique.

Ce n'était plus qu'une question de temps, il se savait, pour qu'une autre expédition atteignît le but qui lui avait échappé. Dès mars 1911, de Berlin où l'avait conduit sa tournée, il déclara dans une lettre à sa femme, Emily :

« À mon sentiment, une autre expédition n'aura de valeur que si elle traverse le continent. »

En 1909, Robert E. Peary était parvenu au pôle nord. Scott, dans une seconde tentative effectuée à la fin de 1911 et au début de 1912, fut précédé au pôle sud, d'un peu plus d'un mois, par le Norvégien Roald Amundsen. Au retour, Scott et ses trois compagnons, affaiblis par le scorbut, périrent.

Lorsque l'Angleterre apprit son échec et les tragiques circonstances de sa mort, ce fut un deuil national. À la douleur d'avoir perdu un homme aussi brave et admirable, se mêlait un sentiment de frustration : le pays, qui s'était illustré plus que tout autre dans les expéditions polaires, venait d'être « battu sur le poteau » par la Norvège.

Pendant ces événements, Shackleton poussait la réalisation de ses propres projets. dans une première brochure, destinée à lui procurer des fonds, il jouait fortement sur cette question de prestige, en faisant son principal argument.

« Du point de vue sentimental, écrivait-il, c'est le dernier grand voyage polaire qu'on puisse faire. Il sera plus long que l'aller et retour au pôle et j'estime qu'il appartient à la nation britannique de l'accomplir, puisque nous avons été battus au nord comme au sud. Il reste à réaliser l'expédition la plus importante et la plus sensationnelle : traverser le continent. »

Son plan visait à conduire un navire dans la mer de Weddell pour y débarquer une équipe de six hommes, avec soixante-dix chiens, au voisinage de la baie de Vahsel, par environ 78° Sud et 36° Ouest. À peu près vers le même moment, un second bateau entrerait dans le McMurdo Sound, en mer de Ross, au point presque diamétralement opposé à la base de la mer de Weddell. L'équipe de la mer de Ross établirait des dépôts de vivres jusqu'au voisinage du pôle. Pendant ce temps, celle de la mer de Weddell progresserait en traîneau, vivant sur ses propres rations. Du pôle, elle gagnerait les environs du glacier de Beardmore, où elle se ravitaillerait au dépôt le plus méridional installé par l'autre équipe. Elle utiliserait ensuite les autres pour parvenir au McMurdo Sound.

Tel était le plan, qui portait bien la marque de Shackleton : réfléchi, audacieux, net. Son auteur ne nourrissait pas le moindre doute sur la possibilité de le réaliser.

Pourtant, certains milieux – et ils avaient peut-être raison – reprochaient à ce plan, justement, d'être trop hardi. Mais il ne pouvait pas ne pas l'être, venant de Shackleton qui était, avant tout, un explorateur du modèle classique, rempli d'une confiance absolue en soi, un peu romantique, voire fanfaron.

Âgé de quarante ans, il était de taille moyenne, avec un cou épais, des épaules larges, puissantes, légèrement affaissées. Ses cheveux drus, séparés par une raie au milieu, surmontaient une bouche large, sensuelle, très expressive, qui s'épanouissait en un large rire ou se serrait avec énergie sur des mâchoires d'acier. Ses yeux gris-bleu s'emplissaient tour à tour de gaieté ou de colère. Sur ces traits, assez beaux, s'étendait souvent une expression méditative, comme si ses pensées partaient à cent lieues de là. Il avait de petites mains, mais leur poignée était énergique et franche. Il parlait doucement, quelquefois lentement, d'une voix de baryton où perçait l'accent lointain du comté de Kildare, pays de sa naissance.

Quelle que fût son humeur, gaie ou sombre, il savait toujours ce qu'il voulait. C'était là le trait principal de son caractère.

Des sceptiques ont pu soutenir, non sans quelque raison, que son but fondamental, en montant cette expédition, n'était autre que de servir la plus grande gloire d'Ernest Shackleton… et d'acquérir les profits pécuniaires promis au chef heureux d'une expédition de cette ampleur. Sans aucun doute, ces motifs jouèrent un grand rôle. Il avait la pleine conscience des avantages que procurent une position sociale élevée et de confortables ressources financières. En fait, il avait toujours rêvé d'atteindre la richesse qui le rendrait indépendant pour sa vie entière. Il aimait à s'imaginer sous les traits d'un gentilhomme campagnard, débarrassé de tout souci matériel, libre d'agir comme il lui plairait.

Il était issu de la classe moyenne, fils d'un médecin qui n'avait que modestement réussi. À seize ans, il s'engagea dans la marine marchande et conquit ses grades un par un, mais cet avancement progressif ne convenait guère à sa personnalité exceptionnelle.

Deux événements très importants pour lui se produisirent : d'abord l'expédition avec Scott, en 1901, puis son mariage avec la fille d'un avocat fortuné. Le premier lui fit connaître l'Antarctique, qui séduisit aussitôt son

imagination. Le second accrut son désir d'être riche, pour assurer à sa femme les conditions de vie auxquelles elle était habituée. L'Antarctique et la sécurité financière s'identifièrent plus ou moins dans son esprit. Un succès – quelque extraordinaire coup d'audace, un exploit qui enflammerait l'opinion publique internationale – lui ouvrirait, pensait-il, les portes de la célébrité, donc de la richesse.

Entre deux expéditions, ce désir de richesse ne le quittait jamais. Son esprit fourmillait constamment de projets qui, il en était persuadé, lui apporteraient la fortune. Sans les énumérer tous, on peut citer la fabrication de cigarettes, une armée de voitures de louage, des exploitations minières en Bulgarie, une usine à baleines, ou encore la recherche de trésors cachés. La plupart de ces idées ne dépassèrent jamais le stade de la conception, celles qui advinrent eurent des résultats malheureux, en règle générale.

Son refus d'accepter les obligations de la vie quotidienne et son perpétuel emballement pour des aventures chimériques lui valurent d'être accusé de manquer de maturité et de sérieux. C'était peut-être vrai… d'après les normes conventionnelles. Mais les grands personnages de l'histoire, les Napoléon, les Nelson, les Alexandre, n'entraient pas non plus dans le moule ordinaire et c'est sans doute commettre une injustice à leur égard que de les mesurer à l'aune commune. Incontestablement, Shackleton fut, à sa manière, un grand meneur d'hommes.

De même, il ne considérait pas l'Antarctique uniquement sous l'angle mesquin du profit matériel ou moral. Tout au fond, il était séduit par l'espèce de défi qu'il percevait, il y voyait comme une pierre de touche pour éprouver sa prodigieuse énergie et l'élan irrationnel qui le poussait. Dans la vie banale, rien ne se trouvait à sa mesure ; c'était un percheron attelé à une voiture d'enfant. Mais l'Antarctique l'obligeait à mettre en œuvre jusqu'au dernier atome de ses ressources physiques et morales.

Ainsi donc, si Shackleton n'était incontestablement pas à sa place dans un grand nombre de situations de la vie ordinaire, il possédait le génie même, que bien peu de gens ont eu dans l'Histoire, d'être par nature un chef. En dépit de ses défauts, de ses imperfections, il a mérité cet hommage remarquable :

« S'il s'agit de science, prenez Scott ; si vous voulez avancer vite et à coup sûr, demandez Amundsen ; mais si vous vous trouvez dans une situation désespérée, sans issue apparente, tombez à genoux et priez pour obtenir Shackleton. »

Tel était l'homme qui avait résolu de traverser l'Antarctique… à pied.

Les navires constituaient les éléments les plus importants. À Sir Douglas Mawson, le fameux explorateur australien, Shackleton acheta l'*Aurora*, bâtiment robuste, du type employé pour la pêche à la baleine. Après avoir déjà participé à deux expéditions dans l'Antarctique, il devait transporter l'équipe de la mer de Ross, sous le commandement du lieutenant de vaisseau Aeneas Mackintosh, qui avait servi à bord du *Nimrod*, lors de l'expédition Shackleton de 1907-1909.

Shackleton lui-même conduirait l'équipe partant de la côte de la mer de Weddell. Son navire, il le commanda à Lars Christensen, le magnat norvégien de la pêche à la baleine, qui l'avait fait construire pour transporter des chasseurs d'ours dans l'Arctique, activité qui devenait de plus en plus populaire. Christensen avait un associé, le baron de Gerlache, Belge qui avait conduit une expédition dans l'Antarctique en 1897 et pouvait donc donner des idées intéressantes pour la construction de ce navire, mais des difficultés financières le conduisirent à se retirer avant l'achèvement de celui-ci.

Ainsi privé de son associé, Christensen accepta avec plaisir la demande d'achat formulée par Shackleton. Il le lui vendit pour 67 000 dollars, somme inférieure à celle qu'il avait dépensée, mais il fut heureux d'apporter ainsi une contribution à l'entreprise d'un explorateur de l'envergure de Shackleton.

Le bateau avait reçu le nom de *Polaris*. Shackleton le rebaptisa *Endurance*, à cause de la devise de sa famille : *Fortitudine vincimus* (Nous l'emportons par l'endurance).

Comme dans toutes les expéditions privées de ce genre, la réunion des fonds nécessaires constituait le principal souci. Shackleton passa près de deux ans à les recueillir. Il lui fallait la bénédiction du gouvernement et de diverses sociétés savantes pour conférer un caractère scientifique à l'entreprise. Shackleton ne s'intéressait guère à la science, mais il n'hésita pas à l'évoquer, ce qui était peut-être de l'hypocrisie. Néanmoins, il recruta une équipe de savants très compétents.

Malgré son charme personnel et sa force de persuasion, il éprouva beaucoup de déceptions. Il obtint quelque 120 000 dollars de Sir James Caird, riche Écossais, manufacturier de jute. Le gouvernement lui accorda une subvention de 50 000 dollars et la Société royale de Géographie lui vota une aide symbolique de 5 000 dollars pour signifier qu'elle lui donnait son

approbation générale, mais pas totale. D'autres dons vinrent de Dudley Docker et de Miss Janet Standcomb-Wills, en même temps que des centaines de petites contributions envoyées du monde entier.

Comme à l'habitude, Shackleton hypothéqua aussi l'expédition, en un sens, en vendant par avance les droits sur les valeurs commerciales que pourrait générer sa réussite. Il s'engagea à écrire un livre, céda les droits sur les films et photographies qui seraient pris et accepta de faire une longue tournée de conférences à son retour. À la base de tous ces accords se trouvait un présupposé : qu'il survivrait.

Par contraste avec les difficultés financières, il fut aisé de trouver des volontaires pour participer à l'entreprise. À peine eut-il publié ses projets que Shackleton reçut plus de cinq mille demandes (dont trois provenant de jeunes filles). Presque sans exception, ces volontaires obéissaient à l'attrait de l'aventure, car les salaires offerts ne pouvaient être considérés que comme symboliques, eu égard aux services réclamés. Ces salaires s'échelonnaient de 240 dollars par an pour un matelot ordinaire à 750 pour le savant le plus expérimenté. Et dans la plupart des cas, ils ne devaient être payés qu'à la fin de l'expédition. Shackleton estimait que le fait d'être choisi constituait une sorte de privilège, tout particulièrement pour les savants qui obtenaient ainsi l'occasion sans pareille de poursuivre leurs recherches.

L'équipage fut formé autour d'un noyau de vétérans éprouvés. Frank Wild reçut le commandement en second. Très petit, mais puissamment charpenté, il parlait doucement, était d'humeur facile mais possédait une sorte de rudesse intérieure. Il avait été l'un des trois compagnons de Shackleton lors de la course vers le pôle, en 1908-1909, et Shackleton avait conçu une grande affection personnelle, en même temps que beaucoup de respect, pour lui. Tous deux se comprenaient parfaitement. Wild était d'une loyauté inébranlable envers son chef ; sa nature tranquille, quasi dépourvue d'imagination, faisait équilibre à celle de Shackleton, impulsive et souvent explosive.

Le poste de premier lieutenant à bord de l'*Endurance* fut attribué à Thomas Crean, grand, osseux, un Irlandais au franc-parler que de longues années dans la flotte royale avaient rompu à obéir sans discuter. Il avait servi, avec Shackleton, dans l'expédition de Scott, en 1901, et aussi sur la *Terra Nova*, qui avait conduit Scott à sa funeste entreprise de 1910-1913. À

cause de son expérience et de sa force physique, Shackleton comptait lui confier un des traîneaux dans la traversée du continent.

Alfred Cheetham, second lieutenant, formait un contraste accusé avec Crean. Il était encore plus petit que Wild, maigre, et avait toujours la plaisanterie à la bouche. Shackleton l'appelait « le vétéran de l'Antarctique », parce qu'il avait déjà participé à trois expéditions, dont une avec lui-même et une autre avec Scott.

George Marston, artiste, âgé de trente-deux ans, grassouillet, à la figure poupine, avait fait un excellent travail pendant l'expédition de 1907-1909. Contrairement à la plupart de ses camarades, il était marié et avait des enfants.

Thomas McLeod, matelot, lui aussi un ancien membre de l'expédition de 1907-1909, complétait le noyau des vétérans.

La méthode employée par Shackleton pour choisir les nouveaux peut paraître quelque peu arbitraire. Si l'homme lui plaisait au premier regard, il l'acceptait et, dans le cas contraire, le rejetait. Il prenait sa décision avec la rapidité de l'éclair. On ne connaît pas d'exemple où la conversation de prise de contact ait duré plus de cinq minutes.

Leonard Hussey, colérique, endiablé, fut engagé comme météorologiste, quoiqu'il n'eût aucune qualification à cet égard. Shackleton le trouvait « drôle » et le fait que Hussey rentrait d'une expédition au Soudan torride (où il était anthropologue) satisfaisait sa fantaisie. Hussey suivit un cours de météorologie et rendit, par la suite, d'excellents services.

Le docteur Alexander Macklin, un des deux médecins, conquit Shackleton en répondant à celui-ci, qui lui demandait pourquoi il portait des lunettes : « Sans lunettes, plus d'un visage de sage paraîtrait ridicule ! » Reginald James fut enrôlé comme physicien parce que Shackleton, après lui avoir demandé l'état de ses dents, s'il avait des varices et s'il était ordinairement de bonne humeur, lui posa à brûle-pourpoint cette question :

— Savez-vous chanter ? James parut embarrassé.

— Oh ! pas comme Caruso ! Mais êtes-vous capable de brailler à l'occasion avec les gars ?

Malgré cette façon de faire assez curieuse, Shackleton fut bien rarement trompé par son intuition.

Les premiers mois de 1914 se passèrent à acheter les innombrables articles d'équipement, les approvisionnements et le matériel. Les traîneaux, spécialement conçus, furent essayés dans les montagnes de Norvège. Un

nouveau genre de ration, destiné à empêcher le scorbut, fut essayé et des tentes particulières furent construites. À la fin de juillet, tout avait été rassemblé, vérifié et stocké à bord de l'*Endurance* qui appareilla des East India Docks de Londres le 1er août 1914.

Les tragiques événements de l'époque, non seulement firent passer ce départ inaperçu, mais faillirent compromettre toute l'entreprise. L'archiduc autrichien Ferdinand, avait été assassiné le 28 juin. Exactement un mois plus fard, l'Autriche-Hongrie avait attaqué la Serbie. Le cordon Bickford était allumé. Tandis que l'*Endurance* mouillait à l'entrée de la Tamise, l'Allemagne déclarait la guerre à la France.

Le jour même où le roi George V offrait à Shackleton l'Union Jack, la Grande-Bretagne, à son tour, déclara la guerre à l'Allemagne. Shackleton se trouva dans une situation extraordinaire. Il était sur le point de partir pour une expédition qu'il préparait depuis quatre ans. D'énormes sommes, dont certaines à rembourser par la suite, avaient été dépensées. Pourtant, il s'estimait tenu d'accomplir son devoir dans cette guerre. Il passa de longues heures à examiner ce qu'il fallait faire, chercha des conseils, consulta ses principaux bailleurs de fonds et prit sa décision.

Rassemblant l'équipage, il déclara aux hommes qu'il désirait leur approbation pour mettre toute l'expédition à la disposition du gouvernement. Les marins furent d'accord. Un télégramme fut envoyé à l'Amirauté. La réponse tint en un mot : « Partez ! » Deux heures plus tard, un message de Winston Churchill, alors Premier Lord de l'Amirauté, expliquait que le gouvernement préférait voir l'expédition s'exécuter.

L'*Endurance* quitta Plymouth cinq jours plus tard. Elle mit le cap sur Buenos Aires. Shackleton et Wild restèrent pour effectuer les arrangements financiers de la dernière heure. Ils devaient rallier ultérieurement par un paquebot rapide.

La traversée de l'Atlantique servit de croisière d'amarinage. Le bateau n'en avait pas fait d'aussi importante depuis son achèvement, en Norvège, l'année précédente, et, pour beaucoup de ses marins, c'était leur première expérience de la voile.

D'apparence, l'*Endurance* était indiscutablement un beau navire. Elle portait trois mâts, le premier à phare carré, les deux autres avec des voiles latines, comme une goélette. Une machine à vapeur de 350 CV pouvait lui imprimer une vitesse de 10,2 nœuds. Elle mesurait 44 mètres hors tout, avec une largeur de 7,61 mètres, ce qui n'était pas exagéré, mais assez grand.

Extérieurement, elle ressemblait à n'importe quel autre bateau de sa taille, mais ce n'était qu'une apparence.

Quatre membrures en chêne solide, l'une au-dessus de l'autre, formaient sa quille, avec une épaisseur totale de 2,16 mètres. Du chêne encore, et du sapin de montagne norvégien, constituaient sa coque, dont l'épaisseur variait de 457 mm à plus de 760. Pour empêcher cette coque d'être abîmée par la glace, elle portait un revêtement de greenhart, bois plus lourd que le fer, si dur qu'on ne pouvait le travailler avec des outils ordinaires. Les couples avaient non seulement une épaisseur double de la normale, variant de 234 à 280 mm, mais il en existait deux fois plus que sur un navire conventionnel.

L'étrave avait fait l'objet d'un soin particulier. Chaque membrure était façonnée dans un seul tronc de chêne, choisi de façon que sa courbure naturelle correspondît à celle qu'il devait avoir à bord. Assemblées, ces pièces atteignaient l'épaisseur de 1,32 mètre.

Mais l'*Endurance* ne possédait pas une résistance simplement matérielle. Elle sortait des chantiers Framnaes, à Sandefjord, qui, depuis des années, construisaient des bateaux pour la pêche à la baleine et la chasse aux phoques, aussi bien dans l'Arctique que dans l'Antarctique. Ingénieurs et ouvriers eurent le sentiment – d'ailleurs juste – qu'il serait sans doute le dernier de son espèce et lui apportèrent des soins particuliers.

Aanderud Larsen en dessina les plans ; le moindre joint, le moindre croisillon, furent calculés pour offrir la résistance maximum. Un maître charpentier, Christian Jacobsen, surveilla les travaux avec méticulosité insistant pour avoir des ouvriers qui eussent eux-mêmes servi sur des baleiniers ou des phoquiers. Ils s'intéressèrent au plus petit détail, choisissant chaque membrure, chaque planche de bordé individuellement, et les ajustant sans se permettre de tolérance. Selon la tradition, une pièce de monnaie, en cuivre, fut placée dans l'emplanture de chaque mât, pour assurer qu'ils ne se briseraient pas.

Le bateau descendit de sa cale le 17 décembre 1912 ; il constituait le plus robuste bâtiment en bois qui eût jamais été construit en Norvège, – et probablement ailleurs, – à l'exception du *Fram*, qu'utilisèrent d'abord Fridtjof Nansen, puis Amundsen.

L'*Endurance* possédait cependant une différence radicale avec celui-ci. La coque du *Fram* était ronde, pour qu'elle se soulevât sous la pression de

la glace ; celle de l'*Endurance*, destinée à opérer dans un pack assez lâche, ressemblait à celle des navires ordinaires.

Cependant, au cours de la traversée de Londres à Buenos Aires, elle se montra encore trop ronde pour beaucoup de ceux qu'elle transportait. Au moins la moitié des savants eurent le mal de mer et Lionel Greenstreet, capitaine en second, robuste gaillard qui avait une longue expérience des voiliers, affirma que le bateau se comportait « de la façon la plus abominable ».

Cette traversée dura plus de deux mois et s'effectua sous le commandement de Frank Worsley, Néo-Zélandais, qui courait les mers depuis l'âge de seize ans. Il en avait alors quarante-deux, bien qu'il parût plus jeune. C'était un homme à la large poitrine, d'une taille légèrement inférieure à la moyenne, avec un visage aux traits accusés, mais agréables, à l'expression naturellement malicieuse. Il lui était très difficile de paraître sévère, même s'il le voulait.

C'était un sensitif, un fantaisiste, et la façon dont il prétendait avoir joint l'expédition, vraie ou fausse, le caractérisait parfaitement. Une nuit, dans un hôtel de Londres, racontait-il, il avait eu un rêve dans lequel il conduisait un navire à travers les blocs de glace qui emplissaient Burlington Street, dans le quartier élégant de West End. Le lendemain matin, il courut dans cette rue et, en y déambulant, aperçut une plaque sur une porte, avec l'inscription : « Expédition impériale transantarctique ». (Effectivement, le bureau londonien se trouvait au 4 de Burlington Street.)

À l'intérieur, il trouva Shackleton. Les deux hommes furent instantanément attirés l'un vers l'autre. Worsley eut à peine besoin d'exprimer son désir de participer à l'expédition.

— Je vous engage, dit Shackleton, après un bref entretien. Rejoignez votre bateau jusqu'à ce que vous receviez un télégramme de moi. Je vous mettrai au courant des détails le plus tôt possible. Au revoir.

Worsley venait d'être accepté comme capitaine de l'*Endurance*, c'est-à-dire qu'il conduirait et manœuvrerait le bateau, sous la direction de Shackleton, chef de toute l'expédition.

Leurs tempéraments étaient assez proches. Tous deux, énergiques, imaginatifs, romanesques, avaient soif d'aventure. Mais si le caractère de Shackleton le poussait toujours à être le chef, il n'en était pas de même pour Worsley. Foncièrement gai, enjoué, il était sujet à des explosions d'enthousiasme imprévisibles et à des excitations incontrôlables. Il ne se

sentait pas très à l'aise dans le rôle de commandant qu'il se crut tenu de jouer durant la traversée de l'Atlantique. À tout instant, son naturel reprenait le dessus, comme en ce dimanche matin où, pendant le service religieux, après les prières, l'idée lui vint de chanter des hymnes. Claquant dans ses mains, il s'écria :

— Mais où donc est cette sacrée chorale ?

Quand l'*Endurance* atteignit Buenos Aires, le 9 octobre 1914, le moral avait beaucoup souffert de ce manque de discipline chez Worsley. Mais Shackleton et Wild étaient arrivés de Londres et ils reprirent les choses avec fermeté.

Le cuisinier rentra ivre à bord et fut immédiatement congédié. Fait curieux, vingt remplaçants se présentèrent. Le poste alla à Charles J. Green, doué d'une petite voix aiguë et d'une conscience voisine de la manie.

Deux matelots, au retour d'une nuit orageuse à terre, eurent une algarade avec Greenstreet et furent pareillement renvoyés. On décida de les remplacer par un seul homme, William Bakewell, Canadien âgé de vingt-six ans, qui avait perdu son bateau à Montevideo. Il se présenta avec un camarade de dix-huit ans, Perce Blackboro, qui fut engagé provisoirement pour aider le cuisinier, pendant le séjour à Buenos Aires.

Entre-temps, Frank Hurley, le photographe officiel, arriva d'Australie. Il avait participé à la dernière expédition de Sir Douglas Mawson dans l'Antarctique, et Shackleton l'avait engagé sur sa seule réputation.

Finalement, les derniers membres de l'entreprise montèrent à bord : soixante-neuf chiens de traîneaux, achetés au Canada ; ils furent logés dans un chenil, construit sur le pont milieu.

L'*Endurance* appareilla de Buenos Aires le 26 octobre, à 10 h 30, pour gagner l'île désolée de la Géorgie du Sud, à l'extrémité méridionale de l'Amérique du Sud. Elle descendit le rio de la Plata et débarqua son pilote le lendemain matin au bateau-feu de Recalada. Au coucher du soleil, elle perdit la terre de vue.

3

Cette fois, l'expédition était définitivement en route et Shackleton en éprouva un immense soulagement. Finies les longues années de préparation, la mendicité hypocrite, les discussions. Le seul fait d'appareiller le transportait hors du monde des frustrations, des déceptions, des stupidités niaises. En l'espace de quelques heures, l'existence cessa d'être terriblement compliquée avec des milliers de petits problèmes, pour devenir d'une merveilleuse simplicité, avec une seule besogne en vue : atteindre le but fixé.

« Nous voici enfin à l'ouvrage… Nous nous battrons bien », écrivit-il, ce soir-là, dans son journal, pour résumer ses sentiments.

Pour certains membres du poste d'équipage, l'appareillage fut plus une tension qu'un soulagement. Vingt-sept hommes, Shackleton compris. En fait, il y en avait vingt-huit à bord. Avec la complicité de Walter How et de Thomas McLeod, Bakewell, le matelot embarqué à Buenos Aires, avait dissimulé son copain, Blackboro, derrière les cirés de son armoire. Fort heureusement, il y avait tant à faire sur le pont que le poste restait pratiquement vide et Bakewell pouvait s'y glisser de temps à autre pour apporter un peu de nourriture ou un quart d'eau.

Le lendemain matin, à l'aube, les conspirateurs décidèrent de mettre fin à ce jeu, le bateau se trouvant désormais trop loin de la terre pour y retourner. En conséquence, ils firent passer Blackboro, qui commençait à souffrir de crampes, dans l'armoire d'Ernest Holness, un chauffeur qui devait bientôt revenir du quart. Holness ouvrit la porte de l'armoire, aperçut deux pieds au-dessous de son ciré et se précipita vers la dunette pour alerter Wild, qui

était de quart. Wild se rendit aussitôt à l'avant, fit sortir Blackboro et le conduisit à Shackleton.

Peu d'hommes pouvaient prendre un aspect plus terrible que celui-ci dans la colère. Effectivement, le jeune Gallois fut terrifié. Bakewell, How et McLeod, qui ne s'attendaient pas à voir les événements prendre une telle tournure, le furent également. Mais Shackleton s'arrêta au plus fort de sa tirade et approcha son visage de celui de Blackboro.

— En fin de compte, si nous épuisons nos vivres et qu'il faille manger quelqu'un, le premier, ce sera toi ! Compris ?

Un sourire illumina le visage enfantin de Blackboro qui acquiesça de la tête. Shackleton, se tournant vers Worsley, suggéra de l'employer comme aide-cuisinier.

Le 5 novembre 1914, l'*Endurance* arriva à Grytviken, station de baleiniers, en Géorgie du Sud. Des nouvelles peu favorables l'y attendaient. Jamais, de mémoire de baleiniers norvégiens, les conditions de la glace n'avaient été plus mauvaises dans la mer de Weddell. Plusieurs déclarèrent que le bateau ne pourrait passer, quelques-uns essayèrent de persuader Shackleton qu'il valait mieux attendre la saison suivante. Il décida de rester en Géorgie du Sud pendant un certain temps, dans l'espoir d'une amélioration de la situation.

Les baleiniers s'intéressaient à l'expédition, tout particulièrement parce que leur connaissance des mers antarctiques leur permettait de bien apprécier les problèmes qui se posaient à Shackleton. D'autre part, l'arrivée de celui-ci constituait une distraction rare dans cet avant-poste perdu de la civilisation. On se reçut mutuellement.

Fridtjof Jacobsen, directeur de la station de Grytviken, accueillit chez lui la plupart des marins. Shackleton se rendit même à Stromness, à vingt-cinq kilomètres, où il fut l'hôte d'Anton Andersen, remplaçant du directeur de l'usine à baleines. Le directeur régulier revint de Norvège, où il avait passé un congé. Thorald Soerlle, âgé de trente-huit ans, était un homme puissamment charpenté, avec une moustache en guidon de bicyclette. Naguère, il avait été le meilleur harponneur de toute la flotte baleinière norvégienne et il possédait une très vaste expérience de la navigation polaire. Au cours du mois suivant, Shackleton fit appel à cette expérience et à celle des capitaines baleiniers pour se faire une idée générale des mouvements de la glace dans la mer de Weddell.

Celle-ci, à peu près circulaire, est prise entre trois masses terrestres : le continent antarctique lui-même, la presqu'île de Palmer et l'archipel des Sandwich du Sud. En conséquence, la plus grande partie de la glace qui s'y forme, y demeure, ne pouvant s'échapper vers le large et fondre. Les vents, relativement faibles pour cette région, non seulement ne chassent pas cette glace, mais permettent à de la nouvelle de se former en toute saison, même en été. Enfin, un fort courant, tournant dans le sens des aiguilles d'une montre, accumule la glace contre la côte orientale de la presqu'île de Palmer.

Or, l'*Endurance* devait gagner la baie de Vahsel c'est-à-dire à peu près l'opposé de cette côte, et Shackleton pouvait espérer que les vents et les courants en écarteraient la glace. Avec un peu de chance, le bateau échapperait aux pires conditions en longeant la terre. Shackleton décida de contourner le pack par le nord-est pour atteindre les parages de la baie où la mer serait peut-être libre.

Le ravitailleur de la station devait arriver le 4 décembre. Il l'attendit, pensant recevoir un ultime courrier, mais le bateau ne se présenta pas. En conséquence, le 5 décembre 1914, à 8 h 45, l'*Endurance* vira son ancre et sortit lentement de la baie de Cumberland. Quand elle eut doublé la pointe Barff, un commandement retentit : « Aux voiles ! » Ses trois voiles principales furent hissées, puis le hunier et le perroquet de misaine, qui furent brassés en fonction du vent de nord-ouest. Une petite pluie fine, mélangée de neige, tombait. Le ravitailleur arriva deux heures après le départ de l'*Endurance*, avec son courrier à bord.

Shackleton ordonna à Worsley de gouverner à l'est, vers les Sandwich du Sud. Le bateau avança, sur une mer assez creuse, venant de l'arrière. Son pont présentait un spectacle effroyable : soixante-neuf chiens, pleins de turbulence, étaient attachés à l'avant ; plusieurs tonnes de charbon s'entassaient sur le pont milieu ; une tonne de viande de baleine, destinée à la nourriture des animaux, pendait dans le gréement. Du sang en tombait constamment, éclaboussant le pont et entretenant presque de la frénésie chez les chiens, dans l'attente de la chute d'un morceau.

La première terre aperçue fut l'île de Saunders. Le 7 décembre, à 18 heures, l'*Endurance* passa entre elle et le volcan de Candlemas, où, pour la première fois, elle rencontra l'ennemie.

Ce ne fut, tout d'abord, qu'une faible bande de glace qu'elle traversa sans difficulté, mais, deux heures plus tard, elle parvint devant un pack épais de

plusieurs pieds et large d'un demi-mille. La mer libre s'apercevait nettement de l'autre côté, mais il eût été extrêmement dangereux d'aborder l'obstacle, à cause de la grosse houle.

Le bateau le longea donc pendant plus de 12 heures. Le lendemain, à 9 heures, il découvrit un passage paraissant sûr et s'y engagea à toute petite vitesse. L'*Endurance* aborda des floes à plusieurs reprises, mais ne se causa aucun dommage.

Comme la plupart des autres marins, Worsley n'avait jamais vu la banquise polaire et en fut très fortement impressionné, surtout par les manœuvres pour éviter les floes les plus gros.

Ils croisèrent un certain nombre d'icebergs, dont plusieurs avaient une surface supérieure à un mille carré et qui offraient un spectacle majestueux, avec la mer brisant contre leurs flancs. Chaque vague produisait un long grondement en déferlant dans les grottes nées de l'érosion.

Le bateau avança ainsi vers l'est pendant deux jours avant de pouvoir enfin mettre le cap au sud vers la baie de Vahsel, à minuit, le 11 décembre.

Pendant près de deux semaines, il zigzagua à travers le pack, fréquemment arrêté et obligé de mettre en panne pour attendre que la glace se désagrégeât. En eau libre, il pouvait filer entre dix et onze nœuds sans le secours des voiles et eût facilement parcouru 200 milles par jour. Cependant, le 24 décembre, à minuit, le parcours quotidien moyen n'atteignait pas 30 milles.

En quittant la Géorgie du Sud, Shackleton comptait débarquer à la fin de décembre, mais, à cette date, il n'avait même pas franchi le cercle antarctique, quoique l'été eût officiellement commencé. Il faisait désormais jour pendant vingt-quatre heures ; le soleil ne disparaissait brièvement que vers minuit, laissant un magnifique crépuscule. Souvent, à ce moment, se produisait le phénomène appelé « pluie de glace », causé par le gel de l'humidité de l'air, qui créait une sorte d'atmosphère féerique. Des millions de cristaux délicats, très minces, fréquemment semblables à des aiguilles, tombaient à travers la lumière diffuse, dans un enchantement d'éclats.

Le pack paraissait s'étendre à l'infini dans toutes les directions. Pourtant, la vie y abondait. Des rorquals, des baleines à bosse, des baleines bleues, dont certaines longues de trente mètres, faisaient surface et s'ébrouaient dans les chenaux, entre les floes. Il y avait aussi des épaulards qui poussaient leur hideux museau pointu au-dessus de la glace pour y découvrir des proies à précipiter dans la mer. Dans le ciel, des albatros

géants et plusieurs espèces de pétrels, de fulmars et de sternes tournoyaient et piquaient vers l'eau. Sur la glace elle-même, la vue des phoques de Weddell, ou mangeurs de crabes, était fréquente.

Bien entendu, il y avait aussi des manchots, des empereurs à l'air compassé, qui regardaient passer le navire dans un silence plein de dignité, et aussi de petits Adélie qui, eux, se montraient beaucoup plus familiers et amicaux. Ils se laissaient tomber sur le ventre et jouaient au toboggan, en se poussant avec leurs pattes, et en émettant des cris qui sonnaient comme : « Clark ! Clark ! », surtout si le maigre et taciturne biologiste écossais de ce nom se tenait sur la dunette.

En dépit de la déception, Noël fut célébré avec éclat. Des pavillons décoraient le carré et l'on servit un dîner excellent : soupe, harengs, civet de lièvre, plum-pudding et sucreries, qu'on fit descendre avec du stout et du rhum. Après quoi, il y eut des chœurs, accompagnés par un violon monocorde que Hussey s'était fabriqué. Ce soir-là, Greenstreet nota dans son journal :

« Encore un Noël de passé. Dans quelles circonstances aura lieu le prochain ? La température est de 30 degrés. » Mieux valait, pour lui, ne pas connaître réponse à sa question.

Les premiers temps de 1915 apportèrent quelques changements dans le pack. Parfois, des floes de glace ancienne, en hummocks, entouraient le bateau de tous côtés. Cependant, de plus en plus fréquemment, il rencontrait la jeune glace cassante qui le ralentissait à peine.

Le 9 janvier, à 11 h 30, ils passèrent tout près d'un iceberg si magnifique qu'ils lui donnèrent un nom : le « Rampart Berg ». Avec ses 45 mètres, il atteignait une hauteur double de celle des mâts de l'*Endurance*. À travers l'eau indigo, ils le voyaient s'enfoncer à plus de 300 mètres, estima Worsley, en devenant de plus en plus bleu. Au-delà, ils trouvèrent l'océan libre, s'étendant jusqu'à l'horizon. Le pack était franchi.

— Nous éprouvâmes la même joie, déclara Worsley que Balboa lorsqu'il aperçut le Pacifique en émergeant des forêts de l'isthme de Darien !

Ils gouvernèrent au sud quart sud-est, marchant à toute vitesse pendant cent milles en eau libre, avec des baleines qui s'ébrouaient et soufflaient de tous les côtés. Le 10 janvier, à 17 heures, ils virent la terre que Shackleton baptisa Côte de Cairn, en l'honneur de son principal bailleur de fonds. À minuit, ils se dirigeaient vers l'ouest, à 150 mètres au large d'une

succession de falaises de glace, hautes de 300 mètres, qualifiées du nom collectif de « barrière ».

L'*Endurance* se trouvait alors à environ 400 milles au nord-est de la baie de Vahsel, sur laquelle Shackleton fit mettre le cap. Pendant cinq jours, ils avancèrent parallèlement à la barrière, réalisant de bons progrès. Le 15, ils étaient à moins de 200 milles de la baie.

Le 16, vers 8 heures du matin la vigie signala une banquise épaisse sur l'avant. Ils l'atteignirent à 8 h 30 et constatèrent qu'elle était immobilisée par un certain nombre d'énormes icebergs, échoués sur un banc. Ils carguèrent les voiles et continuèrent à la vapeur, longeant cette banquise pour y découvrir un passage, mais sans y parvenir. Vers midi, la brise fraîchit de l'est-nord-est et souffla en tempête au milieu de l'après-midi. À 20 heures, voyant qu'ils ne pouvaient plus progresser, ils s'abritèrent sous le vent d'un des icebergs échoués.

Le 17, la tempête crût encore en intensité. Bien que le ciel fût clair et bleu à la verticale, d'épais nuages de neige, chassés de la terre, emplissaient l'air. L'*Endurance* manœuvra pour rester à l'abri de l'iceberg.

La brise commença à mollir le 18, vers 8 heures. Ils hissèrent le hunier et avancèrent vers le sud avec la machine au ralenti. La plus grande partie du pack avait été emportée vers le sud-ouest, il n'en restait plus qu'entre les icebergs. Le bateau parcourut une dizaine de milles puis, à 15 heures, retrouva la banquise épaisse, s'étendant depuis la barrière aussi loin que portait la vue, vers le nord-ouest. Cependant, plus sur l'avant, la couleur du ciel annonçait de l'eau libre. Shackleton décida de passer et l'*Endurance* s'engagea dans le pack à 17 heures.

Presque aussitôt, les marins constatèrent qu'il s'agissait d'une glace différente de toutes celles qu'ils avaient rencontrées jusque-là. Les floes étaient épais, mais mous, constitués surtout par de la neige. Ils flottaient sur une mer spongieuse et prenaient l'apparence du pudding.

À 19 heures, Greenstreet gouverna entre deux grands floes pour atteindre un espace libre. À mi-chemin, le navire s'embourba dans cette masse spongieuse, tandis qu'un autre floe obstruait le passage derrière lui. Même en mettant la machine à toute puissance, il fallut deux heures pour passer.

« Nous nous arrêtons pendant quelque temps pour voir si le pack s'ouvrira quand cette brise de nord-est tombera », nota Worsley dans son journal, comme s'il s'agissait d'une décision banale.

Mais la brise ne tomba qu'au bout de six longs jours froids, le 24 janvier. La glace bloquait alors l'*Endurance* dans toutes les directions, aussi loin que portât la vue.

« Il faut prendre patience jusqu'à l'arrivée d'un coup de vent de sud, ou jusqu'à ce que la glace veuille bien se désagréger de son propre gré », nota encore Worsley.

Mais aucun coup de vent du sud ne se leva et la glace ne s'ouvrit pas de son plein gré. Le 24 janvier, à minuit, une fissure, large de 4,50 mètres, apparut à une cinquantaine de mètres sur l'avant. Au milieu de la matinée, elle s'était élargie jusqu'à près de 400 mètres. La pression de la vapeur fut poussée au maximum, les voiles furent établies, les mécaniciens reçurent l'ordre de donner toute la puissance pour essayer de percer par cette fissure. Pendant trois heures, le navire s'appuya de toutes ses forces contre la glace… sans avancer d'un pied.

L'*Endurance* se trouvait prise « comme une amande au milieu d'une barre de chocolat », ainsi que s'exprima Orde-Lees, le magasinier.

4

Il s'était produit une chose assez simple. La tempête de nord avait comprimé tout le pack de la mer de Weddell contre la terre ; aucune force ne pouvait plus le dégager, sauf une autre tempête, soufflant en direction inverse, mais il ne souffla plus que des vents modérés. Le journal de Worsley exprime cette attente quotidienne :

« Légère brise de sud-ouest. » – « Brise d'est modérée. » – « Petite brise de sud-ouest. » – « Calme. » – « Légère brise d'ouest. »…

Cette forte tempête du nord avait été un hasard, un coup du sort.

L'idée que l'*Endurance* se trouvait définitivement prise ne s'imposa que très lentement à ses hommes, comme un mauvais rêve sans réveil. Chaque jour, avec une anxiété de plus en plus grande, ils surveillèrent l'état de la glace, sans constater de changement notable. Leurs journaux racontent l'histoire. On lit, dans celui du charpentier McNeish :

Le 24, à la fin de la tempête : « Nous sommes immobilisés et rien n'indique un dégagement prochain. La pression est une affaire sérieuse et, si nous ne nous en sortons pas très vite, je ne vois pas beaucoup de chances pour que nous en sortions jamais… »

Le 25 : « Toujours immobilisés. Nous avons essayé d'entailler la glace pour soulager le bateau, mais sans succès… »

Le 26 : « Toujours immobilisés. L'eau s'est un peu ouverte devant nous, mais le floe dans lequel nous sommes pris reste aussi solide qu'avant … »

Le 27 : « Toujours immobilisés. Nouvel essai pour casser la glace… abandonné. »

Le 28 : « Température : 6 degrés. Très froid. Toujours immobilisés. Aucun indice de changement. »

Le 29 : « Toujours immobilisés… Pas de signe de changement. »
Le 30 : « Toujours immobilisés … »
Le 31 : « Toujours immobilisés … »

Néanmoins, les quarts étaient tenus et le service s'effectuait comme à l'ordinaire. Le 31 janvier, un premier essai fut fait pour utiliser la radio. L'appareil, fonctionnant sur piles, ne pouvait que recevoir des messages en Morse. Il avait été prévu pour capter des signaux horaires permettant de régler les chronomètres et, aussi, des nouvelles qu'on devait leur transmettre le premier de chaque mois des Falkland, alors éloignées de 1 650 milles.

Hubert Hudson, officier de navigation, et Reginald James, physicien de l'expédition, firent leur possible pour accroître la portée, en allongeant l'antenne de 70 mètres et en soudant toutes les connections, afin d'améliorer la réception.

Le lendemain, à 3 h 30, un petit groupe se rassembla au carré, autour du récepteur. Les spécialistes jouèrent avec les cadrans pendant plus d'une heure, mais, comme tout le monde s'y attendait, il n'entendirent que des décharges atmosphériques. En fait, personne ne s'intéressait à la radio, qu'on jugeait une nouveauté sans utilisation pratique. Elle en était encore à ses balbutiements, tout au moins en ce qui concernait la réception à grande distance. Aucun des marins ne fut ni surpris ni déçu. Leur attitude eût sans doute été bien différente s'ils avaient possédé un émetteur leur permettant de faire connaître au monde extérieur leur position et leur détresse.

À deux ou trois reprises, au début de février, ils essayèrent de se dégager quand des fissures se produisirent assez près du navire, mais sans le moindre succès. Le 14, un excellent chenal s'ouvrit à environ 400 mètres sur l'avant. Les feux furent activement poussés dans les chaudières. Les matelots reçurent l'ordre de descendre sur la glace avec des scies, des pics et tous les outils capables de servir à pratiquer un passage.

L'*Endurance* se trouvait dans de la jeune glace, épaisse d'un pied ou deux, qui fut méthodiquement sciée et déblayée afin de procurer assez d'espace pour agir à la manière d'un bélier contre les floes. L'équipage commença la besogne à 8 h 40 et travailla toute la journée. À minuit, il avait ouvert un chenal long d'environ 150 mètres.

Les hommes reprirent leur effort le lendemain, encore plus désespérément. Le bateau recula le plus possible, puis se lança en avant de

toute sa puissance. Une entaille en V devait faciliter la rupture de la glace. Il heurta celle-ci, s'arrêta, se balança, recula de nouveau et recommença son assaut. Chaque fois, il progressa un peu. Sur le floe, les hommes passaient des aussières en acier autour des morceaux dont certains atteignaient plus de 20 tonnes, et l'*Endurance* les entraînait en reculant. Cependant, elle ne parvint jamais à mordre de façon vraiment sérieuse. Autour d'elle, la glace se reformait trop rapidement, freinant son élan, amortissant ses coups.

À 15 heures, alors qu'elle avait avancé de 200 mètres sur les 600 qui la séparaient de l'eau libre, Shackleton fit éteindre les feux, jugeant que les résultats ne justifiaient pas la dépense de charbon et d'énergie. Sur ces derniers 400 mètres, la glace avait une épaisseur de 4 à 5 mètres.

Les marins refusèrent cependant de renoncer et, pendant leurs quarts, continuèrent à entailler la banquise. Même Charlie Green, le cuisinier, pourtant peu robuste, travailla avec ses camarades. Mais, à minuit, les volontaires durent reconnaître l'inanité de leurs efforts et regagnèrent le bord. Green leur fit du porridge pour les réchauffer avant qu'ils ne gagnassent leurs couchettes. La température était de 2 degrés Fahrenheit au-dessus de zéro (− 16 °C).

Greenstreet exprima le sentiment général en notant, ce soir-là, dans son journal, avec sa franchise habituelle :

« Si nous devons rester pris ici pendant tout l'hiver, nous aurons du moins la satisfaction d'avoir tout tenté pour nous en sortir. »

Le temps passait. Le 17 février, ils notèrent la fin prochaine de l'été antarctique lorsque le soleil, qui n'avait plus disparu depuis deux mois, s'enfonça pour la première fois en dessous de l'horizon, à minuit.

Le 24, Shackleton admit enfin qu'il ne pouvait plus être sérieusement question de se dégager ; les quarts furent supprimés et remplacés par un système de veille. L'ordre confirma seulement ce que tous avaient accepté depuis longtemps : la perspective d'un hivernage à bord du navire, avec tout ce qu'il pouvait apporter. Wild communiqua normalement la décision de Shackleton. Elle fut accueillie plutôt avec satisfaction. La suppression des quarts permettrait du moins aux hommes de dormir toutes les nuits.

Pour Shackleton, il en alla autrement. Il se tourmentait en pensant à ce qui s'était passé et à ce qui se passerait encore. Sans doute aurait-il mieux valu débarquer l'équipe transcontinentale en quelque point de la barrière devant laquelle ils avaient défilé. Une fois à terre, les hommes auraient pu attendre le printemps suivant pour foncer vers le pôle. Mais personne ne

pouvait prévoir l'enchaînement désastreux des événements qui les avaient conduits dans cette situation déplorable : des tempêtes de nord généralement inconnues en cette saison, puis des calmes et des froids très intenses.

Il n'existait plus aucune possibilité de débarquer l'équipe transcontinentale. La dérive avait déjà porté l'*Endurance* à moins de 60 milles de la baie de Vahsel, ce qui pouvait paraître très court. Mais il était impossible de franchir cette distance sur de la glace à hummocks, avec Dieu seul savait combien de chenaux d'eau libre, en transportant les vivres et le matériel nécessaires pour au moins un an, plus le bois pour la construction d'une cabane, et cela sur des traîneaux tirés par des chiens en mauvaise condition et sans entraînement. Même sans ces obstacles insurmontables, le chef de l'expédition n'avait plus le droit d'abandonner son navire en laissant à d'autres le soin de le sortir de sa situation extrêmement dangereuse… s'il en sortait jamais. Il allait dériver vers l'ouest, probablement, étant donné les vents et courants dominants, mais sur quelle distance et jusqu'où ? Que se produirait-il à la débâcle du printemps ? De toute évidence, la place de Shackleton était à bord, mais une conclusion bien amère s'imposait : les chances de succès, pour l'Expédition impériale transantarctique avaient toujours été réduites ; elles l'étaient mille fois plus.

Shackleton prit cependant grand soin de dissimuler sa déception aux hommes et ce fut avec jovialité qu'il dirigea les préparatifs pour mettre le bateau en état de supporter le long hiver.

Les chiens furent débarqués ; on construisit pour eux des « dogloos » avec des blocs de glace et de neige. Tous les membres de l'équipage reçurent des vêtements plus chauds. Les officiers et les savants quittèrent leurs logements de la teugue pour s'installer, au début de mars, dans l'entrepont, plus facile à chauffer, qu'ils baptisèrent « le Ritz ».

Cette transformation de l'*Endurance* en une sorte d'hôtel flottant modifia profondément le rythme de la vie. Les marins n'eurent plus qu'environ trois heures de service par jour ; le reste du temps, ils l'employaient comme bon leur semblait. Leur seule besogne capitale consista à se procurer un large approvisionnement de viande et de graisse, la première pour nourrir hommes et chiens, la seconde pour servir de combustible en remplacement du charbon déjà consommé.

En février, ce fut facile. La vie abondait sur les floes environnants. Du tonneau de vigie, il y avait parfois jusqu'à deux cents phoques en vue simultanément. Quand on approchait tranquillement, ils essayaient rarement de fuir. Comme les manchots, ils ne nourrissaient aucune crainte de l'homme, leurs ennemis : phoques léopards et épaulards, étant des créatures marines.

Cependant, en mars, quand les jours raccourcirent, le nombre des animaux diminua notablement, phoques et manchots émigrant vers le nord pour suivre le soleil. Vers la fin du mois, il n'y avait plus que des phoques isolés et il fallait de bons yeux pour les apercevoir. Frank Worsley avait les meilleurs du bord, étant capable de distinguer un de ces animaux jusqu'à près de six kilomètres, depuis le nid de pie. Aussi devint-il le grand directeur des chasses. À cet effet, il se munit de tout un matériel : longue-vue, jumelles, un mégaphone, un grand pavillon avec lequel il indiquait la direction du gibier ou signalait la présence d'épaulards, qu'il suspendit autour de son observatoire aérien. Le petit Frank Wild servait habituellement d'exécuteur. Obéissant aux indications de Worsley, il avançait à pied ou avec des skis jusqu'au phoque, qu'il abattait d'une balle dans la tête.

Ramener l'animal constituait la partie la plus pénible de l'opération, car beaucoup des victimes pesaient jusqu'à deux cents kilos, mais on s'efforçait de le faire le plus rapidement possible, les écorcheurs et dépeceurs se gelant les doigts si la carcasse ne leur parvenait pas encore chaude.

Pendant cette période, l'état physique des chiens causa une grande inquiétude. Ils tombèrent malades les uns après les autres et dépérirent. Le 6 avril, il fallut en abattre un, nommé Bristol, ce qui porta à quinze le chiffre de ces animaux perdus depuis le départ de la Géorgie du Sud. Les cinquante-quatre survivants étaient dans une condition déplorable. Les deux médecins – McIlroy, le plus ancien, et Macklin – pratiquèrent des autopsies et découvrirent dans la plupart des intestins d'énormes vers rouges, parfois longs de plus de trente centimètres. Or, il était impossible de lutter contre cette affection, la poudre vermifuge étant parmi les rares articles dont l'expédition ne s'était pas munie.

Deux portées de chiots compensèrent en partie cette perte, car huit survécurent. Ils étaient aussi difficiles à cataloguer que leurs parents, mais d'humeur beaucoup plus aimable. Les autres, en effet, se montraient terriblement hargneux entre eux, envers leurs soigneurs et, surtout, envers

les phoques et les manchots qu'ils pouvaient éventuellement rencontrer. Ce n'étaient pas de purs chiens de traîneaux, au sens où on l'entend aujourd'hui, mais des bâtards, nés dans les solitudes du Canada, où ils avaient acquis l'instinct de traîner et une grande résistance au froid, mais rien d'autre. Avec eux, la seule façon d'en venir à bout paraissait être de manifester une force physique supérieure. Plusieurs fois, ils se seraient tués mutuellement, si des hommes n'étaient pas intervenus. Macklin, quoique de nature douce, mit au point une technique autrement plus efficace que l'emploi du fouet : un uppercut bien placé à la mâchoire de l'agresseur, qui ne causait pas de mal durable, mais étourdissait celui-ci et lui faisait lâcher prise.

Au début d'avril, Shackleton décida de nommer des conducteurs permanents, responsables chacun de leur attelage : Macklin, Wild, McIlroy, Crean, Marston et Hurley. Lorsque ces attelages eurent été constitués et qu'ils s'entraînèrent quotidiennement, l'équipage s'y intéressa soudain énormément. Les hommes se disputèrent chaque jour les postes d'assistants des conducteurs. Ces séances d'entraînement servaient parfois à ramener au bateau la carcasse d'un phoque abattu. Malheureusement, ces occasions se faisaient de plus en plus rares.

Néanmoins, au 10 avril, les approvisionnements s'élevaient à près de 2 500 kg de viande et de graisse. Shackleton calculait qu'ils dureraient au moins quatre-vingt-dix jours et permettraient de ne pas puiser dans les conserves et les vivres secs avant la moitié de la nuit antarctique, qui s'approchait rapidement. Aucun souci au sujet de la conservation : la viande fraîche se congelait automatiquement.

En avril, le soleil descendit plus bas de jour en jour. La banquise demeurait généralement calme, mais les observations montraient qu'elle se déplaçait en bloc. Cela se fit progressivement. En février, elle avança presque imperceptiblement vers l'ouest, parallèlement à la côte. Au début de mars, le mouvement s'orienta vers l'ouest-nord-ouest et s'accéléra. En avril, il prit franchement la direction du nord-ouest, avec un déplacement moyen, pour le mois, de 2,5 milles par jour. Le 2 mai, le point indiquait une dérive totale de 130 milles depuis la fin de février. L'*Endurance* ne représentait qu'une tache minuscule sur une masse d'à peu près 2 500 000 kilomètres carrés qui tournait lentement dans le sens des aiguilles d'une montre, sous l'effet des vents et des courants de la mer de Weddell. Au début de mai, le soleil apparut pour la dernière fois au-dessus de l'horizon,

la longue nuit antarctique commença, mais ne s'établit que progressivement, les crépuscules se faisant plus courts et moins intenses de jour en jour.

Pendant un certain temps, une sorte de lumière diffuse persista, silhouettant fortement le navire, mais il devint difficile d'apprécier les distances. La glace elle-même se fit étrangement indistincte sous les pas, rendant la marche dangereuse. On risquait de tomber dans un trou ou de heurter un hummock qu'on jugeait encore éloigné d'une dizaine de mètres.

Puis cette lumière diffuse disparut à son tour, cédant la place à l'obscurité totale.

5

Rien au monde n'est plus désolé que la nuit polaire. C'est un retour à l'ère glaciaire : plus de chaleur, de vie ni de mouvement. Il faut l'avoir connue pour savoir ce que représente le fait d'être privé du soleil pendant des semaines, pendant des mois. Peu de gens non habitués peuvent se soustraire complètement à ses effets ; certains en sont devenus fous.

Le baron de Gerlache, ancien associé à la construction de l'*Endurance*, avait été lui-même pris dans les glaces de la mer de Weddell avec son bateau, appelé *Belgica*, en 1899. Une étrange mélancolie s'empara de l'équipage à la venue de la nuit antarctique puis se transforma peu a peu en dépression nerveuse et en désespoir. Les hommes devinrent incapables de se concentrer, voire de manger. Pour lutter contre les symptômes de l'aliénation mentale, ils prirent l'habitude de tourner en rond autour du bateau, ce qu'ils baptisèrent la « promenade des fous ». L'un d'eux mourut d'une crise cardiaque causée en partie par sa terreur irraisonnée de l'obscurité. Un autre conçut l'idée que tous les autres voulaient le tuer et ne dormit plus que dans des endroits cachés. Un troisième fut saisi d'hystérie et en demeura temporairement sourd et muet.

Ces phénomènes ne se produisirent pour ainsi dire pas à bord de l'*Endurance*. La nuit antarctique rapprocha plutôt ses marins. Au départ d'Angleterre, ils constituaient un groupe très hétérogène d'individus s'échelonnant entre le professeur à Cambridge et le pêcheur du Yorkshire, mais, après neuf mois de vie en commun, constamment les uns avec les autres, ils avaient acquis une expérience mutuelle qui effaçait les différences. Ils se connaissaient tous très intimement et, à quelques exceptions près, avaient appris à s'aimer.

Personne ne considérait plus Blackboro comme un passager clandestin. Le jeune Gallois aux cheveux sombres était devenu un membre de l'équipage à part entière. On l'appréciait beaucoup, car il était gai, toujours prêt à rendre service et, quoique tranquille, avait l'esprit prompt.

Tous connaissaient Bobbie Clark, le biologiste, comme un Écossais peu démonstratif, dur à la tâche, presque dépourvu d'humour, mais ils savaient aussi qu'on pouvait compter sur lui pour faire toute sa part de la besogne générale, et même plus. Il ne s'animait que lorsque la drague qu'il affalait chaque jour, par un trou dans la glace, ramenait quelque être vivant nouveau pour sa collection de spécimens. Les hommes lui causèrent un jour une très forte émotion en introduisant quelques morceaux de spaghetti dans un de ses pots de formaldéhyde. Clark ne parlait jamais à personne de sa vie privée.

Tom Crean – grand, presque décharné – était exactement ce qu'il paraissait : un matelot maladroit et grossier, parlant le rude langage de ses pareils. Il ne représentait pas une personnalité très attirante, mais il connaissait bien la mer et son métier, et les autres le respectaient de ce fait. Shackleton aimait beaucoup ce grand Irlandais, plein de bonne volonté. Il attachait beaucoup de prix à la discipline et Crean, ayant passé plusieurs années dans la marine royale, ne discutait jamais un ordre. Il n'hésitait pas, non plus, à flatter son chef occasionnellement.

Quant à Charlie Green, le cuisinier, on le considérait généralement comme un peu « timbré », à cause de son comportement bizarre et souvent écervelé. Les hommes s'en moquaient en surface, mais le respectaient, voire l'aimaient, parce qu'il se montrait plus que consciencieux. Alors que les autres n'étaient occupés que trois heures par jour, Green travaillait dans sa cuisine depuis le petit matin jusqu'à longtemps après le souper. On le plaisantait, comme tous les cuisiniers, sur n'importe quel bateau, mais lui aussi n'hésitait pas à jouer des tours. À deux ou trois reprises, pour célébrer un anniversaire, il fit des gâteaux. L'un était confectionné avec un ballon d'enfant, qu'il avait soigneusement glacé, et un autre, avec un morceau de bois artistement décoré.

Hudson, l'officier de navigation, était d'un genre particulier. Il était pétri de bonnes intentions, mais avait l'esprit un peu obtus. Son surnom, le « Bouddha », il le devait à une farce dont il avait été la victime, en Géorgie du Sud. Les hommes le persuadèrent qu'il y aurait, à terre, un dîner costumé. Quiconque connaît la Géorgie du Sud, ses glaciers, ses montagnes

déchiquetées, les entrailles de baleine empuantissant le port, n'aurait pu croire à la possibilité d'un tel divertissement, mais Hudson y crut. On le fit se dépouiller de la plupart de ses vêtements et s'enrouler dans un drap de lit. Puis on lui fixa une théière renversée sur la tête, avec des rubans passant sous son menton. Ainsi attifé, il prit le canot pour redescendre à terre, frissonnant sous les rafales glacées. Il y avait bien un dîner chez le directeur de l'usine locale, mais il y fut assurément le seul « en costume ».

Pour des farces de ce genre, les marins savaient qu'il fallait s'adresser à Leonard Hussey, le météorologue. Petit, de constitution assez frêle, sa bonne humeur inlassable le rendait cher à tous. Il avait la langue assez acerbe mais savait encaisser gaiement une plaisanterie à ses dépens et garder toujours le dernier mot. On l'aimait aussi parce qu'il jouait de la cithare dès que quelqu'un désirait chanter.

Beaucoup considéraient le docteur McIlroy comme un homme du monde. De belle mine, d'allure aristocratique, un peu plus âgé que les autres, il ravissait tout le monde par le récit de ses anciennes conquêtes. Il maniait volontiers le sarcasme, mais les hommes ne l'en admiraient pas moins, cela s'accordait avec sa nature cosmopolite et il n'y avait jamais de malice dans ce qu'il disait. On l'appelait « Mick ».

George Marston, l'artiste de l'expédition, était d'humeur capricieuse, exalté un jour, abattu le lendemain. Il était le seul à se préoccuper ouvertement de l'avenir, alors que presque tous les autres croyaient à une fin heureuse. Dans ses périodes d'abattement, il s'inquiétait de sa femme et de ses enfants. L'hostilité évidente et croissante que lui manifestait Shackleton n'était pas de nature à arranger les choses. Cette aversion ne s'expliquait guère. Peut-être Shackleton craignait-il de voir l'attitude de Marston gagner autour de lui. Cependant, malgré son caractère changeant et le fait qu'il n'était jamais pressé de se mettre à la besogne avec les autres, Marston était assez aimé.

Parmi les habitants du gaillard d'avant, matelots et chauffeurs, John Vincent, jeune, ambitieux, possédait la personnalité la plus marquée. De taille plutôt réduite, il était d'une force musculaire très supérieure à celle de n'importe qui, et il essayait de s'en servir pour dominer ses camarades par l'intimidation. Il exigeait d'être servi le premier pour choisir le meilleur morceau et, si l'on donnait du grog, s'arrangeait pour en obtenir plus que sa part. Non seulement les autres matelots le détestaient, mais ils ne nourrissaient aucun respect pour les services qu'il rendait à bord. Lui aussi

avait été dans la marine royale ; son expérience provenait pourtant presque entièrement des chalutiers de la mer du Nord. Contrairement à How, Bakewell et McLeod, il ne possédait aucune pratique de la voile, ce qui ne l'empêchait pas de guigner le poste vacant de maître d'équipage ; la meilleure façon de l'obtenir, estimait-il, était de se montrer tyrannique. Au bout d'un certain temps, le poste d'équipage en eut assez. How, garçon aimable, extrêmement compétent et ayant son franc-parler, alla trouver Shackleton. Celui-ci convoqua aussitôt Vincent. Personne ne sut ce qu'il lui dit, mais l'attitude du matelot devint ensuite beaucoup moins autoritaire.

Fait remarquable, il n'y eut pas d'autres frictions entre les hommes, particulièrement après la venue de la nuit antarctique. L'obscurité et le temps incertain limitèrent leur activité dans un rayon très faible autour du navire. Ils se trouvèrent encore plus les uns sur les autres, mais, loin de les énerver, cela parut encore mieux les souder.

Au début de l'hiver, George Marston et Frank Wild décidèrent de se couper mutuellement les cheveux. En fait, ils se les rasèrent complètement avec la tondeuse du bord. Une fièvre gagna tout l'équipage. Chacun, y compris Shackleton, se fit tondre également. Après quoi, il y eut de nombreuses farces. Le lendemain soir, Wild se présenta à table avec le visage enfoncé dans le col de son jersey, montrant seulement son crâne dénudé où Marston avait peint ce que Greenstreet appela une « figure de parfait imbécile ».

Le lendemain encore, Worsley fut accusé d'avoir « dérobé un bouton de culotte sur le plateau de quête d'une église presbytérienne pour l'employer à un usage ignoble et vil ». La procédure fut longue et tumultueuse. Wild tint le rôle de juge, James celui de procureur général, Orde-Lees celui de l'avocat. Greenstreet et McIlroy parurent en témoins à charge. Mais Worsley ayant promis au juge de lui payer à boire après la séance, Wild recommanda au jury de l'acquitter. Worsley fut cependant déclaré coupable dès le premier scrutin.

En dehors de ces amusements improvisés, il y eut aussi des distractions organisées. Chaque samedi soir, un grog fut servi à chacun et accompagné du toast :

« À nos maîtresses et à nos épouses », auquel des voix ajoutaient invariablement : « Puissent-elles ne jamais se rencontrer ! »

Le dimanche soir, les marins écoutaient la musique produite par un phonographe à manivelle, pendant une heure ou deux, tandis qu'ils

s'étendaient sur leurs couchettes ou rédigeaient leurs journaux. Le manque d'aiguilles limitait cependant la durée de cette réjouissance. Cinq mille avaient été commandées en Angleterre, mais Wild avait oublié de spécifier qu'il s'agissait d'aiguilles de phonographe. Le bateau avait pris la mer depuis longtemps quand Orde-Lees, le magasinier, découvrit qu'on leur avait envoyé cinq mille aiguilles à coudre et seulement un paquet pour le phonographe.

Une fois par mois, tout le monde se rassemblait au « Ritz » où Frank Hurley, le photographe, donnait une séance de projections, avec des documents rapportés d'Australie, de Nouvelle-Zélande, de l'expédition Mawson. La projection favorite, intitulée *Regards sur Java*, montrait des palmiers ondulant au vent et de jeunes indigènes.

En de pareilles occasions, le « Ritz » devenait un lieu chaud, intime et confortable. Il était situé dans le premier entrepont, juste sur l'arrière du poste d'équipage, et avait servi à loger des approvisionnements, transportés depuis dans la partie anciennement réservée aux officiers. Sur cet espace d'environ 10 mètres sur 7,50, McNeish avait bâti des cloisons pour donner un petit compartiment individuel à chaque officier et savant. Au milieu se trouvait une longue table, surmontée d'une lampe à huile de paraffine. Ils y prenaient leurs repas, écrivaient leurs journaux, jouaient aux cartes et lisaient. Un poêle à charbon, monté dans un coin, entretenait une chaleur agréable. L'épaisseur de la coque assurait un bon isolement calorifuge.

À l'extérieur, les conditions ne cessaient d'empirer. À la fin de mai, la température tomba au-dessous du zéro Fahrenheit (− 17°76 C). Pendant la première quinzaine de juin, elle fut, en moyenne, de − 17°. Mais le spectacle qui s'offrait du pont de l'*Endurance* était souvent d'une beauté fantasmagorique. Par temps clair, en période de lune, celle-ci décrivait de hauts cercles dans le firmament étoilé, jetant une lumière douce et pâle sur les floes. À d'autres moments, des aurores australes déployaient leurs splendeurs. D'incroyables faisceaux lumineux verts, bleus et argent, jaillissaient de l'horizon et montaient dans le ciel bleu noir, allumant d'extraordinaires reflets irisés sur la glace. À part cette augmentation du froid, le temps demeurait remarquablement stable, exempt de tempêtes.

Au milieu de juin, donc au cœur de l'hiver, Frank Hurley s'étant vanté de posséder l'attelage le plus rapide, il y eut une grande course de chiens. Quoiqu'elle eût lieu à midi, l'obscurité était si grande que les spectateurs de ce « Grand Prix de l'Antarctique » n'apercevaient pas l'extrémité de la

piste. L'attelage de Wild gagna, mais Hurley prétendait que le sien traînait un poids plus lourd et demanda une revanche. Il emporta effectivement celle-ci, Shackleton, qui avait pris passage sur le traîneau de Wild, étant tombé dans un tournant, ce qui entraîna la disqualification de celui-ci.

Le lendemain soir, le docteur McIlroy découvrit deux dés parmi ses affaires. Il joua d'abord contre Greenstreet pour savoir qui paierait le champagne au retour, et gagna. Il en résulta une partie qui dura toute la soirée. Wild perdit le dîner, McIlroy eut à sa charge l'achat des billets de théâtre, Hurley paya le souper et le très regardant « Jock » Wordie, le géologue, dut régler les taxis pour la rentrée chez soi.

Le 22 juin, milieu de l'hiver, fit l'objet d'une célébration particulière. Des pavillons décorèrent le « Ritz ». Hurley construisit une scène, éclairée par une rangée de lampes à acétylène. Tout le monde se rassembla à vingt heures.

Shackleton, président, présenta les participants. Orde-Lees, costumé en pasteur méthodiste, le « révérend Bubbling-Love », exhorta ses auditeurs à éviter les péchés de la chair. James, devenu « Herr Professor von Schopenbaum », fit une longue conférence sur la « Calorie ». Macklin récita un poème composé par lui sur le « capitaine Eno », marin effervescent où il était facile de reconnaître : Worsley.

« Celui qui me fit le plus rire, je crois, nota Greenstreet dans son journal, fut Kerr qui, habillé en vagabond, chanta *Spagoni le Toréador*. Il attaqua plusieurs tons trop haut et, malgré son accompagnateur, Hussey, qui lui murmurait vainement : « Plus bas, plus bas ! », continua jusqu'au moment où la note lui manqua. Il remplaça Spagoni par Stuberski et, ayant complètement oublié le refrain, se borna à répéter : « Il mourra, il mourra, il mourra ! » Nous rîmes au point que de grosses larmes roulaient sur nos joues. McIlroy, vêtu en Espagnole à l'air pervers, avec une longue robe de soirée, fendue sur le côté, qui laissait voir sa cuisse nue au-dessus des bas, fit une démonstration de danse gitane. »

Marston chanta. Wild récita l'*Épave de l'« Hesperus ».* Huston se déguisa en métisse, Greenstreet se présenta avec un nez rouge d'ivrogne et Rickenson joua le rôle d'une pierreuse londonienne.

La soirée se termina, à minuit, par un repas froid et un grog. Puis tout le monde chanta le *God save the King*.

La moitié de l'hiver était passée.

6

Les hommes commencèrent à penser au printemps, au retour du soleil et de la chaleur, quand l'*Endurance*, libérée de sa prison de glace, remettrait le cap sur la baie de Vahsel.

Les premiers bruits causés par la pression se firent entendre une seule fois, dans la seconde quinzaine de juin, le 28.

« À certains moments, pendant la nuit, nota Worsley dans son journal, nous avons perçu un lointain grondement, se transformant parfois en une sorte de long craquement de ton menaçant. Cela commençait graduellement, mais s'arrêtait brusquement… Plus la distance était grande, plus le son était fort. »

Puis, le 9 juillet, le baromètre baissa, très, très lentement. Pendant cinq jours consécutifs, les lectures furent : 29,79… 29,61… 29,48… 29,39… 29,25.

Dans la matinée du 14, le mercure atteignit le bas de la graduation : 28,88. Un assombrissement de mauvais augure se produisit vers midi. Le vent tourna au sud-ouest et se mit à souffler, sans trop de force tout d'abord. La neige ne commença à tomber que vers 19 heures.

À 2 heures du matin, tout le bateau vibrait sous l'effet de la brise qui soufflait alors dans le gréement à 110 km/h. Une véritable tempête de neige arrivait du pôle. Même les prélarts dont furent recouverts les panneaux ne purent l'empêcher de pénétrer à l'intérieur. À midi, la vue ne dépassait plus la moitié du navire. La température était tombée à 34 degrés au-dessous de zéro.

Shackleton ordonna de ne pas s'écarter au-delà du chenil, installé à quelques mètres. Pour porter la nourriture aux chiens, les hommes durent

ramper à quatre pattes afin de ne pas être emportés par le vent. Deux minutes après avoir quitté le bateau, ils avaient les yeux et la bouche remplis de neige.

Sous le vent de l'*Endurance*, la brise érodait la glace, y creusant des sillons. Au vent, des amas de neige se formèrent, hauts de près de six mètres, pesant probablement plus de cent tonnes. Les floes s'affaissèrent sous ce poids et le navire lui-même, sous le fardeau qu'il portait, s'enfonça d'un pied.

Le lendemain, la température tomba à − 35°. Chaque chien reçut une demi-livre de graisse pour supporter le froid. Après le déjeuner, Shackleton fit descendre tout le monde pour essayer de déblayer la neige à bâbord. L'espace entourant le chenil était dangereusement surchargé. Shackleton craignait de voir le floe céder et entraîner les chiens.

Toute la nuit, la tempête fit rage, mais, le 16 juillet, la neige commença à s'éclaircir et, au matin, des parties de ciel clair furent vues. La faible lueur de midi montra de nouvelles arêtes de pression dans toutes les directions, semblables à des haies séparant des champs de glace. De la neige s'était accumulée contre elles, mais, ailleurs, le vent l'avait balayée complètement, mettant la glace à nu.

La banquise qui, précédemment, formait un bloc unique, était alors brisée. Un espace d'eau libre s'apercevait au nord. Une telle situation rendait la formation de pressions inévitable. La glace, ainsi brisée, offrait dix millions de nouvelles surfaces pour arrêter le vent et chaque floe pouvait se mouvoir indépendamment des autres. La banquise allait se déplacer et s'animer d'un mouvement béhémotique. On appelle pression la force qui en résulte… et elle commença le 21 juillet, non pas contre le navire qui demeurait au centre d'un floe épais et compact, mais le bruit de la glace au travail se fit entendre au sud et au sud-ouest.

Ce bruit continua toute la nuit et le lendemain matin. Après le déjeuner, Worsley décida d'aller jeter un coup d'œil. Il coiffa son bonnet tricoté, revêtit son gros manteau et monta l'échelle. Il redescendit presque aussitôt pour annoncer que leur floe avait craqué. Tout le monde se hâta de se vêtir pour monter sur le pont. Chacun vit la fissure, large d'environ soixante centimètres, venant du bord extérieur, où la pression avait fait se chevaucher des blocs, jusqu'à une quarantaine de mètres de la hanche bâbord de l'*Endurance*. Les traîneaux furent immédiatement ramenés à bord et le quart fut pris comme à la mer.

Une rupture paraissait imminente. Ils l'attendirent toute la journée et tout le lendemain. Elle ne se produisit pas. Des bruits de pression se faisaient entendre tout autour et, parfois, un choc se transmettait au bateau à travers la glace, mais l'*Endurance* demeurait solidement prise au centre du floe. La fissure gela et, les jours n'apportant aucun changement, la tension diminua peu à peu. De nouveau, les quarts furent supprimés. L'entraînement des chiens reprit d'une façon limitée.

Chaque fois qu'une équipe partait, elle rencontrait des traces de pression et assistait parfois à une démonstration de force comme personne n'en avait encore vu. Le 26 juillet, Greenstreet s'écarta avec l'équipe de Wild. Apercevant de la glace en travail, ils s'arrêtèrent pour l'observer. Un floe compact, d'un bleu verdâtre, épais de trois mètres, en heurta un autre et tous les deux se soulevèrent aussi facilement que s'ils eussent été en liège.

« Pourvu que le bateau n'ait pas à subir de pressions de ce genre, nota Greenstreet dans son journal, car aucun, je pense, ne pourrait résister à une force capable de soulever des blocs comme ceux-là. »

Tout le monde perdit rapidement le sentiment de sécurité dans lequel il vivait jusque-là. Le soir, après le dîner, une humeur assez sombre régna au « Ritz ». Pourtant, ils avaient eu le réconfort d'apercevoir l'image réfractée du soleil au-dessus de l'horizon pendant une minute, à midi, pour la première fois depuis soixante-dix-neuf jours. Mais cela ne dissipa pas le malaise général.

McNeish, qui ne reculait jamais devant une réalité, nota le même jour dans son journal :

« Cela (le soleil) prend une grande signification pour nous, car les journées vont s'allonger. Nous pouvons espérer des températures plus élevées, mais il ne faudrait pas que le floe se brise tant qu'il n'y aura pas d'eau libre, car le bateau serait écrasé si nous partions actuellement en dérive. »

Six jours plus tard, le 1er août, à 10 heures du matin, tandis que les conducteurs de chiens déblayaient la neige à la pelle autour du chenil, il y eut comme un tremblement, suivi par un grincement. L'*Endurance* se souleva soudain, s'inclina sur bâbord, puis retomba dans l'eau, en roulant légèrement. Le floe s'était brisé, le bateau se retrouvait libre.

Shackleton bondit sur le pont, imité par le reste de l'équipage. Il comprit aussitôt ce qui venait de se produire et cria de ramener les chiens à bord.

Tous les hommes se précipitèrent sur la glace, arrachèrent les chaînes des animaux et firent monter la coupée à ceux-ci. L'opération ne dura pas plus de huit minutes.

Heureusement. Au moment où l'on hissait la coupée, le bateau se déplaça violemment vers l'avant et latéralement, poussé par la glace. Le floe qui l'avait protégé si longtemps se transformait en assaillant, battant ses flancs, écrasant contre eux les petits logements construits pour les chiens.

La pression maximum s'exerçait vers l'étrave. Les marins regardèrent avec anxiété la glace se briser en morceaux qui se chevauchaient et se précipitaient contre le revêtement en greenhart de la flottaison. Cela dura pendant quinze angoissantes minutes, puis, poussée une fois de plus par l'arrière, l'étrave de l'*Endurance* monta lentement sur le floe de l'avant. Les hommes la sentirent se soulever et poussèrent un soupir de soulagement. Tout danger disparaissait pour le moment.

La glace environnante demeura soumise à une pression intense jusqu'à peu près midi, puis tout s'apaisa.

L'*Endurance* resta perchée sur la glace, avec une bande de cinq degrés sur bâbord. On prépara les embarcations pour les amener. Chacun fut averti d'avoir à conserver ses vêtements les plus chauds à portée de la main pour le cas où il faudrait « descendre et marcher ». Mais tout demeura calme pendant l'après-midi et la soirée.

Worsley, après avoir noté les événements de la journée dans son journal, conclut ainsi :

« Si rien n'intervient pour soustraire le bateau à une telle pression, il sera écrasé comme une coquille d'œuf vide. Les chiens se sont comportés magnifiquement… Ils ont eu l'air de considérer tout cela comme une distraction, organisée par nous à leur bénéfice. »

Durant la nuit, le vent força du sud-ouest et, au matin, souffla en tempête. Les brises de cette région, en imprimant le pack sur l'avant, produisaient la pression.

À l'aube, les morceaux de glace entourant le bateau s'étaient reformés en une masse solide. Fait curieux, dans la cassure générale, une grande partie de l'ancien floe était demeurée intacte, mais, poussée contre la coque, avait pris une inclinaison de quarante-cinq degrés, de sorte que les traces laissées par les traîneaux semblaient monter vers le ciel.

La plupart des marins furent employés à construire de nouveaux abris pour les chiens, sur le pont. Il fallut plusieurs jours, et le souvenir de ce qui

s'était passé commença à s'effacer avec une rapidité surprenante.

Le 4 août, trois jours après la rupture, Shackleton, regagnant le « Ritz », trouva un groupe où l'on affirmait avec assurance que le bateau supporterait n'importe quelle pression. Il s'assit parmi eux et raconta une histoire.

— Il était une fois, dit-il, une souris qui habitait dans une taverne. Une nuit, elle trouva un baril de bière qui fuyait et but autant qu'elle put. Ensuite, elle tortilla sa moustache, regarda autour d'elle avec arrogance et s'écria : « Et maintenant, où est-il, ce sacré chat ? »

Malgré cette parabole limpide, les hommes refusèrent de laisser ébranler leur confiance. Désormais, ils savaient ce qu'était la pression. Le navire s'en était sorti et ne s'en portait pas plus mal. D'autre part, le retour du soleil remonta beaucoup le moral. Alors, il y avait environ trois heures de lumière par jour, plus sept ou huit de crépuscule. Ils reprirent leurs parties de hockey sur la glace et de chaudes compétitions se livrèrent. Tout le monde manifesta un vif intérêt lorsque Tom Crean harnacha les jeunes chiens afin de les atteler pour la première fois à un traîneau.

« Moitié par persuasion, moitié par force, nota Worsley, ils suivirent une route incertaine, encore plus erratique que celle du pauvre bateau à travers la mer de Weddell. »

De même, le 15 août, il se fit l'écho du moral élevé qui régnait parmi l'équipage, en racontant, avec emphase, les rivalités entre « propriétaires » de chiens :

« Certains se laissent aller à toutes sortes de fanfaronnades. Un attelage semble souffrir de troubles cardiaques et son propriétaire s'attend de toute évidence à ce que la Création entière retienne son souffle quand il passe. Or, une personne très vulgaire, qui n'hésite pas à pousser des hurlements pour encourager ses propres chiens, a eu l'inqualifiable impudence de lancer son horrible cri de guerre tandis qu'elle se trouvait à bord de l'imposant véhicule traîné par ces dignes mais nerveuses créatures. Leur propriétaire fut contraint de faire remarquer à la personne vulgaire l'état de terreur où sa voix avait jeté ces chiens magnifiques, mais délicats. J'ai le pénible devoir de rapporter que, dès le lendemain, cette personne terriblement vulgaire, se trouvant sur un traîneau ordinaire, n'hésita pas à pousser son redoutable hurlement en passant à la hauteur de l'« attelage cardiaque ». Ce fut un désastre. Deux des pauvres bêtes s'évanouirent, il fallut les ranimer avec de l'ammoniaque, etc., tandis que les autres s'abandonnaient à une véritable

frénésie jusqu'à ce que la personne vulgaire et ses compagnons eussent disparu à l'horizon. »

L'« attelage cardiaque » appartenait à Macklin, qui tenait à traiter ses chiens de la manière la plus douce possible. Quant à la « personne terriblement vulgaire », c'était Worsley lui-même.

La dérive contribua aussi à entretenir ce haut moral. Depuis la tempête de juillet, le vent avait soufflé surtout du sud et, au cours de cette période, le bateau se déplaça de plus de 160 milles.

Mais le 29 août, juste à minuit, un choc brutal secoua le navire. L'instant suivant, une sorte de coup de tonnerre lointain se fit entendre. Les hommes s'assirent dans leurs couchettes, attendant la suite, mais rien ne vint.

Le lendemain, ils virent une mince fissure sur l'arrière, pas autre chose. La journée s'écoula sans incident. Puis, à 18 h 30, comme l'équipage finissait de dîner, l'*Endurance* frémit sous un nouveau choc. Plusieurs hommes se précipitèrent sur le pont. Ils ne virent rien de plus, sinon que la fissure, sur l'arrière, s'était élargie d'un ou deux centimètres.

Le 31 fut calme jusque vers 22 heures. Le navire se mit alors à craquer et à gémir comme une maison hantée. Le veilleur signala que la glace était en mouvement sur l'avant et par bâbord, mais les marins ne pouvaient rien faire et se couchèrent. Une série de craquements, qui se propageaient dans tout le bord, les tint éveillés la plus grande partie de la nuit.

Ceux qui occupaient les couchettes de bâbord souffrirent le plus. Ils entendaient la glace frotter contre la coque et la cogner, à moins d'un mètre de leurs oreilles.

Ces bruits cessèrent juste avant l'aube.

La pression recommença à s'exercer à la fin de l'après-midi, pour atteindre une intensité sans précèdent pendant la nuit.

« Juste après minuit, nota Worsley dans son journal, il y eut toute une série de craquements, de gémissements, de chocs qui firent tressauter le bateau et le secouèrent sur toute sa longueur. Beaucoup s'habillèrent à la hâte et montèrent sur le pont. Personnellement, je suis las de ces alertes contre lesquelles nous ne pouvons absolument rien. Aussi, lorsque se produisirent les bruits les plus forts, j'écoutai pour savoir si des couples ne sautaient pas et si la glace n'entrait pas dans la cale. N'entendant rien, je me retournai pour dormir. »

Le lendemain après-midi, la pression avait cessé.

L'*Endurance* venait de résister à son second assaut.

7

La nouvelle épreuve aurait dû renforcer la confiance des hommes dans leur bateau.

« Il est plus résistant que nous ne le pensions, nota Greenstreet, le 1er septembre, et, si nous ne subissons pas de pression plus forte… nous nous en tirerons très bien. »

Mais qui pouvait dire s'il n'y aurait pas de pression plus forte ? Non que les hommes doutassent de la solidité de l'*Endurance*, mais ils savaient qu'elle n'avait pas été construite pour supporter des pressions de ce genre, surtout celle de la mer de Weddell, incontestablement la plus redoutable de toute la terre.

En outre, cette attaque de trois jours les avait fatigués et énervés. Il leur était impossible de prévoir ce que l'avenir apporterait. La nouveauté était passée, et aussi leur optimisme. La banquise n'en avait pas fini avec eux, ils ne l'ignoraient pas, mais ils ne pouvaient qu'attendre dans une incertitude impuissante, vivant au jour le jour, en formulant l'espoir d'avoir déjà vu le pire. Même Worsley, dont le moral fléchissait rarement, refléta le sentiment général en écrivant dans son journal :

« Beaucoup d'icebergs tabulaires ressemblent à d'énormes magasins ou à des silos, mais la plupart paraissent avoir été créés par quelque brillant architecte mis en délire par une contemplation trop prolongée de cette infernale banquise qui semble condamnée à dériver indéfiniment jusqu'au jour du Jugement dernier, où elle se brisera, par le nord, l'est, le sud et l'ouest, en mille millions de morceaux. aussi petits que possible. Rien en vue, ni animaux, ni terre, rien de rien !!! »

Ils souffraient particulièrement de l'absence des phoques, qui leur eussent procuré à la fois les plaisirs de la chasse et l'occasion de manger de la viande fraîche, ce qui ne leur était plus arrivé depuis cinq mois.

L'approche du printemps s'annonçait pourtant. Le soleil se montrait alors pendant près de dix heures par jour et, le 10 septembre, la température monta à 1°9 au-dessus de zéro (− 16 °C) – la plus forte depuis sept mois. Pour les hommes, ce fut comme une vague de chaleur, ils purent circuler sans trop de peine avec la tête et les mains nues. Une semaine plus tard, la drague de Bobbie Clark montra que le plancton augmentait dans l'eau, indice infaillible.

Ce plancton – animaux et plantes microscopiques – constitue la base de toute vie dans l'Antarctique. Les plus petits poissons en vivent, ils servent à en nourrir de plus gros qui sont mangés à leur tour par les calmars, les phoques, les manchots, ceux-ci devenant la proie des épaulards, des léopards de mer et des cachalots géants. Le cycle de la vie commence avec le plancton ; quand celui-ci paraît, les autres créatures de l'Antarctique ne sont pas loin.

Cinq jours après cette découverte, Jock Wordie aperçut un manchot empereur, l'attira hors d'une flaque d'eau libre et le tua promptement. Le lendemain une femelle de phoque subit le même sort.

Cependant, malgré ces signes encourageants, une atmosphère d'appréhension se développait incontestablement. Le 1er octobre approchait. Or, le 1er août et le 1er septembre, il y avait eu de fortes pressions et les hommes en avaient conçu une sorte de superstition.

Cette fois, le destin se trompa d'un jour. La pression commença à s'exercer le 30 septembre, vers 15 heures. Cela ne dura que soixante minutes, mais elles furent terribles.

L'assaillant, un floe situé à bâbord avant, frappa impitoyablement au-dessous du mât de misaine. Les ponts frémirent et se bombèrent, les épontilles s'incurvèrent légèrement. McNeish se trouvait au « Ritz ». Au-dessus de sa tête, les énormes baux fléchirent comme « un morceau de canne à sucre ». Sur le pont, Greenstreet ne pouvait détacher les yeux du mât de misaine qui semblait « devoir s'abattre à tout instant, tant il subissait d'effroyables secousses ».

Worsley se trouvait à l'arrière, près de la barre. Par la suite, il nota dans son journal :

« Le bateau a manifesté une résistance presque inconcevable. Il semblait que le floe allait l'écraser d'un moment à l'autre comme une coquille de noix. Tout le monde regardait, en alerte, mais, à notre grand soulagement, alors que le bateau paraissait ne plus pouvoir tenir, l'énorme floe, qui pesait un million de tonnes ou plus, a cédé en craquant à environ un quart de mille, cessant ainsi sa pression. Notre navire s'est comporté de façon splendide. Assurément, c'est le plus magnifique des petits bateaux en bois qui aient jamais été construits… »

Après l'épreuve, quand les marins redescendirent, ils constatèrent que la plupart des ponts restaient déformés de façon permanente et que beaucoup d'objets avaient été jetés bas. Mais le navire tenait toujours.

Un peu de l'ancien optimisme revint. L'*Endurance* résisterait. Elle avait subi trois attaques, chacune plus forte que la précédente, mais chaque fois elle l'avait emporté. Dans les premiers jours d'octobre, les indices que la banquise se désagrégeait se multiplièrent. La température s'éleva également. Le 10, le thermomètre monta à 9°8 au-dessus de zéro (- 12 °C). Le floe, demeuré coincé par tribord depuis juillet, céda le 14. L'*Endurance* se trouva dans un petit espace d'eau libre, flottant vraiment pour la première fois depuis neuf mois.

Les officiers et les savants purent retourner à l'arrière. Le Ritz, débarrassé de ses cloisons, redevint un magasin.

Le 16 octobre, Shackleton estima que l'état de la banquise justifiait l'allumage des chaudières pour essayer de s'ouvrir un passage. L'équipage entreprit de remplir d'eau ces chaudières. L'opération, très fatigante, dura trois heures et demie. Elle était à peine achevée qu'une fuite importante fut découverte, il fallut vider les chaudières pour permettre aux mécaniciens de réparer. Mais il fut alors trop tard pour mettre en marche. Au début de l'après-midi suivant, un chenal libre parut sur l'avant. Le temps manquait pour monter en pression, toutes les voiles furent donc établies, mais le bateau ne bougea pas. L'aube du 18 fut brumeuse, chargée de neige. Le chenal avait disparu, la glace s'était rapprochée. Pendant toute la journée le bateau sentit des pressions, mais sans gravité. Puis, à 16 h 45, les floes de deux bords recommencèrent à se rapprocher.

Chacun se raidit, comme s'il était menacé personnellement. Plusieurs se précipitèrent dans les échelles pour monter sur le pont. L'instant suivant, celui-ci parut se dérober sous leurs pieds, le bateau se couchant brusquement sur bâbord. Il y eut une pause d'une seconde puis tout ce qui

était mobile – bois, niches à chiens, cordages, outils, approvisionnements, chiens et hommes – s'écroulèrent. James se retrouva sous deux caisses de vêtements d'hiver, au-dessus desquelles s'entassaient des chiens hurlants et gémissants. Des nuages de vapeur montèrent de la cuisine et du carré, où des récipients d'eau se déversaient sur le feu.

En l'espace de cinq secondes, l'*Endurance* s'inclina de vingt degrés… et ne s'y arrêta pas. Worsley se précipita au bastingage du bas et vit le bordé disparaître rapidement sous la glace. À côté de lui, Greenstreet se tenait prêt à sauter.

Le floe de tribord avait pris sous le renflement de la coque et chavirait le bateau. Celui-ci s'arrêta à trente degrés, le bastingage portant sur la glace, les embarcations la touchant presque. « Il sembla dire à la banquise vorace, écrit Worsley : « Tu peux m'écraser, mais que je sois damné si je me couche d'un pouce de plus !

Tu fondras en enfer auparavant ! ».

Dès que l'*Endurance* s'immobilisa, Shackleton ordonna d'éteindre les feux. Puis chacun s'évertua à remettre de l'ordre. Tout ce qui était libre fut saisi ; des tringles en bois furent clouées sur le pont, pour donner de la prise aux pattes des chiens. Vers 19 heures, la besogne achevée sur le pont, les marins descendirent : toutes les choses suspendues pendaient vers bâbord, rideaux, tableaux, vêtements, ustensiles.

Green réussit à préparer un repas, tandis que les autres clouaient encore des lattes sur les ponts inférieurs. Les hommes mangèrent assis, les uns au-dessus des autres, tenant leur assiette sur les genoux.

Vers 20 heures, les floes se disloquèrent sous l'*Endurance* qui se redressa immédiatement. L'équipage déblaya la glace autour du gouvernail. Cette tâche s'acheva vers 22 heures. Une ration de grog fut distribuée et les hommes recommencèrent à remplir les chaudières. Ils se couchèrent vers une heure du matin, sauf les veilleurs, morts de fatigue.

Le 19 octobre, la pression ne se fit pas sentir et l'activité demeura très réduite. Un épaulard fit surface dans l'eau libre entourant le bateau et s'y ébroua, avec une tranquille impudence, pendant un certain temps. Le baromètre marquait 28, 96, il n'était plus tombé aussi bas depuis la tempête de juillet.

Le 20 n'apporta guère de changement dans la banquise. Néanmoins, toutes les dispositions furent prises pour mettre en route si une ouverture se présentait. On fit tourner lentement la machine ; elle était en bon état. Les

quarts réguliers furent repris. Le 21 et le 22 furent de même des journées d'attente. La banquise sembla se rapprocher légèrement. La température tomba de + 10 à − 14. Dans la soirée du 22, la brise sauta du sud-ouest au nord-est.

« Tout est calme, mais il semble bien que la pression va recommencer », nota McNeish dans son journal.

8

Elle vint, mais lentement. Le 23 n'apporta aucun fait nouveau sauf que la banquise se mit à travailler sous l'effet du vent de nord-est.

La pression s'exerça le 24 octobre, à 18 h 45, et, cette fois, avec une violence encore inconnue, se transmettant à travers la glace comme une vague de choc, en transformant la surface en chaos. Macklin observa le phénomène, puis s'en détourna, refusant d'en croire ses yeux.

« On avait le sentiment de quelque chose de colossal, d'une nature trop immense pour qu'on puisse comprendre », nota-t-il.

La glace ne cessa de remuer jusqu'à ce qu'elle eût coincé le bateau entre trois floes : deux par tribord, à l'avant et à l'arrière, un par bâbord, au centre.

Une lourde masse arracha en partie l'étambot. L'eau entra. McNeish alla voir et se rendit compte qu'elle montait rapidement dans la cale. Rickenson signala qu'il en était de même dans la machine. La petite pompe portative Downton fut montée, et les feux poussés pour actionner celles de la machine. À 20 heures, elles étaient en marche mais ne parvenaient pas à franchir la voie d'eau. Tous les hommes disponibles se mirent à manœuvrer les pompes principales, au pied du grand mât. Elles ne s'amorcèrent pas. De la glace obstruait manifestement l'aspiration.

Worsley descendit avec Hudson et Greenstreet dans les soutes. Travaillant dans une obscurité presque totale et un froid intense, ils s'ouvrirent un chemin vers la quille à travers le charbon sur lequel la graisse d'une soixantaine de phoques avait été déversée. Les bruits du bateau les assourdissaient. Ils versèrent des seaux d'eau bouillante dans le tuyau gelé. L'un d'eux chauffa la soupape d'aspiration tandis que les deux autres la

secouaient pour en faire tomber la glace. Finalement, après une heure d'effort, les pompes s'amorcèrent.

McNeish entreprit de construire un cofferdam à trois mètres en avant de l'étambot pour isoler la partie arrière et contenir l'eau. Entre leurs tours de quinze minutes aux pompes, quelques hommes l'aidèrent à étancher ce cofferdam avec des couvertures déchirées. D'autres descendirent au dehors avec des pics et des scies pour pratiquer des lignes de faiblesse dans les floes, mais la glace se reformait aussitôt dans les trous qu'ils creusaient.

Ils travaillèrent toute la nuit : un quart d'heure aux pompes, un quart d'heure de repos, puis de nouveau à l'extérieur ou dans la machine. Bien qu'ils fussent très endurcis, dix heures de cette besogne les épuisèrent tant qu'ils titubaient en marchant. À l'aube, Shackleton leur ordonna de se reposer pendant une heure et Green servit une écuelle de porridge à chacun. Puis tout recommença. Au milieu de la matinée, Shackleton fit préparer les chiens et les traîneaux pour le cas où l'évacuation deviendrait nécessaire. Worsley prit un groupe de matelots pour préparer les embarcations.

Dans leurs efforts pour sauver le navire, la plupart avaient cessé de regarder la banquise. Elle s'était un peu calmée, mais se comportait toujours étrangement. Des arêtes de pression, d'une hauteur inconnue jusque-là, se dressaient entre les floes, démontrant que la force à l'œuvre devait être fantastique, comme si tout le pack se fût heurté à quelque barrière solide au-delà de l'horizon.

Les hommes manœuvrèrent les pompes et construisirent le cofferdam pendant toute la journée. McNeish acheva sa besogne vers minuit, mais il freina seulement l'entrée de l'eau, il fallut continuer à actionner les pompes. Chaque tour de travail coûtait un effort quasi surhumain, puis les hommes regagnaient leur couchette en titubant ou dormaient dans un coin. Leurs muscles mettaient au moins dix minutes avant de se dénouer. Ils commençaient à peine à somnoler quand on les appelait pour le tour suivant.

Dans la soirée, la pression s'intensifia. Le floe de bâbord s'appuya plus fortement, déformant la coque sur toute sa longueur, lui arrachant des cris d'animal, en essayant de la crever. À 21 heures, Shackleton dit à Worsley d'amener les embarcations et de débarquer tout le matériel essentiel et les provisions sur le floe de tribord qui paraissait le plus compact.

Un peu plus tard, les hommes qui se trouvaient sur le pont virent approcher une dizaine de manchots empereurs qui s'arrêtèrent à quelque

distance. S'il était commun d'en apercevoir un ou deux, personne n'avait jamais rencontré de groupe aussi nombreux. Pendant un moment, les manchots contemplèrent le navire torturé, puis, levant la tête, ils se mirent à pousser des cris étranges, lugubres, évoquant l'idée d'un hymne funèbre. L'effet fut d'autant plus fantastique qu'aucun des marins – pas même les vétérans de l'Antarctique – n'avait encore entendu ces animaux émettre autre chose que des cris très élémentaires.

Les hommes s'arrêtèrent de travailler. Tom McLeod se tourna vers Macklin :

— Vous entendez ça ? demanda-t-il. Aucun de nous ne rentrera plus chez lui.

Macklin vit Shackleton se mordre la lèvre.

Vers minuit, le mouvement de la glace obstrua partiellement la brèche de l'arrière et le niveau de l'eau baissa, mais il fallut continuer à manœuvrer les pompes à bras. Ils y restèrent toute la nuit, les yeux fermés, comme des morts attachés à quelque sinistre machine qui ne voulait plus les lâcher.

Il n'y eut pas d'amélioration à l'aube, ni à midi.

Vers 16 heures, la pression reprit avec une nouvelle force. Les ponts se gondolèrent. Le gouvernail et l'étambot furent arrachés, tandis que l'arrière se soulevait de six mètres. L'eau s'écoula vers l'avant et gela, enfonçant l'étrave que la glace escalada, la submergeant de son seul poids. Les hommes continuèrent à pomper, mais, à cinq heures du matin, comprirent que tous leurs efforts étaient vains. Le bateau était perdu, nul n'avait besoin de le leur dire.

Shackleton fit un signe de tête à Wild qui se dirigea vers l'avant pour voir s'il restait quelqu'un dans le poste d'équipage. Il y trouva How et Bakewell qui essayaient de dormir après un tour aux pompes. Il passa la tête à l'intérieur.

— Il est fichu, garçons, dit-il. Je crois qu'il est temps de partir.

DEUXIÈME PARTIE

1

« Que le Seigneur vous aide à accomplir votre devoir et vous guide à travers tous les périls de la mer et de la terre ! Puissiez-vous voir les œuvres du Seigneur et toutes ses merveilles profondes ! »

Ces mots étaient écrits sur la page de garde d'une bible offerte à l'expédition par la reine mère Alexandra d'Angleterre. Shackleton portait cette bible à la main quand il débarqua de l'*Endurance* et se dirigea lentement vers le camp établi sur la glace.

Les autres ne remarquèrent même pas son arrivée. Ils entraient dans les tentes et en sortaient essayant de se créer un peu de confort avec l'énergie qui leur restait. Certains installaient des planches pour s'isoler de la glace couverte de neige. D'autres étalaient des morceaux de toile. Mais comme il n'y avait pas de planches ou de toile pour tout le monde, plusieurs durent se coucher dans la neige. Peu importait, d'ailleurs. Ils ne caressaient plus qu'une seule idée : dormir… et ils dormirent, chacun se serrant contre le camarade le plus proche pour ne pas trop geler.

Shackleton, lui, n'essaya même pas de s'étendre. Il marchait de long en large sur le floe. La pression demeurait intense, et à plusieurs reprises, le camp fut secoué. À deux cents mètres de là, l'*Endurance* se détachait sur la clarté du ciel nocturne. Vers une heure du matin, il y eut une nouvelle secousse, puis une fissure, semblable à un ruban, s'ouvrit à travers le camp, s'élargissant rapidement. Shackleton courut immédiatement de tente en tente pour réveiller les dormeurs. Il fallut une heure de dur travail dans l'obscurité pour transférer le camp dans la partie la plus large du floe.

Ensuite tout resta calme jusqu'à l'aube, où un grand bruit se fit entendre de l'*Endurance*. Son bout-dehors venait de tomber sur la glace. Pendant le

restant de la nuit, Shackleton entendit le bruit lugubre de la chaîne de martingale que le mouvement du bateau traînait dans tous les sens.

Au matin, le ciel était couvert, mais le thermomètre remontait à 6°F au-dessus de zéro (− 14°C). Les hommes, engourdis, mirent très longtemps à se réveiller. Shackleton ne les pressa pas. Au bout d'un certain temps, ils entreprirent de trier le matériel pour le mettre en sécurité sur les traîneaux. Tout se passa tranquillement, presque sans ordre. Chacun savait ce qu'il avait à faire.

Le plan – ils le connaissaient tous – consistait à gagner l'île de Paulet, à 346 milles au nord-ouest, où des approvisionnements, laissés en 1912, devaient toujours se trouver. Il fallait parcourir cette distance en traînant deux de leurs trois embarcations, car Shackleton pensait rencontrer l'eau libre tôt ou tard.

McNeish et McLeod commencèrent à installer des glissières sous la baleinière et l'un des canots. Chacune de ces embarcations allait peser plus d'une tonne et personne ne se faisait d'illusion sur l'effort qu'il en coûterait pour les traîner sur la surface chaotique de la glace, où les arêtes de pression atteignaient parfois la hauteur d'une maison à deux étages.

Néanmoins, aucun découragement ne se manifesta. Les hommes étaient abrutis de fatigue ; personne n'avait le temps de méditer les terribles conséquences qu'entraînerait la perte du navire. Le fait d'être campés sur un morceau de glace dont l'épaisseur ne dépassait pas deux mètres ne les inquiétait pas non plus. C'était comme un paradis, après les efforts effroyables et les incertitudes des derniers jours. Il leur suffisait d'être encore en vie… et ils faisaient simplement ce qu'ils devaient faire pour le rester.

Leur attitude trahissait même une sorte de satisfaction. Au moins, ils avaient désormais un but. Finis les neuf mois d'indécision, de spéculation sur ce qui pouvait se produire, de dérive au hasard avec la banquise. Ils n'avaient plus qu'à œuvrer pour s'en tirer quelles que fussent les difficultés.

Dans la journée, de petits groupes firent un pèlerinage à l'épave de l'*Endurance*. Elle ne flottait même plus véritablement. C'était un amas de pièces de bois de toutes formes et de toutes tailles. La glace, qui avait percé la coque, la soutenait encore. Elle ne coulerait pas tant que la pression subsisterait.

Au cours d'un de ces pèlerinages, des hommes hissèrent l'enseigne bleue à la vergue de misaine, seule pièce du gréement encore en place.

L'*Endurance* sombrerait du moins avec ses couleurs.

Le chargement des traîneaux se poursuivit toute la journée. Dans l'après-midi, Shackleton réunit tout le monde. Il était impératif de réduire le poids au strict minimum, déclara-t-il le visage grave. Chaque homme emporterait les vêtements qu'il avait sur lui, deux paires de gants, six paires de chaussettes, deux paires de souliers, un sac de couchage, une livre de tabac… et un kilo d'objets personnels. Parlant avec beaucoup de conviction, il souligna que rien ne possédait assez de valeur pour risquer de compromettre leur existence et les invita à se débarrasser sans hésiter du plus grand nombre de choses. Prenant dans sa poche un étui à cigarettes en or et plusieurs pièces d'or, il les jeta à ses pieds, dans la neige. Puis, ouvrant la bible offerte par la reine Alexandra, il arracha la page de garde, celle contenant le Psaume XXXIII et un extrait du Livre de Job avec ce verset :

« Du sein de qui sort la glace ?
« Et qui enfante le frimas du ciel,
« Pour que les eaux se cachent comme une pierre,
« Et que la surface de l'abîme soit enchaînée ?

Puis il déposa le livre sur la neige et s'éloigna.

Le geste était théâtral, mais Shackleton le voulait ainsi. Ayant étudié les expéditions anciennes, il savait que ceux qui s'étaient munis de matériel pour faire face à toute circonstance, s'étaient beaucoup moins bien comportés que ceux qui avaient tout sacrifié, pour s'alléger et demeurer plus rapides.

Dans l'après-midi, le nombre des objets abandonnés augmenta sans cesse. Ce fut un « extraordinaire amas hétéroclite », nota James, où s'entassaient chronomètres, haches, scies, longues-vues, chaussettes, lunettes, jerseys, ciseaux, livres, papier à lettre, de nombreuses photographies personnelles et même un ophtalmoscope. Pour des raisons particulières, certains furent autorisés à dépasser le poids limite fixé. Les médecins, bien entendu, gardèrent des médicaments et des instruments. Ceux qui tenaient un journal purent le conserver. Hussey reçut l'ordre d'emmener sa guitare quoiqu'elle pesât plus de cinq kilos. Elle fut logée, dans sa boîte, sous le caillebotis avant de la baleinière, pour être à l'abri des intempéries.

Le voyage devait commencer le lendemain.

— Je prie Dieu de me permettre de vous ramener tous à la civilisation, dit Shackleton.

Le 30 octobre, le temps fut gris et couvert, avec quelques légères chutes de neige. La température atteignait 15°F (− 9°C), ce qui amollissait la surface de la glace et rendait les conditions plus mauvaises pour le traînage.

La matinée se passa en ultimes préparatifs. Vers 11 h 30, Shackleton partit avec Wild pour reconnaître la route. Auparavant, il ordonna d'abattre trois des plus jeunes chiens, ainsi que Sirius, d'une portée plus ancienne, dont le seul défaut était de n'avoir pas été entraîné au harnais. Le matou de McNeish fut également sacrifié. Seuls auraient le droit de manger les animaux qui participeraient à l'effort commun.

Tom Crean prit les jeunes chiens et le chat, les conduisit à quelque distance du camp et les tua sans éprouver de scrupules, mais il n'en fut pas de même pour Macklin, chargé de faire disparaître Sirius. À contrecœur, il prit un fusil de chasse sous la tente de Wild, emmena le chien vers une arête de pression et, ayant trouvé un endroit convenable, s'arrêta. L'animal, très enjoué, sautait autour de lui, remuant la queue, essayant de lui lécher la main. Macklin trouva enfin l'énergie nécessaire pour appuyer le fusil contre sa nuque. Il pressa la détente, mais ses doigts tremblaient tant qu'il dût recharger et tirer une seconde fois.

Le départ eut lieu vers 14 heures. Shackleton, Wordie, Hussey et Hudson partirent en avant sur un traîneau, avec un assortiment de pelles et de piolets, essayant de guider les autres sur un itinéraire aussi plat que possible ; mais, tous les cent mètres, à peu près, une arête de pression se présentait. Ils se mettaient alors au travail pour y pratiquer un col en miniature, permettant le passage des embarcations. Si l'arête était particulièrement haute, ils construisaient une rampe de part et d'autre, avec de la glace et de la neige.

Chaque traîneau portait jusqu'à 400 kilos. Les canots, tirés à la bretelle, par quinze hommes, sous le commandement de Worsley, fermaient la marche. C'était une besogne épuisante. Le poids des embarcations les enfonçait profondément dans la surface molle. Pour les faire avancer, les hommes devaient se courber presque contre le sol ; cela ressemblait plus à un labourage qu'à un traînage.

Shackleton ordonna sagement d'avancer par courtes étapes d'environ 400 mètres. Il craignait que des fissures ne se déclarassent soudainement et n'isolassent les divers éléments, si la colonne s'étirait trop. Les progrès furent lents et pénibles. À 17 heures, ils se trouvaient à un mille du navire, à vol d'oiseau, quoiqu'ils eussent parcouru le double avec tous les détours.

Certains attelages de chiens, qui avaient dû constamment revenir pour reprendre du matériel, totalisaient probablement plus de quinze kilomètres.

Le souper eut lieu à 18 heures et, aussitôt après, les hommes se glissèrent dans leur sac de couchage. La neige tomba beaucoup pendant la nuit ; au matin, la couche atteignait quinze centimètres. Le thermomètre monta à 25°F (− 4°C) ; les conditions du traînage allaient empirer.

Shackleton et Worsley trouvèrent une assez bonne route vers l'ouest, et l'expédition se remit en route à 13 heures. La marche dans la neige devenait épuisante. La plupart des hommes transpiraient abondamment et eurent soif tout de suite. Ils s'efforçaient principalement de pratiquer une piste pour les embarcations, mais les quinze hommes qui les tiraient avaient l'impression d'avancer dans la boue. Wild et Hurley leur vinrent en aide avec leurs attelages.

Vers 16 heures, après avoir parcouru à peine 1 200 mètres, ils atteignirent un floe épais et plat. Aucun autre endroit plus favorable pour camper n'étant en vue, Shackleton décida d'y passer la nuit. Les tentes furent dressées, mais il était impossible de se glisser dedans sans y entraîner une grosse quantité de neige à moitié fondue et collante, qui trempait les hommes.

— Je ne peux m'empêcher d'avoir pitié de Worsley qui, à l'entrée de notre tente, reçoit l'humidité amenée par chacun, commenta Macklin.

Mais Worsley n'était nullement affecté. Ce même soir, il notait :

« La rapidité avec laquelle on peut complètement changer de mentalité et s'adapter à l'état le plus primitif est vraiment étonnante. »

La bonne humeur générale plut à Shackleton.

« Beaucoup y voient comme une partie de plaisir. Cela vaut mieux, écrivit-il. Ce floe est très solide. Je dormirai cette nuit. »

Il s'agissait, en effet, d'un floe géant, d'un diamètre supérieur à 800 mètres, où la glace atteignait 3 mètres d'épaisseur, avec un mètre cinquante de neige par-dessus. Worsley estima qu'il avait dû être formé plus de deux ans auparavant.

Le fait était certainement présent à l'esprit de Shackleton quant il partit, au matin, avec Wild et Worsley, pour chercher une route. À l'ouest, ils virent une surface extrêmement tourmentée, « une mer de glace sous pression, où il était impossible d'avancer ». Les embarcations et les traîneaux n'y eussent pas résisté sur plus de dix milles.

En revenant vers le camp, Shackleton prit une décision. Il rassembla les hommes, leur annonça qu'ils n'avaient même pas avancé d'un mille par jour et que, plus avant, les conditions paraissaient pires encore. Cela ne valait pas l'effort déployé, et comme ils ne trouveraient sans doute pas de meilleur emplacement pour camper, ils allaient rester où ils se trouvaient, jusqu'à ce que la dérive les eût rapprochés de la terre.

La déception s'inscrivit sur maint visage, mais Shackleton ne lui laissa pas le temps de tourner à l'aigre. Il envoya les attelages de chiens au camp primitif, à un mille trois quarts sur l'arrière, pour en ramener tous les vivres, les vêtements et le matériel possibles.

Wild gagna l'*Endurance* avec six marins, pour voir si l'on pouvait encore sauver quelque chose d'utile. Au cours des dernières quarante-huit heures, la glace avait poursuivi son œuvre de destruction. Tout le gaillard d'avant se trouvait submergé. Le gréement n'était plus qu'une masse inextricable de mâts rompus et de cordages emmêlés qu'il fallut couper pour des raisons de sécurité. Ils percèrent un trou dans le toit de la cuisine et récupérèrent quelques caisses d'approvisionnement. Mais, surtout, ils reprirent possession de la troisième embarcation et, avec l'aide de plusieurs attelages de chiens, l'amenèrent jusqu'au camp.

Pour le souper, Shackleton ordonna à Green de mettre quelques morceaux de graisse dans son ragoût de viande de phoque, pour habituer les hommes à en manger. Certains, en voyant les grosses taches graisseuses dans leur gamelle, les enlevèrent méticuleusement, mais la plupart avaient si faim qu'ils furent heureux de tout avaler.

2

Ils se trouvaient sur la glace depuis exactement une semaine. En ce court espace de temps, ils étaient passés de la vie bien réglée, voire agréable, de l'*Endurance*, à une existence de caractère primitif, pleine d'inconfort, dans l'humidité et le froid permanents. Auparavant, ils dormaient dans des couchettes chaudes, prenaient leurs repas à une table dans une atmosphère plaisante. Désormais, ils s'entassaient sous des tentes, dormaient dans un sac de couchage en peau de renne ou en laine à même la glace ou, au mieux, sur des planches en bois dur. Ils mangeaient assis dans la neige, avec une gamelle en aluminium, qu'ils appelaient un « pannican », où tout était versé pêle-mêle. Comme ustensiles de table, chacun possédait une cuiller, un couteau… et ses doigts.

Ils se trouvaient perdus dans une des plus sauvages régions du globe, dérivant ils ne savaient où, sans espoir d'être sauvés, ne pouvant survivre qu'autant que la Providence leur fournirait de la nourriture.

Pourtant, ils s'adaptèrent à ce genre de vie avec une facilité surprenante, et la plupart finirent même par se sentir sincèrement heureux. L'être humain possède une telle faculté d'adaptation qu'il leur fallait parfois faire un effort pour se rappeler combien leur condition était désespérée.

« La journée a été merveilleuse et il est difficile d'admettre que nous sommes dans une situation aussi terriblement précaire », nota Macklin, le 4 novembre.

L'observation est caractéristique. Pas un de ces hommes n'était un héros, du moins au sens littéral du mot ; cependant, pas un seul journal de bord ne mêle une inquiétude quelconque au récit des préoccupations de la vie quotidienne.

Une seule chose changea vraiment : leur attitude envers la nourriture.

« C'est scandaleux, écrivit Worsley. Nous ne pensons plus qu'à manger. Jamais de ma vie, je n'avais attaché autant d'intérêt à ma panse… et nous sommes tous pareils… Nous sommes prêts à manger n'importe quoi, même de la graisse de phoque que personne n'aurait seulement touchée auparavant. C'est peut-être parce que nous vivons complètement au grand air et parce que nous ne pouvons plus compter que sur la nourriture pour nous réchauffer… »

Le lendemain, 5 novembre, ils se levèrent à 6 heures et presque tous retournèrent au navire. Certains essayèrent de reprendre quelques objets personnels. Macklin fouilla l'épave pour retrouver une bible que sa mère lui avait donnée. Il se glissa par une écoutille pour atteindre la coursive conduisant à son ancienne cabine. Dans celle-ci il lui fallut ramper le long d'une main courante pour rester au-dessus de la glace et de l'eau, mais il fut arrêté à un peu plus de trois mètres de son but : la porte de sa cabine était complètement immergée dans l'eau sombre et glacée.

Greenstreet eut plus de chance. Il atteignit la sienne et y prit quelques livres. How et Bakewell, ne pouvant pénétrer dans le poste d'équipage complètement sous l'eau, se livrèrent ailleurs à la course aux trésors. Le long d'une coursive, ils passèrent devant le compartiment qui avait servi de chambre noire au photographe Hurley, y jetèrent un coup d'œil et aperçurent les boîtes contenant les négatifs. Après un instant d'hésitation, ils se glissèrent par la porte à demi coincée, avancèrent avec de l'eau jusqu'aux chevilles, et prirent ces boîtes sur les étagères. C'était vraiment un trésor qu'ils restituèrent, le soir même, à Hurley.

Tous les prélèvements furent effectués au hasard, mais chacun pouvait servir d'une manière ou d'une autre : le bois comme combustible, la toile comme tapis et pour réparer les tentes, les cordages pour remplacer les attelles des traîneaux. Les hommes enlevèrent tout l'abri de la barre et le transportèrent au camp pour l'utiliser comme une sorte de magasin mobile. Des poutres, des espars, des voiles, des pièces de gréement suivirent.

Ils travaillèrent jusque vers 17 heures, puis regagnèrent le camp avec leur dernier butin. En déambulant à côté des traîneaux, Hurley aperçut un gros phoque de Weddell à un kilomètre sur la droite. Comme il n'avait pas de fusil, il prit un morceau de bois et, s'approchant de l'animal sans bruit, l'étourdit avec cette massue improvisée, puis lui fendit le crâne avec un

piolet. Deux autres phoques furent tués de cette façon pendant le retour vers le camp.

Cependant, la quantité des approvisionnements sauvés demeura faible. La plupart des richesses convoitées se trouvaient à l'intérieur, dans ce qui avait été le « Ritz ». Pour les atteindre, il eût fallu crever le pont, épais de plus de trente centimètres par endroits et immergé d'un bon mètre. Pourtant, il était nécessaire de le tenter. McNeish en fut chargé le lendemain. Après plusieurs heures de travail, son équipe parvint à pratiquer un trou. Presque aussitôt, des caisses remontèrent à la surface : d'abord une qui contenait de la pâte de noix, puis une de sucre, et une grosse boîte de bicarbonate de soude. À la fin de la journée, près de trois tonnes et demie de farine, de riz, d'orge, de sucre, de lentilles, de légumes et de confiture avaient été ramenées au camp. La joie fut grande. Pour célébrer cette aubaine, Green prépara du phoque au curry, mais il mit trois fois trop de ce condiment et la plupart des hommes ne purent manger.

« J'ai dû absorber ça pour satisfaire ma faim, nota Macklin, mais, maintenant, j'ai la bouche râpeuse et affreusement soif. »

Le 6 novembre, une tempête de neige, maintint les hommes sous les tentes, qui furent terriblement secouées. Les marins, engourdis de froid, se serraient les uns contre les autres. Ils se consolaient en pensant que cette tempête les poussait vers le nord… vers la civilisation, si incroyablement lointaine.

Shackleton profita de l'occasion pour dresser avec Wild, Worsley et Hurley une sorte d'inventaire des approvisionnements. Ils en possédaient environ quatre tonnes et demie, sans compter les rations primitivement destinées à l'équipe transcontinentale et que Shackleton entendait conserver pour des cas d'urgence. Ces approvisionnements, estimèrent-ils, dureraient trois mois à rations entières et, comme le nombre de phoques et de manchots allait augmenter, ils décidèrent de ne pas réduire les rations pendant les deux prochains mois.

Ils arriveraient ainsi en janvier, au milieu de l'été antarctique. Shackleton avait la certitude de savoir bientôt à quoi s'en tenir et de pouvoir prendre une ultime décision pour agir avant la venue de l'hiver.

Tout dépendait de la façon dont dériverait la banquise. La glace continuerait peut-être à se déplacer dans la direction générale du nord-ouest, vers la presqu'île de Palmer, peut-être jusqu'aux Orcades du Sud, à quelque 500 milles plus au nord. Ou bien elle pouvait s'arrêter pour une raison

quelconque, restant plus ou moins sur place. Enfin, elle pouvait tourner vers le nord-est, voire l'est, et les éloigner de la terre.

Quoi qu'il arrivât, janvier marquerait le point à partir duquel aucun retour ne serait plus possible. Si la dérive s'effectuait vers la terre, ils trouveraient de l'eau libre permettant de lancer les embarcations et de gagner le point le plus indiqué. Cela paraissait raisonnable, tout au moins en théorie. Si la banquise s'arrêtait, le phénomène deviendrait apparent en janvier. Alors, plutôt que de passer l'hiver sur la glace, l'expédition abandonnerait ses embarcations, sauf un bachot construit par le charpentier, et tâcherait d'atteindre la terre la plus voisine. On utiliserait ce bachot pour traverser, en faisant la navette, les espaces d'eau libre rencontrés. Certes, l'affaire présenterait de gros risques, mais tout valait mieux qu'hiverner sur la glace.

Seule, la troisième perspective était vraiment sinistre. Si la banquise dérivait vers le nord-est ou l'est, et s'il était impossible de lancer les embarcations, il faudrait passer l'hiver sur les floes et survivre à la nuit polaire, à ses froids paralysants, à ses tempêtes violentes. Si cette éventualité se réalisait, on s'en apercevrait aussi en janvier. Il resterait encore assez de temps pour constituer des approvisionnements de viande suffisants. Mais personne ne voulait y penser d'avance.

3

La présence de Frank Hurley, le photographe, à cette « conférence au sommet » revêtait une signification particulière. Il y fut invité non seulement à cause de son expérience de l'Antarctique – certains autres, tels Alf Cheetham ou Tom Crean, en possédaient davantage – mais parce que le chef de l'expédition ne voulait pas se l'aliéner, ce qui éclaire un trait fondamental de son caractère.

Si Shackleton était vraiment intrépide dans le domaine des faits matériels, il souffrait d'une crainte presque maladive de perdre le contrôle de la situation, crainte provoquée par une conscience aiguë de sa responsabilité. C'était lui, estimait-il, qui avait conduit ses hommes dans cette situation, il lui appartenait de les en sortir. En conséquence, il se méfiait par-dessus tout des éventuels fauteurs de troubles qui risquaient de rompre l'unité du groupe. Si des dissensions s'élevaient, pensait-il, ce groupe ne serait plus capable de trouver, avec l'unanimité indispensable, ce sursaut d'énergie supplémentaire qui, en temps de crise, est décisif. Aussi était-il disposé à tout faire pour maintenir une étroite cohésion sous sa direction.

Hurley, photographe de talent et travailleur acharné, était, de tous, le plus sensible à la flatterie : il avait besoin de se sentir de l'importance. Shackleton devinait ce besoin – il se l'exagérait peut-être – et craignait, s'il ne le satisfaisait pas, que Hurley n'en fût vexé et ne semât le mécontentement parmi les autres. Aussi sollicitait-il fréquemment son avis et ne manquait-il jamais de le complimenter pour son travail. Il le logea même dans sa propre tente, pour flatter le snobisme de Hurley et aussi pour

réduire les occasions qu'aurait celui-ci de rassembler autour de lui d'éventuels mécontents.

La répartition des places dans les tentes fut inspirée par ce désir d'éviter le mauvais esprit. Shackleton prit dans la sienne Hudson, l'officier de navigation, James, le physicien, et Hurley, parce que (bien qu'aucun d'entre eux ne fût en soi un fauteur de troubles) il craignait qu'ils ne soulevassent des frictions, s'ils se trouvaient en contact trop étroit avec les autres.

Hudson demeurait le même, simple et un peu agaçant. Ses tentatives de plaisanteries étaient souvent plus sottes que drôles à cause d'un certain manque de mesure. C'était un « dandy », assez infatué de lui-même. Il interrompait une conversation pour parler de lui, même si cela n'avait aucun rapport avec le sujet traité. Cet égocentrisme l'empêchait de comprendre qu'on se moquait de lui. Fait curieux, il ne souffrait pas de ces taquineries qui avaient du moins l'avantage de lui faire tenir le devant de la scène. Shackleton n'aimait pas Hudson, mais il préférait le garder avec lui plutôt que d'infliger à d'autres sa présence.

Quant à James, il n'aurait sans doute jamais dû participer à l'expédition. Ni sa formation universitaire ni son éducation ne l'y avaient préparé. C'était un savant, compétent et consciencieux, mais maladroit dans la vie pratique et assez individualiste. L'aspect aventureux de l'entreprise, qui séduisait tant les autres, n'exerçait sur lui aucun attrait. Son caractère s'opposait diamétralement à celui de Shackleton, et ce fut surtout pour lui éviter des algarades que celui-ci le prit avec lui.

L'affectation de McNeish à la tente nº 2, celle de Wild, fut également le résultat d'un calcul. En tant que charpentier, McNeish était un maître artisan. Personne ne le vit jamais utiliser une règle. Il étudiait rapidement le travail à faire, sciait les pièces, et elles s'emboîtaient toujours avec précision. Mais, quoiqu'il fût un géant, avec la force physique correspondante, McNeish avait cinquante-six ans – plus du double de la moyenne d'âge du groupe – et était sujet à la mélancolie. En fait, personne ne pouvait s'expliquer pourquoi il était parti. Il avait, de plus, un vif esprit de contradiction et se réclamait de sa longue expérience pour se poser comme une sorte de « juriste maritime », particulièrement instruit des droits de chaque matelot. Tout compte fait, Shackleton estimait qu'il fallait le surveiller et il donna des instructions à Wild en ce sens.

Cependant, même le sombre McNeish se réjouit de la tempête de neige qui commença le 6 novembre. Si elle maintenait les hommes sous les tentes

dans des conditions misérables, elle les poussait miséricordieusement vers le nord.

« Nous espérons tous qu'elle durera un mois », nota-t-il.

Elle dura quarante-huit heures. Quand le temps s'éclaircit, Worsley fit le point et constata qu'ils avaient parcouru seize milles vers le nord-ouest, ce qui était déjà hautement satisfaisant.

Dans l'après-midi, Shackleton retourna au navire avec quelques hommes et trois attelages de chiens pour poursuivre les travaux de sauvetage. Mais l'*Endurance* s'était encore enfoncé de quarante-cinq centimètres et se trouvait de niveau avec la glace, ce qui rendait impossible de nouvelles récupérations. Avant de partir, l'équipe lança une fusée en guise d'adieu.

Le lendemain, les hommes commencèrent à bâtir une tour de guet avec les espars et les planches ramenés du bateau. McNeish entreprit de fabriquer un traîneau perfectionné pour la baleinière en utilisant le bois extrêmement résistant qui protégeait naguère les flancs de l'*Endurance*.

Les jours allongeaient considérablement, le soleil se levant à 3 h du matin et se couchant vers 21 h. Le soir, sa lumière suffisait pour lire ou jouer aux cartes. Fréquemment, Hussey prenait sa guitare et gagnait la cuisine où la chaleur du poêle à graisse dégourdissait assez ses doigts pour lui permettre de jouer. Les chanteurs ne manquaient jamais. Les sept habitants de la tente nº 5, celle de Worsley, prirent l'habitude de faire, chaque soir, la lecture à haute voix. Clark commença par un livre portant le titre assez peu approprié de « Lectures dans un fauteuil ». Les auditeurs et lui s'installaient en cercle, les uns contre les autres pour se réchauffer mutuellement, avec une pile de sacs de couchage sur leurs pieds. Greenstreet, quand ce fut son tour, choisit le « Marmion » de Walter Scott.

« Sa façon de lire constitue, je dois l'avouer, un excellent soporifique », nota Macklin.

L'optimisme général venait de la conviction fermement établie que la situation était provisoire. Les choses ne pouvaient manquer de s'améliorer avant peu. L'été approchait. La dérive, ils en étaient persuadés, s'accélérerait. Même dans le cas contraire, la glace se désagrégerait et il deviendrait possible d'utiliser les embarcations.

Le 12 novembre, quatre jours après la fin de la tempête de neige, le vent sauta au nord et l'été parut faire son entrée. Le thermomètre atteignit la température record de 35°F (+1°66 C). Plusieurs marins s'offrirent le luxe de se mettre torse nu pour se laver avec de la neige.

Pourtant, la chaleur rendit les conditions de vie encore plus pénibles. Dans la journée, sous les tentes, la température devenait presque suffocante – Shackleton nota 82°F (28°C) dans la sienne. Worsley affirma qu'il voyait la neige fondre. La surface du floe se transformait en un bourbier de neige fondue et de glace pourrie. Il devenait dangereux d'y circuler, cette glace pouvant brusquement céder et entraîner l'homme dans un trou avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Ramener au camp les phoques abattus constituait la pire des corvées. Les hommes en revenaient habituellement trempés jusqu'aux os.

Mais il y avait des compensations. Orde-Lees, le magasinier renommé pour son avarice et affublé de toutes sortes de surnoms : « le colonel », « la vieille dame », « le mendiant ventru », « l'homme d'action », etc., décida, le 12 novembre, de quitter la tente nº 5 pour un certain temps. Worsley relate l'incident non sans ironie :

« Ce soir, des lamentations et des gémissements se sont élevés de la tente nº 5, le bien-aimé "colonel" étant allé s'installer, pour une saison, dans son magasin, constitué par l'ancienne timonerie. Il condescend cependant à dîner avec nous, pour adoucir notre douleur, et affirme qu'il reviendra dans notre humble mais heureuse demeure dès que nous nous préparerons à nous mettre en marche. »

Orde-Lees était assurément le plus étrange de tous les membres de l'expédition, et aussi, probablement, le plus vigoureux. Il avait été professeur d'éducation physique des Royal Marines de Sa Majesté et aurait pu aisément rosser n'importe lequel des vingt-sept autres. Cependant, malgré toutes les avanies dont ses compagnons l'abreuvaient, il ne se permit jamais de donner un coup de poing. Ordinairement, il se bornait à répondre d'un ton choqué :

« Vraiment, vous ne devriez pas dire des choses pareilles ! »

Non qu'il fût lâche ; bien au contraire, il se comportait souvent avec témérité. À la chasse aux phoques, il traversait les espaces d'eau libre en sautant d'un glaçon sur l'autre, malgré la présence d'épaulards [1]. En plein cœur de l'hiver, lorsque l'*Endurance* était emprisonnée dans la banquise, il avait découvert une bicyclette dans la cale et était parti faire un tour avec elle sur les floes. Au bout de deux heures, il avait fallu envoyer une équipe à sa recherche. Au retour, Shackleton lui avait ordonné de ne plus jamais s'éloigner sans être accompagné et il avait chargé Worsley de veiller à l'exécution de cet ordre.

Orde-Lees possédait une personnalité énigmatique et presque enfantine. Il était foncièrement paresseux, sauf pour certaines activités qui lui plaisaient, comme le ski, mais il n'avait pas honte de cette paresse et ne se donnait aucune peine pour la dissimuler. Même dans les circonstances les plus désespérées, alors que d'autres étaient sur le point de s'évanouir de fatigue, il semblait ouvertement se dérober à son devoir. Les autres le toléraient peut-être à cause de cette franchise.

Mais comme magasinier, il se montrait incomparable. Sa peur morbide de mourir de faim l'induisait à la plus grande parcimonie possible dans la délivrance des approvisionnements. À plusieurs reprises, Shackleton dut le réprimander parce qu'il ne donnait pas assez de vivres. À tout moment, il dressait ses camarades de tente contre lui. Souvent, quand c'était son tour d'aller chercher les rations à la cuisine, il flânait en chemin, de sorte qu'elles arrivaient froides. Supplications, injures ou menaces restaient sans prise sur lui. Il économisait sur tout et, avec ce qu'il ramassait un peu partout, occupait beaucoup plus de place qu'il ne lui en était alloué.

Envers Shackleton, il se montrait obséquieux – attitude que celui-ci abhorrait. Comme tous les autres, le chef détestait donc cordialement Orde-Lees et le lui signifia même une fois, ce que Orde-Lees nota dans son journal, en parlant de lui-même à la troisième personne, comme s'il se fût agi d'une scène dont il aurait été le témoin.

Malgré tous ces traits de caractère fort désagréables, Orde-Lees semble avoir été incapable de méchanceté. La plupart des hommes le considéraient comme « timbré » et prenaient ses incartades en riant.

Le 13 novembre, Shackleton, qui n'avait cessé d'étudier les routes d'évasion possibles, annonça qu'il venait de concevoir un plan. La dérive paraissait les porter droit vers l'île de Snow Hill, située à environ 275 milles au nord-ouest, devant la presqu'île de Palmer, à laquelle la glace la reliait probablement. Si la banquise se désagrégeait suffisamment pour permettre de lancer les embarcations, ils pourraient y atterrir, puis traverser la presqu'île, large d'environ 240 kilomètres, pour atteindre la baie Wilhelmine, où des baleiniers relâchaient souvent en été. Une prise de contact avec ces baleiniers assurerait le salut.

Cette traversée, prévoyait Shackleton, serait effectuée par une équipe de quatre hommes, qui auraient à franchir des glaciers hauts de 1 500 mètres, tandis que les autres attendraient le secours de l'île de Snow Hill.

Rien ne garantissait que ce plan pût être mis en œuvre, mais il fallait examiner et exploiter au maximum la moindre possibilité. Hurley entreprit de limer des vis pour en faire des clous, afin d'en garnir quatre paires de souliers qui serviraient à l'ascension. Shackleton continua de scruter les cartes pour découvrir la meilleure route.

Dans la nuit, comme pour souligner la précarité de leur situation, un lointain grondement de tonnerre se fit entendre. La pression recommençait. Les marins virent que la glace reprenait d'assaut leur bateau, à quelque 3 500 mètres d'eux. Vers 21 heures, ils perçurent un craquement plus fort et constatèrent que le petit mât de misaine venait de s'effondrer, avec le pavillon.

---

1. Ou orques. Cétacés de la taille du dauphin, très dangereux, parce que pourvus d'une forte dentition, et très voraces.

4

Bien que le floe où ils se trouvaient demeurât indemne, Shackleton édicta, le 15 novembre, une série d'instructions pour empêcher les hommes de s'abandonner à un faux sentiment de sécurité. Il assignait à chacun une tâche pour le cas où quelque menace soudaine les obligerait à évacuer le camp. Les conducteurs de chiens prépareraient leurs attelages en toute hâte, tandis que les autres rassembleraient matériel et approvisionnements, abattraient les tentes, puis attendraient auprès des traîneaux. Si, comme ils l'espéraient, les circonstances permettaient de s'échapper par la mer, les embarcations seraient mises à l'eau.

Mais, les jours passant sans apporter de changement, une certaine accoutumance était inévitable. La vue de la rangée de tentes verdâtres devenait aussi familière que celle du navire autrefois. Deux d'entre elles étaient du type conventionnel, avec un pilier central en bambou. Les autres, conçues spécialement par Marston pour l'expédition, fonctionnaient suivant le même principe que la capote d'une voiture d'enfant et pouvaient s'établir ou s'abattre en quelques secondes, mais elles n'offraient pas, pendant le mauvais temps, la même protection que les deux premières.

Chaque journée commençait à 6 h 30, quand le veilleur de nuit puisait une cuillerée d'essence dans un fût placé dans la cuisine, la versait dans une soucoupe en fer et plaçait celle-ci au fond du poêle. Il y mettait le feu, qui se communiquait à des morceaux de graisse, supportés au-dessus par des grilles. Hurley avait fabriqué cet appareil avec un ancien poêle à pétrole et un conduit en fonte, servant à évacuer les cendres, pris sur l'*Endurance*.

Ce poêle se trouvait au milieu de la cuisine qui n'était guère, elle-même, qu'un brise-vent, fait avec des espars enfoncés dans la glace, supportant des

morceaux de voile. Elle servait également de bibliothèque, puisqu'on y avait déposé des caisses en contre-plaqué contenant les quelques livres sauvés de l'*Endurance*. Un chronomètre était accroché à l'un des espars, un miroir à un autre.

Dès que le poêle était allumé, l'homme de quart réveillait Green, chargé de préparer le petit déjeuner. À 7 heures, les hommes commençaient à sortir des tentes pour aller se soulager derrière quelque hummock voisin. Beaucoup possédaient une brosse à dents élimée et, au retour, se brossaient les dents avec de la neige. À 7 h 45, le veilleur passait devant les tentes en criant : « Branle-bas ! » pour faire lever les attardés. Les hommes roulaient leur sac de couchage et s'asseyaient sur lui pour attendre le petit déjeuner : parfois un bifteck de phoque, parfois du poisson en conserve, parfois du porridge ou du pemmican, avec du thé.

Ensuite, ils reprenaient leurs occupations habituelles. Green passait la matinée à faire des « bannocks », c'est-à-dire des pains sans levain souvent mélangés à du pemmican de chien, des lentilles ou autre chose pouvant leur donner un peu de saveur. Puis il fallait toujours faire fondre de la glace pour avoir de l'eau.

McNeish, ordinairement aidé par McLeod, How et Bakewell, occupait alors ses journées à surélever la fargue des canots pour accroître leur résistance à la mer, mais il souffrait du manque d'outils et de matériaux. Seuls un marteau, un ciseau et une herminette avaient été sauvés. McNeish s'était procuré des pointes en les arrachant une à une aux superstructures du navire.

Hurley préparait également la traversée en embarcations. C'était non seulement un excellent photographe, mais un bon ferblantier, et il avait entrepris de confectionner une pompe primitive avec une partie de l'ancien habitacle.

Les autres chassaient, partant deux par deux à la recherche des phoques, tandis que les conducteurs de chiens exerçaient leurs attelages autour du floe. Parfois, un chasseur agitait un petit pavillon pour signaler qu'un phoque venait d'être découvert et un attelage partait pour en ramener la carcasse.

Tuer ces phoques était une sanglante besogne. Wild avait débarqué un revolver, un fusil de chasse du calibre 12 et un fusil de 33, mais il n'y avait guère de munitions. Les hommes tuaient donc chaque animal à la main dans toute la mesure du possible. Pour cela, il fallait s'en approcher avec

précaution, le frapper sur le museau avec un ski ou un morceau d'aviron pour l'étourdir, puis lui couper la veine jugulaire afin qu'il mourût d'hémorragie. Parfois, on recueillait ce sang pour en nourrir les chiens, mais, le plus souvent, on le laissait couler sur la neige. Une autre technique consistait à briser le crâne avec un pic, mais les médecins le déconseillaient parce qu'elle rendait la cervelle, aliment de choix supposé riche en vitamines, non comestible.

Au début, certains des hommes, en particulier le petit Louis Rickinson, chef mécanicien éprouvèrent de la répugnance pour cette façon de chasser. Mais cela ne dura pas longtemps. La nécessité de survivre balaya vite les scrupules de ce genre.

Après le déjeuner, qui consistait en un ou deux « bannocks » par homme, avec de la confiture et du thé, les marins travaillaient à renforcer les harnais des attelages, à empaqueter le matériel ou à perfectionner les embarcations. Les chiens recevaient leur repas à 17 heures dans un effroyable vacarme d'aboiements. Les hommes dînaient à 17 h 30, le plus souvent avec de la chair de phoque, un « bannock » et un quart de chocolat chaud très léger.

Ensuite, les occupations variaient selon les tentes. Dans celle de Worley, on faisait la lecture à voix haute. Dans celle de Shackleton, les quatre occupants jouaient invariablement au poker ou au bridge. Les matelots et chauffeurs de la tente 4 jouaient également aux cartes ou se racontaient des histoires. Ils parlaient très rarement de femmes, non par pudibonderie, mais parce que le sujet paraissait complétement hors de propos dans les préoccupations continuelles causées par le froid, l'humidité et la faim. S'il était quand même abordé, c'était de façon sentimentale, nostalgique, pour évoquer l'épouse, la mère ou une petite amie.

L'extinction des feux – simple façon de parler, puisque les jours duraient alors seize heures – avait lieu à 20 h 30. La plupart se couchaient de bonne heure, après avoir enlevé leur pantalon et leur jersey, et quelquefois passé une paire de chaussettes sèches. Personne n'ôtait jamais ses sous-vêtements. Quelques-uns restaient à bavarder, mais il leur fallait baisser la voix, car, dans l'air froid et vif, elle portait à une très longue distance.

À 22 heures, tout était calme au camp ; seul, l'homme de quart déambulait entre les tentes, gardant un œil sur le chronomètre de la cuisine pour voir venir la fin de son service.

L'*Endurance* avait alors été abandonnée depuis trois semaines et le changement le plus frappant s'était produit dans l'apparence des hommes.

Chez ceux qui avaient toujours porté la barbe, elle était seulement un peu plus broussailleuse qu'auparavant, mais les figures autrefois rasées se couvraient de poils longs de plus d'un centimètre. Et tous les ornements pileux étaient salis par la fumée graisseuse du poêle. Cette suie s'infiltrait partout, s'accrochait avec ténacité dans les pores, et ne cédait que difficilement à la neige et au peu de savon disponible.

En matière de propreté, il existait deux écoles. Bien qu'il fût hors de question de se nettoyer tout le corps, certains se frottaient le visage avec de la neige chaque fois que le temps le permettait. D'autres laissaient la saleté s'accumuler, sous prétexte qu'elle protégeait la peau contre les morsures du froid.

De même, le camp était divisé au sujet de la nourriture. Worsley représentait les prodigues, ceux qui avalaient au plus vite tout ce qui leur tombait sous la main. Orde-Lees était l'avocat de l'épargne. Il consommait rarement toute sa ration au moment du repas, mais mettait de côté un morceau de fromage ou de « bannock » pour le manger à un autre instant de la journée, ou même pour plus tard, en prévision de la période de vaches maigres qu'il avait la certitude de voir venir. Il lui arrivait de sortir de sa poche de la nourriture reçue une, deux, voire trois semaines plus tôt.

Mais à cette époque, il n'y avait aucune privation. Des animaux venaient obligeamment se présenter au camp. Le 18 novembre, un malheureux petit phoque d'un mois à peine, circula parmi les tentes. Des épaulards avaient dû dévorer sa mère. Les hommes répugnèrent à le tuer car il était presque sans valeur comme nourriture, puis s'y décidèrent quand même, car, de toute évidence, il ne pouvait survivre seul. Le 19, le vacarme des chiens signala la présence d'un autre phoque – un gros mangeur de crabes, cette fois. Devant ces apparitions, Worsley supposa que les phoques, en apercevant le camp, se dirigeaient droit sur lui, se croyant sur la terre ou sur une rookerie [1].

Le 21 novembre, de bon matin, une équipe de sauvetage repartit vers le navire. Elle remarqua que les floes enfoncés dans la coque se déplaçaient légèrement. Elle venait de rentrer au camp et dételait les chiens lorsque Shackleton sortit de sa tente pour regarder. Il se trouvait près du traîneau de Hurley, à 16 h 50, quand, du coin de l'œil, il vit le navire remuer. Se retournant brusquement, il constata que la cheminée disparaissait derrière un hummock.

— Il coule, mes enfants ! cria-t-il en se précipitant vers la tour de guet.

L’instant d’après, tous les marins sortaient et se juchaient sur quelque monticule pour mieux voir. Ils regardèrent en silence. Dans le lointain, l’arrière de l’*Endurance* se souleva d’environ six mètres et demeura suspendu, avec son hélice immobile et son gouvernail démantibulé. Puis, très lentement, sans bruit, le navire s’enfonça sous la glace, laissant une mare d’eau noire derrière lui. Moins d’une minute plus tard, cette mare avait également disparu, la glace s’étant refermée. Tout se déroula en dix minutes.

Shackleton, ce soir-là, nota simplement dans son journal que l’*Endurance* avait coulé, ajoutant :

« Je suis incapable d’en parler. »

Désormais, ils restaient seuls. Dans toutes les directions, il n’existait plus que de la glace, à l’infini. Ils se trouvaient par 68°38’5’’ Sud et 52°28’ Ouest, point où aucun homme n’était jamais venu et où il était facile d’imaginer qu’aucun ne viendrait jamais.

---

1. Rassemblement de manchots.

5

Cette perte causa un choc à tous les hommes, parce qu'elle brisait, en quelque sorte, leur dernier lien avec la civilisation. Le navire en constituait le symbole tangible, visible. Il les avait transportés sur près de la moitié de la circonférence terrestre et, comme le déclara Worsley, « portés très loin et très bien avant de succomber, après avoir livré le plus beau combat qu'eût jamais livré un brave bateau contre l'impitoyable banquise ».

Cependant, la réaction eut un caractère surtout sentimental, comme celle causée par le décès d'un vieil ami agonisant depuis longtemps. Ils s'attendaient depuis des semaines à voir l'*Endurance* disparaître, et s'y étaient résignés dès le moment où ils l'avaient évacuée, vingt-cinq jours plus tôt. En fait, ils ne prévoyaient pas une résistance aussi longue.

Le lendemain, Worsley calcula un point encourageant parce que, en dépit de quatre journées de vents du nord, ils n'avaient pas été refoulés. Manifestement, un courant favorable poussait la banquise. En revanche, Hussey découvrit un changement dans le comportement de la glace qui ne montrait plus de tendance à se désagréger sous l'influence des vents du nord. En outre, ces vents, naguère relativement chauds après avoir soufflé sur la mer, étaient devenus aussi froids que ceux arrivant du pôle. La conclusion s'imposait : c'était de la glace et non de l'eau libre qui s'étendait sur une très longue distance vers le nord.

Les hommes gardèrent cependant un étonnant optimisme. La surélévation des fargues sur les embarcations était alors presque achevée et chacun admirait l'ouvrage de McNeish. Le manque d'outils et de matériaux ne semblait pas l'avoir gêné le moins du monde. Pour étancher les bordés

ajoutés, il avait dû recourir à des mèches de lampe en coton et aux tubes de peinture à l'huile de Marston.

Le premier soir après la disparition de l'*Endurance*, Shackleton autorisa la distribution d'un plat à base d'anchois, avec des biscuits, qui enchanta tout le monde.

« Vraiment, ce genre de vie a aussi ses attraits, nota Macklin. J'ai lu quelque part que, pour être heureux, l'homme a seulement besoin d'avoir l'estomac rempli et d'être au chaud ; je commence à croire que c'est vrai. Pas de soucis, pas de lettres auxquelles il faut répondre, pas de col dur à porter… Je me demande pourtant qui d'entre nous ne sauterait pas sur la possibilité de changer tout cela dès demain ! »

Macklin conserva sa bonne humeur le jour suivant, quand il partit avec Greenstreet à la chasse aux phoques. Ils eurent soudain l'idée de faire une promenade sur l'un des petits chenaux d'eau libre. Shackleton, désireux de ne courir aucun risque inutile, l'avait défendu et serait furieux s'il les voyait. Aussi s'éloignèrent-ils derrière des arêtes de pression ; ils trouvèrent un petit floe bien stable, s'y embarquèrent et avancèrent en poussant contre la rive avec leurs bâtons de ski.

Tout allait bien lorsqu'ils aperçurent Shackleton qui passait à quelque distance, sur le traîneau de Wild. Il les vit aussi.

« Nous éprouvâmes tous deux le même sentiment que des garçonnets surpris à dévaliser un verger, écrit Greenstreet. Nous nous hâtâmes de regagner la rive pour débarquer et poursuivre notre chasse aux phoques. Nous rencontrâmes Shackleton au retour. Au lieu de la longue semonce que nous attendions, il se borna à nous jeter un regard sans bienveillance. »

Tout le monde savait que Shackleton n'aimait pas tenter le sort, attitude qui lui avait valu le sobriquet de « Jack le circonspect » ; mais personne n'osait le lui donner en face. Officiers, savants et matelots l'appelaient « Boss » [*patron*], ce qui était plus un titre qu'un surnom, avec une nuance de familiarité, mais surtout l'expression d'une reconnaissance totale de son autorité. Cela convenait parfaitement à son aspect et à son comportement. Il tenait à recevoir exactement le même traitement, la même nourriture, les mêmes vêtements que les hommes, et à accomplir les mêmes corvées, par exemple à prendre son tour pour porter le repas de la cuisine à la tente. Il se fâchait tout rouge s'il découvrait que le cuisinier l'avait fait jouir de quelque traitement préférentiel parce qu'il était le « Patron ».

Mais il l'était, qu'il le voulût ou non. Une barrière, une distance le maintinrent toujours à part. Aucun calcul dans ce fait ; il se trouvait incapable d'oublier, fût-ce un seul instant, sa position et les responsabilités qu'elle lui conférait. Les autres pouvaient se reposer, se détendre en acceptant de vivre le moment présent. Pas lui. Il ne connaissait ni détente ni évasion. Toute la responsabilité reposait sur ses épaules ; les hommes le sentaient instinctivement en sa présence.

Mais cette espèce de distance était avant tout mentale, rarement matérielle. Il participait à toutes les activités, se montrait beaucoup. Le 26 novembre, il fut l'un des premiers à accourir quand la nouvelle se répandit qu'un habitant de la tente 5 venait de découvrir un jeu de cartes. Avec McIlroy, il passa des heures à leur apprendre à jouer au bridge.

Les deux instructeurs n'auraient pu trouver élèves plus enthousiastes. En quarante-huit heures, la popularité du jeu prit les proportions d'une épidémie. Le 28, nota Greenstreet, « on entendait sous chaque tente : un pique, deux cœurs, deux sans-atout, etc. ». Ceux qui ne jouaient pas se trouvaient comme frappés d'ostracisme. En une occasion, Rickenson et Macklin furent expulsés de leur tente par la foule qui s'y était assemblée pour jouer.

Simultanément, tout le monde préparait fébrilement la « migration vers l'ouest ». McNeish ne pouvait plus améliorer les embarcations. Restait à les baptiser, ce que fit Shackleton, en saisissant cette occasion de rendre hommage aux principaux bailleurs de fonds de l'expédition. La baleinière devint le *James Caird*, le canot nº 1, le *Dudley Docker*, et le canot nº 2, le *Stancomb Wills*. George Marston utilisa ce qui restait de ses couleurs pour peindre convenablement les noms.

Shackleton adopta aussi la proposition formulée par Worsley d'appeler « Camp de l'Océan » le floe sur lequel ils se trouvaient. Puis il répartit les responsabilités entre les embarcations. Lui-même commanderait le *James Caird*, avec Wild comme lieutenant. Worsley devint capitaine du *Dudley Docker*, avec Greenstreet pour second, et Hudson fut chargé du *Stancomb Wills* et secondé par Tom Crean.

Novembre approchait de sa fin. Ils se trouvaient sur la glace depuis un mois juste. Malgré les épreuves et l'inconfort, cette vie primitive leur avait à tous profité. Les hommes avaient dû, pour se suffire à eux-mêmes, développer des aptitudes qu'ils n'eussent jamais cultivées autrement. Après

avoir passé quatre heures à coudre une pièce sur le fond de son unique pantalon, Macklin écrivit :

« Quelle ingratitude j'ai manifesté envers celles qui faisaient pareille besogne pour moi, à la maison ! »

Greenstreet éprouva le même sentiment après plusieurs jours employés à gratter et à préparer un morceau de peau de phoque pour ressemeler ses souliers. Il s'arrêta au milieu de ce travail pour noter :

« Une des plus belles journées que nous ayons jamais eues… c'est un véritable plaisir de vivre ! »

Maintenant, ils se connaissaient beaucoup mieux. Dans leur solitude, ils atteignirent une nouvelle notion du bonheur. Sous l'épreuve, ils s'étaient révélés de bonne race.

Ils pensaient aux leurs, naturellement, mais n'éprouvaient pas le désir brûlant de retrouver la civilisation en tant que telle.

« En me promenant, par une belle matinée, rapporte Worsley, j'éprouvai une grande nostalgie pour l'odeur de l'herbe et des fleurs, humides de rosée, par un matin de printemps, en Nouvelle-Zélande ou en Angleterre. Nous n'avons pas de regrets ardents de la civilisation… Du bon pain et du beurre, de la bière de Munich, des huîtres du Coromandel, une tourte aux pommes, de la crème du Devonshire évoquent des souvenirs agréables plutôt que des regrets. »

Le fait que tout le monde était occupé contribua fortement à entretenir ce bon moral. Mais, à la fin de novembre, il n'y eut presque plus rien à faire. Les embarcations étaient prêtes. Un essai de mise à l'eau fut effectué et donna satisfaction. Tous les approvisionnements pour le voyage étaient empaquetés. Les officiers avaient soigneusement étudié les cartes, noté les vents et les courants probables. Hurley, ayant terminé sa pompe d'embarcation, entreprit de construire un petit poêle portatif pour le voyage.

Pour eux, la besogne était accomplie. C'était à la glace de s'ouvrir.

Mais elle ne s'ouvrait pas. Jour après jour, la banquise restait sensiblement la même. Parfois, elle se desserrait un peu, transformant leur floe en île, avec six mètres d'eau tout autour. À de pareils moments, la seule chose qu'ils pussent faire consistait à faire courir les chiens le long du périmètre.

« Hommes et chiens s'entraînent autour du floe, écrivit Worsley. La distance est d'environ 2 500 mètres, mais la parcourir plus d'une fois devient diablement monotone, aussi bien pour les chiens que pour nous. »

En fait, le temps commençait à peser plus lourdement. Chaque jour ressemblait au précédent. Quoiqu'ils cherchassent toujours à prendre les choses du bon côté, ils avaient du mal à combattre un sentiment croissant de déception.

« Nous avons parcouru un degré (de latitude =60 milles) en moins d'un mois, nota Macklin, le 1er décembre. Cela n'est pas l'idéal, mais nous progressons vers le nord, et, jusqu'ici, nous gardons bon espoir. »

« Nous avons reculé un peu, consigna McNeish, le 7 décembre, mais c'est pour notre bien, je pense, car cela donne à la glace qui se trouve entre nous et la terre une chance de disparaître et, à nous, une chance de nous rapprocher. »

Depuis l'abandon de l'*Endurance*, ils avaient parcouru 80 milles en ligne droite, presque toujours vers le nord. Mais la dérive avait décrit un arc léger qui s'inclinait désormais de façon nette vers l'est, c'est-à-dire du côté opposé à la terre. Cela n'était pas suffisant pour s'affoler, mais assez pour se préoccuper.

Shackleton souffrit d'une crise de sciatique qui l'immobilisa sous sa tente et lui fit plus ou moins perdre contact avec la vie quotidienne. Son état s'améliora vers le milieu du mois et il prit alors conscience d'une certaine dégradation du moral collectif. Le 17 décembre, ils venaient de franchir le 67e parallèle lorsque le vent hala de nord-est. Le lendemain, ils étaient ramenés au sud de ce parallèle.

Le soir, une atmosphère de tension, voire d'exaspération, régna dans le camp. Personne ne parla beaucoup. Presque tous les hommes se couchèrent aussitôt après le repas. McNeish se déchargea un peu de sa déception en prenant pour cible, dans son journal, la grossièreté de langage de ses compagnons de tente : « On se croirait à Ratcliff Highway (quartier londonien des lupanars, au dix-neuvième siècle) ou dans quelque autre lieu mal famé, à en juger par ce qu'il faut entendre. J'ai eu des camarades de toutes les sortes, tant à la voile qu'à la vapeur, mais jamais comme certains de notre groupe… Ils emploient les mots les plus orduriers comme langage courant et, ce qui est pis, personne ne proteste. »

Shackleton s'en inquiéta. De tous les ennemis qui l'entouraient : le froid, la glace, la mer, il ne craignait aucun autant que la démoralisation. Le 19 décembre, il écrivit :

« Je pense partir vers l'ouest. »

Le lendemain, il était persuadé de la nécessité d'agir et fit connaître son plan dans l'après-midi. Il partirait, annonça-t-il, avec les attelages de Wild, Hurley, et Crean pour explorer vers l'ouest. Les réaction furent partagées.

« Le patron, nota Greenstreet, semble décidé à foncer vers l'ouest, car nous ne faisons plus de chemin. Il va falloir voyager légèrement, avec deux embarcations tout au plus, et en abandonnant une quantité de provisions. Autant que je puisse le prévoir, l'avance sera effroyablement pénible, la glace étant beaucoup plus molle que lorsque nous avons évacué le bateau. À mon avis, ce serait une mesure à prendre seulement en dernière extrémité, et j'espère sincèrement qu'il y renoncera. La question a été abondamment discutée dans notre tente… »

Worsley avait le même sentiment :

« Mon idée est de rester ici … à moins que la dérive ne s'accentue vers l'est… En attendant encore un peu, nous aurons l'avantage de parcourir une partie de notre distance sans avoir d'effort à faire, tout en conservant les trois embarcations, avec l'espoir que des chenaux s'ouvriront peut-être dans l'intervalle. »

Mais d'autres se montrèrent de chauds partisans de Shackleton.

« Personnellement, nota Macklin, j'estime que nous devrions pousser vers l'ouest aussi énergiquement que nous le pouvons. La terre, nous le savons, est à 200 milles dans cette direction, le bord de la banquise doit donc se trouver entre 150 et 180 milles… Au rythme actuel de la dérive, nous n'atteindrons pas la latitude de l'île de Paulet avant la fin mars, et nous ne pouvons avoir la certitude de nous échapper à ce moment. En conséquence, mon avis est de foncer aussi vigoureusement et aussi loin que possible vers l'ouest. La dérive nous emmènera vers le nord, nous suivrons donc le nord-ouest, direction où nous voulons aller… »

6

L'équipe d'exploration partit à 9 heures et revint à 15 heures, ayant parcouru environ 6 milles. À 17 heures, Shackleton rassembla les hommes et leur annonça qu'il était « possible d'avancer vers l'ouest ». Le départ aurait lieu trente-six heures plus tard, le 23 décembre, très tôt. L'avance s'effectuerait principalement de nuit, par les températures les plus basses, au moment où la glace était la plus ferme.

En outre, déclara-t-il, comme ils seraient en mouvement le jour de Noël, la fête serait célébrée avant de partir. Chacun pourrait manger ce qui lui plairait, le soir et le lendemain, car il faudrait abandonner une grande partie des vivres.

Cette dernière déclaration rallia tous ceux qui hésitaient encore. Le « festin » de Noël commença aussitôt et se prolongea pendant toute la journée du lendemain. Chacun se gorgea de tout ce qu'il put absorber et « finit par être plein comme un œuf », nota Greenstreet.

Les hommes furent réveillés à 3 h 30, le 23, et partirent une heure plus tard. Tous s'attelèrent au traîneau supportant le *James Caird* et réussirent à lui faire franchir l'espace d'eau libre entourant le floe. Ils le poussèrent jusqu'à ce qu'une haute arête de pression interrompît leur marche et retournèrent chercher le *Dudley Docker*. Le *Stancomb Wills* devait rester en arrière.

À 7 heures, les deux embarcations se trouvaient à plus d'un mille à l'ouest et les hommes revinrent au camp pour prendre leur petit déjeuner. À 9 heures, les chiens furent attelés et emportèrent tout le matériel et toutes les provisions dont on pouvait charger les traîneaux, à 13 heures, les tentes furent dressées et tout le monde se coucha.

L'humidité était insupportable. Les planchers étaient restés au Camp de l'Océan. Il ne restait plus qu'un prélart et des morceaux de voile de l'*Endurance* qui ne résistaient presque pas à la pénétration de l'eau couvrant la glace. Au bout d'un certain temps, Macklin et Worsley abandonnèrent leur tente pour aller étendre leurs sacs de couchage trempés au fond du *Dudley Docker*. C'était fort inconfortable mais au moins sec.

Shackleton convoqua Worsley à 19 heures, lui tendit une bouteille bouchée contenant un papier et lui ordonna d'aller la porter à l'ancien camp avec l'attelage de Greenstreet.

L'*Endurance*, disait la note, avait été écrasée et abandonnée par 69°5 Sud et 51°35' Ouest. Les membres de l'Expédition impériale transcontinentale se trouvaient alors par 67°9 Sud et 52°25' Ouest, avançant vers l'ouest dans l'espoir d'atteindre la terre. « Tout va bien », était la conclusion. Elle était datée du 23 décembre 1915 et portait la signature : « Ernest SHACKLETON ». Worsley plaça la bouteille à l'arrière du *Stancomb Wills*, au Camp de l'Océan.

Il s'agissait d'un message destiné à la postérité pour expliquer ce qui s'était passé en 1915. Shackleton n'avait pas voulu le laisser avant le départ, de crainte que les hommes ne le découvrissent et ne l'interprétassent comme un doute, de la part de leur chef, sur leurs chances de survie.

La marche reprit à 20 heures, mais, vers 23 heures, alors qu'ils avaient parcouru près d'un mille et demi, de larges fissures et de la glace brisée bloquèrent la route. Les hommes dressèrent les tentes et se couchèrent. La plupart étaient trempés par l'eau où ils gisaient et par leur propre sueur, et aucun d'eux n'avait de vêtements secs pour se changer.

De bonne heure, le lendemain matin, Shackleton partit avec trois hommes, mais ne parvint pas à découvrir de chemin permettant le passage des embarcations. Une longue et lugubre journée s'écoula dans l'attente de ce que ferait la glace. Elle commença à se refermer après le dîner, mais ils ne purent se remettre en marche qu'à 3 heures du matin.

La pitoyable colonne s'étira à travers les floes. Shackleton allait en tête, cherchant la bonne route. Venaient ensuite les sept traîneaux tirés par les chiens ; on gardait un intervalle respectable entre eux afin d'éviter des batailles entre les attelages. Suivait un petit traîneau portant le poêle et les ustensiles de cuisine, que tiraient Green et Orde-Lees, transformés en nègres par la suie. Enfin, à l'arrière, dix-sept hommes traînaient les embarcations sous la direction de Worsley.

Même à 3 heures du matin, moment le plus froid, la glace restait dangereuse. Une croûte de neige s'était formée au-dessus du floe pourri. En apparence, la surface semblait solide, mais, dès qu'un homme faisait porter tout son poids sur un pied, celui-ci crevait la croûte et s'enfonçait. L'eau montait habituellement jusqu'aux genoux, parfois plus haut.

La plupart portaient des souliers du genre « Pataugas » – que des guêtres en gabardine prolongeaient de la cheville au genou – prévus pour marcher sur de la glace résistante. Emplis d'eau, chacun pesait un peu plus de trois kilos et il en coûtait chaque fois un effort pénible pour les sortir de la boue neigeuse.

Le traînage des embarcations constituait, de loin, la besogne la plus rude. Les hommes ne pouvaient en tirer une que de deux ou trois cents mètres d'un seul trait. Alors, ils l'abandonnaient et retournaient chercher l'autre, en essayant de reprendre leur souffle en chemin. Fréquemment, ils trouvaient les patins de la seconde pris dans la glace. Ils se glissaient alors dans les bretelles et, tandis que Worsley comptait : « Un, deux, trois… Hop ! » ils donnaient trois ou quatre secousses violentes, jusqu'à ce que les patins se dégageassent.

À 8 heures, Shackleton ordonna une halte. Ils avaient à peine parcouru huit cents mètres. Après une heure de repos, ils reprirent l'effort jusqu'à midi. Alors, les tentes furent dressées et le repas distribué : du phoque froid et du thé, rien de plus.

À cette même date, un an auparavant, après une soirée de fête à bord de l'*Endurance*, Greenstreet avait noté dans son journal : « Encore un Noël de passé. Dans quelles circonstances aura lieu le prochain ? » Ce jour-là, il n'en parla même pas. Shackleton se contenta d'écrire une phrase qui résumait tout :

« Curieux Noël. Nous pensons à nos êtres chers. »

Les hommes se levèrent à minuit et se remirent en marche à 1 heure. Mais, à 5 heures, ils s'arrêtèrent devant une série d'arêtes de pression et de chenaux d'eau libre. Shackleton partit avec Wild pour essayer de trouver un passage. Ils revinrent à 8 h 30 annonçant qu'à 800 mètres au-delà de ces arêtes existait un floe, dont le diamètre atteignait deux milles et demi, et d'où d'autres, plus plats, s'apercevaient au nord-nord-ouest. Mais ils décidèrent d'attendre la nuit.

La plupart se couchèrent à midi et dormirent tant bien que mal jusqu'à 20 heures. Après le petit déjeuner, tous avancèrent sur la route découverte

par Shackleton et travaillèrent à percer les arêtes de pression et à construire une sorte de chaussée large de deux mètres à deux mètres cinquante pour faire passer les embarcations.

Cela fait, les conducteurs de chiens harnachèrent leurs attelages, tandis que les dix-sept marins de Worsley prenaient les bretelles. À 1 h 30, ils atteignirent le bord du grand floe découvert la veille et y campèrent assez longtemps pour prendre du thé et un morceau de « bannock ». Vers 2 heures, ils se remirent en marche.

Moins d'une heure plus tard, ils parvinrent à l'autre extrémité du floe où ils rencontrèrent de nouvelles arêtes de pression. L'avance devint encore plus pénible. Après deux heures d'effort, ils n'avaient même pas parcouru mille mètres.

McNeish refusa soudain de continuer. Worsley lui ordonna de reprendre sa place à l'arrière du traîneau pour le guider, mais il n'obéit pas. Légalement, argua-t-il, il se trouvait affranchi du devoir d'obéir, puisque le bateau avait coulé. Toute obligation disparaissant de ce fait, il pouvait faire ce qui lui plaisait. Le « juriste » se réveillait en lui.

Presque dès le départ, le vieux charpentier avait manifesté son mécontentement. Les difficultés de la marche et l'inconfort avaient rongé graduellement un moral où l'optimisme n'avait jamais dominé. Depuis deux jours, il se plaignait ouvertement. Désormais, il refusait de continuer.

Si Worsley avait possédé de meilleures qualités de chef, sans doute aurait-il pu arranger l'affaire. Mais lui-même atteignait presque le point de rupture. Il était fatigué jusqu'à la moelle et mécontent lui aussi. Chaque jour accroissait sa conviction que cette marche était inutile. Aussi, au lieu de réagir rapidement, d'homme à homme, prévint-il Shackleton, ce qui accrut encore le ressentiment de McNeish.

Shackleton revint de l'avant, prit le charpentier à l'écart et lui rappela « très énergiquement » où était son devoir. L'argument selon lequel le naufrage de l'*Endurance* le dégageait de toute obligation eût été valable en des circonstances ordinaires. L'engagement signé par des marins prend automatiquement fin si le bateau coule… et ils cessent d'être payés. Mais, dans le cas particulier de l'expédition, une clause les engageait précisément « à exécuter tout ordre donné par le chef et propriétaire à bord, dans les embarcations, et à terre ».

En dehors de toute question de légalité, l'attitude de McNeish était absurde. Il ne pouvait rester avec les autres sans accomplir sa part de la

besogne. S'il prétendait agir seul – à supposer que Shackleton l'eût permis – il n'eût pas survécu plus d'une semaine. Il s'agissait donc de la protestation irraisonnée d'un homme âgé et souffrant qui avait besoin de repos. Il s'obstina pourtant, même après avoir entendu Shackleton qui s'en alla, le laissant revenir de lui-même à la raison.

À 6 heures, quand le groupe repartit pour trouver un emplacement où camper, McNeish avait repris sa place derrière le traîneau de l'embarcation. Mais l'incident inquiéta Shackleton. Pour éviter que d'autres ne suivissent le mauvais exemple, il rassembla les hommes et leur lut l'engagement qu'ils avaient signé.

Ils dormirent jusqu'à 20 heures et repartirent à 21. Bien que l'état de la glace parût empirer le lendemain, à 5 h 30, après s'être arrêtés pour manger à 1 heure du matin, ils avaient parcouru l'excellente distance de deux mille et demi. Mais Shackleton se tourmentait. Les tentes dressées, il partit en reconnaissance avec l'attelage de Hurley. Les deux hommes rencontrèrent un fragment d'iceberg et y grimpèrent. Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux justifia leurs pires appréhensions. La vue portait sur trois milles environ et, sur cette distance, la glace était vraiment infranchissable, sillonnée par des chenaux d'eau libre et jonchée par les débris des arêtes de pression. De plus, elle était dangereusement mince. Ils rentrèrent au camp vers 7 heures. À contrecœur, Shackleton annonça qu'il était impossible de continuer. La plupart des hommes accueillirent la nouvelle avec consternation. Ils s'y attendaient pourtant, mais entendre Shackleton avouer lui-même la défaite, c'était presque invraisemblable et un peu effrayant.

Nul ne ressentit plus profondément cette défaite que Shackleton qui avait en horreur toute idée de recul. Le soir, il écrivit :

« Je me couche, mais je ne puis dormir. Je reprends l'examen de toute la question et décide de nous replier sur de la glace plus sûre : c'est la seule chose raisonnable à faire… Je m'inquiète ; pour un groupe aussi nombreux et avec deux embarcations en mauvais état, nous ne pourrions rien faire. Je n'aime pas reculer, mais la prudence le commande. Tout le monde travaille bien, sauf le charpentier : je ne l'oublierai jamais en cette période d'épreuve et de détresse. »

La retraite commença à 19 heures. Ils se replièrent en arrière d'environ quatre cents mètres pour dresser le camp sur un floe relativement solide. La plupart des hommes partirent chasser les phoques, tandis que Shackleton et Hurley cherchaient une route vers le nord-est et que Worsley partait vers le

sud, dans le même but, avec l'attelage de McIlroy. Ils ne trouvèrent rien de sûr.

Shackleton remarqua que la glace se fissurait. Dès son retour au camp, il fit hisser le pavillon pour rappeler les équipes de chasse. De nouveau, ils reculèrent, cette fois d'environ huit cents mètres, pour s'établir sur un floe plat et très épais. Même alors, ils ne se trouvèrent pas en sécurité. Le lendemain matin, une fissure emplie de neige fut découverte. Ils se déplacèrent de cent cinquante mètres vers le centre du floe, cherchant de la glace stable, mais sans en découvrir.

« Tous les floes du voisinage, écrivit Worsley, semblent saturés par la mer jusqu'à leur surface, de sorte que, si l'on creuse de deux ou trois centimètres dans un floe épais d'environ deux mètres, le trou s'emplit immédiatement d'eau. »

Ce qui les préoccupa surtout fut la sensation d'être pris au piège.

« Il semble, expliqua Greenstreet, que nous ne pouvons plus ni avancer ni revenir au Camp de l'Océan, parce que les floes se sont considérablement désagrégés depuis que nous les avons traversés. »

Le lendemain fut le 31 décembre.

« Le jour de l'Hogmany (fête écossaise du Nouvel An), écrivit McNeish, est bien pénible, car nous sommes à la dérive sur de la glace au lieu de profiter de la vie comme la plupart des gens. Mais il faut tout de même des fous pour faire un monde. »

« Dernier jour de l'année, nota James, la seconde dans la banquise et sensiblement à la même latitude. Peu d'hommes en auront de plus étrange… »

« Le dernier jour de 1915… observa Macklin. 1916 commence demain. Je me demande ce qu'il nous apportera. L'an dernier, à pareille date, nous pensions nous trouver aujourd'hui fort avant sur le continent. »

« Dernier jour de l'année, écrivit à son tour Shackleton. Puisse la nouvelle être bonne pour nous, nous délivrer de cette période anxieuse et apporter les meilleures choses à nos êtres chers, si loin de nous. »

TROISIÈME PARTIE

1

Worsley baptisa l'endroit « Le Camp du Répit », nom peu approprié car il impliquait qu'il s'agissait d'une halte temporaire. Personne ne le croyait.

Après cinq jours d'efforts frénétiques, ils se retrouvaient oisifs, sans presque rien d'autre à faire que penser, et ils avaient toujours trop de temps pour cela.

Beaucoup, semble-t-il, comprirent pour la première fois combien leur situation était désespérée. Plus exactement, ils prirent conscience de leur impuissance à modifier le destin. Jusqu'au départ du Camp de l'Océan, ils avaient gardé en tête l'idée que Shackleton essayait sans cesse de leur inculquer la confiance en eux-mêmes, condition nécessaire et suffisante pour vaincre n'importe quel obstacle.

Mais ils s'étaient mis en marche pour parcourir près de 200 milles. Au bout de cinq jours, après en avoir franchi à peine 9, ils se voyaient arrêtés et contraints de reculer. Une tempête les eût aisément portés sur la même distance, en vingt-quatre heures. Ils éprouvaient une sorte d'humiliation à constater qu'ils étaient, en fait, des Pygmées, confrontés avec des forces incommensurables. Et cette constatation ne laissait pas d'être effrayante.

Il leur fallait toujours se tirer d'affaire par eux-mêmes, mais, désormais, la phrase demeurait vide de sens. En fait, ce serait la banquise qui déciderait s'ils pouvaient s'échapper. Pour le moment, ils étaient désarmés, sans but, sans le moindre objectif à atteindre, en proie à une incertitude totale. La situation empirait, car ils avaient abandonné une grande quantité de provisions et une de leurs embarcations. Si le floe où ils se trouvaient paraissait satisfaisant, il ne pouvait se comparer à celui, infiniment plus solide, qui avait porté le Camp de l'Océan.

« Des temps difficiles commencent, écrivit Macklin, le 1er janvier, car, jusqu'ici, le floe n'offre aucun indice annonçant qu'il va s'ouvrir et nos embarcations ne peuvent naviguer dans cette sorte de masse spongieuse. Si nous ne pouvons partir très vite, la situation deviendra très sérieuse car, s'il faut gagner l'île de Paulet en traîneau, à l'automne, où trouverons-nous la nourriture nécessaire pour les chiens et pour nous, à supposer que nous ne disposions pas du dépôt de vivres de cette île ? Les phoques disparaîtront pendant l'hiver et nous risquerons de connaître les tortures de Greely [1] ».

Beaucoup firent un effort sincère pour conserver leur bonne humeur, mais sans grand succès. La température oscillait autour du point de congélation, de sorte que, pendant la journée, la surface du floe se transformait en bourbier. Ils avançaient dans une espèce de mélasse, montant jusqu'aux genoux, et il leur arrivait souvent de s'enfoncer jusqu'à la ceinture dans un trou inaperçu. Ils demeuraient donc constamment trempés et leur unique réconfort consistait à se glisser dans l'humidité relativement supportable de leur sac de couchage, le soir.

En ce qui concernait les vivres, la situation n'était pas plus rassurante. Il n'en restait que pour cinquante jours, à deux livres par homme – et ils avaient cessé depuis longtemps de penser que ce délai leur suffirait pour échapper à la banquise. Ils pouvaient espérer s'alimenter avec des phoques et des manchots, mais ceux-ci paraissaient anormalement rares pour la saison. Cependant, le 1er janvier, la chance tourna. Ils tuèrent et ramenèrent au camp cinq phoques mangeurs de crabes et un manchot empereur.

Orde-Lees, revenant sur ses skis d'une sortie de chasse, allait atteindre le camp lorsqu'une affreuse tête ronde émergea de l'eau juste devant lui. Il fit demi-tour et s'enfuit à la plus grande vitesse possible, en criant à Wild de venir avec son fusil.

L'animal – un léopard de mer – sauta sur la glace et le poursuivit avec la curieuse démarche que les phoques ont à terre. Il avait l'apparence d'un petit dinosaure, avec un cou très long, semblable à celui d'un reptile.

Le léopard avait presque rattrapé Orde-Lees en une demi-douzaine de bonds lorsque, inexplicablement, il se retourna et plongea de nouveau dans l'eau. Orde-Lees atteignit l'autre bord du floe et allait passer sur de la glace solide lorsque l'abominable tête surgit encore devant lui. L'animal avait suivi son ombre à travers la glace. Il bondit la gueule ouverte, révélant une puissante rangée de dents en forme de scie. Cette fois, Orde-Lees poussa de véritables hurlements et reprit sa course en sens inverse.

Le monstre sortit de l'eau pour le poursuivre. Wild arriva avec le fusil. Le léopard l'aperçut et se tourna vers lui. Wild mit un genou à terre et ouvrit le feu sur l'animal qui s'écroula à moins de dix mètres.

Deux attelages de chiens furent nécessaires pour ramener la carcasse au camp. Elle mesurait trois mètres soixante de long et le poids en fut évalué à cinq cents kilos. C'était une espèce de phoque carnivore ne ressemblant au léopard que par sa peau tachetée… et le caractère. Au dépeçage, on trouva dans son estomac des boules de poils, épaisses de cinq à huit centimètres, vestiges des mangeurs de crabes dévorés par lui. Sa mâchoire, qui s'ouvrait presque de vingt-trois centimètres, fut donnée en souvenir à Orde-Lees.

« Un homme avançant à pied dans la neige molle et sans arme, nota Worsley dans son journal, n'aurait aucune chance devant un animal de cette espèce qui progresse par bonds à une vitesse d'au moins huit kilomètres à l'heure. Il attaque sans être provoqué puisqu'il considère l'homme comme un phoque ou un manchot. »

Les chasseurs opérèrent encore le lendemain. Ils ramenèrent quatre mangeurs de crabes. Pendant qu'on les dépeçait, Orde-Lees rentra à son tour et annonça qu'il en avait abattu trois autres. Shackleton, estimant qu'on disposait déjà de viande pour un mois, défendit d'aller les chercher.

Plusieurs hommes trouvèrent cette attitude critiquable.

« Elle est plutôt stupide, écrivit Greenstreet, car, jusqu'à maintenant, les choses n'ont guère pris la tournure qu'il prévoyait et il vaut mieux se préparer éventuellement à hiverner ici. »

Greenstreet avait raison. Comme la plupart des autres, il jugeait prudent d'accumuler la plus grande quantité de viande possible et, ce faisant, pensait en homme ordinaire. Mais Shackleton n'était pas un homme ordinaire. Il se croyait absolument invincible ; pour lui, la défaite résultait toujours d'une insuffisance personnelle. Ce qui, pour quelqu'un de normal, constituait une précaution raisonnable, lui semblait l'aveu coupable qu'un échec demeurait possible.

Cette inébranlable confiance en soi engendrait l'optimisme et produisait deux résultats opposés. Tout d'abord, elle enflammait le cœur des hommes. « Le seul fait de se trouver en sa présence impressionnait », dit Macklin. C'était ce qui en faisait un si grand chef. Mais, d'autre part, elle lui cachait parfois les réalités. Il s'attendait à constater un reflet de cet extrême optimisme chez tous ceux qui l'entouraient et concevait presque de la colère

s'il n'en était pas ainsi. C'était, estimait-il alors, douter de lui, de sa capacité à les conduire à bon port.

Aussi, la simple suggestion d'aller chercher trois phoques pouvait-elle, à ses yeux, constituer un acte de déloyauté. Peut-être n'eût-il même pas fait attention à l'incident en d'autres circonstances. Mais il était devenu hypersensible. Tout ce qu'il avait entrepris jusque-là – l'expédition elle-même, deux tentatives vers la sécurité – avait échoué. En outre, il tenait la vie de vingt-sept hommes entre ses mains.

« Je suis assez fatigué, probablement à cause de la tension nerveuse constante », écrivit-il un jour.

Puis, peu après :

« J'ai besoin d'un peu de repos, de ne plus penser ! »

Les choses ne s'améliorèrent pas au cours des jours suivants. Le temps continua à se détériorer, ce qui n'était pas peu dire. Les températures diurnes montèrent à 37°F (+ 3°C), avec de longues chutes de neige mélangée de pluie, « un vrai crachin écossais », d'après Worsley. Ils n'avaient rien d'autre à faire qu'à rester couchés sous les tentes, à essayer de dormir, à jouer aux cartes… ou simplement à constater qu'ils avaient faim.

« Une mouette pillarde s'est abattue sur notre tas… de détritus, entrailles de phoques, et s'est gorgée à satiété. Heureuse mouette ! » nota Macklin.

James, dans la tente de Shackleton, fit « quelques expériences de physique pour vérifier ses théories », mais s'en lassa vite. Les habitants de celle de Wild durent déplacer leurs sacs de couchage parce que la chaleur de leur corps faisait fondre la neige, les privant de cette ultime survivance de confort : un endroit sec où dormir. Même la guitare d'Hussey perdit ses attraits.

« Il nous assomme avec les six airs qu'il connaît », écrivit McNeish.

« Je m'inquiète de plus en plus », nota Shackleton, à la date du 9 janvier. Et il en avait bien sujet. Depuis près d'un mois, le vent n'avait pas dépassé la force d'une petite brise et encore soufflait-il le plus souvent du nord. Au cours de la semaine précédente, ils n'avaient tué que deux phoques. En conséquence, ils demeuraient presque sur place alors que la provision de viande diminuait dangereusement. En estimant qu'elle durerait un mois, Shackleton s'était grossièrement trompé. Après dix jours de séjour au Camp du Répit, l'atmosphère commença à devenir tendue.

« La monotonie de la vie, ici, nous porte sur les nerfs, écrivit Greenstreet. Rien à faire, nulle part où aller, pas de changement à l'horizon, ni dans la nourriture ni dans rien. Que Dieu nous envoie vite de l'eau libre, sans quoi nous deviendrons tous mabouls ! »

Le 13 janvier, le bruit se répandit que Shackleton envisageait de tuer les chiens pour améliorer la situation dans le domaine de la nourriture. Parmi les hommes, les réactions s'échelonnèrent de la résignation à l'indignation. Le soir, des discussions passionnées eurent lieu dans toutes les tentes. Les chiens étaient devenus autre chose que des moteurs pour tirer les traîneaux. La nature humaine est ainsi faite qu'elle a besoin d'aimer quelque chose, de manifester de la tendresse. Les chiens avaient beau être hargneux, et très méchants entre eux, leur dévouement, leur fidélité envers les hommes étaient sans limites, et ceux-ci leur répondaient par une affection bien supérieure à ce qu'elle eût été dans des circonstances ordinaires.

À la pensée de perdre Grus, né un an auparavant, à bord de l'*Endurance*, Macklin écrivit :

« C'est un très brave petit chien, dur au travail, d'excellent caractère. Je m'occupe de lui, le nourris et l'entraîne depuis sa naissance. Quand il était tout petit, je m'en souviens, je l'emmenais dans ma poche, avec juste son petit museau, couvert de givre, qui sortait. Je le prenais sur le traîneau, quand je conduisais les chiens et, dès ces premiers jours, il manifestait un intérêt très vif à ce que faisait l'attelage. »

Même dans les meilleures circonstances, la nouvelle eût causé une grande émotion. Dans la conjoncture présente, elle tourna, pour certains esprits, à la catastrophe. Dans leur amertume, quelques-uns inclinaient à rejeter le blâme sur Shackleton, non sans justification. Tel Greenstreet :

« La pénurie actuelle de vivres provient uniquement de ce que le patron a refusé d'aller chercher les phoques là où ils se trouvaient et même d'autoriser Orde-Lees à partir à leur recherche… Son sublime optimisme me paraît de plus en plus tourner à la folie. Tout devait aller pour le mieux et l'on n'envisageait pas qu'il pût en être autrement. Voilà où nous en sommes ! »

Le lendemain matin, Shackleton ne parla pas de tuer les chiens, mais il ordonna de déplacer le camp parce que le floe fondait avec une rapidité alarmante. La suie émise par le poêle à graisse s'était étalée à la surface de la glace et retenait la chaleur solaire. À midi, les hommes commencèrent à construire une chaussée pour gagner un floe situé à environ 150 mètres au

sud-est. Le mouvement s'effectua au début de l'après-midi. Le nouvel emplacement reçut le nom de « Camp de la Patience ».

Puis, d'une voix calme, Shackleton ordonna à Wild de tuer les chiens de son attelage et de ceux de McIlroy, Marston et Crean.

Il n'y eut pas de protestation ni de discussion. Les quatre hommes harnachèrent leurs animaux et les conduisirent à environ 500 mètres du camp. McIlroy et Macklin restèrent avec Wild pour l'aider.

Chaque chien fut détaché tour à tour et mené derrière une rangée de monticules de glace. Wild commandait à la bête de s'asseoir, prenait le museau dans sa main gauche et approchait le revolver de la tête. La mort était instantanée. La triste besogne achevée, les trois hommes couvrirent le tas de cadavres avec de la neige et revinrent lentement vers le camp.

Shackleton décida de préserver « momentanément » l'attelage de Greenstreet, composé de chiens d'un an, et accorda également un sursis de vingt-quatre heures à ceux de Hurley et de Macklin pour qu'ils puissent aller chercher des vivres au Camp de l'Océan.

Les deux traîneaux partirent à 18 h 30. Le parcours, qui dura près de dix heures, fut exténuant parce qu'il s'effectua surtout sur de la neige molle et de la glace brisée où les chiens enfonçaient jusqu'au ventre.

« Ce fut si dur, écrivit Macklin, qu'ils ne purent me traîner et que je dus patauger le long du traîneau. Les chiens aussi commencèrent à tomber ; dès que l'un s'écroulait ou commençait à se faire traîner, tous les autres s'arrêtaient. Alors ils se couchaient et il fallait recourir aux coups pour les obliger à se relever. Nous dûmes rompre plusieurs arêtes de pression au pic et à la pelle. Finalement, nous arrivâmes au Camp de l'Océan vers 4 heures du matin, les chiens à bout de force. »

L'endroit était inondé. Pour atteindre la cuisine, où se trouvaient les vivres, il lui fallut construire une passerelle avec des planches. Cependant, ils réussirent à prendre deux charges d'environ 250 kilos chacune, comprenant des légumes en conserve, du tapioca, du pemmican et de la confiture. Ils se firent un bon repas, nourrirent les chiens et repartirent vers 6 h 40.

Le retour fut relativement facile parce qu'ils suivirent la piste de l'aller. Les chiens tirèrent admirablement, quoique le vieux Bos, guide de l'attelage de Macklin, vomît à plusieurs reprises, sous l'effet de la fatigue. Les deux traîneaux arrivèrent au Camp de la Patience à 13 heures. Les chiens « se laissèrent tomber dans la neige, certains ne remuèrent même pas pour

manger », dit Macklin, qui conclut la note portée ce soir-là dans son journal en écrivant d'une main lasse :

« Mes chiens seront tués demain. »

---

1. L'explorateur américain Adolphous Greely passa les années 1881 à 1884 dans l'Arctique. Le navire de secours n'ayant pas paru, dix-sept de ses vingt-quatre hommes moururent de faim.

2

À deux tentes de là, McNeish rédigeait aussi son journal. La journée avait été lourde, sans un souffle, et le vieux charpentier était fatigué. Depuis le matin, il enduisait les coutures des embarcations avec du sang de phoque pour les garder étanches à la mise à l'eau.

« Aucun vent d'aucune sorte, nota-t-il. Nous espérons toujours qu'une brise de sud-ouest viendra nous délivrer avant l'arrivée de l'hiver. »

Trois phoques furent aperçus le lendemain matin. Macklin partit avec Tom Crean pour les tuer. À leur retour, Shackleton annonça à Macklin que, puisque les vivres étaient de nouveau suffisants, son attelage ne serait pas tué tout de suite. En revanche, celui de Hurley, avec son guide nommé Shakespeare, le plus gros de tous, fut sacrifié. Wild assura l'exécution à quelque distance, comme à l'habitude. Un peu plus tard, Macklin trouva un des chiens encore en vie et lui donna le coup de grâce, au couteau.

Vers 15 heures, le vent se leva du sud-ouest, produisant un refroidissement. La température baissa pendant la nuit et la brise forcit dans la journée.

« La chance tourne peut-être pour nous », écrivit Shackleton dans la soirée. Personne ne prenait plus le vent à la légère. « On en parle avec révérence et en touchant du bois », observa Hurley.

Quelqu'un avait sans doute touché le bois qu'il fallait, car la tempête se déchaîna le lendemain, chassant des tourbillons de neige et secouant les tentes avec violence. Les hommes restèrent dans leurs sacs de couchage, dans des conditions de terrible inconfort, mais radieux.

« Quatre-vingts kilomètres à l'heure, nota McNeish avec bonheur, mais nous en sommes bien contents et il peut souffler encore plus fort… aussi

longtemps qu'il ne renversera pas nos tentes. »

La tempête hurla toute la journée du 19 janvier. Shackleton, l'homme de l'optimisme à tout crin, n'en parla qu'en termes voilés, comme s'il avait eu peur de faire cesser ce vent magnifique :

« En ce moment, nous devons avancer vers le nord. »

La tempête continua le 20, et quelques-uns se lassèrent de l'humidité perpétuelle apportée par la neige qui s'infiltrait.

« Nous ne sommes jamais satisfaits, écrivit Hurley, car, maintenant, nous désirons le beau temps. Tout devient très humide sous les tentes et nous saluerons l'occasion de nous sécher. »

Mais la plupart supportèrent joyeusement la terrible épreuve dans la pensée qu'ils devaient faire de bons progrès.

« Nous voudrions bien savoir où nous sommes, nota Shackleton. Mais voilà déjà quatre jours que souffle cette tempête qui ne donne aucun signe d'affaiblissement. Nous avons donc dû parcourir une bonne distance vers le nord. Lees et Worsley demeurent les seuls pessimistes ; cependant Lees propose d'accroître les distributions de viande, en fonction du nombre de milles que nous aurons franchis. »

Le lendemain, le vent atteignit 110 km/h dans les rafales, mais le soleil perça deux fois les nuages au cours de la matinée. Worsley saisit aussitôt son sextant et James son théodolite. Ils firent leurs observations, effectuèrent les calculs et annoncèrent le résultat.

« Merveilleux, étonnant, splendide ! écrivit Shackleton. Latitude : 65°43' Sud. Nous avons donc dérivé de 73 milles vers le nord ! Notre plus beau coup de chance depuis un an. Nous ne devons pas nous trouver à plus de 170 milles de Paulet. Tout le monde a acclamé la nouvelle. Le vent se maintient. Nous en tirerons peut-être encore une douzaine de milles. Que Dieu soit loué ! Tout est trempé dans les tentes, mais qu'importe ! Nous avons célébré avec du "bannock" le franchissement du cercle antarctique. »

Celui-ci se trouvait en arrière, à près d'un degré de latitude.

La tempête mollit le lendemain et le soleil brilla de nouveau. Tous émergèrent des tentes, heureux de vivre. Prenant les avirons des embarcations, ils les plantèrent dans la neige, y tendirent des cordes et suspendirent sacs de couchage, couvertures, souliers, etc., pour les faire sécher.

« On aurait dit notre jour de lessive ! » nota McNeish.

Dans la journée, Worsley prit un autre point qui les plaçait par 65°32' Sud et 52°04' Ouest – 11 milles plus au nord, en vingt-quatre heures, ce qui faisait 84 milles en six jours, depuis le début de la tempête. En outre, le déplacement vers l'ouest, du bord opposé à la terre, atteignait à peine 15 milles.

Dans la soirée, le vent sauta au nord, mais personne ne récrimina. C'était ce qu'il leur fallait pour ouvrir la banquise et permettre la mise à l'eau des embarcations. Aucun indice ne se manifesta cependant le lendemain. Ils attendirent.

Un jour plus tard, Worsley se hissa au sommet d'un iceberg, haut de dix-huit mètres, à peu de distance au sud-est. Le floe qui avait supporté le Camp de l'Océan, annonça-t-il, venait apparemment d'être rapproché par la tempête, car il ne se trouvait plus qu'à 5 milles. À la jumelle, il avait vu la timonerie et le *Stancomb Wills*, la troisième embarcation. Et l'eau libre ? Worsley hocha la tête négativement.

— Rien, dit-il, sauf un petit espace, loin dans le sud.

Mais la débâcle ne pouvait manquer de se produire. Le 25 janvier, il y eut une brume intense, une « brume de mer », déclara McNeish, ce qui indiquait le voisinage de l'océan libre. Shackleton eut la même pensée. Mais la banquise ne s'ouvrait toujours pas et la patience du Patron s'épuisait. Le 26, journée d'une monotonie désespérante, il prit son journal et, dans l'espace réservé pour la date, écrivit :

« Attendre,
Attendre,
Attendre. »

Une semaine plus tard, la plupart des hommes avaient abandonné leurs espoirs. La banquise ne changeait pas. Elle était plutôt plus épaisse, peut-être parce qu'elle s'appuyait contre quelque terre inconnue au nord ou au nord-est. L'atmosphère du camp redevint morne.

Fort heureusement, ils furent alors assez occupés. Le gibier abondait de nouveau, tous chassaient les phoques ou ramenaient les carcasses au camp. Le 30 janvier, huit jours après la fin de la tempête, ils avaient une réserve de onze phoques. Shackleton décida d'envoyer les attelages de Macklin et de Greenstreet faire une nouvelle excursion au Camp de l'Océan. Crean remplaça le second, qui souffrait de rhumatismes. Ils devaient rapporter toutes les choses utiles qu'ils parviendraient à récupérer.

Cette fois, la condition de la glace fut bien meilleure et le trajet ne demanda pas dix heures. Les attelages ramenèrent les objets les plus divers : une grosse quantité de boîtes de harengs, trente kilos de cubes pour bouillon et beaucoup de tabac, plus des livres, dont plusieurs volumes de l'*Encyclopædia Britannica*. Même McNeish, pieux presbytérien, fut heureux de lire autre chose que sa bible, qu'il connaissait désormais presque par cœur.

Pendant les deux jours suivant, Shackleton étudia soigneusement les mouvements de la banquise et décida finalement que dix-huit hommes partiraient le lendemain matin, sous le commandement de Wild, pour ramener le *Stancomb Wills*. Cette nouvelle causa un grand soulagement. Depuis quelque temps, les marins, plus particulièrement, s'inquiétaient de ne disposer que de deux embarcations.

« Je suis bien content, écrivit Worsley. Si nous devons embarquer, nous serons beaucoup plus en sécurité dans trois embarcations. Avec deux, il aurait été matériellement impossible de garder vingt-huit hommes en vie pendant une traversée de quelque longueur. »

Les hommes furent réveillés à 1 heure du matin et partirent après un copieux petit déjeuner, emmenant un traîneau d'embarcation vide. Le trajet fut facile, à cause de leur nombre. Deux heures et dix minutes plus tard, ils étaient à l'ancien camp. Wild nomma Hurley cuisinier, avec James comme aide. Ils firent cuire dans un bidon d'essence tout ce qu'ils trouvèrent : pemmican, haricots, choux-fleurs, betteraves. Macklin déclara que c'était « très bon » et James nota, avec satisfaction, que ce plat représentait « un grand succès ».

L'équipe repartit à 6 h 30. Le retour fut, naturellement, beaucoup plus pénible, mais s'effectua dans de bonnes conditions. À midi, les hommes se trouvaient à moins d'un mille de leur but. Shackleton et Hussey allèrent au-devant d'eux en leur apportant un pot de thé bien chaud, « le meilleur que j'aie jamais bu », observa James. À 13 heures, le *Stancomb Wills* était au Camp de la Patience.

Shackleton demanda aussitôt à Macklin s'il était trop fatigué pour retourner au Camp de l'Océan, avec son attelage, cette fois, afin d'apporter de nouvelles provisions. Macklin partit à 15 heures avec Worsley et Crean, qui prirent l'attelage des jeunes chiens. De larges chenaux d'eau libre les arrêtèrent à moins de 2 milles du camp. Worsley essaya désespérément

d'inciter ses compagnons à continuer, indiquant d'éventuels points de passage.

« C'était matériellement impossible, écrivit Macklin. J'en fus désolé pour lui, mais il eût été insensé de poursuivre dans ces circonstances. »

Worsley exprima son dépit le soir, dans son journal, mais ajouta :

« Je suis vraiment heureux que la banquise ait tenu assez longtemps pour nous permettre de ramener notre troisième embarcation. »

« Notre estomac, nota-t-il encore, se révolte contre cette alimentation excessivement carnée. Peut-être finira-t-il par s'y accoutumer, mais ça ne sera pas demain. »

Il n'y avait pas lieu de plaisanter. À cause des rations réduites, presque tous les hommes étaient constipés, ce qui compliquait une existence déjà bien désagréable. Comme ils ne disposaient plus de papier hygiénique depuis l'abandon de l'*Endurance*, il leur fallait le remplacer par la seule matière abondante : la glace. Aussi portaient-ils tous d'assez graves écorchures qui ne pouvaient être soignées, les pommades et la plupart des autres médicaments se trouvant depuis longtemps au fond de la mer de Weddell.

Par froid intense, leurs yeux larmoyants leur causaient aussi une grande gêne. Les larmes coulaient le long du nez et formaient, à son extrémité, un glaçon qu'il fallait bien enlever à un moment ou à un autre, au risque d'arracher, chaque fois, un petit morceau de peau, ce qui entretenait une plaie permanente.

À la suite de cette excursion à l'ancien camp pour ramener le *Stancomb Wills*, bien des hommes changèrent d'attitude. Jusque-là, ils conservaient plus ou moins l'espoir de voir la banquise s'ouvrir, mais pendant ce trajet, ils purent constater que la glace demeurait aussi épaisse que jamais. Toute anticipation était vaine, il n'y avait vraiment plus qu'à attendre.

Les jours passaient dans une grisaille monotone. Les températures restaient élevées et les vents légers. La plupart des naufragés eussent souhaité tuer le temps en dormant, mais il existait une limite au nombre d'heures que chacun pouvait passer dans son sac de couchage. Tous les passe-temps imaginables furent exploités à fond et, parfois, au-delà.

« Hurley et le Patron, écrivit James, le 6 février, font religieusement six réussites chaque après-midi. Chacun d'eux, je pense, y voit une sorte de devoir, mais, en tout cas, cela tue au moins une heure. Tuer le temps est le

pire des problèmes. Cela paraît un gaspillage, mais il n'y a vraiment rien d'autre à faire. »

Chaque jour ressemblait au précédent et le plus petit changement éventuel soulevait un intérêt considérable.

« Nous sommes devenus très nostalgiques, nota James, le 8, à cause de l'odeur produite en brûlant par une brindille de bois (trouvée parmi des algues). Une telle odeur, éveillant des associations d'idées, produit sur nous un effet merveilleux. Sans doute dégageons-nous nous-mêmes une certaine odeur et des étrangers le remarqueraient, car nous n'avons pas pris de bain depuis près de quatre mois… En ce moment, nous observons très attentivement notre toile de tente pour voir où elle se gonfle sous l'effet du vent… J'aspire après un lieu où la direction du vent ne compte pas plus qu'un pet de lapin !… Nous souffrons aussi d'*anemomania* (anémomanie : folie du vent), maladie qui prend deux formes. Ou bien quelqu'un s'inquiète pathologiquement de la direction de la brise et ne cesse d'en parler, ou bien quelqu'un la contracte en écoutant les autres *anemomaniaques*. La seconde forme est la plus pénible. Je les ai eues toutes les deux. »

Un autre sujet soulevait aussi des discussions : la nourriture. Au début de février, deux semaines s'étaient écoulées sans qu'ils aperçussent un phoque. Leur stock de viande restait assez important, mais celui de graisse avait diminué de façon alarmante : il ne suffirait plus que pour une dizaine de jours.

« Plus de phoques, écrivit Shackleton, le 9 février. Il faut réduire la consommation de graisse… Oh ! quand aurons-nous un peu de terre ferme sous les pieds ? »

Le lendemain, un groupe creusa dans le tas de détritus recouvert de neige pour essayer de récupérer la graisse restée sur les os. Les nageoires furent ouvertes et les têtes grattées, mais la quantité recueillie demeura infime. Shackleton réduisit la ration à un breuvage chaud par jour – du lait en poudre, servi à midi. Ce qui restait de fromage fut distribué le jour suivant ; chaque homme en reçut quinze centimètres cubes.

« Cet après-midi, nota McNeish, je me suis rendu malade à force de fumer pour calmer ma faim. »

On leur avait promis un bon repas pour le 15 février, anniversaire de Shackleton.

« Nous ne l'aurons pas, écrivit Macklin. À la place, nous recevrons un "bannock" fait avec de la farine et du pemmican de chien, mais nous

l'attendons avec impatience. »

Le 17 février au matin, comme la pénurie de graisse devenait vraiment désespérée, quelqu'un aperçut une vingtaine de petits manchots Adélie qui se chauffaient au soleil, à peu de distance du camp. Les hommes saisirent les armes qui leur tombèrent sous la main : manches de hache, pics, morceaux d'aviron, et, progressant à quatre pattes, réussirent à couper les oiseaux de la mer. Quand ils furent tous en position, ils se jetèrent en avant et assommèrent 17 manchots. D'autres petits groupes furent vus dans la matinée et pareillement chassés. Une brume épaisse obstrua l'horizon au début de l'après-midi, mais, auparavant, les hommes comptèrent 69 oiseaux à leur tableau de chasse. Plus tard, sous les tentes, ils entendirent les manchots se quereller de leur voix rauque dans toutes les directions. « Si le temps avait été clair, nota Worsley, nous en eussions probablement vu des centaines. »

Cependant, le repas du soir resta maigre, consistant, dit McNeish, « en un ragoût de cœurs, de foies, d'yeux, de langues, de pattes et Dieu seul sait quoi de manchots, avec un quart d'eau pour le faire descendre. Aucun de nous, je pense, n'aura de cauchemar, cette nuit, pour avoir trop mangé ! »

Après le dîner, la tempête de nord-est se leva, avec d'abondantes chutes de neige, et se poursuivit toute la journée du lendemain, obligeant les hommes à rester sous leurs tentes, mais les cris des manchots Adélie ne cessèrent pas de se faire entendre. Le temps s'éclaircit le 20 février. En émergeant de leurs abris, les hommes se crurent transportés dans une rookerie. Des milliers de manchots occupaient la banquise dans toutes les directions, s'ébattant dans l'eau, faisant un vacarme effroyable.

Tout le monde se rua au massacre. Au soir, ils avaient tué, écorché, vidé et dépecé jusqu'à 300 oiseaux. Le lendemain, la migration avait notablement décru. Mais ils virent encore 200 manchots dans la journée et parvinrent à en abattre une cinquantaine. Pendant quelques jours, des traînards passèrent encore. Le 24 février, le tableau s'élevait à 600 prises. Malheureusement le manchot Adélie est un petit oiseau, sans beaucoup de chair, de sorte que la quantité de nourriture ainsi obtenue ne fut pas aussi considérable qu'on pourrait le penser. En outre, le manchot n'a presque pas de graisse.

Néanmoins, l'événement écartait le danger le plus immédiat : la famine. Ce souci momentanément disparu, les pensées se tournèrent inévitablement vers l'évasion définitive.

« Pratiquement, nous ne mangeons plus que de la viande, observa Greenstreet. Du phoque grillé, du phoque bouilli, du manchot grillé, du manchot bouilli, du foie de manchot, très bon, d'ailleurs. Il n'y a plus de cacao, le thé s'épuise, bientôt notre seule boisson sera du lait en poudre. La farine aussi tire à sa fin et l'on ne s'en sert plus, avec du pemmican de chien, que pour faire des "bannocks" diablement savoureux. Nous sommes maintenant à 94 milles de Paulet, c'est-à-dire que nous avons parcouru les trois quarts de la distance que nous devions franchir à partir de notre débarquement sur le floe. Je me demande si nous y parviendrons jamais. »

« Voilà neuf mois que nous sommes sur la glace, dérivant au gré de la Nature, écrivit Macklin. Quand reverrons-nous nos foyers ? »

James, le savant, s'exprima en termes scientifiques :

« Nous bâtissons toutes sortes de théories fondées parfois sur ce que nous remarquons dans la condition de la glace, mais la plupart reposent sur le néant. Je ne peux m'empêcher de penser à la "théorie de la relativité". En tout cas, notre horizon ne dépasse pas quelques milles et la mer de Weddell couvre 500 000 kilomètres carrés [*en fait, sa surface est plus voisine de 2 200 000 kilomètres carrés*]. Un insecte sur une simple molécule d'oxygène, dans une bourrasque, aurait à peu près les mêmes chances que nous de prédire où il aboutira. »

3

Dans le mois qui s'écoula après la fin de la tempête, ils parcoururent 68 milles, soit un peu plus de 2 milles par jour, en direction générale du nord-ouest, mais en ligne brisée : parfois vers l'ouest, voire le sud, et, pendant un certain temps, droit au nord. Enfin, ils approchaient nettement de l'extrémité de la presqu'île de Palmer.

Chaque jour, Worsley passait de longues heures au sommet d'une éminence de glace, pour regarder vers l'ouest et essayer d'apercevoir la terre. Le 26 février, il vit « ce qui pouvait être le mont Haddington, haussé par la réfraction à 20 milles au-delà de ses limites ordinaires ».

Tous auraient voulu le croire, mais peu y parvinrent ; McNeish surtout doutait.

« Le capitaine dit qu'il l'a vu, écrivit-il, mais nous savons tous que c'est un menteur. »

Worsley s'abandonnait trop à ses illusions. Le mont Haddington, sur l'île de James Ross, se trouvait alors à plus de 110 milles à l'ouest de leur position.

Mars arriva. Le 5, Greenstreet écrivit :

« Les jours passent sans que rien n'en dissipe la monotonie. Nous faisons notre promenade quotidienne en tournant autour du floe sans pouvoir aller plus loin, car c'est une île. Pratiquement, nous n'avons rien de nouveau à lire ou à nous dire, tous les sujets étant usés depuis longtemps… Je ne sais jamais quel est le jour de la semaine, sauf le dimanche, car nous recevons alors du foie et du jambon de manchot au déjeuner. C'est le grand repas de la semaine. Mais même ce repère s'effacera bientôt, car le jambon s'épuise. La banquise garde sensiblement le même aspect qu'il y a quatre ou cinq

mois. La nuit, nous avons des températures voisines du zéro, ou au-dessous, de sorte que les espaces d'eau libre se couvrent de jeune glace sur laquelle on ne peut marcher et qui ne permet pas le passage des embarcations. À mon avis, nous n'avons pas plus d'une chance sur dix d'atteindre l'île de Paulet… »

En effet, ces chances semblaient maintenant diminuer chaque jour. L'île se trouvait alors exactement à 91 milles, mais à l'ouest-nord-ouest, et la dérive s'effectuait presque droit au nord. S'il ne se produisait pas de changement radical, ils passeraient devant cette île, sans pouvoir rigoureusement rien faire, sinon attendre, impuissants.

Shackleton n'était pas moins ardent que les autres à chercher le moyen de tuer le temps. Le 6 mars, James, son camarade de tente, nota : « Le Patron vient de découvrir un nouvel usage pour la graisse : il s'en sert pour nettoyer nos cartes à jouer. Ces cartes sont tellement sales que certaines ne sont plus reconnaissables. Mais la graisse les remet presque à neuf. Le phoque est vraiment un animal fort utile ! »

Les jours de mauvais temps étaient les pires. Il fallait alors rester sous les tentes et, pour empêcher la neige d'y pénétrer, les entrées et sorties se réduisaient strictement « à celles qu'exige la nature ». Le 7 mars, la brise soufflait avec force du sud-ouest et la neige tombait en abondance. Macklin décrit les conditions régnant sous la tente nº 5 :

« Nous y sommes huit, serrés comme des sardines… Clark renifle toute la journée d'une manière presque intolérable qui finit par vous rendre fou quand il faut rester près de lui. Lees et Worsley discutent interminablement des choses les plus banales, et nous ne pouvons nous y échapper. La nuit, Lees ronfle abominablement, Clark et Blackboro aussi, quoique un peu moins fort… Dans ces moments-là, où Clark renifle contre mon oreille, mon unique recours est de prendre mon journal et d'écrire… »

Le 9 mars, ils sentirent de la houle ; c'était l'indéniable, l'irrécusable mouvement de l'Océan. Cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper. Tout le monde pouvait voir et entendre.

Cela se manifesta, au petit matin, sous la forme d'un craquement étrange et rythmé dans la banquise. Les hommes sortirent des tentes. Les morceaux de glace libres, autour du floe, se rapprochaient et s'écartaient de dix à quinze centimètres chaque fois. Les plus gros se soulevaient imperceptiblement, de deux ou trois centimètres seulement, et retombaient aussi lentement.

Les hommes se formèrent en petits groupes excités, se montrant mutuellement ce qui était visible à tous : un mouvement paresseux affectant toute la surface de la banquise. Des pessimistes suggérèrent qu'il s'agissait d'une montée de la marée, causée par des circonstances atmosphériques locales. Mais Worsley se rendit au bord du floe avec son chronomètre et mesura l'intervalle entre les soulèvements : dix-huit secondes, ce qui était bien trop court pour un mouvement de marée. Aucun doute ne subsistait : c'était bien la houle de la mer libre.

Mais à quelle distance se trouvait celle-ci ?

« À quelle distance la houle peut-elle se faire sentir à travers la banquise compacte, se demanda James. Pas bien loin, à en croire notre expérience ; mais, bien entendu, nous n'avons jamais étudié la glace avec autant de minutie qu'à présent… »

De longues discussions eurent lieu toute la journée, tandis que Worsley, accroupi au bord du floe, continuait à chronométrer le soulèvement de la glace. Au soir, tout le monde avait acquis la conviction que l'océan se trouvait, tout au plus, à une trentaine de milles. Seul, Shackleton paraît avoir perçu dans cette houle une nouvelle menace, plus grave que toutes les précédentes.

« J'espère qu'elle ne s'accroîtra pas avant que des chenaux ne se forment », écrivit-il ce soir-là.

Si elle augmentait et que la banquise restât fermée, tout espoir de salut s'évanouirait, il le savait. L'action de la mer briserait les floes et les réduirait en morceaux sur lesquels ils ne pourraient plus camper et à travers lesquels ils ne pourraient pas naviguer.

Avant de se coucher, il fit un tour dans le camp pour s'assurer que tentes et embarcations étaient suffisamment écartées pour ne pas faire craquer le floe par leur seul poids. La dispersion du matériel constituait une autre précaution : la perte serait plus réduite en cas de fissure soudaine.

Le lendemain, en sortant des tentes, les hommes coururent voir si la houle avait augmenté, comme ils s'y attendaient. La banquise restait aussi compacte que jamais et n'était plus agitée par le moindre mouvement. Beaucoup éprouvèrent une déception voisine de la fureur. Le premier indice du voisinage de la mer libre, le premier signe tangible annonçant cette délivrance qu'ils attendaient depuis si longtemps, venait de s'évanouir après s'être un court moment manifesté !

Dans l'après-midi, Shackleton fit exécuter un exercice pour voir avec quelle rapidité les embarcations pouvaient être dégagées de leurs traîneaux et chargées avec les provisions, en cas d'alerte. Les hommes obéirent, mais ils étaient à bout de nerfs et il y eut de violentes disputes. Les choses ne s'améliorèrent pas quand, ces provisions étant embarquées, ils constatèrent combien elles étaient pitoyablement réduites. Assurément, ils n'auraient pas à craindre les dangers d'une surcharge ! Ils regagnèrent leurs tentes de mauvaise humeur, sans se parler.

« Rien à faire, à voir ou à dire, nota James. Nous devenons plus renfrognés chaque jour. »

Jusqu'à cette apparition de la houle, beaucoup avaient lutté pour garder espoir. La plupart s'étaient convaincus non seulement qu'il faudrait hiverner sur le floe, mais que ce sort serait parfaitement supportable. Pourtant, cette houle avait apporté la preuve matérielle qu'il existait quelque chose en dehors de leur prison de glace. Du coup, toutes les digues construites pour confiner l'espoir s'effondrèrent. Macklin, qui n'avait cessé délibérément d'entretenir son pessimisme, céda à son tour :

« Je suis complètement obsédé par l'idée d'une délivrance, écrivit-il le 14 mars… Voilà plus de quatre mois que nous nous trouvons sur le floe – temps absolument perdu, gâché, pour tout le monde. Rien à faire qu'à essayer de tuer ce temps du mieux possible. Même chez soi, avec le théâtre, les distractions, les changements de scènes et de gens, quatre mois d'oisiveté seraient fastidieux, aussi peut-on imaginer sans peine ce que c'est pour nous ! On attend les repas avec impatience, non pas pour ce qu'ils nous apportent, mais comme diversion. Jour après jour, nous avons autour de nous cette même blancheur infinie, que rien, absolument rien, ne vient modifier. »

Le désespoir commença à s'emparer d'eux. James écrivit, le lendemain :

« Il faut que quelque chose de décisif se produise bientôt ; quoi que ce soit, ce sera préférable à cette inaction perpétuelle. Nous sommes au cinquième mois depuis le naufrage de notre navire. Lorsque nous l'avons évacué, nous pensions atteindre la terre en un mois ! L'homme propose… ! il y a là une sorte de vengeance. »

Même la tempête de sud-ouest qui souffla dans l'après-midi ne releva pas le moral. Ils supportèrent très difficilement le surcroît d'épreuves qu'elle apportait, tout en sachant, comme l'écrivait Worsley, qu'ils avançaient « probablement vers le nord à l'incroyable vitesse d'un mille par heure ! »

« Les rafales, dit encore Worsley, battent les tentes légères comme pour les réduire en miettes. Elles claquent et tremblent incessamment… La toile est si peu épaisse que la fumée de nos pipes et de nos cigarettes ondule et tournoie sous la moindre bouffée de vent à l'extérieur. »

À chaque heure de la nuit, un homme sortait pour prendre la garde et un autre rentrait sous la tente, essayant, dans l'obscurité, de secouer la neige qui le couvrait avant de se glisser dans son sac de couchage. Inévitablement, il réveillait la plupart de ses compagnons.

« Comment dormir, demandait Worsley, avec de la neige sur la figure, des pieds sur son ventre, le grondement aigu du vent, les battements de la tente ou les ronflements rauques du Colonel ? »

Ce soir-là, comme la tempête les poussait vers le nord, James observa lugubrement :

« L'île Paulet se trouve déjà probablement au sud de nous. »

4

Pour aggraver encore les choses, le problème de la nourriture – et surtout celui de la graisse pour le chauffage – recommençait à se poser de façon aiguë. Pas un phoque n'avait été tué depuis trois semaines et la faible quantité de graisse fournie par les manchots Adélie tirait à sa fin, de même que les provisions sauvées du navire. Le 16 mars, ils consommèrent leur dernière farine. Plusieurs mirent plus d'une heure à grignoter leur portion de trente grammes de « bannock ».

Inévitablement, les rancunes contre Shackleton se ranimèrent. Même Macklin, qui s'était gardé de formuler toute critique jusque-là, en éprouva le besoin et conçut un code pour exprimer ces critiques dans son journal sans que d'autres pussent les lire.

« Je pense, écrivit-il ainsi le 17 mars, que le Patron s'est montré quelque peu imprévoyant en ne stockant pas toute la nourriture possible, alors que cela pouvait encore se faire. Cela valait la peine. »

Puis, le 18 :

Il y a quelques jours, Lees a suggéré d'aller prendre tout ce qu'on pourrait comme nourriture (à Camp Océan) pour le cas où il faudrait hiverner sur le floe. Le Patron l'a vertement rabroué, en disant : « Cela fera du bien à certains d'avoir faim ; leur appétit est trop grand ! »

Il fallut diminuer encore les rations. Le thé et le café étaient épuisés et, à cause du manque de graisse pour faire fondre de la glace, les hommes ne reçurent plus qu'un peu de lait, « très dilué », par jour, au petit déjeuner, avec 150 grammes de chair de phoque. À midi, ils mangeaient froid, un quart de boîte de bouillon gelé et un biscuit. Le soir, on leur servait une soupe de phoque ou de manchot.

Pour la plupart, cette privation de nourriture était une souffrance physique insupportable. Le besoin de calories de leurs corps pour se défendre contre le froid leur donnait une faim perpétuelle. Et, désormais, la température descendait fréquemment, la nuit, à − 10°F (− 25°C). Ainsi, alors que ce besoin de calories grandissait, ils en avaient de moins en moins. Beaucoup constatèrent qu'il leur fallait se glisser dans leur sac de couchage quelques heures après un repas pour s'empêcher de frissonner jusqu'à ce que le suivant leur apportât un peu de chaleur. Quelques intrépides plaisantèrent au sujet du cannibalisme.

« Greenstreet et moi, écrit Worsley, nous amusâmes aux dépens de Marston, qui est le plus replet du camp. Nous affectâmes de nous occuper de son bien-être et de sa condition physique, allant jusqu'à lui offrir de vieux os de manchots, déjà rongés par nous. Nous l'implorons de ne pas maigrir. Nous choisissons les morceaux pour lui, nous disputant à qui obtiendra le plus tendre. Il a fini par en être si écœuré qu'il détale dès qu'il nous voit approcher. »

C'était un piètre sujet de plaisanterie, aux sous-entendus sinistres. Worsley lui-même, en dépit de ses efforts pour être drôle, était devenu taciturne et morose.

Le 22 mars, la situation parut si grave que Shackleton prévint Macklin que ses chiens seraient abattus le lendemain, pour réduire la consommation. Macklin n'eut pas de réaction.

« Ils ne peuvent plus guère nous rendre de services, je l'avoue. Le Camp de l'Océan semble avoir disparu. Il ne nous reste plus de graisse que pour dix jours. Espérons que nous nous procurerons d'autres phoques, sinon la situation deviendrait très sérieuse. »

L'aube du 23 mars fut froide, avec de la brume. Shackleton se leva de bonne heure pour faire sa promenade quotidienne. Comme il se trouvait au bord du floe, la brume se leva pendant un moment et il aperçut quelque chose de noir, très loin, vers le sud-ouest. Il regarda pendant quelques minutes, puis revint précipitamment à sa tente pour réveiller Hurley. Il retourna avec lui au bord du floe.

Pas de doute, c'était bien elle… la terre !

Shackleton courut alors le long des tentes en criant :

— On voit la terre ! On voit la terre ! La réaction fut curieuse. Certains bondirent au-dehors pour voir de leurs yeux, mais d'autres – découragés, las d'avoir si souvent pris des icebergs lointains pour une terre – refusèrent de

sortir de leur sac de couchage, tout au moins avant que la nouvelle ne fût confirmée.

Cette fois, il ne s'agissait ni d'un iceberg ni d'un mirage. C'était un des îlots du Danger, reconnaissable, selon les Instructions nautiques, à ses hauteurs à sommet plat, qui surgissaient de l'eau à la verticale. Il se trouvait à 42 milles, 20 seulement au-delà de l'île de Paulet, qui avait été leur destination primitive.

Les hommes regardèrent jusqu'à ce que la brume se refermât de nouveau, mais celle-ci disparut complètement au début de l'après-midi. Alors devint visible, derrière les îlots du Danger, la base sombre d'une chaîne de montagnes dont des nuages bas dissimulaient les cimes. Worsley identifia le plus haut des pics comme étant le mont Percy, dans l'île de Joinville, juste à l'extrémité de la presqu'île de Palmer.

L'île était à 57 milles, presque exactement à l'ouest, c'est-à-dire à angle droit de la direction dans laquelle la dérive les entraînait.

« Si la glace s'ouvrait, nous y serions en un jour », écrivit Hurley.

Mais plus un seul ne croyait que la glace allait s'ouvrir, bien au contraire. Il y avait au moins soixante-dix icebergs en vue, dont beaucoup échoués, et ils paraissaient, pour le moment, empêcher la banquise de se désagréger ou de continuer sa dérive vers le nord. Si les embarcations avaient été lancées, la glace les aurait probablement écrasées en quelques minutes. Par ailleurs, il ne pouvait être question de se déplacer en traîneaux. La banquise n'était plus qu'une masse de floes brisés, infiniment plus dangereuse que lorsque, trois mois auparavant, ils avaient quitté le Camp de l'Océan et parcouru neuf milles en cinq jours.

La vue de la terre soulignait donc seulement leur impuissance. Greenstreet nourrissait des pensées amères :

« Sans doute est-il agréable de songer qu'il existe, dans le monde, autre chose que de la glace et de la neige, mais je n'y vois aucune raison de nous exciter, parce que cela ne nous rapproche pas d'un pouce de notre délivrance. Je préférerais de beaucoup apercevoir une multitude de phoques, parce qu'ils nous apporteraient de la nourriture et du combustible. »

Cependant, quoique décevante, la vue de la terre fut bien accueillie, ne fût-ce que pour la raison donnée par James : « Il y a près de seize mois que nous n'avons plus aperçu un rocher noir. » Macklin s'en réjouit

spécialement parce que, dans l'excitation générale, Shackleton oublia la décision de tuer ses chiens.

« S'il plaît à Dieu, nous serons bientôt à terre », écrivit le Patron, ce soir-là.

Mais il restait bien peu de terres où prendre pied, la dérive les ayant poussés jusqu'à l'extrémité de la presqu'île de Palmer, sans qu'il fût possible d'atteindre celle-ci. Entre eux et le redoutable Passage de Drake, l'océan le plus tempétueux du globe, au sud du cap Horn, il ne subsistait plus que deux avant-postes isolés du continent antarctique : les îles de Clarence et de l'Éléphant, à environ 120 milles au nord. Au-delà, il n'y avait plus rien d'autre.

La journée du 24 mars fut ensoleillée, les pics de l'île de Joinville parurent avec netteté. James, regardant à travers la banquise infranchissable, ne put s'empêcher d'observer :

« Il est vraiment affolant de penser qu'une simple petite faille, large de cinq ou six mètres, nous permettrait d'y atteindre en deux jours alors que nous passons si près, sans pouvoir tenter quoi que ce soit. Nous demeurons tous silencieux, on ne parle guère dans les tentes. Il règne une atmosphère d'attente qui cause bien des préoccupations. »

L'anxiété s'accrût lorsque, dans la soirée, deux fissures se produisirent dans le floe, à moins de trente mètres des embarcations. Par bonheur, elles ne s'élargirent pas.

Le lendemain, juste après l'aube, une violente bourrasque se leva du sud-ouest, mais se calma au début de l'après-midi. Le coucher du soleil prit une apparence orageuse, des effilochures de nuage défilant devant l'astre. Une fois de plus, l'île de Joinville apparut sur l'arrière, mais lointaine et indistincte.

Le froid causé par cette bourrasque se maintint pendant la nuit. Ils en souffrirent durement, leur corps n'émettant plus assez de chaleur pour réchauffer le sac de couchage.

Il restait moins d'une semaine de graisse ; aussi, le 26 mars, la ration de 150 grammes de viande de phoque fut-elle supprimée au petit déjeuner. À la place, les hommes reçurent une demi-livre de pemmican de chien et une demi-ration de lait en poudre, à laquelle, par temps très froid, s'ajoutaient quelques morceaux de sucre. Le déjeuner se composa d'un biscuit et de trois morceaux de sucre, et le dîner, seul repas prétendument chaud, d'une soupe de phoque ou de manchot « cuite dans le minimum de temps ». Il

n'était jamais distribué d'eau. Pour boire, chacun mettait de la neige dans une petite boîte métallique, ordinairement une boîte à tabac, et la plaçait contre son corps, ou dans son sac de couchage, pour la faire fondre. Mais une de ces boîtes à tabac, même remplie, ne donnait qu'une ou deux cuillerées d'eau.

Le 26, Shackleton fut informé que plusieurs hommes avaient dérobé des morceaux de graisse et de chair de manchot au stock général et essayaient de les manger… glacés et crus. Il ordonna immédiatement de placer les provisions devant sa tente.

Macklin fut chargé de trier tout ce qui pouvait être consommable pour les hommes dans les déchets de viande réservés aux chiens. Il le fit, laissant seulement de côté « ce qui puait trop ». Le résultat fut assez répugnant.

« Malheureusement, nota Macklin, si nous ne trouvons pas de phoques, il faudra manger cela cru. »

De toute évidence, les chiens ne pouvaient plus être conservés pendant bien longtemps. On les avait gardés tant que subsistait une possibilité d'aller encore chercher d'ultimes vivres à l'ancien camp. Cette possibilité disparue, ils devaient être tués et consommés.

« Je n'hésiterais pas à manger du chien cuit, écrivit Macklin, mais il ne me plairait guère de l'absorber cru. »

Depuis des jours, certains pressaient Shackleton de risquer une visite de la dernière chance au Camp de l'Océan, encore à peine visible à 7 milles de distance. Il restait entre 300 et 450 kilos de pemmican et une trentaine de kilos de farine. Mais Shackleton ne pouvait se résigner à envoyer les conducteurs de chiens sur une glace aussi manifestement dangereuse. Des bruits de pression se faisaient entendre presque continuellement, semblant causés par le fait que la banquise s'appuyait contre la presqu'île de Palmer. Ils donnaient des échos dans toute la glace et des mouvements pouvaient être vus dans toutes les directions.

« J'espère que notre vieux paquebot ne se cassera pas, nota Greenstreet, car on n'en voit pas un seul autre convenable. »

Les nombreux icebergs hâtaient la désagrégation générale de la banquise. À cause de leur tirant d'eau, ils subissaient l'effet de courants de marée capricieux. Périodiquement, l'un d'eux cessait de suivre le mouvement de l'ensemble pour prendre sa liberté de manœuvre, brisant la glace sans effort et laissant dans son sillage des floes démolis et renversés. Impossible de prévoir la route qu'ils pouvaient suivre.

Le 27 mars, Worsley observa qu'un iceberg s'écartait inexplicablement vers le nord-est ; un autre, « venant du nord, accourut sur notre floe en progressant de cinq milles en quatre heures, mais, par chance, nous évita de justesse en obliquant vers l'est ».

Aller à l'ancien camp semblait devenir de plus en plus difficile d'heure en heure et Shackleton comprit qu'il fallait se décider. À contrecœur, le soir, il dit à Macklin de se préparer pour essayer le lendemain. Macklin était déjà couché, mais il fut si content qu'il se leva pour vérifier l'état des harnais et de son traîneau.

Au jour, la glace était en mouvement et il régnait une brume épaisse. Shackleton vint annoncer à Macklin qu'il ne pouvait pas partir. Ce fut une lourde déception, après une nuit misérable où personne n'avait pu dormir longtemps à cause de l'humidité.

Shackleton s'était à peine éloigné que, pour quelque raison futile, Macklin s'en prit à Clark et tous deux se disputèrent. La tension se communiqua à Orde-Lees et Worsley, qui échangèrent les plus grosses injures. À ce moment, Greenstreet renversa son lait. Lui aussi se mit à injurier Clark qu'il tenait pour responsable de l'accident, parce que celui-ci l'avait distrait de sa tâche pendant un moment. Puis il s'arrêta pour reprendre son souffle. Sa colère tomba et il devint silencieux. Tous les autres se turent également, les yeux fixés sur Greenstreet qui, hirsute, noir de suie, tenait son quart vide à la main et regardait l'endroit où la neige avait absorbé le précieux liquide. Cette perte était si douloureuse qu'il semblait sur le point de pleurer.

Sans mot dire, Clark avança et versa un peu de son lait dans le quart de Greenstreet. Worsley, Macklin, Rickinson, Kerr, Orde-Lees et, finalement, Blackboro l'imitèrent.

Deux phoques furent aperçus après le petit déjeuner. Un premier groupe tua le plus rapproché. Un second le rejoignait lorsque Shackleton, jugeant la glace trop dangereuse, le rappela au camp.

En revenant, Orde-Lees s'évanouit de faim. Comme à l'ordinaire, il n'avait mangé que la moitié de sa ration, – cinquante grammes de pemmican, un morceau et demi de sucre, – gardant le reste pour plus tard. Il put cependant se relever et rentrer après quelques minutes de repos.

Dans la journée, le brouillard se transforma en pluie, tandis que la température montait à 33°F (0°C). La plupart des hommes se glissèrent dans leurs sacs de couchage et y restèrent tant qu'il plut. L'un d'eux nota :

« Un filet d'eau, courant sous mon sac, l'a trempé, ainsi que mes gants, mes chaussettes et mes autres affaires… Pendant que j'écris ceci, l'eau dégouline de la tente et nous avons disposé tous les récipients que nous possédons pour la recueillir et l'empêcher de mouiller nos sacs, mais il nous faudrait quatre fois plus de ces récipients. J'ai étendu mon imperméable sur mon sac ; quand il s'y est accumulé assez d'eau, je le soulève avec précaution pour verser celle-ci dans la neige, à côté de moi. Une vigilance de tous les instants est nécessaire… »

Dans l'après-midi, la pluie se transforma en neige, puis cessa vers 17 heures. James fut de garde de 21 à 22 heures. Pendant qu'il déambulait, il crut distinguer un mouvement dans la glace. En observant plus attentivement, il remarqua « une houle très nette » qui soulevait le floe. Il alla prévenir Shackleton qui ordonna de redoubler d'attention.

À 5 h 20, le lendemain, le floe se brisa.

5

Le petit Alf Cheetham, qui était de garde, courut parmi les tentes en criant :

— Ça casse ! Branle-bas !

Les hommes se précipitèrent au-dehors. Ils aperçurent deux fissures, l'une suivant la longueur du floe, l'autre à angle droit. En outre, toute la glace se soulevait à la houle.

Ils coururent au *James Caird*, dégagèrent ses glissières de la glace et le tirèrent au centre du floe. La fissure principale atteignait alors six mètres en certains endroits. Le dépôt de viande se trouvait sur l'autre bord. Quelques-uns franchirent la crevasse, en sautant, là où elle était le moins large, et rapportèrent la viande.

À 6 h 45, cette besogne terminée, les hommes attendaient le petit déjeuner lorsque le floe craqua de nouveau, cette fois directement au-dessous du *James Caird*, à trente mètres des tentes. Aucun ordre ne fut nécessaire. Ils se ruèrent vers l'embarcation et la rapprochèrent des tentes. Enfin, ils purent manger : l'habituelle portion de pemmican, six morceaux de sucre et un demi-quart de lait.

Ils venaient à peine d'achever lorsqu'une forme étrange, rendue indistincte par la brume, traversa une partie du floe. Wild courut chercher son fusil, mit un genou en terre et tira. L'animal – car c'en était un – eut un sursaut et retomba lentement. Plusieurs hommes coururent vers lui. C'était un léopard de mer, atteignant presque trois mètres trente.

D'une seule balle, Wild venait, semblait-il, de transformer leurs conditions d'existence. Ils disposaient désormais de près de 500 kilos de

viande et au moins pour deux semaines de graisse. Shackleton annonça qu'on fêterait l'événement en mangeant le foie du léopard au déjeuner.

Les chiens ramenèrent la carcasse. Au dépeçage, on trouva, dans l'estomac, une cinquantaine de poissons non digérés qui furent soigneusement mis de côté pour le lendemain. Cette besogne s'acheva vers 9 heures.

Shackleton appela alors Macklin pour lui dire que le moment était venu de tuer ses chiens. Macklin ne protesta pas, car il n'existait plus aucune raison de les épargner. La nouvelle rupture rendait encore plus dangereux un voyage à l'ancien camp ; d'autre part, la possession du léopard en supprimait la nécessité.

Macklin, accompagné par Wild, conduisit son attelage à l'endroit où était dressée la cuisine. En cours de route, les chiens passèrent à l'ancien emplacement du dépôt de viande. Songster, un des plus vieux, s'empara d'une tête de manchot, et Bos d'un os. On les leur laissa.

Macklin, le cœur bien gros, détacha les animaux les uns après les autres pour les mener à Wild, derrière un monticule de glace. Selon la procédure désormais courante, Wild faisait asseoir le chien, approchait le revolver du crâne et appuyait sur la détente. Songster et Bos moururent avec la tête de manchot et l'os dans la gueule. Macklin les écorcha ensuite et vida les carcasses, les préparant pour la consommation. L'attelage de jeunes chiens de Crean subit le même sort.

Au camp régnait une atmosphère de fête, dans l'attente du premier déjeuner chaud qui serait servi depuis plus de quinze jours. Quelqu'un proposa de goûter la viande des chiens et Shackleton approuva. Après l'avoir grillée, Crean la distribua, portant le premier morceau à Shackleton.

Ce fut un grand succès. « Leur chair est rudement bonne, nota McNeish, et c'est un heureux changement après la viande de phoque que nous mangeons depuis si longtemps. » James la trouva « étonnamment savoureuse ». Worsley consomma un morceau et le proclama « supérieur au léopard de mer ». Hurley alla jusqu'à dire que cette chair « était tendre et savoureuse comme du veau ».

La houle continua et s'amplifia pendant la matinée. Shackleton annonça qu'ils allaient faire le quart « par bordées », en se relevant toutes les quatre heures, lui-même dirigeant une de ces bordées et Wild l'autre. Les hommes resteraient habillés, prêts à partir, le matériel empaqueté. Deux d'entre eux

parcourraient le floe pour signaler les nouvelles fissures et autres menaces. Les autres pourraient se tenir sous les tentes.

Les signes d'une débâcle prochaine se multiplièrent. Des pétrels du Cap et des sternes furent aperçus. Worsley vit même un magnifique pétrel géant, d'une blancheur de neige, sauf deux bandes noires sur les ailes – signe manifeste du voisinage de l'eau libre. Clark distingua une méduse dans une cassure entre deux floes et affirma que ces animaux se trouvaient uniquement dans les parages libres de glace. La couleur du ciel au nord-ouest, la houle et une température de 34°F conduisirent Worsley à remarquer :

« Tout cela est fort prometteur, mais il ne faut jamais trop s'abandonner à l'espoir. »

Vers 15 heures, le temps devint pluvieux, et à 20 heures, quand Wild prit son service, il pleuvait des cordes. Avec McIlroy, il s'abrita sous la tente nº 5 et, malgré les conditions misérables dues à l'humidité, l'ambiance fut très agréable. Ils furent ravis d'entendre de nouvelles histoires, qui changeaient des leurs.

Ils s'octroyèrent même le luxe d'une allumette. Lorsque les fumeurs eurent sorti pipes et cigarettes, Wild demanda : « Prêts ? » puis craqua le précieux morceau de bois dont la lueur éclaira les visages barbus. Des mèches en cordage goudronné effiloché furent allumées, et chacun savoura sa fumée. Wild se lança dans une série de récits où il était question de ses aventures féminines. McIlroy tint sa réputation de cosmopolite en expliquant à une audience attentive, la façon de préparer des cocktails dont un, garanti comme aphrodisiaque.

La nuit s'écoula sans incident. À l'aube, la pluie avait cessé, le vent soufflait du sud, froid et sec. La houle s'apaisait progressivement.

En dépit de tous les indices encourageants, la banquise ne changea guère au cours de la journée et du lendemain. Dans l'après-midi, le ciel devint très sombre du sud-ouest au nord-est, mais le vent du sud rendait une rupture soudaine improbable. Shackleton annula le service par bordées, mais les patrouilles individuelles continuèrent jour et nuit.

À 20 heures, comme Macklin relevait Orde-Lees, le floe se souleva soudain sur une vague et se cassa, à peine à soixante centimètres de la tente de Wild. Macklin et Orde-Lees donnèrent l'alerte.

Chacun s'était couché, persuadé que rien ne se produirait, aussi la surprise fut-elle grande. Dans l'obscurité des tentes, les hommes essayèrent

de trouver leurs vêtements et de chausser leurs souliers gelés. La confusion continua de régner au-dehors, personne ne sachant de quel côté venait le danger. Ils se cognèrent les uns contre les autres et tombèrent dans des trous d'eau. Cependant, l'ordre finit par se rétablir. Les embarcations furent rapprochées des tentes et le stock de viande, cette fois encore isolé par une fissure, fut transbordé.

Shackleton ordonna de reprendre le service par bordées et de rester complètement vêtus, avec gants et casque.

Dormir fut très difficile. Le floe se soulevait au moins de trente centimètres sur la houle et il cognait contre les autres avec des chocs déconcertants. Il était désormais si petit que, tous le savaient, s'il craquait de nouveau, quelque chose – ou quelqu'un – tomberait presque inévitablement et serait écrasé.

Mais, au matin, le vent du sud cessa et la houle disparut dans l'après-midi. À midi, pour la première fois depuis six jours, Worsley put faire le point. Il les plaçait par 62°33' Sud et 53°37' Nord, c'est-à-dire qu'ils avaient dérivé de 28 milles vers le nord dans cet intervalle, en dépit de vents contraires qui avaient soufflé pendant cinq jours. Manifestement, un courant emportait le floe.

Le 3 avril fut le quarante-neuvième anniversaire de McLeod. Ses camarades buvaient à sa santé, au déjeuner, lorsque la tête d'un léopard de mer parut au bord du floe. McLeod, petit, mais robuste, avança vers lui et se mit à battre des bras pour imiter un manchot. L'animal fut probablement convaincu, car il bondit hors de l'eau, tandis que le matelot courait se mettre en sécurité. Le léopard fit un ou deux bonds en avant et s'arrêta, probablement surpris par les étranges créatures qu'il apercevait. Cette hésitation lui fut fatale. Wild eut le temps de tirer. Cinq cents kilos de viande s'ajoutèrent au garde-manger.

Les rations furent augmentées et, par voie de conséquence, le moral remonta. L'humeur morose des jours précédents, aux perspectives si sombres, disparut. Les hommes en vinrent même à parler d'autre chose que de leurs chances de survie. Worsley et Rikenson engagèrent une longue et bruyante conversation sur la propreté relative des fermes laitières en Nouvelle-Zélande et en Angleterre.

Chacun avait pleine conscience que la situation devenait chaque heure plus critique, mais il est plus facile d'envisager le danger quand l'estomac se trouve raisonnablement rempli.

Le diamètre du floe, qui avait, naguère, plus d'un kilomètre et demi, était alors réduit à moins de deux cents mètres. De l'eau libre l'entourait la plupart du temps et il menaçait constamment de se jeter sur d'autres îlots de glace. L'île Clarence se trouvait à 68 milles, droit au nord. Les naufragés semblaient se diriger vers elle, mais s'inquiétaient parce que la dérive avait tendance à tourner vers l'ouest. Dans ce cas, ils risquaient d'être emportés vers le large à travers le canal Loper, large de 80 milles, entre l'île de l'Éléphant et celle du Roi George.

« Nous vivons dans une atmosphère d'attente, écrivit James. Sans aucun doute, quelque chose va se produire. Si tout se passe bien, nous pouvons être très tôt à terre. Ce qu'il nous faut, c'est une ouverture dans la glace. Le danger capital serait d'être entraînés par la banquise entre ces îles. Clarence et l'Éléphant constituent notre but. »

Le lendemain fut brumeux et humide, avec une forte et désagréable houle ; impossible d'observer un point. Le 5 avril, Worsley en obtint un. Il indiquait que le floe se dirigeait droit vers le large.

6

En deux jours, la dérive s'était orientée vers l'ouest et leur avait fait parcourir l'incroyable distance de 21 milles en quarante-huit heures, en dépit des vents contraires.

La nouvelle agit comme un coup de massue. Elle bouleversait toutes leurs idées. Les îles Clarence et Éléphant constituaient leur but jusque-là. Il ne pouvait plus en être question.

« Cela prouve l'existence d'un fort courant portant à l'ouest, nota Hurley, et fait disparaître notre espoir d'atterrir à l'île de l'Éléphant. »

Du coup, leur attention fut attirée sur l'île du Roi George.

« Nous espérons maintenant que des vents d'est ou de nord-est nous déporteront vers l'ouest avant que nous arrivions trop au nord, écrivit James. Il est étonnant que la situation puisse passer, en quarante-huit heures, du meilleur au pire… Personne ne parle plus ou, alors, c'est uniquement de vents et de courants. »

Beaucoup doutaient que des brises d'est, mêmes fortes, pussent les déporter suffisamment vers l'ouest avant d'atteindre la mer libre où, dans les conditions les plus favorables, ils se trouveraient, dans les embarcations, exposés aux furieuses tempêtes du passage de Drake.

« Que Dieu nous en garde, observa Greenstreet, car nous n'y survivrions probablement pas. »

Cette nuit-là, les sinistres bruits de pression, tout autour d'eux, les avertirent qu'ils étaient en mouvement. Le lendemain, le ciel couvert les empêcha de faire le point, mais, dans la nuit du 6, il s'éclaircit et se trouvait suffisamment dégagé à l'aube. Très loin, presque droit au nord, un énorme iceberg fut aperçu, puis, à mesure que le soleil s'éleva, il virent que des

nuages enveloppaient son sommet. Il ne s'agissait donc pas d'un iceberg mais d'une île ! Laquelle ?

Certains pensèrent que c'était celle de l'Éléphant, d'autres soutinrent que c'était Clarence. Le fait qu'ils n'en voyaient qu'une les déconcertait, car elles auraient dû se trouver sensiblement à la même distance.

Au petit déjeuner, les nuages s'épaissirent, masquant la terre. Mais, à midi, Worsley releva leur position et fit disparaître tous les doutes. C'était Clarence qu'ils avaient aperçue, à 52 milles. Chose encore plus importante, ce point montrait que la dérive vers l'ouest s'était arrêtée et qu'ils avaient parcouru huit milles presque droit au nord au cours des deux derniers jours. Tous en éprouvèrent un immense soulagement.

« La conclusion, écrivit James, est qu'Éléphant et Clarence demeurent l'objectif et que, comme le vent souffle du sud-ouest, les perspectives sont actuellement un peu plus brillantes. La glace s'est légèrement resserrée pendant la nuit et la banquise fourmille de vie. Nous voyons et entendons des baleines tout autour, d'une façon continuelle. Un épaulard particulièrement affreux a sorti la tête pour jeter un coup d'œil sur notre floe. Des manchots jacassent et, à l'occasion, une bande traverse un espace d'eau avec un mouvement spécial, comme de grosses puces qui sauteraient à la surface sous le brillant soleil. Nous avons vu vingt phoques en même temps, ce matin. Des pétrels des neiges passent, avec des pétrels géants et des mouettes pillardes, de temps en temps. »

Mais la maudite banquise ne s'ouvrait toujours pas.

« Veuille Dieu que nous puissions atterrir ici, écrivait Macklin, et échapper à cette banquise qui nous emporte nous ne savons où, quoi que nous fassions… Nous sommes entre les mains du Tout-Puissant et, minuscules créatures humaines, sommes désarmés devant les forces colossales de la Nature. Si l'atterrissage échoue, ce qui est probable, il faudra, je pense, faire un effort pour nous transporter sur un iceberg. Beaucoup en parlent et l'espèrent depuis des semaines, mais, bien entendu, il y a d'autres avis plus autorisés. »

L'allusion concernait évidemment Shackleton. Or, il était opposé à ce passage sur un iceberg, sauf en cas de nécessité absolue. Malgré leur apparente solidité, ces blocs, il le savait, perdaient leur équilibre parce qu'une partie fondait toujours plus rapidement que l'autre, et chaviraient sans que rien ne permît de le prévoir.

Dans la nuit, les cris rauques des manchots, ponctués par les souffles des bancs de baleines, entretinrent une sorte de vacarme. À l'aube, le temps fut clair, avec une brise d'ouest modérée. Une fois de plus, les hommes purent voir Clarence et, à gauche, indistinctement, les pics de l'île de l'Éléphant. Worsley en compta dix.

Le relèvement de Clarence s'était fortement modifié depuis la veille. Il était alors presque le nord vrai, ce qui indiquait un déplacement vers l'est. Le point observé à midi par Worsley le confirma. Au cours des dernières vingt-quatre heures, ils n'avaient parcouru que deux milles vers le nord… mais seize vers l'est !

C'était à n'y pas croire ! La banquise venait de faire volte-face. Deux jours auparavant, ils avaient été consternés d'apprendre qu'ils dérivaient vers l'ouest. Il l'étaient plus encore en constatant qu'ils se dirigeaient vers l'est, c'est-à-dire à l'opposé de la terre.

« Si le vent ne tourne pas, nota Greenstreet, nous allons complétement manquer l'île. »

En outre, une houle dangereuse arrivait du nord-ouest, soulevant le floe de près d'un mètre. Orde-Lees eut même le mal de mer.

Grâce aux icebergs, beaucoup plus lents, la dérive vers l'est s'observait très nettement. La glace, réduite en morceaux, contournait aisément tous les obstacles.

Le soir, vers 18 h 45, McNeish écrivait :

« Depuis hier, la houle est forte. Mais elle ne nous cause aucun mal parce que notre floe est désormais tout petit. Il monte et retombe avec… »

Il n'acheva jamais sa phrase. Il y eut un grand choc et le floe se brisa sous le *James Caird*. Worsley, de garde, appela à l'aide. Les hommes se précipitèrent au dehors et saisirent l'embarcation juste comme la fissure s'élargissait. Les deux autres, restées de l'autre côté du floe, furent également ramenées. Quand la situation se stabilisa, le floe était devenu un triangle aux dimensions ridicules.

Un peu après minuit, le vent sauta de l'ouest au sud-est et mollit considérablement. Presque aussitôt, de grands espaces d'eau libre parurent, mais cela ne dura pas. À l'aube, la glace s'était reformée, bien que le ciel fût noir comme de l'encre au nord. La houle augmenta, obligeant les hommes à y adapter leur démarche.

À l'heure du petit déjeuner, la glace, mystérieusement, se désagrégea de nouveau. Tout le monde attendit, plein d'espoir. Mais elle se reforma une

fois de plus. La houle s'enfla de tous les côtés et le floe commença à s'agiter sérieusement. Au milieu de la matinée, les chenaux et espaces d'eau libre s'élargirent. À 10 h 30, Shackleton lança un ordre :

— Abattez les tentes ! Préparez les embarcations !

Les hommes se précipitèrent. En quelques minutes, les tentes furent démontées, les sacs de couchage chargés à l'avant des embarcations qui furent poussées au bord du floe.

Crac !

De nouveau le floe se fendit en deux, exactement à l'endroit où la tente de Shackleton se trouvait encore quelques instants auparavant. Les deux moitiés s'écartèrent vite, séparant le *Stancomb Wills* et une grande quantité de provisions du reste du groupe. Presque tout le monde sauta par-dessus la fissure pour les ramener du bon côté.

Puis les hommes attendirent, partagés entre le désir presque irrésistible de mettre les embarcations à l'eau, en dépit des risques, et la certitude que, ceci fait, il n'y aurait plus de retour. Si petit qu'il fût, leur floe demeurait le seul convenable parmi tous ceux qu'ils voyaient. S'ils l'abandonnaient et que la banquise se refermât avant qu'ils eussent pu atteindre un autre emplacement de camp, ils seraient irrémédiablement perdus.

Green n'en avait pas moins poursuivi ses occupations. Il était prêt à servir une soupe huileuse de phoque et un peu de lait chaud. Chacun prit sa portion et la mangea debout, sans perdre de vue la banquise. À 12 h 30, les espaces d'eau libre s'étaient élargis. Les hommes regardèrent Shackleton.

La banquise était enfin ouverte… mais pour combien de temps ? Et pendant combien de temps pouvaient-ils rester où ils se trouvaient ? L'immense floe qui avait contenu le Camp de la Patience n'était plus qu'un triangle de glace dont la plus grande largeur ne dépassait pas 50 mètres. Quand achèverait-il de se disloquer ?

À 12 h 40, d'une voix calme, Shackleton ordonna :

— Lancez les embarcations !

Tout le monde s'affaira. Green courut à son poêle pour éteindre le feu. D'autres prirent des morceaux de toile pour envelopper de petites quantités de viande et de graisse. Les autres se précipitèrent vers les canots.

Le *Dudley Docker*, dégagé de son radeau, ne tarda pas à flotter. Il reçut des caisses de rations, un sac de viande, le poêle à graisse et la vieille tente nº 5. On poussa un traîneau à l'eau et on l'amarra à l'arrière. Le *Stancomb Wills* suivit, puis le *James Caird*.

À 13 h 30, les hommes y grimpèrent à leur tour, armèrent les avirons et ramèrent de toutes leurs forces pour gagner la mer libre.

Comme ils s'éloignaient du Camp de la Patience, la glace commença à se reformer.

QUATRIÈME PARTIE

1

Les premières minutes furent cruciales et affolantes. Aux avirons, les hommes firent de leur mieux, mais ils n'avaient plus d'entraînement et leur angoisse les rendait maladroits. Il y avait de la glace partout, des collisions étaient inévitables. À l'avant, des hommes essayaient d'écarter les plus gros morceaux, mais ceux-ci étaient souvent plus lourds que les embarcations elles-mêmes.

Les fargues du *James Caird* et du *Dudley Docker* avaient été surélevées, ce qui gênait la manœuvre des avirons ; il fallut jucher les quatre rameurs sur des caisses à provisions, mais l'amélioration ne fut pas très considérable. Le traîneau amarré à l'arrière du second canot s'accrochait à tout instant et, au bout de quelques minutes, Worsley, furieux, trancha la remorque.

Cependant, à leur grande surprise, malgré tous les obstacles, ils gagnaient du terrain. À chaque nouvelle longueur du bateau, la glace semblait devenir plus lâche. Parce qu'ils s'éloignaient du Camp de la Patience ou parce que la banquise continuait à se disloquer ? En tout cas, la chance était avec eux.

D'innombrables oiseaux emplissaient le ciel couvert ; pétrels du Cap, sternes, fulmars, des milliers de pétrels des neiges, d'un gris argenté. Les rameurs devaient baisser continuellement la tête sous leurs déjections. Il y avait aussi des baleines et des épaulards partout qui, parfois, surgissaient dangereusement près.

Le *James Caird* avançait en tête, avec Shackleton à la barre, gouvernant vers le nord-ouest dans la mesure permise par la glace. Venaient ensuite le *Dudley Docker*, avec Worsley, puis le *Stancomb Wills*, avec Hudson. Le chant rythmant la nage se mêlait aux cris des oiseaux et au bruit des glaçons

entrechoqués par la houle. À chaque coup d'aviron, les rameurs retrouvaient un peu de leur ancienne habileté.

Un quart d'heure plus tard, le Camp de la Patience avait disparu dans la confusion des glaces, sur l'arrière. Ce floe taché de suie, qui leur avait servi de prison pendant près de quatre mois, dont ils connaissaient si bien le moindre détail, qu'ils avaient fini par exécrer mais pour la conservation duquel ils avaient prié si souvent, appartenait déjà au passé. Ils se trouvaient désormais dans les embarcations… et cela seul comptait. Ils ne pensaient ni au passé ni à l'avenir, mais uniquement au présent qui leur commandait de souquer sur les avirons, pour s'éloigner, s'évader.

Au bout de trente minutes, ils entrèrent dans une partie de la banquise encore plus lâche et, à 14 h 30, ils avaient parcouru plus d'un mille. Leur route les conduisait vers un grand iceberg, à sommet plat, contre lequel la mer se brisait, au nord-ouest, projetant des embruns jusqu'à vingt mètres de haut.

En parvenant par son travers, ils prirent conscience d'un bruit profond et rauque qui s'enflait rapidement. Jetant les yeux par tribord, ils virent un flot de glaces tourbillonnantes, aussi large qu'une petite rivière, arrivant sur eux de l'est-sud-ouest. C'était une vague de marée, un courant remontant du fond de l'océan qui avait rencontré une masse de glace et la poussait à environ trois nœuds à l'heure.

Pendant un instant, ils n'en crurent pas leurs yeux. Puis Shackleton tourna le *James Caird* sur bâbord, en criant aux deux autres de le suivre. Les rameurs appuyèrent plus vigoureusement sur les avirons. Cependant, la glace gagnait sur eux. Ceux qui ne ramaient pas encourageaient les autres en scandant la cadence et en la battant du pied. Le *Dudley Docker*, le plus lourd à manœuvrer, faillit deux fois être rattrapé et échappa au dernier moment.

Au bout d'un quart d'heure, comme la force des rameurs commençait à faiblir, la vague de glace sembla perdre de son élan ; cinq minutes plus tard, elle avait disparu, aussi mystérieusement qu'elle était née. D'autres rameurs prirent la relève et Shackleton remit le cap au nord-ouest. Le vent tourna graduellement vers le sud-est, c'est-à-dire qu'il les poussa et favorisa leur avance.

Les embarcations furent mises à l'eau par 61°56' S et 53°56' O à l'orée de ce qui est appelé le détroit de Bransfield. Ce détroit, long d'environ 200 milles et large de 60, sépare la presqu'île de Palmer des Shetlands du

Sud et relie le passage de Drake à la mer de Weddell. Il est extrêmement dangereux.

Aujourd'hui encore, les Instructions nautiques américaines commencent le paragraphe le concernant en s'excusant de la « pauvreté » des informations. Il y existe, « croit-on », disent-elles, de forts courants variables, pouvant atteindre 6 nœuds, sur lesquels les vents n'ont guère d'effet, de sorte que s'y crée facilement ce que les marins appellent une « mer hachée » – vent et courant opposés – où se dressent de véritables murailles d'eau pouvant s'élever à trois mètres, comme dans un ressac, près d'une côte. Une mer de ce genre est terriblement périlleuse pour une embarcation.

En outre, le temps y est toujours très mauvais. À en croire certains rapports, le ciel serait couvert neuf fois sur dix. La neige y tombe en abondance et les tempêtes, qui commencent au milieu de février, deviennent de plus en plus fréquentes et violentes à mesure qu'approche l'hiver antarctique.

Les embarcations engagées dans ces parages dangereux étaient suffisamment robustes, mais, pour aborder des conditions aussi effroyables, elles auraient dû être au moins pontées. Le *Dudley Docker* et le *Stancomb Wills* étaient des canots en chêne solide, lourds, à l'arrière carré et à l'étrave relevée de 6,629 mètres, avec un maître-bau de 1,879 mètre ; ils avaient trois bancs, plus un petit revêtement à l'avant et à l'arrière. Ils pouvaient porter des mâts tronqués avec une voile, mais étaient avant tout conçus pour marcher à l'aviron. Ils ne présentaient qu'une seule différence : McNeish avait relevé la fargue du *Dudley Docker* d'environ 20 centimètres.

Le *James Caird* était une baleinière à l'arrière pointu, longue de 6,858 mètres, large de 1,830. Quoiqu'un peu plus grande que les deux autres embarcations, elle était plus légère, plus souple, à cause de ses matériaux. McNeish en avait surélevé la fargue d'environ 38 centimètres, de sorte que, même pleinement chargée, elle avait plus de soixante centimètres de franc-bord. Des trois, c'était donc elle qui pouvait le mieux tenir la mer.

Ces embarcations n'étaient pas surchargées. Le *Wills* transportait huit hommes, le *Docker*, neuf, et le *Caird*, onze. Dans des eaux moins tempétueuses et avec moins de matériel encombrant, elles auraient pu en recevoir au moins deux fois plus, mais les tentes et les sacs de couchage roulés occupaient une place disproportionnée. Il y avait aussi des caisses à

provisions et une certaine quantité d'objets personnels, de sorte que les hommes avaient de la peine à se caser.

Pendant tout l'après-midi, les trois embarcations firent de bons progrès vers le nord-ouest. Elles rencontrèrent des barrières de glace épaisses, mais pas assez pour leur interdire le passage. La nuit commença à tomber vers 17 heures. Shackleton dit aux autres de rester très près jusqu'à ce qu'un campement eût pu être découvert. Vers 17 h 30, ils trouvèrent un floe plat, large de quelque 200 mètres, que Shackleton jugea assez résistant pour les supporter. À cause de la houle, les embarcations ne purent être hissées qu'après une demi-douzaine d'essais. Tout fut achevé vers 18 h 15. Green installa son poêle, tandis que les autres montaient les tentes.

Le souper consista en 200 grammes de pemmican et deux biscuits par tête. À 20 heures, tout le monde se coucha, sauf les veilleurs. La journée avait été fatigante mais exaltante. Worsley estimait à 7 milles la distance parcourue vers le nord-ouest. Cela pouvait ne pas paraître impressionnant, mais le fait d'être enfin dans les embarcations constituait la réalisation d'un long rêve. Après avoir passé cinq mois et demi sur la glace, ils commençaient enfin « à s'aider eux-mêmes », comme le fit observer Macklin. Tous s'endormirent presque instantanément.

Vers 23 heures, Shackleton éprouva un malaise étrange, qui le fit s'habiller et sortir. La houle, remarqua-t-il, avait grossi et le floe tourné, de sorte qu'il recevait les vagues de plein fouet. Shackleton regardait depuis quelques instants seulement quand un bruit sourd se fit entendre. Le floe craqua sous ses pieds et sous la tente nº 4 où logeaient les six anciens habitants du gaillard d'avant.

Tout de suite, les deux parties du floe s'écartèrent, la tente s'écroula, il y eut un bruit de chute dans l'eau. Les hommes se dégagèrent de la toile.

— Il manque quelqu'un ! cria-t-on.

Shackleton se précipita vers la tente et commença à écarter la toile. Dans l'obscurité, il percevait une sorte de râle. Lorsqu'il eut enfin rejeté la toile, il aperçut une forme indistincte qui remuait dans l'eau : un homme dans son sac de couchage. Il se pencha pour saisir celui-ci et, par un effort prodigieux, le ramena sur la glace. Un instant plus tard, les deux parties du floe se heurtaient dans un choc violent.

Il s'agissait d'Ernie Holness, un des chauffeurs. Il était trempé mais vivant, et le temps manquait pour s'occuper de lui, car la fissure s'élargissait de nouveau, très rapidement cette fois, coupant les occupants

de la tente de Shackleton des hommes qui couchaient à bord du *Caird*. Une ligne fut jetée entre eux et, les marins, en halant, parvinrent à refermer la brèche. Le *Caird* fut hâtivement transbordé sur le fragment le plus large du floe et les hommes sautèrent derrière lui. Shackleton attendit que tous fussent en sécurité. Quand ce fut son tour de sauter, la brèche s'était rouverte. Il saisit la corde pour essayer de se rapprocher, mais, à lui seul, il ne réussit pas à lutter contre le courant qui emportait son morceau de floe. En moins de quatre-vingt-dix secondes, il avait disparu dans l'obscurité.

Pendant un temps qui parut une éternité, personne ne parla. Puis la voix de Shackleton se fit entendre :

— Poussez une embarcation à l'eau, ordonna-t-il.

Wild avait déjà donné l'ordre. Le *Wills* flotta. Six volontaires s'y embarquèrent et ramèrent dans la direction d'où venait la voix de Shackleton. Finalement ils distinguèrent sa silhouette, accostèrent son floe. Il sauta à bord.

Il ne pouvait plus être question de dormir. Le « Patron » fit allumer le poêle puis s'occupa de Holness qui tremblait lamentablement dans ses vêtements trempés. Il n'y en avait pas de secs à lui donner. Pour l'empêcher de geler, Shackleton lui ordonna de se mouvoir sans arrêt. Pendant le reste de la nuit, le veilleur accompagna Holness dans cette promenade forcée, entendant tomber les cristaux de glace des vêtements. Le chauffeur ne cessa de grommeler, non parce qu'il était trempé, mais parce qu'il avait perdu son tabac dans sa chute.

2

Le 10 avril, à 5 heures, le jour commença à poindre. L'aube ne parut pas encourageante : un ciel couvert, une atmosphère brumeuse, une forte brise d'est, avec des chutes de neige intermittentes. Ni l'île de Clarence ni celle de l'Éléphant ne furent aperçues ; Worsley estima qu'elles se trouvaient à une distance comprise entre 30 et 40 milles, au nord.

Shackleton donna l'ordre de lancer les embarcations.

Un mauvais ressac faisait embarder les bateaux et rendait difficile la manœuvre des avirons. Cependant, une heure plus tard, ils se trouvaient dans un espace de mer libre si large qu'ils apercevaient à peine la banquise de chaque bord, ce qui était un spectacle bien réconfortant après n'avoir eu, pendant plus d'un an, que de la glace où poser les yeux. Shackleton fit transmettre l'ordre de hisser les voiles.

Le *Caird* en gréait deux, plus un petit foc. Le *Docker* n'avait qu'une voile à bourcet, et le *Wills* une voile unique, très petite, avec un foc. Ils n'étaient donc pas faits pour naviguer de conserve et ce fut bien vite évident. Le *Caird* serra le vent et gagna rapidement sur l'avant. Le *Docker* était un peu plus rapide que le *Wills*, mais pas de beaucoup ; le *Caird* n'eut donc d'autre ressource que de courir des bords pour ne pas prendre trop d'avance.

Au milieu de la matinée, les embarcations arrivèrent sur une ligne de glace fort compacte, qui suivait apparemment le courant. Les embarcations longèrent cette barrière et ne découvrirent de passage qu'un peu après 11 heures.

Les hommes comprirent aussitôt qu'ils devaient avoir atteint l'océan. C'était le jour dont ils rêvaient depuis l'époque déjà lointaine de leur

premier camp, mais la réalité différait énormément de ce qu'ils avaient imaginé. À peine eurent-ils quitté l'abri de la barrière qu'ils sentirent la pleine force du vent et subirent les assauts de la mer de nord-est. Ils gouvernèrent au nord-nord-est sous les embruns qui les couvraient. Des rafales glacées les balayaient, et ils en souffraient encore plus parce qu'ils n'avaient pas dormi la nuit précédente. À bord du *Docker*, Orde-Lees et Kerr, affalés sur les sacs de couchage, étaient torturés par le mal de mer.

Les hommes ne se plaignaient pourtant pas. À deux douzaines de milles au nord, ils le savaient, il y avait une terre dont ils se rapprochaient constamment. Au déjeuner, Shackleton permit la distribution d'une ration de biscuits, de pemmican, et de six morceaux de sucre.

Cependant, au début de l'après-midi, le vent forcit beaucoup et les embarcations firent eau à un rythme alarmant. Pendant plus d'une heure, Shackleton continua vers le nord-est, espérant que les bateaux supporteraient bien l'épreuve, mais, vers 14 heures, il comprit que c'était folie, et ordonna de revenir à l'abri de la banquise.

Les embarcations mirent cap au sud, atteignirent le bord du pack en quelques minutes et se dirigèrent vers l'ouest, cherchant un floe où aborder. Le seul qu'ils trouvèrent fut ce que Worsley appela un « floe-iceberg », une masse épaisse de glace bleue sous pression, offrant une surface d'une trentaine de mètres carrés et s'élevant, par endroits, à 4,50 mètres au-dessus de l'eau. Il flottait isolément et dérivait manifestement depuis très longtemps. La mer l'avait rongé autour de sa ligne de flottaison, l'entourant d'une corniche de glace pourrie.

Les périls de la nuit précédente restaient présents à la mémoire de Shackleton. Les hommes passeraient donc la nuit dans les embarcations. Ils accostèrent le floe, y plantèrent des avirons et s'y amarrèrent.

Mais, en quelques minutes, le vent forcit du nord-est, et la mer se creusa. Les embarcations s'entrechoquèrent, menaçant d'arracher les avirons qui les attachaient au floe. En outre, la brise balayait la neige de la surface pour la leur jeter au visage. Au bout d'une demi-heure, Shackleton comprit que, si les hommes devaient dormir, et il le fallait, une solution s'imposait : camper sur la glace. Il en donna l'ordre à contrecœur.

Les embarcations accostèrent. La moitié des hommes débarqua sur l'iceberg. Les approvisionnements et le matériel furent rapidement transbordés. Pour les canots eux-mêmes, ce fut une dure épreuve. La corniche, autour du floe, était escarpée et dangereuse, s'élevant de 1,50

mètre presque à la verticale. Il fallut donc hisser les embarcations sur une pente très inclinée.

Pour le *Wills*, il n'y eut pas d'incidents. Le *Docker* se trouvait à mi-hauteur, quand la corniche céda. Bill Stevenson, un des chauffeurs, tomba à l'eau. Une demi-douzaine de mains le repêchèrent aussitôt. Lors du hissage du *Caird*, la corniche cassa encore. Shackleton, Wild et Hurley eurent juste le temps de s'accrocher à la baleinière.

À 15 h 30, les embarcations étaient enfin en sécurité, mais les hommes n'en pouvaient plus. Ils n'avaient pas dormi depuis trente-six heures. Leurs mains, ayant perdu l'habitude des avirons, étaient couvertes d'ampoules et un peu gelées. Les embruns les avaient trempés ainsi que leurs sacs de couchage.

Mais une seule chose comptait : dormir. Après avoir mangé du pemmican froid, deux morceaux de sucre et bu un peu de lait, ils se glissèrent, tout habillés, dans les sacs. Dans un dernier effort, avant de clore les paupières, quelques-uns résumèrent les événements de la journée dans leur journal.

« Selon moi, nota Worsley, nous avons parcouru aujourd'hui 10 milles (au nord-ouest) et cette forte brise d'est doit nous entraîner très à l'ouest. »

Hurley exprima l'idée qui dominait certainement tous les esprits :

« Fasse Dieu que ce floe reste entier pendant toute la nuit ! »

Par quelque miracle, il le resta, mais ils sentirent, bien avant l'aube, que quelque chose de grave se passait. L'aube leur offrit un spectacle terrifiant.

Le vent avait pris la force de la tempête au cours de la nuit et une énorme quantité de glace dérivait sur eux, venant du nord-est. Elle s'étendait, compacte, jusqu'à l'horizon, dans toutes les directions. Des morceaux d'icebergs et de floes, d'une innombrable variété de formes, couvraient la surface de la mer. Des lames, hautes de 9 mètres, venant du nord-ouest, écartées d'un demi-mille, se propageaient à travers le pack. Elles soulevaient leur floe à une hauteur apparemment vertigineuse puis le laissaient retomber dans des vallées où l'horizon disparaissait. Un fracas continuel emplissait l'atmosphère : hurlements du vent, tumulte des vagues qui brisaient, incessant grondement et grincement de la glace.

À cause de ses dimensions, leur iceberg dérivait plus lentement que le reste du pack ; celui-ci l'assaillait de tous les côtés, tandis que la houle le rongeait peu à peu. Périodiquement, des fragments s'en détachaient ou en étaient arrachés et, sous chaque choc, il frémissait d'une manière sinistre.

C’était exactement la situation que Shackleton avait redoutée depuis l’apparition de la houle au Camp de la Patience. L’iceberg se disloquait sous leurs pieds, il pouvait se fendre ou chavirer d’un moment à l’autre. Impossible de mettre les embarcations à l’eau : elles eussent été écrasées en quelques secondes. La scène exerçait une sorte de fascination épouvantable. Tous avaient pleine conscience qu’ils pouvaient être précipités à tout instant à la mer, où ils seraient écrasés, noyés ou gelés. Pourtant, la grandeur du spectacle les frappait. Certains, en le contemplant, cherchaient inutilement des mots pour l’exprimer. Macklin pensa aux vers de Tennyson dans *La Mort d’Arthur* :

> …Jamais je n’ai vu miracle si grandiose
> Et jamais ne le reverrai, ici ou ailleurs,
> Même si je devais vivre trois vies…

Shackleton grimpa sur un monticule, haut d’environ 4 mètres, au bord du floe. Ici et là, très loin, une ligne ou une tache sombre révélaient la présence d’un chenal ou d’un espace d’eau libre. Le seul espoir était qu’une de ces ouvertures parvînt jusqu’à l’iceberg pour leur permettre de s’échapper. Mais si l’une d’elles approchait, elle virait d’un bord ou de l’autre, ou disparaissait parce que la glace se refermait. Ils attendirent… 8, 9, 10 heures. Les embarcations étaient prêtes depuis l’aube et le matériel disposé pour être embarqué sans délai.

Les hommes ne quittaient pas des yeux Shackleton. Vu par en dessous, la ligne volontaire de son menton s’accentuait, mais les cernes de ses paupières trahissaient sa tension intérieure. De temps à autre, il criait à ses camarades de se préparer. Une chance se présentait. Tous couraient aux embarcations. Mais, peu après, Shackleton secouait la tête : c’était un faux espoir.

Pendant ce temps, la mer détruisait méthodiquement leur iceberg, morceau par morceau. Vers la fin de la matinée, une énorme lame en arracha un fragment de 6 mètres, laissant derrière elle une surface à demi submergée. L’eau accrut la pression exercée sur l’iceberg en empêchant celui-ci de se soulever naturellement à la houle. Il fallait s’attendre à le voir se fendre horizontalement, tandis que tout le haut serait emporté.

Midi vint. L’iceberg était plus petit, mais la glace restait aussi proche. La houle semblait avoir plutôt augmenté. Des rations de traîneau furent distribuées. Les hommes les mangèrent debout, par petits groupes, en causant tranquillement. À 13 heures, une crainte affreuse les envahit : si la

nuit survenait avant que la situation n'eût changé ? L'iceberg ne durerait certainement pas jusqu'au lendemain matin. Ils seraient précipités à l'eau pendant l'obscurité.

Ils lancèrent quelques pauvres plaisanteries à ce sujet, essayant de se résigner ou, tout au moins, de ne plus y penser. Greenstreet prit son journal et écrivit :

« Nous connaissons des moments bien pénibles, tandis que notre iceberg est durement secoué, il… »

La phrase ne fut pas achevée : Greenstreet n'avait vraiment pas le cœur à écrire.

Un peu avant 14 heures, alors qu'il restait seulement trois heures de jour, un calme étrange régna dans le groupe. Plusieurs chenaux d'eau libre étaient passés à leur vue, mais trop loin. Shackleton en observait un nouveau qui approchait du nord, mais personne ne croyait que ce serait vraiment leur chance.

Soudain, un cri s'éleva. Un espace s'ouvrait dans la direction opposée. Tous se retournèrent et se figèrent, refusant d'en croire leurs yeux. La glace s'écartait mystérieusement, comme sous l'effet d'une force invisible. Des remous se manifestaient. Un courant, remontant sans doute des profondeurs, venait de surgir sous le floe. Les hommes montraient l'eau libre avec des gestes de forcenés.

— Lancez les embarcations ! Embarquez le matériel au plus vite ! cria Shackleton en descendant précipitamment de son perchoir.

Les hommes tirèrent les canots au bord du floe et les poussèrent presque verticalement dans la mer, à un mètre cinquante au-dessous. Les approvisionnements furent chargés en toute hâte. Il y eut un moment difficile lorsque la glace, en se soulevant, menaça de faire chavirer le *Docker*, mais l'accident fut évité de justesse. Cinq minutes plus tard, tout le monde était à bord.

Ils gagnèrent le centre de la surface libre et en aperçurent une autre, séparée par une mince barrière de glace qu'ils brisèrent. Alors le pack, à sa manière imprévisible, commença à se désagréger rapidement, laissant une ample marge de mer.

Jusque-là, ils avaient avancé vers Clarence ou vers l'île de l'Éléphant, sans préciser laquelle. C'étaient les terres les plus rapprochées. Au départ du Camp de la Patience, Clarence se trouvait à 39 milles, presque droit au nord. En gouvernant au nord-ouest, ils en étaient venus à 25 milles au sud-

sud-ouest, estimait Worsley. Mais la dernière observation datait de deux jours et, dans cet intervalle, les forts vents d'est avaient dû les déhaler fortement vers l'ouest. De plus, l'espace d'eau libre le plus vaste s'étendait désormais vers le sud-ouest, c'est-à-dire vers l'île du Roi George, distante d'environ 80 milles. Shackleton prit sa décision : ils renonceraient à Clarence et à l'Éléphant et profiteraient du vent pour atteindre l'île du Roi George.

De toute façon, c'était une destination bien préférable. Clarence et l'Éléphant, autant que Shackleton le sût, n'avaient jamais été visitées. En revanche, de l'île du Roi George, une progression d'île en île, où le plus long parcours serait de 19 milles, les conduirait à l'île de la Déception, à une centaine de milles au-delà. Les vestiges d'un cratère volcanique y constituaient un excellent port où des baleiniers venaient relâcher fréquemment. Il y existait aussi un dépôt de vivres à l'intention des naufragés, mais, fait encore plus important, les baleiniers y avaient construit une grossière petite chapelle. Même si aucun navire ne se présentait, Shackleton avait la conviction qu'il pourrait, avec la charpente de cette chapelle, construire un bateau assez grand pour les porter tous.

Ils gouvernèrent au sud-ouest pendant l'après-midi. Vers 15 h 30, Shackleton fit hisser les voiles. Une fois de plus, les inégalités de marche se manifestèrent. Le *Wills* ne cessa de s'éloigner vers l'arrière. Au bout d'un moment, Shackleton s'abrita derrière un iceberg et cria à Worsley d'aller chercher le *Wills*. Le *Docker* mit près d'une heure à remonter dans le vent, à prendre l'autre canot en remorque et à le ramener.

La nuit tombait rapidement quand les trois embarcations se trouvèrent réunies. Shackleton craignait des collisions avec la glace. Les voiles furent rentrées et les avirons bordés. À la dernière lueur du jour, ils découvrirent un floe et s'en approchèrent. Mais il ne pouvait être question d'y camper. Deux leçons avaient suffi à Shackleton et il comptait bien ne plus jamais s'établir sur la glace. Seul, Green débarqua avec son poêle pour préparer une soupe de phoque et faire chauffer un peu de lait. Les hommes mangèrent dans les embarcations.

Le repas terminé, ils poussèrent au large. Les trois canots s'amarrèrent les uns aux autres, le *Docker* en tête, puis ils se mirent à ramer, très lentement, vers le sud-ouest, deux hommes à chaque aviron. D'autres s'installèrent comme guetteurs à l'avant pour suivre la bordure du pack et demeurer à son abri, tout en évitant les icebergs ou les grands floes,

capables de les écraser. Il neigeait alors, de gros flocons qui collaient et fondaient. L'inconfort des veilleurs s'en trouva augmenté.

Les hommes se relayaient très souvent aux avirons : c'était la seule façon de se réchauffer. Les autres faisaient ce qu'ils pouvaient pour maintenir leur circulation. Il n'était pas question de dormir, la place manquant pour s'étendre. Les approvisionnements emplissaient le fond, laissant à peine la place où mettre les pieds. Les sacs de couchage et les tentes encombraient l'avant. Les bancs de rameurs ne présentaient aucune place superflue. Il ne restait qu'un étroit emplacement, au centre, où les hommes qui n'étaient pas en service s'entassaient, serrés les uns contre les autres pour se réchauffer.

Continuellement, de soudaines éruptions d'eau, accompagnées d'un bruit semblable à celui d'une soupape de vapeur qui se soulève, signalèrent le voisinage de baleines, qui devinrent la principale cause de souci au cours de cette longue nuit noire. On en avait vu des centaines faire chavirer des floes en remontant à la surface pour respirer et l'on pouvait se demander si ces animaux étaient capables de faire la différence entre le dessous d'un floe et le fond blanc des embarcations.

Vers 3 heures du matin, un cri quasi dément d'Hudson électrisa tout le monde :

— Un feu ! Un feu !

Il indiquait le nord-ouest. Chacun se dressa pour regarder dans cette direction. L'excitation ne dura que pendant un instant cruel, jusqu'à ce que, bien réveillés, ils comprissent l'absurdité de ce cri. Ils se rassirent en maudissant la stupidité d'Hudson, qui venait inconsidérément d'éveiller en eux un vain espoir. Hudson insista et se désola de ce que personne ne voulût le croire.

Le ciel commença à s'éclaircir vers 5 heures. Bientôt, l'aube du 12 avril déploya sa splendeur à l'horizon. Le soleil monta dans un azur sans nuages et sa seule apparition sembla transformer l'aspect des choses. Ils accostèrent un large floe où Green sauta pour faire chauffer une soupe de phoque et du lait. Après le petit déjeuner, ils firent route vers le sud-ouest dans des conditions idéales, à travers de vastes espaces d'eau libre, bordés pas des glaces où étaient couchés des centaines de phoques.

Vers 10 h 30, Worsley prit son sextant. S'adossant au mât du *Docker*, il releva un point, le premier depuis qu'ils avaient quitté le Camp de la Patience. Il répéta l'opération à midi et les embarcations s'arrêtèrent, dans l'attente du résultat. Tout le monde se tourna vers Worsley pendant qu'il

effectuait ses calculs, afin de surprendre son expression quand il tracerait ses droites. Il lui fallut plus longtemps que d'habitude et cette expression fut celle de l'étonnement. Il refit ses calculs, l'étonnement grandit encore. Enfin, il leva la tête. Shackleton avait accosté le *Docker* au *Cairn* et Worsley lui montra la position : 62°15' Nord, 53°07' Ouest.

Ils se trouvaient à 124 milles presque droit à l'est de l'île du Roi George et à 61 milles au sud-est de Clarence… soit à 22 milles plus loin de la terre que trois jours auparavant, quand ils avaient quitté le Camp de la Patience !

3

Ils avaient constamment gouverné vers l'ouest avec de forts vents d'est pour les pousser… pourtant, ils s'étaient écartés dans la direction opposée. Ils étaient à 20 milles à l'est de leur point de départ et à 50 du point qu'ils croyaient avoir atteint.

Certains refusèrent simplement d'y croire. Cela ne pouvait être ; Worsley avait commis quelque erreur. Mais une troisième observation, faite au début de l'après-midi, confirma le fait : l'île de Joinville, perdue de vue quinze jours auparavant, se situait alors seulement à 80 milles.

Un courant inconnu et non décelable les avait entraînés vers l'est, et sa force était telle qu'il les avait fait remonter dans des vents soufflant en tempête !

Continuer vers l'île du Roi George, c'était aller en sens inverse de ce courant. Aussi, pour la troisième fois, Shackleton annonça un changement de destination : ce serait la baie de l'Espérance, à l'extrémité de la presqu'île de Palmer, au-delà de l'île de Joinville, à environ 130 milles. Les embarcations mirent le cap au sud. Les hommes gardèrent un silence presque absolu. Ils étaient las et découragés, leur espoir d'atterrir prochainement venant de s'évanouir.

À la fin de l'après-midi, le vent força du nord-nord-ouest. De la glace hachée fut rencontrée ; Shackleton estima qu'elle pouvait être fort dangereuse pendant la nuit. Il donna l'ordre de mettre en panne. Worsley proposa de continuer à l'aviron, mais Shackleton refusa. Ils essayèrent de trouver un floe afin de s'y amarrer pour la nuit, mais il n'y en avait pas d'assez grand pour recevoir Green et son poêle. Le *Docker* s'embossa enfin

sur un petit, avec, derrière lui, le *Wills*, puis le *Caird*. La houle rendit l'opération très difficile et la prolongea pendant une heure.

Dans chaque embarcation, on étendit les tentes. Avec beaucoup de difficultés, les petits réchauds Primus furent allumés pour faire chauffer du lait. Ils le burent bouillant, serrés les uns contre les autres au-dessous des tentes que le vent faisait claquer. Ils savouraient ce moment de chaleur lorsqu'une nouvelle menace se manifesta : de gros blocs de glace contournèrent le floe, arrivant sur les embarcations. Écartant les tentes, les hommes s'armèrent d'avirons et de gaffes pour refouler ou contenir ces blocs. La lutte risquait de durer toute la nuit quand, vers 21 heures, en l'espace de quelques minutes, le vent sauta au sud-ouest. Aussitôt, le floe cessa de constituer un abri et devint un danger. Shackleton cria de pousser et les hommes sortirent précipitamment les avirons. Tout se déroula si vite et le vent prit une telle violence que le *Docker* ne put larguer l'amarre qui l'attachait au floe et dut la couper. Ils se dégagèrent à grand-peine.

De gros flocons de neige recommencèrent à tomber. La température baissa également, la brise soufflant du pôle. Bientôt, la mer se couvrit de plaques gommeuses qui allaient donner de la « glace en crêpes ».

Shackleton ordonna au *Docker* de prendre la tête. Le *Caird* s'amarra derrière lui et le *Wills* prit la file. Deux avirons furent bordés sur le *Docker* pour tenir les embarcations debout au vent et les empêcher de s'aborder entre elles. À 22 heures, ce dispositif était en place.

Pour la seconde nuit consécutive, il fut impossible de dormir, bien que quelques hommes se serrassent les uns contre les autres, dans l'espoir de se réchauffer suffisamment pour parvenir à somnoler. Mais le froid était rigoureux. Les thermomètres d'Hussey étant empaquetés, aucune lecture ne put être faite. Shackleton estima la température à 4°F au-dessous de zéro (− 20°C). Les naufragés entendirent même l'eau geler. La neige faisait un petit bruit en tombant sur la glace neuve et celle-ci craquait en se soulevant à la houle.

Comme les hommes demeuraient presque immobiles, leurs vêtements gelèrent aussi, non seulement parce qu'ils avaient été mouillés par des embruns et la neige, mais aussi parce qu'ils étaient imprégnés des excrétions du corps depuis six mois. Dès que quelqu'un changeait de position, même légèrement, sa peau entrait en contact avec quelque endroit non chauffé de ses vêtements. Les hommes essayaient de ne pas remuer, mais c'était impossible. La fatigue, le manque de nourriture, les soucis les

avaient tellement affaiblis que plus ils s'efforçaient de ne pas bouger plus ils tremblaient – et ce tremblement les maintenait éveillés. Mieux valait manœuvrer les avirons. À bord du *Caird*, Shackleton se demanda si quelqu'un survivrait à cette nuit.

Cent fois, l'heure fut demandée à Worsley. Cent fois, il chercha, sous sa chemise, le chronomètre qu'il avait suspendu à son cou pour le garder au chaud. L'approchant de ses yeux, il le lisait à la lueur de la lune qui brillait entre de minces nuages. Finalement, cela devint une sorte de jeu cruel : voir qui tiendrait le plus longtemps avant de redemander l'heure. Quand quelqu'un succombait à la tentation, tous les visages se tournaient vers Worsley pour attendre la réponse.

Enfin, l'aube parut. Elle éclaira des joues creuses et blêmes, des yeux rouges sous l'effet des embruns et du manque de sommeil. Les barbes, mélangées de neige, n'étaient que des masses glacées. Shackleton explora ces visages pour répondre à la question qui l'inquiétait le plus : combien de temps tiendraient-ils encore ? Certains semblaient au bord de l'effondrement physique, d'autres montraient une volonté persistante de résister jusqu'au bout. Au moins, tous avaient survécu à la nuit.

Un peu après le lever du soleil, le vent sauta au sud-est et fraîchit considérablement. Shackleton cria à Worsley de l'accoster. Après une brève conférence, tous deux annoncèrent que, pour la quatrième fois, la destination changeait. À cause de ce vent du sud-est, ils allaient se diriger sur l'île de l'Éléphant, située à 100 milles au nord-ouest… en priant pour que la brise se maintînt jusqu'à leur arrivée.

Les approvisionnements furent redistribués pour désencombrer le *Wills*, puis les embarcations hissèrent les voiles, le *Caird* en tête. Elles avancèrent parmi les floes, des hommes, penchés à l'avant, essayant d'écarter ceux-ci. Pourtant, les collisions furent nombreuses et le *Caird* eut même la coque enfoncée sous un choc particulièrement violent. Par bonheur, ce fut au-dessus de la ligne de flottaison, mais Shackleton ordonna de diminuer la toile pour éviter d'autres accidents.

Les Primus furent de nouveau allumés pour chauffer une ration de lait. Shackleton autorisa même les hommes à manger tout ce qu'ils voudraient pour les aider à lutter contre le froid et le manque de sommeil. Certains n'en profitèrent pas, parce qu'ils avaient le mal de mer. À cet égard, Orde-Lees était le plus mal en point, ou du moins, se plaignait le plus, sans éveiller d'ailleurs la moindre sympathie. Depuis qu'ils se trouvaient dans les

embarcations, Orde-Lees ne participait pas à l'effort général. Quand venait son tour de ramer, il demandait à Worsley de l'en exempter, déclarant qu'il était trop malade ou qu'il ne savait pas assez bien manier un aviron. Comme à l'habitude, Worsley ne montrait pas la rigueur nécessaire ; d'ailleurs, les volontaires ne manquaient pas. Chaque fois qu'Orde-Lees fut tout de même contraint à prendre sa place, il manifesta une telle inaptitude qu'on le releva promptement. Injures ou menaces n'exerçaient aucun effet sur lui. Il ne semblait même pas les entendre. Quand Shackleton permit de manger à satiété, les hommes du *Docker* le firent sous le nez d'Orde-Lees, dans l'espoir que cela le rendrait plus malade encore.

Vers 11 heures, le pack s'éclaircit, quoiqu'il restât de vaste espaces de glace neuve. En un certain point, celle-ci était couverte de milliers de poissons, longs d'une quinzaine de centimètres, tués sans doute par un courant froid. Des fulmars et des pétrels des neiges piquaient sans trêve pour s'en nourrir.

Le vent forcissait toujours. À la fin de la matinée, il atteignait presque la tempête, poussant les embarcations à une vitesse remarquable.

Juste avant midi, elles sortirent du pack et entrèrent dans la mer libre. Les hommes eurent alors un spectacle qui leur coupa le souffle. La houle de nord-ouest, jusque-là freinée par la glace, avançait vers eux dans toute sa puissance. Quelques minutes plus tard, ils abordaient la pente d'une montagne liquide, longue de près de 500 mètres. Au sommet, le vent hurlait, pulvérisant des embruns, étirant l'écume en longues traînées blanches. Puis ils descendirent dans la vallée et commencèrent l'escalade de la montagne suivante. Le cycle se répéta, dès lors, indéfiniment. Le pack ne tarda pas à être perdu de vue et les vagues dissimulèrent fréquemment les embarcations les unes aux autres.

Ils venaient, en quelque sorte, d'émerger dans l'infini. Tout un océan désolé s'offrait à eux. Shackleton se rappela les vers de Coleridge :

> Seul, seul, tout, tout seul,
> Seul sur une mer immense, immense.

Eux-mêmes présentaient un spectacle fort pitoyable : trois petits bateaux, remplis des vestiges de ce qui avait été une fière expédition et transportant vingt-huit hommes à bout de forces qui tentaient un ultime et quasi ridicule effort pour survivre. Cette fois, il n'y aurait aucun retour possible, tous le savaient.

Bien qu'ils avançassent rapidement, ce n'était pas sans peine. Le *Docker* et le *Wills* embarquaient de l'eau continuellement. Leurs hommes faisaient face à l'arrière et recevaient le vent en plein visage, parce que, dans la position inverse, ils auraient reçu les embruns qui sautaient par-dessus l'étrave.

Dans l'après-midi, le vent fraîchit encore ; Shackleton fit prendre un second ris et navigua ainsi jusqu'au soir. Au coucher du soleil, Worsley approcha du *Caird*, demandant avec insistance de continuer. Shackleton refusa catégoriquement. Il était déjà difficile de garder les embarcations groupées dans la journée, de nuit cela serait impossible. Il rejeta même la proposition de poursuivre à l'aviron.

Leur seule chance de parvenir en sécurité, Shackleton en avait la conviction, consistait à rester ensemble. Le *Caird* et le *Wills* dépendaient largement de Worsley pour leur navigation et Shackleton se rendait bien compte qu'il fallait constamment surveiller le *Wills*. Non seulement c'était, des trois embarcations, celle qui tenait le moins bien la mer, mais Hudson, qui la commandait, faiblissait visiblement, aussi bien physiquement que moralement. Si le *Wills* se séparait des autres, ce serait sa perte certaine.

Il décida donc de passer la nuit à la cape. Le *Docker* reçut l'ordre de confectionner une ancre flottante, tandis que le *Caird* et le *Wills* s'amarraient derrière lui, dans cet ordre. Avec des doigts gourds, Worsley, Greenstreet et McLeod lièrent trois avirons et tendirent des morceaux de toile entre eux. Ils y fixèrent alors un long filin et jetèrent le tout à l'eau. Cette ancre flottante devait tenir les bateaux debout au vent pendant qu'ils dériveraient. Puis les équipages s'installèrent pour attendre le jour.

La nuit fut terrible. Dès que l'obscurité s'épaissit, le vent forcit et la température baissa, probablement jusqu'aux environs de − 8°F (− 24°C). Il faisait si froid que la mer gelait dès qu'elle passait par-dessus la fargue. Très vite, il devint manifeste que l'ancre flottante ne réaliserait qu'imparfaitement l'espoir mis en elle. Dans les creux, les embarcations tombaient en travers et embarquaient alors beaucoup d'eau. La plupart des hommes essayèrent de s'abriter avec la toile des tentes, mais le vent l'arrachait constamment.

À bord du *Caird*, on parvint à aménager, parmi les sacs de couchage, un espace où quatre hommes purent s'entasser et essayer de dormir par relèves. Sur le *Docker*, les hommes durent rester assis, serrés les uns contre les autres, avec les pieds entre les caisses de provisions. L'eau qui embarquait

s'amoncelait au fond et les hommes, portant pour la plupart des souliers en feutre, eurent les pieds trempés. Ils firent leur possible pour écoper, mais gardèrent toujours de l'eau jusqu'au-dessus des chevilles. Pour empêcher les orteils de geler, ils ne cessaient de les agiter, espérant que la douleur éprouvée continuerait, car sa disparition eût signifié une gelure. Mais, pour poursuivre ce mouvement, il leur fallut une extrême concentration d'esprit ; il eût été si facile de s'arrêter, tout simplement.

Comme les heures passaient, aggravant leur agonie, les hommes du *Docker* réagirent par l'unique arme dérisoire encore en leur possession : les injures. Ils maudirent tout : la mer, le bateau, les embruns, le froid, le vent, et souvent eux-mêmes, mais c'était une sorte de prière pour être délivrés de tant de misère. Ils injurièrent surtout Orde-Lees, qui s'était approprié l'unique vêtement ciré et refusait de le rendre. De même, il avait chassé Marston de l'endroit le plus confortable du bateau et n'en voulait plus bouger, indifférent à toutes les insultes. Finalement, Marston alla s'asseoir à l'arrière, près de Worsley qui tenait la barre. Pendant un temps, il n'y eut que le sifflement du vent dans le gréement, puis Marston exhala sa rage en chantant une chanson, puis une autre, et se mit à en répéter indéfiniment une troisième dont le refrain était :

Twankedillo, Twankedillo,
Et une paire de cornemuses
Faites de saule vert.

Toute la nuit, les hommes furent tourmentés par le besoin d'uriner. C'était incontestablement un effet du froid, aggravé, pensèrent les deux médecins, par le fait qu'ils étaient trempés en permanence et absorbaient donc de l'eau par la peau. En tout cas, il leur fallait abandonner l'abri précaire de la tente pour gagner le bord sous le vent. Beaucoup souffraient également de diarrhée, à cause du pemmican cru. Ils devaient s'asseoir sur la fargue, en s'accrochant énergiquement à un morceau de gréement, tandis que la mer glacée les arrosait par en dessous.

Les conditions furent particulièrement mauvaises à bord du *Wills*, où l'eau montait parfois jusqu'aux genoux. Le petit matelot Wally How n'arrivait pas à chasser de son esprit la pensée qu'un épaulard ferait probablement chavirer le canot. Stevenson, le chauffeur, se cachait périodiquement la figure dans ses mains et pleurait. Blackboro, qui avait insisté pour porter des souliers en cuir et non en feutre, afin de préserver ceux-ci pour des marches éventuelles, eut les pieds complètement privés de

vie au bout de quelques heures. Hudson, qui tenait la barre depuis soixante-douze heures, ressentit dans la fesse gauche une douleur qui devint de plus en plus vive, tandis que cette fesse enflait. Il dut essayer de ne s'asseoir que sur l'autre, mais les mouvements du bateau le mirent à la torture. Il souffrait aussi de gelures aux mains.

Le filin reliant le *Caird* au *Wills* ne cessait de se tendre et de se détendre, et une épaisse couche de glace finit par s'y accumuler. La vie des huit hommes du *Wills* dépendait de ce filin. S'il cassait, comme cela paraissait quasi certain, l'embarcation tomberait en travers et serait engloutie avant que les hommes eussent le temps de hisser la voile gelée.

Tous les canots étaient recouverts de glace, mais le *Wills* s'en trouvait plus alourdi que les autres. Les vagues s'y déversaient, roulant sur les sacs de couchage, à l'avant, et s'y congelant. Au moins toutes les demi-heures, il fallait envoyer quelqu'un à l'avant pour casser la glace qui se formait autour de l'étrave et menaçait de les faire sombrer.

Nouvelle torture : la soif. Ils avaient quitté le pack si brusquement qu'ils n'avaient pu prendre de la glace pour la faire fondre. Ils n'avaient rien bu depuis le matin précédent : leur bouche était sèche, leurs lèvres enflées et crevassées. Certains, essayant de manger, ne purent avaler, et la faim leur donna le mal de mer.

4

Le vent commença à mollir vers 3 heures du matin. À 5 heures, il ne soufflait plus qu'une légère brise. La mer se calma graduellement. Le ciel s'éclaircit et, finalement, le soleil monta, teintant d'abord d'un rose inoubliable la brume qui couvrait l'horizon, et y allumant bientôt des flammes d'or.

C'était plus qu'une aurore ordinaire. Elle semblait aussi se lever dans leur âme en y insufflant une vie nouvelle. Les innombrables misères de la nuit s'évanouissaient.

Quand le soleil fut assez haut, ils aperçurent les pics de l'île de Clarence par tribord avant, puis, un peu plus tard, l'île de l'Éléphant, la Terre promise, droit devant, à une trentaine de milles. Dans la joie du moment, Shackleton appela Worsley pour le féliciter de la façon dont il avait navigué, et Worsley, raidi de froid, embarrassé, détourna les yeux avec confusion.

Ils devaient atterrir au soir, à condition de ne pas perdre un instant. Shackleton, impatient, donna l'ordre de remettre en route immédiatement. Mais ce n'était pas aussi simple. La lumière du jour révélait les dommages causés par la nuit. Plusieurs visages portaient les hideux cercles des gelures et presque tout le monde était affligé de furoncles causés par l'eau salée, qui donnaient, en éclatant, une substance grise, semblable à du lait caillé. Du *Wills*, McIlroy cria à Shackleton que les pieds de Blackboro étaient probablement gelés, car il ne parvenait pas à y rétablir la circulation. Shackleton, lui-même, était hagard. Sa voix, si forte et claire à l'ordinaire, avait pris un accent rauque sous l'effet de la fatigue. La glace couvrait le *Docker* et le *Wills*, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ; il fallut plus d'une

heure pour faire tomber ce revêtement et rendre les deux canots capables de naviguer.

Pour rentrer l'ancre flottante, Cheetham et Holness se penchèrent à l'étrave du *Docker* et essayèrent de défaire le nœud glacé avec des doigts si gourds qu'ils pouvaient à peine les remuer. Pendant l'opération, une lame souleva le *Docker*, puis le laissa retomber. Holness n'écarta pas sa tête à temps et l'ancre lui cassa deux dents. Des larmes coulèrent dans sa barbe et y gelèrent. Les deux hommes renoncèrent enfin à défaire le nœud, le coupèrent et ramenèrent à bord l'ancre et la glace qui la couvrait.

Les avirons étaient gelés, il fallut les dégager. Les hommes essayèrent d'en faire tomber le revêtement de glace, mais deux demeurèrent si glissants qu'ils filèrent par les tolets. Le *Caird* réussit à en repêcher un, mais l'autre fut perdu.

Les embarcations firent route à 7 heures. Une ration de pâte de noix et de biscuits fut distribuée ; cependant, la soif était alors si intense que peu purent en avaler. Shackleton leur suggéra de mâcher de la viande de phoque pour en absorber le sang. Des morceaux furent partagés. Au bout de quelques minutes, l'effet désiré fut obtenu. Mais, en voyant ses hommes manger avec voracité, Shackleton comprit que le stock s'épuiserait vite. Il ordonna qu'on ne distribue la viande de phoque que si la soif semblait menacer la raison de l'un d'entre eux.

Les voiles furent hissées et les avirons bordés simultanément. Ils gouvernèrent sur la pointe occidentale de l'île de l'Éléphant pour compenser la petite brise de sud-ouest qui soufflait.

À bord du *Docker*, Macklin et Greenstreet se déchaussèrent et constatèrent qu'ils avaient les pieds gelés, le second plus gravement que le premier. À la surprise générale, Orde-Lees s'offrit pour masser ceux de Greenstreet. Il le fit pendant fort longtemps, puis, ouvrant sa chemise, plaça les pieds à demi glacés contre sa poitrine. Au bout d'un moment, la douleur apprit à Greenstreet que le sang recommençait à pénétrer dans les vaisseaux étranglés.

Ils nagèrent pendant des heures et la silhouette de l'île de l'Éléphant grossit peu à peu. À midi, ils avaient couvert à peu près la moitié de la distance ; à 13 h 30, ils se trouvaient à moins de 15 milles. Ils n'avaient pas dormi depuis près de quatre-vingts heures, l'exposition aux intempéries et la fatigue les avaient mis au bord de l'effondrement physique ; cependant, la perspective d'atterrir avant la nuit leur donna l'énergie du désespoir. Il

fallait avancer ou mourir, et ils tirèrent sur les avirons avec ce qui semblait être leurs ultimes forces.

À 14 heures, les pics neigeux, hauts de 1 000 mètres, se présentaient droit sur l'avant, à une dizaine de milles. Une heure plus tard, ils ne s'étaient ni rapprochés ni éloignés. Sans doute un fort courant empêchait-il les embarcations d'avancer. D'autre part, le vent avait sauté au nord et il fallut amener les voiles.

Shackleton, de plus en plus désireux d'atterrir, fit amarrer les trois bateaux entre eux, le *Docker* en tête, pensant peut-être qu'ils progresseraient plus vite. Cet espoir ne se réalisa pas. Vers 16 heures, le vent tourna à l'ouest. Hâtivement, ils rentrèrent les avirons et hissèrent à nouveau les voiles. Mais le *Wills* ne pouvait remonter dans la brise ; le *Caird* dut le prendre en remorque. Ils ne gagnèrent presque rien contre le courant.

Vers 17 heures, le vent tomba. Ils reprirent les avirons, les manœuvrant frénétiquement pour essayer encore d'atterrir avant la nuit. Une demi-heure plus tard, le vent sauta à l'ouest-sud-ouest et, quinze minutes après, il soufflait à près de 80 km/h. Worsley amena le *Docker* à la hauteur du *Caird*. Criant pour se faire entendre, il proposa à Shackleton de laisser les bateaux naviguer séparément pour atterrir individuellement sur la côte sud-est de l'île.

Cette fois, Shackleton accepta, tout au moins pour le *Docker*, car il garda le *Wills* en remorque. Il exhorta Worsley à faire tout son possible pour demeurer en vue. La nuit s'établissait déjà quand le *Docker* s'écarta. Impossible de préciser la distance de l'île : peut-être 10 milles, probablement moins. La lune jetait, à travers les nuages, une lumière fantomatique qui se reflétait sur les glaciers de l'île, et cette lueur était leur seul guide. Par moments, les rafales prirent une telle violence qu'il fallut filer les écoutes pour éviter de chavirer. À bord du *Caird*, les hommes pouvaient se protéger des embruns en se courbant, pas sur les deux autres.

Ceux qui tenaient la barre souffrirent plus particulièrement. Wild gouvernait le *Caird* depuis vingt-quatre heures ; il commença à faiblir vers 20 heures. Shackleton ordonna à McNeish de le remplacer, mais le charpentier était lui-même exténué. Au bout de trente minutes sous le vent glacial et les embruns, sa tête tomba en avant et il s'endormit. Instantanément, l'avant remonta dans le vent et une énorme lame recouvrit

l'embarcation. Elle réveilla McNeish, mais Shackleton ordonna à Wild de reprendre la barre.

Le coin sud-est de l'île constituait leur but immédiat. Après l'avoir atteint, ils jouiraient de la protection de la terre et pourraient choisir un endroit pour échouer les embarcations. Vers 21 h 30, le reflet de la lune sur les glaciers paraissait très proche. Alors, inexplicablement, ils perdirent du terrain. En regardant par-dessus bord, ils voyaient bien qu'ils avançaient à bonne vitesse, mais la terre semblait se dérober. Il n'y avait rien d'autre à faire que de continuer.

Vers minuit, Shackleton, jetant un regard par tribord, ne vit plus le *Docker*. Il sauta sur ses pieds, mais eut beau scruter l'obscurité, ne parvint pas à apercevoir le canot disparu. Il ordonna d'allumer la bougie de l'habitacle du compas et de hisser cet habitacle au mât pour éclairer la voile. Aucun signal correspondant ne lui répondit. Réclamant une boîte d'allumettes, il dit à Hussey de les allumer à quelques minutes d'intervalle, en les tenant de manière à éclairer la voile. Même résultat.

Cependant, le *Docker* essayait de répondre. Il ne se trouvait pas à plus d'un demi-mille et ses hommes virent les signaux du *Caird*. Sur les instructions de Worsley, ils allumèrent leur unique bougie sous une toile de tente et levèrent celle-ci pour la montrer à Shackleton.

Un instant plus tard, Worsley eut d'autres soucis. Le *Docker* embarda violemment, sous l'effet d'une vague de marée. Worsley eut de la peine à en reprendre le contrôle. L'équipage rentra aussitôt la voile et démonta même le mât, qui menaçait de se casser dans les mouvements du canot. Ils sortirent les avirons, puis heurtèrent une vague compacte qu'ils n'avaient pas vue venir, et ils tombèrent au fond d'un précipice sombre.

Worsley ordonna à Orde-Lees de prendre un aviron, mais celui-ci déclara qu'il ne possédait pas assez de compétence pour ramer en un moment si périlleux et qu'il recevait trop d'eau. Les deux hommes se disputèrent dans l'obscurité, tandis que, de toutes parts, s'élevaient des injures à l'adresse d'Orde-Lees. Tout fut inutile et Worsley, écœuré, finit par le chasser d'un geste vers l'avant. Orde-Lees rampa aussitôt dans le fond et refusa d'en bouger, bien que son poids compromît l'équilibre de l'embarcation.

Greenstreet, Macklin, Keer et Marston armèrent les avirons, mais ils touchaient aux limites de l'endurance. Worsley décida d'essayer de hisser de nouveau la voile. Il amena le *Docker* aussi près du vent que possible, mais, malgré ses vingt ans de mer, ne put le maintenir dans cette situation

délicate. D'ailleurs, le bateau devenait rétif sous le poids de l'eau embarquée. Orde-Lees se releva soudain, sembla comprendre que le bateau coulait, saisit un récipient et commença à écoper. Cheetham se joignit à lui. Ils travaillèrent frénétiquement à rejeter l'eau pardessus bord. Bientôt, le *Docker* recommença à se soulever à la lame.

Il était alors 3 heures du matin, et Worsley faiblit à son tour. Il avait fait face au vent si longtemps que ses yeux ne fonctionnaient plus correctement, l'empêchant d'apprécier les distances. Il ne pouvait plus se tenir éveillé. Depuis cinq jours et demi que les hommes se trouvaient dans les embarcations, ils avaient appris à considérer Worsley sous un nouvel angle. Auparavant, ils le jugeaient irritable, et même pas toujours maître de ses actes. Mais, pendant ces cinq jours, il avait fait preuve d'une compétence presque phénoménale, à la fois dans la navigation et dans la manœuvre si difficile d'un petit canot. Personne ne pouvait lui être comparé à cet égard et il en sortait extraordinairement grandi.

À ce moment, assis à la barre, sa tête commença à vaciller. Macklin le vit défaillir et proposa de le remplacer. Worsley accepta, mais, quand il essaya de se diriger vers l'avant, il ne put redresser son corps qui se trouvait depuis presque six jours dans la même position. McLeod et Marston le traînèrent par-dessus les bancs et les caisses, le déposèrent au fond de l'embarcation et lui frottèrent les cuisses et le ventre. Mais il dormait.

Greenstreet avait également dû se reposer pendant un moment. Il se réveilla alors et prit la barre des mains de Macklin. Personne n'avait la moindre idée de l'endroit où ils se trouvaient, mais tous nourrissaient la même crainte : être entraînés au large par le détroit de quatorze milles séparant Clarence d'Éléphant. À la tombée de la nuit, cette dernière île n'était qu'à une dizaine de milles, mais, depuis, le vent avait halé au sud-ouest, poussant droit vers cette ouverture fatale. S'ils y étaient emportés, leurs chances de remonter dans le vent deviendraient quasi nulles. Greenstreet et Macklin s'avouèrent franchement l'un à l'autre qu'ils se croyaient déjà dans l'océan.

Le compas du *Docker* avait été avarié quelque temps auparavant ; il fallait gouverner d'après la petite boussole de poche, en argent, de Worsley. Les deux hommes tirèrent la tente au-dessus de leur tête et Macklin craqua des allumettes, tandis que Greenstreet essayait de lire l'indication donnée par cette boussole, mais, malgré la tente, le vent éteignait les allumettes aussitôt. Prenant son couteau, Macklin fendit alors la tête de ces allumettes

pour que la flamme de l'allumage durât plus longtemps. Toutes les quelques minutes, ils répétaient l'opération, essayant de gouverner au sud-ouest, pour ne pas être emportés trop au large.

Ils étaient prêts à succomber à la fatigue et le vent forcissait encore, quand le ciel commença à s'éclairer à l'est ; pourtant le jour mit longtemps, bien longtemps, à paraître. Ils n'avaient pas bu depuis quarante-huit heures, mais ils oubliaient leur soif dans l'attente de cette lumière qui allait leur révéler leur destin. Secrètement, chacun d'eux se préparait au pire, s'attendait à ne voir que l'océan à l'entour.

Peu à peu, la surface de l'eau devint discernable. Soudain, droit devant, parurent les énormes falaises grises de l'île de l'Éléphant, surgissant de la mer à la verticale, dominant le canot. Elles se trouvaient à moins d'un mille et paraissaient à quelques centaines de mètres seulement. Sur le moment, la joie ne fut pas très grande, il n'y eut qu'un sentiment d'étonnement qui, toutefois, se changea vite en soulagement.

Alors, sans avertissement, des rafales descendirent de ces falaises, frappant l'eau avec une vitesse probablement voisine de 150 km/h. Une muraille liquide avança vers eux.

Greenstreet cria de rentrer la voile. Les avirons furent bordés en toute hâte et ils parvinrent à tenir le *Docker* debout face à ce nouvel assaut, par un effort surhumain. Puis ils virent approcher une seconde vague, haute de près de deux mètres.

Quelqu'un cria de réveiller Worsley. McLeod le secoua violemment, mais Worsley gisait, aussi inanimé qu'un cadavre. Devant l'inutilité de ses efforts, McLeod se mit à le frapper à grands coups de pied. Worsley ouvrit enfin les yeux, se dressa sur son séant et comprit instantanément ce qui se passait.

— Pour l'amour de Dieu ! cria-t-il. Virez de bord ! Éloignez-vous de ça ! Hissez la voile !

Greenstreet poussa la barre, tandis que les hommes se précipitaient pour exécuter le dernier ordre. La voile gonflait à peine quand la vague arriva et déferla par-dessus l'arrière, emportant presque Greenstreet. Une seconde vague se présenta peu après. Le *Docker*, à moitié rempli, n'avança presque plus. Tout le reste fut oublié. Chacun prit un récipient et se mit à écoper frénétiquement, même avec les mains nues. Peu à peu, ils vidèrent le canot. Worsley reprit la barre et gouverna au nord, fuyant la tempête. Il conduisit l'embarcation tout près de terre, juste au-dessous des glaciers. Des

morceaux de glace flottaient sur l'eau. Les hommes se penchèrent sur le bord pour les saisir. L'instant d'après, ils les suçaient et l'eau coulait délicieusement dans leur gorge.

5

Pendant toute la nuit, Shackleton guetta le *Docker* et son anxiété ne cessa de croître. Il connaissait la valeur de Worsley comme marin, mais, par une nuit pareille, il fallait plus que de l'habileté.

Cependant, les sujets de préoccupation ne manquaient pas, même à bord du *Caird*. Wild tenait toujours la barre et, quand la brise forcit, il serra le vent le plus près possible, pour ne pas être emporté au-delà de l'île. Les embruns escaladaient l'étrave, arrosant les hommes, entassés au fond de l'embarcation. Hussey tenait l'écoute de la grand-voile, mais la brise la lui arracha à plusieurs reprises. Vincent dut le remplacer.

À bord du *Wills*, remorqué par le *Caird*, les conditions étaient encore plus misérables. La douleur ressentie par Hudson s'était faite presque intolérable. Tom Crean dut le remplacer à la barre, remplacé lui-même, de temps en temps, par Billy Bakewell. Rickinson, assez fragile, semblait sur le point de s'effondrer et restait assis près d'une fargue. How et Stevenson, quand ils n'écopaient pas, se serraient l'un contre l'autre pour essayer de se réchauffer.

L'étrave du *Wills* plongeait dans presque toutes les vagues, de sorte que les hommes avaient de l'eau jusqu'aux genoux, ce qui était presque un confort, car elle était plus chaude que l'air. Depuis longtemps, les pieds de Blackboro avaient cessé de lui faire mal. La gangrène, il le savait, ne tarderait pas à s'y mettre. Même s'il survivait, le jeune passager clandestin de dix-huit mois auparavant, ne marcherait probablement plus jamais. Au cours de la nuit, Shackleton l'appela pour essayer de lui remonter le moral.

— Blackboro ! cria-t-il, dans l'obscurité.

— Présent, commandant !

— Demain, nous aborderons à l'île de l'Éléphant. Personne n'y a jamais mis le pied. Ce sera toi le premier.

Blackboro ne répondit pas.

Shackleton était assis à l'arrière du *Caird*, à côté de Wild, la main sur la remorque du *Wills*. Avant la nuit, il avait dit à Hudson qu'en cas de séparation, il lui faudrait gagner la terre sous le vent, probablement Clarence, et y attendre l'arrivée d'un canot de secours. Mais ce n'était qu'une façon de parler. Si le *Wills* se séparait – Shackleton ne l'ignorait pas – personne ne le reverrait jamais plus. Il tenait la remorque pour sentir la présence du bateau, qui disparaissait parfois, mais reparaissait en silhouette sur la blancheur d'une crête écumeuse.

Quand l'aube pointa, le *Wills*, par quelque chance merveilleuse, suivait toujours le *Caird*. La terre parut aussi, à travers la brume, très haute et noire, à environ 500 mètres par bâbord avant. Shackleton ordonna immédiatement de laisser porter et de gouverner à l'ouest. Quinze minutes plus tard, le vent cessa brusquement. Les embarcations avaient enfin atteint l'abri de l'île. Elles continuèrent vers l'ouest, le long des falaises et des glaciers. Des oiseaux marins voletaient en criaillant devant les masses volcaniques, au pied desquelles la mer brisait furieusement. Mais aucun point d'accostage ne paraissait, pas la plus petite plage ou anse.

En revanche, la glace ne manquait pas, de gros morceaux tombés des glaciers, dont les hommes prirent des fragments pour les sucer. Ils cherchèrent pendant près d'une heure, puis quelqu'un aperçut une minuscule plage de galets, derrière une chaîne de rochers. Shackleton monta sur un banc et reconnut aussitôt que l'endroit était dangereux. Il hésita pendant un instant, puis ordonna d'avancer vers cette plage.

À environ mille mètres, il fit accoster le *Wills* et passa à bord, car son tirant d'eau était moins fort que celui du *Caird* et Shackleton désirait voir si l'approche était possible pour celui-ci.

À ce même moment, le *Docker* longeait aussi la côte, en direction de l'ouest, pour trouver un point où débarquer. Depuis l'aube, il avait parcouru 14 milles, estimait Worsley, sans apercevoir les autres bateaux. Il était alors 9 h 30. À bord, personne ne doutait que les autres ne fussent perdus.

— Pauvres diables, ils sont fichus ! murmura Greenstreet à Macklin.

Mais, en doublant une pointe, ils aperçurent les mâts du *Caird* et du *Wills* qui s'agitaient dans le ressac des brisants. Si, au cours de ces 14 milles, le

Docker avait découvert un endroit convenable pour accoster, les deux groupes seraient restés séparés, en se croyant mutuellement perdus. Ce fut donc une coïncidence extraordinairement heureuse.

Les hommes de Worsley poussèrent des hourras que le bruit des brisants ne permit pas d'entendre. Mais, quelques minutes plus tard, quelqu'un vit leur voile, du *Caird*, presque en même temps que Shackleton. Le *Wills* approchait alors du rivage. Un récif barrait l'entrée et les vagues brisaient sur lui. Shackleton choisit son moment, ordonna d'appuyer sur les avirons, et le *Wills* passa sans mal. La vague suivante jeta son étrave à terre.

Se rappelant sa promesse, Shackleton invita Blackboro à sauter sur l'île, mais le garçon ne bougea pas, paraissant ne pas comprendre. Shackleton, impatient, le saisit et le fit passer par-dessus bord. Blackboro tomba sur les genoux et les mains, puis bascula et s'assit, avec de l'eau autour de lui.

— Lève-toi ! ordonna Shackleton.

— Je ne peux pas, commandant, répondit le garçon.

Shackleton se rappela alors l'accident des pieds, qu'il avait oublié, et eut honte de son geste. How et Bakewell sautèrent et traînèrent Blackboro en haut de la plage.

Les provisions furent rapidement débarquées. Le *Wills* retourna au *Docker* à l'aviron, pour prendre les hommes et le matériel. Puis le *Caird* fut suffisamment allégé pour franchir le récif à son tour.

Les embarcations se trouvaient à peine en sécurité que Rickinson blêmit et s'évanouit sous l'effet d'une crise cardiaque. Greenstreet éprouva de la peine à se tenir sur ses pieds gelés et s'étendit à côté de Blackboro. Hudson descendit dans l'eau, puis s'écroula sur la plage. Stevenson, le visage hagard, fut transporté à son tour.

Ils se trouvaient enfin à terre.

C'était une plage bien précaire, large de 30 mètres, profonde de 15, sur une côte sauvage, exposée à toutes les fureurs de l'Antarctique, mais c'était de la terre tout de même. Pour la première fois depuis 497 jours, ils avaient du sol sous leurs pieds, un sol solide, indissoluble, immobile et béni !

CINQUIÈME PARTIE

1

La plupart des hommes avancèrent, en titubant un peu, traînant les pieds dans les galets, se baissant parfois pour ramasser une poignée de gravier. Quelques-uns, même, se couchèrent de tout leur long pour sentir sous eux la sublime solidité de la terre. D'autres s'assirent simplement, en frissonnant sans pouvoir se maîtriser et en balbutiant des paroles incohérentes.

Le soleil parut alors. Il éclaira des figures blêmes, blanchies par la fatigue, le froid et l'eau de mer, avec des cernes si profonds que les yeux semblaient s'être enfoncés.

Green fit chauffer du lait aussi vite qu'il le put et ils le burent presque bouillant, sentant sa chaleur se répandre dans tout leur corps, leur picoter les nerfs, comme si leur sang se décongelait pour recommencer à circuler.

Le poêle se trouvait à moins de cinq mètres des falaises. Celles-ci s'élevaient d'environ 250 mètres à la verticale, s'inclinaient alors, puis recommençaient à grimper jusque vers 750 mètres. Mais, dans leur petit domaine, la vie était relativement abondante. « Une terre riche pour l'Antarctique », nota James. Sur la plage, dix phoques se chauffaient au soleil, à peu de distance du bord. Il y avait aussi une petite rookerie de manchots sur un rocher latéral et, de temps en temps, des groupes de ces oiseaux sortaient de l'eau pour venir examiner les étranges créatures surgies de la mer. On apercevait aussi des mouettes pillardes, des cormorans et des pétrels.

Shackleton se tenait au milieu du groupe. Il avait enlevé son casque et ses longs cheveux pendaient sur son front. Le souci avait ployé ses épaules et il avait tant crié qu'il ne pouvait plus émettre qu'un murmure. Mais il

paraissait éprouver une satisfaction intense à se trouver enfin à terre, entouré par tous ses hommes.

Ceux-ci burent leur lait en silence, absorbés dans leurs pensées. La plupart d'entre eux tenaient mal sur leurs jambes, à cause de la fatigue et aussi parce qu'ils restaient habitués aux mouvements des embarcations. Une équipe fut envoyée vers les phoques. Elle en ramena quatre, qui furent aussitôt dépecés en tranches épaisses que Green mit à cuire tandis que les autres dressaient les tentes et éloignaient les approvisionnements du bord de la mer.

Dès que la viande fut cuite, ils mangèrent. Ce ne fut pas un repas régulier mais prolongé, intermittent, Green remettant sans arrêt d'autres morceaux sur le feu. Enfin, vers 15 heures, ils eurent tous le ventre plein.

Ce fut alors le moment de dormir, ils déroulèrent leurs sacs de couchage et les tordirent pour en faire sortir le plus d'eau possible. L'humidité qui resta ne les gêna pas.

« Nous venons de dormir comme nous ne l'avions encore jamais fait, nota James, d'un sommeil de souche, sans rêves, sans nous soucier de nos sacs trempés, et bercés par les cris des manchots. »

« Comme il est merveilleux, écrivit Hurley, de s'endormir avec, dans les oreilles, le caquetage des manchots mêlé à la musique de la mer et, en se réveillant, de constater qu'il ne s'agit pas d'un rêve. Nous avons atteint la terre ! »

La plupart furent réveillés au cours de cette nuit glorieuse pour faire une heure de veille et ce fut presque un plaisir, tant le calme était grand. Du ciel clair, la lune éclairait la petite plage de galets, baignée par les vagues, créant une atmosphère de paix profonde. En outre, nota Worsley, les hommes de garde « mangèrent, entretinrent le feu, mangèrent, séchèrent leurs vêtements, mangèrent, et mangèrent encore avant de se recoucher ».

Shackleton les laissa dormir jusqu'à 9 h 30 le lendemain matin. Mais une désagréable rumeur circula pendant le petit déjeuner et Shackleton en confirma la vérité presque provocante : il fallait repartir !

Rien ne pouvait être plus démoralisant : reprendre la mer après lui avoir échappé depuis vingt-quatre heures à peine… La nécessité en était pourtant manifeste. Seule une chance exceptionnelle leur avait permis d'aborder où ils se trouvaient. Les falaises portaient les marques laissées par les hautes marées et par les tempêtes. Il était facile de voir que toute la plage se

trouvait parfois submergée, qu'on ne pouvait s'y tenir que par beau temps et par des marées pas trop fortes.

Shackleton ordonna à Wild de partir avec cinq marins sur le *Wills* pour chercher plus à l'ouest un lieu de campement plus sûr. Wild partit à 11 heures. Pendant le reste de la journée, les autres travaillèrent sans précipitation à dresser les tentes en un endroit convenable et à transporter les approvisionnements plus haut sur la plage. Mais, surtout, ils goûtèrent la simple joie de vivre. Ils restaient moulus par les six jours passés à bord des embarcations, dans les positions les plus inconfortables, et ils comprirent alors, pour la première fois, à quelle incroyable tension ils avaient été soumis pendant si longtemps. Ils en prirent conscience par la montée en eux d'un sentiment oublié depuis qu'ils avaient quitté l'*Endurance*, celui de la sécurité. Relativement, du moins, ils n'avaient plus rien à craindre. Le danger existait toujours, bien entendu, mais ce n'était plus cette menace de destruction imminente avec laquelle ils vivaient jusque-là en permanence. Une partie de leur esprit, toujours en alerte, pouvait se détendre et s'intéresser à autre chose.

Ce leur fut une joie, par exemple, de regarder les oiseaux comme tels et non comme des présages bons ou mauvais. L'île elle-même méritait attention. Les falaises ressemblaient à une énorme muraille, dressée en travers de la mer. Des glaciers descendaient jusqu'à celle-ci qui en minait constamment le pied, en détachant des morceaux de taille variable et parfois un véritable iceberg.

À la sauvagerie de la terre répondait celle du temps. Pour quelque étrange raison météorologique, des rafales tombaient périodiquement des hauteurs et explosaient littéralement au contact de l'eau. C'étaient, pensa Hussey, des « williwaws », brusques bourrasques caractéristiques des côtes des régions polaires. Le *Docker* avait failli succomber sous l'un de ces phénomènes, la veille.

À la nuit, Wild n'était pas revenu. Les autres dînèrent et se couchèrent, laissant le poêle allumé, avec sa porte ouverte du côté de la mer pour servir de balise lumineuse. À peine s'étaient-ils endormis que l'homme de garde entendit crier du côté du large. Le *Wills* rentrait. Les hommes, réveillés, se rassemblèrent au bord de la plage pour le tirer à terre.

Wild et ses marins, fatigués, confirmèrent que l'île était vraiment inhospitalière. Au cours de leurs neuf heures de recherches, ils n'avaient découvert qu'un seul emplacement paraissant offrir quelque sécurité : une

plage, relativement bien protégée, longue d'environ 150 mètres, large de 30, à 7 milles plus à l'ouest. Une assez importante rookerie de manchots y existait, déclara Wild ; les hommes avaient également vu un certain nombre de phoques et même quelques éléphants de mer. Un glacier voisin assurerait l'alimentation en eau douce.

Shackleton, satisfait, annonça que le départ aurait lieu à l'aube. Le réveil eut lieu à 5 heures. Les hommes prirent leur petit déjeuner à la lueur du poêle. À l'aube, le ciel était clair et il faisait calme. On mit les embarcations à l'eau et on les chargea, à l'exception de dix caisses de rations de traîneau et d'un peu de paraffine qui furent laissées dans une crevasse de la falaise assez haute, afin d'alléger les canots. En cas de besoin, on reviendrait les prendre. La marée monta très lentement et ne permit de franchir le récif qu'à 11 heures.

Blackboro avait été transféré à bord du *Caird* et Hudson à bord du *Docker*. Les embarcations franchirent rapidement les deux premiers milles. Alors, brusquement, sans avertissement, les éléments se déchaînèrent. Le vent se mit à hurler, la mer, jusque-là relativement calme, se hacha. Il s'agissait d'une rafale descendant des falaises. Elle ne dura que trois ou quatre minutes terrifiantes, mais annonça un changement de temps, car, en moins d'un quart d'heure, la brise sauta du sud au sud-ouest et forcit très vite, atteignant la puissance de la tempête puis d'un ouragan. Les embarcations, se trouvant sous le vent de l'île, auraient dû être protégées par les falaises hautes de 600 mètres, mais ces falaises semblaient aspirer l'air pour le rabattre sur elles. Elles durent serrer la côte de très près pour éviter d'être emportées au large. Par bâbord, l'énorme muraille les surplombait, de grosses vagues vertes en battaient le pied, emplissant l'atmosphère d'embruns. Par tribord, la mer était transformée en maelström. Entre les deux, existait un étroit corridor de sécurité, où les bateaux progressaient lentement. À midi, la marée se renversa, et les hommes eurent à lutter contre un courant contraire. Ils pouvaient juger de leur avance en regardant la terre et constatèrent souvent qu'ils restaient sur place. Impossible de penser à hisser les voiles, il fallait obligatoirement se servir des avirons. Or, si le *Caird* en avait toujours quatre, le *Docker* et le *Wills* n'en possédaient plus que trois chacun.

La température tomba d'une quinzaine de degrés après le changement de vent. L'embrun, mélangé à de la neige, revêtait d'une couche spongieuse l'intérieur des embarcations, de même que la tête et les épaules des

hommes. Pendant le chargement du matériel, Greenstreet avait donné ses gants à tenir à Clark. Mais, dans la hâte du départ, Clark était monté à bord du *Caird*, sans les restituer à Greenstreet qui se trouvait sur le *Docker*, sans rien pour protéger ses mains tandis qu'il ramait. Ses mains commencèrent à geler. Des ampoules se développèrent dans les paumes, et l'eau qu'elles contenaient gela aussi, se transformant en cailloux insérés sous la peau.

Vers 13 heures, après avoir couvert sensiblement la moitié de la distance, le groupe rencontra un gros rocher, émergeant à environ 400 mètres du rivage. Le *Caird*, barré par Wild, et le *Wills*, commandé par Crean, prirent la décision correcte de passer entre la terre et cette roche, mais Worsley, obéissant à l'une de ses impulsions imprévisibles, choisit de passer en dehors. Tandis que le *Caird* et le *Wills* poursuivaient leur route le long de la côte, ils perdirent le *Docker* de vue.

Celui-ci, en s'écartant, tomba sous la pleine violence du vent. Worsley comprit aussitôt son erreur et remit le cap vers la terre.

— Souquez de toutes vos forces ! cria-t-il aux rameurs.

Mais ceux-ci parvinrent tout juste à faire tête au vent. Worsley dit à Greenstreet de prendre la barre et le remplaça à son aviron. Mètre après mètre, le canot remonta dans le vent, se rapprocha du rocher et finalement l'atteignit. Mais alors il fut pris dans le ressac. À trois reprises, le *Docker* fut soulevé et projeté en direction de la roche, mais, chaque fois, il put se dégager. Greenstreet reprit son aviron et ils continuèrent vers la terre.

Au beau milieu de cette lutte, le gant droit de Macklin glissa, dénudant sa main. Macklin vit ses doigts blanchir sous le froid, mais n'osa pas cesser de ramer même pendant l'instant nécessaire pour remettre le gant.

Il était alors un peu plus de 15 heures. Le *Caird* et le *Wills* étaient arrivés à destination. Deux phoques, rencontrés sur la plage, furent abattus et dépouillés de leur graisse pour allumer du feu. Shackleton s'inquiétait du *Docker*. Enfin il l'aperçut à travers des traînées de brume. Worsley, une nouvelle fois, remplaça Greenstreet, tandis que McLeod faisait aussi tout son possible avec un tronçon d'aviron. Cela fut suffisant. Worsley reprit la barre et guida le canot à travers les rochers.

Quand l'étrave toucha la plage, Greenstreet fit passer son pied inerte par-dessus la fargue et gagna la terre en clopinant. Il respira l'odeur des phoques fraîchement tués, avança vers eux, et plongea ses mains gelées dans leurs entrailles encore fumantes.

2

Pour la seconde fois, ils se retrouvaient tous à terre, en sécurité, mais ils n'en éprouvèrent pas la même joie merveilleuse que trente heures auparavant. Ils comprenaient, comme le nota l'un d'eux, que « l'île de l'Éléphant ne leur avait souri que pour mieux les décevoir ». Elle venait de leur révéler son véritable visage, et il était hideux.

En outre, l'examen de leur nouvelle plage de débarquement leur fit se demander si le déplacement en valait vraiment la peine. C'était une langue rocheuse, large d'une trentaine de mètres, partant d'un énorme glacier, situé à 150 mètres du rivage. Elle surgissait de l'eau de façon abrupte et ses parties hautes semblaient se trouver plus haut que le niveau des plus hautes marées. Par ailleurs, elle était complétement dénudée. Sauf au rivage, elle n'offrait pas un monticule, pas une seule roche, capable de protéger un homme contre le vent.

« On imaginerait difficilement endroit plus inhospitalier, écrivit Macklin. Les rafales prirent une telle violence que nous ne pouvions pas avancer contre elles, et pas un seul abri ne s'offrait. »

Les hommes établirent les tentes du mieux possible en les lestant avec des pierres, puis étendirent leurs sacs de couchage qui avaient été de nouveau trempés pendant la traversée, et s'endormirent aussitôt.

Le vent hurla toute la nuit. Il fit pivoter sur lui-même le *Docker*, la plus lourde des embarcations. Pendant son heure de garde, McIlroy, impuissant, vit un ballot de vieilles couvertures être emporté à la mer. La neige couvrit peu à peu ceux qui couchaient au dehors, ce qui fut le cas pour tous à partir de 4 heures, car il fallut abattre les tentes à cause de la violence du vent.

La tempête dura jusqu'au surlendemain. Les hommes ne quittèrent la maigre protection de leurs sacs de couchage que vers 11 heures, quand Shackleton leur ordonna de tuer des manchots.

« Le blizzard fut extrêmement pénible, écrivit Orde-Lees. Il était impossible de résister au vent. La neige s'enfonçait dans notre gorge et nous faisait suffoquer. Sur les 200 manchots, nous en tuâmes 77. Les écorcher avec nos mains à moitié gelées constitua une épreuve très douloureuse. Sortir les doigts sous cette tempête, c'était courir le risque à peu près certain de les voir geler. Nous nous abritâmes du mieux possible, mais ce fut uniquement la chaleur des manchots tués qui sauva nos mains. »

Le temps s'éclaircit un moment pendant la nuit, les falaises se silhouettant sur le ciel étoilé. Le blizzard reprit au matin, mais avec moins de force.

Ce fut alors le 20 avril, jour mémorable seulement parce que Shackleton rendit officiel ce que tous attendaient depuis longtemps. Avec cinq hommes, il allait gagner la Géorgie du Sud à bord du *Caird*, et partirait dès que celui-ci aurait reçu les approvisionnements nécessaires pour cette traversée.

Personne n'en fut surpris. La question avait été discutée bien avant le départ du Camp de la Patience. Chacun savait que, quelle que fût l'île finalement atteinte, un tel voyage serait indispensable pour assurer le salut de l'expédition. Même la destination, qui, pourtant, pouvait paraître illogique sur la carte, donnait satisfaction à tout le monde.

Trois tentatives étaient possibles. Le cap Horn et la Terre de Feu, situés à environ 500 milles au nord-ouest, étaient les plus rapprochés. Venaient ensuite l'agglomération de Port-Stanley, aux îles Falkland, à quelque 550 milles, à peu près droit au nord, et, enfin, la Géorgie du Sud, à un peu plus de 800 milles, au nord-est. Bien que la distance fût presque double, tout recommandait le choix de cette dernière comme objectif.

Dans le passage de Drake, un courant prévalait, partant à l'est et parcourant, disait-on, 60 milles par jour ; de plus, d'incessantes tempêtes soufflaient dans la même direction. Pour atteindre le cap Horn ou les Falkland, il aurait fallu lutter contre ces deux forces colossales, et il était largement suffisant de hasarder une embarcation de moins de 7 mètres sur des eaux tempétueuses sans essayer, par surcroît, de la faire remonter dans le vent. D'autre part, pendant la traversée vers la Géorgie du Sud, les vents viendraient surtout de l'arrière – tout au moins en théorie.

Tout cela avait été très longuement discuté. Bien que les chances d'atteindre cette destination fussent très réduites, beaucoup d'hommes désiraient sincèrement embarquer sur le *Caird*. La perspective d'attendre dans cette île horrible, voire d'y hiverner, leur souriait infiniment moins.

Mais Shackleton avait déjà décidé, après en avoir conféré avec Wild, non seulement qui il emmènerait, mais qui il ne pouvait laisser en arrière. Worsley serait indispensable. Il s'agissait de parcourir peut-être un millier de milles sur l'océan le plus tempétueux du globe pour atteindre une île dont la plus grande largeur ne dépassait pas 25 milles. Pour conduire une embarcation non pontée sur une telle distance et dans des conditions aussi effrayantes, afin de trouver une véritable tête d'épingle sur la carte, il fallait un navigateur aussi remarquable que Worsley, et encore sa science serait-elle mise à rude épreuve. En dehors de lui, Shackleton choisit Crean, McNeish, Vincent et McCarthy.

Crean était un marin solide, de grande expérience, exécutant les ordres avec conscience. D'autre part, pensait Shackleton, son caractère brutal, dépourvu de tact, risquait d'être dangereux au cours d'une attente trop longue. McNeish n'était guère propre à effectuer une telle traversée à cause de ses cinquante-sept ans, mais Shackleton et Wild voyaient en lui un fauteur de troubles en puissance et désiraient ne pas le laisser en arrière. De plus, si le *Caird* subissait des dommages du fait de la glace – éventualité qui ne pouvait être écartée –, McNeish rendrait les plus précieux services. Jack Vincent se classait dans la même catégorie que le charpentier ; il pouvait causer de graves ennuis. En revanche, il s'était très bien comporté depuis le départ du Camp de la Patience et sa force physique parlait en sa faveur. Timothy McCarthy n'avait jamais provoqué le plus léger incident et tout le monde l'aimait. Shackleton le prit parce que c'était un excellent marin et qu'il était fort comme un taureau.

Aussitôt la décision annoncée, McNeish et Marston commencèrent à enlever les planches qui servaient à relever le franc-bord du *Docker*, afin de ponter le *Caird* dans une certaine mesure. À cause du blizzard, ils travaillèrent dans des conditions difficiles.

Les autres essayèrent de créer un peu de confort. Ils construisirent un abri pour la cuisine avec des caisses d'emballage, des pierres et quelques morceaux de toile. Étant donnée la condition physique de Blackboro et de Rickinson, mal remis de sa crise cardiaque, Shackleton permit de renverser le *Docker* pour abriter les habitants de la tente 5. Les hommes firent ce

qu'ils purent pour protéger cet abri des intempéries, en entassant de la neige et de la terre d'un côté, et en suspendant des couvertures et des manteaux de toile de l'autre. Mais ils restèrent incapables d'assécher sous le canot un sol fait d'une masse infecte de neige fondue et d'excréments de manchots. Il était presque impossible d'y dormir.

Le blizzard dura trois jours et trois nuits. Le vent atteignit jusqu'à 180 km/h, selon Hussey, et refoula de la neige jusqu'au fond des sacs de couchage qui n'eurent jamais la possibilité de sécher. Sa violence rendait parfois dangereux de s'exposer au-dehors. Des morceaux de glace traversaient l'air. Une marmite de quarante livres, laissée près de la cuisine, fut emportée à la mer. Une gamelle, déposée sur une pierre pendant un instant, disparut brusquement. McLeod étendit son ciré, pour le faire sécher, en le lestant avec deux pierres « aussi grosses que sa tête ». Le temps de se retourner et le vent balaya le tout. Certains eurent leurs gants arrachés. Bien qu'un prélart fût étendu au-dessus des approvisionnements et lesté avec un cercle de lourdes pierres, le vent s'infiltra par en dessous et emporta divers petits objets.

Le lendemain, malgré ces conditions, on n'en travailla pas moins à préparer le *Caird*. McNeish, Marston et McLeod fixèrent les glissières d'un traîneau démoli en travers de l'embarcation pour constituer une charpente. Ils y clouèrent des morceaux de contreplaqué pris aux caisses de provisions, et commencèrent à tendre un revêtement en toile. Le grand mât du *Docker* fut placé à l'intérieur, le long de la quille, dans l'espoir qu'il empêcherait l'embarcation de se casser en deux dans une très grosse mer.

De temps à autre, Worsley montait sur une arête rocheuse, haute d'environ 45 mètres, près de la rookerie des manchots, pour observer la condition de la glace. Une petite ceinture de fragments de floes entourait l'île, mais ne paraissait pas assez compacte pour constituer un obstacle. Worsley s'inquiétait surtout du temps couvert qui l'empêchait de prendre une hauteur de soleil pour contrôler le seul chronomètre qui lui restât. Sans cette hauteur, il faudrait supposer le chronomètre juste.

Greenstreet, dont les mains allaient un peu mieux, reçut, avec Bakewell, la mission de lester le *Caird*. Cela consistait à remplir de schiste des sacs d'une cinquantaine de kilos. La toile étant gelée, il fallut l'assouplir en la rapprochant par portions du poêle. La chaleur et le dureté des pierres firent éclater et saigner les ampoules aux mains de Greenstreet.

D’autres préparatifs furent faits. À la demande insistante de Hurley, Shackleton écrivit la note suivante :

« 21 avril 1916

« À tous intéressés et ayants-cause.
« Au cas où je ne survivrais pas à la traversée vers la Géorgie du Sud, j’autorise par les présentes instructions Frank Hurley à s’occuper pleinement et entièrement de l’exploitation de tous les films et de la reproduction photographique de tous les films et négatifs pris au cours de cette expédition, lesdits films et négatifs devenant la propriété de Frank Hurley après bonne et due exploitation, les droits payés à mes ayants-cause étant conformes au contrat rédigé au départ. L’exploitation cessera au bout de dix-huit mois après la première présentation au public.
« Je lègue les grandes jumelles à Frank Hurley.

« E.H. SHACKLETON.
« Témoin : John VINCENT. »

Le lendemain, le blizzard prit une violence nouvelle. Des morceaux de glace et de pierre, emportés par le vent, blessèrent plusieurs hommes au visage. Tout travail cessa, sauf à la cuisine, et la plus grande partie des membres de l’expédition restèrent toute la journée dans leur sac de couchage. Wild déclara que les plus faibles succomberaient si les conditions ne s’amélioraient pas rapidement. Shackleton demanda discrètement à Macklin à quelle durée il évaluait le temps pendant lequel les hommes restés en arrière seraient capables de résister. Un mois environ, répondit Macklin.

Shackleton surveilla tous les préparatifs. Voyant que le *Caird* se trouvait presque prêt, il annonça qu’il partirait dès que le temps le permettrait. Les conditions étant meilleures dans la soirée, il ordonna à Orde-Lees et à Vincent de faire fondre de la glace pour remplir les deux barils destinés à la baleinière. Ils s’efforcèrent d’extraire de la glace d’eau douce du glacier, mais des embruns avaient gelé à la surface de celui-ci. Orde-Lees porta un échantillon à Shackleton, qui remarqua bien la trace de sel, mais déclara que cela suffirait.

Shackleton passa une grande partie de la nuit à discuter avec Wild d’une foule de sujets, allant de ce qu’il faudrait faire si le secours n’arrivait pas au bout d’un temps raisonnable, jusqu’à la distribution du tabac. Quand tout fut réglé, Shackleton écrivit une lettre dans le journal de l’expédition :

« Île de l’Éléphant, 23 avril 1916.

« Mon cher Wild,
« Au cas où je ne survivrais pas à la traversée vers la Géorgie du Sud, vous feriez de votre mieux pour assurer le salut des membres de l’expédition. À partir du moment où l’embarcation quittera cette île, vous prendrez le commandement et chacun vous devra obéissance. À votre retour en Angleterre, vous prendrez contact avec le comité. Je désire que vous écriviez le livre sur l’expédition avec Lees et Hurley, et vous charge de mes intérêts. Une autre lettre vous autorisera à faire des conférences en Angleterre, en Grande-Bretagne et sur le continent. Hurley recevra la

même autorisation pour les États-Unis. J'ai toujours eu toute confiance en vous. Que Dieu vous accorde sa protection dans vos œuvres et dans votre vie ! Vous transmettrez toute mon affection aux miens et leur direz que j'ai fait de mon mieux.

« Cordialement,
« E.H. SHACKLETON. »

3

Toute la nuit, les hommes de garde guettèrent une amélioration du temps. Elle vint au petit matin. Le vent mollit considérablement. Shackleton, aussitôt prévenu, ordonna de réveiller tout le monde aux premières lueurs de l'aube. Cela fut fait juste avant 6 heures.

McNeish apporta les dernières touches au recouvrement du *Caird*, tandis que Green et Orde-Lees faisaient fondre de la graisse pour obtenir de l'huile que les occupants de la baleinière fileraient sur la mer par gros mauvais temps. D'autres rassemblèrent les provisions.

L'équipe du *Caird* emportait six semaines de vivres, consistant en trois caisses de rations de traîneau, soigneusement conservées jusque-là, en deux caisses de pâte de noix, en une certaine quantité de biscuits, en lait en poudre et en cubes à bouillon pour les boissons chaudes. La cuisine se ferait sur un réchaud Primus, dont un second exemplaire fut emporté à tout hasard. On donna également à la baleinière les rares objets d'habillement supplémentaires, tels que des gants et des chaussettes, ainsi que six sacs de couchage en peau de renne.

Comme équipement, le *Caird* emmenait une paire de jumelles, un compas prismatique, un petit coffre à médicaments, prévu, à l'origine, pour une équipe de traîneau, quatre avirons, une écope, la pompe fabriquée par Hurley, un fusil de chasse et quelques cartouches, une ancre flottante et une ligne pour pêcher, plus quelques bougies et des boîtes d'allumettes. Worsley rassembla tous les instruments de navigation, son propre sextant et un autre appartenant à Hudson, avec les tables nécessaires aux calculs et les cartes indispensables. Le tout fut enfermé dans une boîte rendue aussi étanche que possible. Il portait toujours son unique chronomètre suspendu au cou.

L'*Endurance* en comptait vingt-quatre à son départ d'Angleterre. Seul, celui-là avait survécu.

Un petit-déjeuner d'adieu fut préparé. Shackleton accorda deux biscuits supplémentaires et deux cents grammes de confiture par tête. La plupart des hommes lancèrent des plaisanteries, recommandant à McCarthy de ne pas se mouiller les pieds au cours de la traversée, et à Worsley de ne pas trop manger quand il rejoindrait la civilisation. Crean dut jurer qu'il laisserait quelques filles pour les autres, après la délivrance de ceux-ci. Une tension resta cependant manifeste. Les deux groupes savaient qu'ils risquaient de ne plus jamais se revoir.

Le soleil se leva après le petit-déjeuner. Worsley prit son sextant et effectua une observation. Elle démontra que le chronomètre était suffisamment juste. Chacun voulut y voir un présage favorable.

Vers 9 heures, Shackleton grimpa avec Worsley sur le monticule habituel pour reconnaître les conditions de la glace. Ils virent une ceinture de floes parallèles à la côte, à environ 6 milles, mais distinguèrent une ouverture où le *Caird* passerait facilement. Au retour au camp, ils apprirent que McNeish avait terminé sa besogne et que l'embarcation était prête.

Étant donné les circonstances, le charpentier avait accompli un admirable travail. La toile recouvrait toute la baleinière, sauf sur une ouverture, à l'arrière, d'environ un mètre vingt sur soixante centimètres. Des tire-veilles assuraient la manœuvre du gouvernail. À en juger par les apparences, le bateau était capable de tenir suffisamment la mer.

Tout le monde se rassembla pour le mettre à l'eau. Il avait l'arrière dirigé vers le large et un long filin était fixé à l'étrave. Les hommes essayèrent de le pousser, mais le gros gravier volcanique l'arrêta juste au bord de l'eau. Marston, Greenstreet, Orde-Lees et Kerr avancèrent dans la mer jusqu'aux genoux, pour tirer tandis que les autres poussaient. Le résultat fut le même. Wild voulut dégager l'avant en se servant d'un aviron comme levier, cet aviron cassa. L'équipage du *Caird*, Shackleton excepté, monta à bord, dans l'espoir de pousser aussi, en se servant des avirons comme de gaffes. À ce moment, une grosse vague déferla sur la plage et, en se retirant, emmena l'embarcation.

Dès qu'elle flotta, le poids des cinq hommes assis sur le revêtement la fit basculer sur bâbord. Vincent et McNeish tombèrent à l'eau. Tous deux regagnèrent le rivage en jurant. Vincent obtint de How un caleçon et un

pantalon à moitié secs. McNeish refusa de changer de vêtements avec qui que ce fût et remonta, trempé, dans la baleinière.

Le *Caird* fut conduit en dehors du récif et attendit là, tandis que le *Wills* était lancé à son tour et chargé d'une demi-tonne de lest, cargaison qui fut transbordée sur le *Caird*. Au second voyage, le *Wills* embarqua 250 kilos de sacs de schiste et 250 autres kilos de grosses pierres. Shackleton était alors prêt à partir. Il avait causé une dernière fois avec Wild et tous deux s'étaient serré la main. Les provisions furent mises sur le *Wills*. Shackleton et Vincent montèrent à bord.

— Bonne chance, Patron ! cria-t-on de tous côtés. Shackleton se retourna et fit un geste d'adieu.

Le *Wills* atteignit le *Caird*. Les deux hommes sautèrent sur celui-ci. La cargaison fut rapidement transbordée.

Le *Wills* revint alors prendre son dernier chargement : les deux barils de 80 litres d'eau et plusieurs morceaux de glace, pesant au total une soixantaine de kilos. À cause de leur poids, les barils furent amarrés à l'arrière, mais, comme le canot franchissait le récif, une grosse lame le souleva et le jeta en travers. Il se redressa, mais un des barils cassa sa remorque et dériva vers la plage. Le *Wills* se déchargea rapidement et partit à sa recherche. Il le repêcha juste au moment où il allait être projeté à terre.

Pendant quelques minutes, les deux embarcations demeurèrent accostées, en se heurtant fortement. Shackleton fit hâter le transbordement. Puis les deux équipages se serrèrent la main. Quelques plaisanteries, un peu crispées, furent de nouveau échangées. Enfin, le *Wills* se dirigea vers la plage.

Il était midi et demi. Le *Caird* hissa ses trois petites voiles et McCarthy, de l'avant, fit signe de larguer le filin. Wild le largua. McCarthy le hala à bord. À terre, les hommes poussèrent trois hourras et, malgré le bruit des brisants, perçurent la réponse.

Worsley, prenant la barre, mit le cap au nord.

« L'embarcation prit une vitesse surprenante pour sa petitesse, nota Orde-Lees. Nous la suivîmes des yeux tant que nous le pûmes, ce qui ne fut pas très long, car elle était si minuscule qu'elle s'effaça vite dans le vaste océan. Dans les creux, elle disparaissait en entier avec ses voiles. »

4

Chez les vingt-deux hommes restés à terre, l'excitation causée par ce départ tomba rapidement. L'épreuve de patience commençait. Ils se trouvaient dépourvus d'à peu près tout et le savaient. Le *Caird* emportait le meilleur de ce qu'ils avaient possédé.

Au bout d'un certain temps, ils hissèrent le *Wills* sur la plage, puis le renversèrent et se glissèrent au-dessous.

« Tandis que nous nous serrions les uns contre les autres, nous nous demandions, écrit Macklin, comment nous allions tenir pendant tout un mois, délai minimum, si tout se passait bien, au bout duquel nous pouvions espérer être secourus. »

C'était, il l'avouait, une hypothèse « extrêmement optimiste », fondée sur une demi-douzaine de suppositions – dont la première était que le *Caird* atteindrait effectivement la Géorgie du Sud.

Sur ce point, la confiance était générale, tout au moins en apparence. Mais quelle autre attitude pouvaient-ils prendre sans se reconnaître comme irrémédiablement condamnés ? Quelles que soient les probabilités de réussite, personne n'accroche son ultime espoir à quelque chose qu'il s'attend à voir échouer.

Le dîner fut servi de bonne heure et ils se couchèrent presque aussitôt. L'aube suivante fut blême, avec de la brume et de la neige, annonçant une mauvaise journée. Il devenait encore plus impératif de réaliser quelque abri, et tous ceux qui pouvaient travailler continuèrent à creuser la grotte dans le glacier. Le 28, quatre jours après le départ du *Caird*, il fut évident que l'idée devait être abandonnée. La grotte pouvait déjà recevoir plusieurs hommes,

mais la chaleur de leur corps faisait fondre l'intérieur, donnant naissance à des ruisselets sur les murailles et le fond.

Une seule possibilité demeurait : les embarcations. Greenstreet et Marston suggérèrent de les retourner pour former le toit d'une cabane. Wild accepta. Ils se mirent à ramasser des pierres pour les fondations, mais ce fut une besogne extrêmement pénible.

« Nous sommes tous devenus ridiculement faibles, nota Orde-Lees. Il faut nous mettre à deux ou trois pour transporter une pierre que chacun eût portée naguère avec facilité… Nous nous trouvons dans un état comparable à celui qu'on connaît après une longue maladie. » Malheureusement, les meilleures roches gisaient à l'extrémité de la langue de terre, c'est-à-dire à près de cent cinquante mètres de l'emplacement choisi pour l'abri. Quand les fondations furent hautes d'environ un mètre vingt, les deux canots y furent placés, côte à côte. Il fallut plus d'une heure pour effectuer le réglage, en surélevant le mur ici, en l'abaissant là. Les rares morceaux de bois qui existaient encore furent installés en travers des quilles et une tente fut établie au-dessus de l'ensemble, avec des cordes solidement ancrées pour la tenir. Comme touche finale, on tendit des morceaux de toile autour des murs pour empêcher le vent de passer entre les pierres. Une ouverture fut ménagée du côté de la mer et on y suspendit deux couvertures placées l'une sur l'autre.

Wild décréta enfin la cabane terminée. Les hommes prirent leurs sacs de couchage trempés et entrèrent. Toute liberté leur fut laissée pour choisir les places. Certains grimpèrent aussitôt à l'étage supérieur, formé par les bancs de nage renversés. Les autres s'installèrent où cela leur parut plus confortable, plus sec, plus chaud. Le dîner fut servi à 16 h 45. Ils se couchèrent immédiatement après et, pendant quelques heures, dormirent d'un sommeil sans rêves. Mais, un peu après minuit, un nouveau blizzard se mit à souffler et c'en fut fini de leur repos. La tempête ébranlait la cabane et chaque rafale semblait devoir arracher les embarcations de leurs fondations. Le vent s'infiltrait par la moindre fente, en introduisant de la neige. Cependant, à l'aube, l'abri demeurait intact.

« Quel misérable réveil, écrivit Macklin. Une épaisse couche de neige recouvre tout. Nos chaussures sont tellement gelées que nous ne pouvons les mettre que petit à petit. Pas une seule paire de gants sèche ou chaude parmi nous. C'est, je crois, le plus mauvais matin de toute ma vie. Tout semble voué à l'échec et le Destin paraît absolument déterminé à nous

écraser. Les hommes jurent tout bas, avec une conviction montrant combien ils abhorrent cette île où il nous a fallu chercher abri. »

Mais l'instinct de conservation commandait d'agir.

Malgré le froid et le vent, si furieux parfois qu'ils devaient s'accroupir à l'intérieur pour attendre la fin des rafales, ils travaillèrent à rendre la cabane plus sûre. Certains rétablirent la tente au-dessus du toit et attachèrent les cordes plus solidement. D'autres enfoncèrent des morceaux de couverture entre les pierres et apportèrent du gravier humide, pris au bord de l'eau, pour boucher les trous.

Le blizzard continua à souffler pendant la nuit. De la neige pénétra encore à l'intérieur, mais en beaucoup moins grande quantité que la veille. Dans la matinée du 30 avril, James, Hudson et Hurley, qui avaient essayé de coucher sous leur tente, rejoignirent les autres.

« Il est presque impossible de vivre : ici sans cabane », écrivit Hurley.

À mesure que le vent leur révéla les points faibles, les hommes corrigèrent ceux-ci et, chaque jour, l'abri devint un peu plus habitable.

Ils tentèrent de faire cuire leurs repas à l'intérieur, mais, au bout de quarante-huit heures, Green fut atteint de cécité, causée par la fumée. Hurley dut le remplacer. Ils construisirent une cheminée entre les deux canots, ce qui résolut en partie le problème. Cependant, un caprice du vent suffisait pour refouler de gros nuages à l'intérieur, que les hommes devaient évacuer, à moitié suffoqués et les yeux larmoyants.

Dans la journée, il filtrait assez de lumière pour qu'on pût se reconnaître à l'intérieur, mais, bien avant la tombée de la nuit, l'obscurité devenait totale. Marston et Hurley découvrirent qu'en mettant de l'huile de phoque dans une petite boîte, avec un morceau de bande de pansement comme mèche, ils obtenaient une faible clarté, permettant de lire à condition d'en rester près. Ils éliminèrent ainsi leurs misères l'une après l'autre.

Le 2 mai, huit jours après le départ du *Caird*, plus de deux semaines après leur arrivée, le soleil parut enfin. Les hommes sortirent précipitamment leurs sacs de couchage pour les faire sécher. Il en fut de même le 3 et le 4. Quoique non totale, l'amélioration fut grande.

« Nous n'espérions plus que nos affaires sécheraient à ce point », nota James.

Il y eut de longues discussions pour savoir dans quel délai le *Caird* parviendrait en Géorgie du Sud et combien de temps il faudrait, ensuite, à un navire de secours pour arriver. Les plus optimistes imaginaient qu'ils

pouvaient commencer à attendre celui-ci à partir du 12 mai. D'autres, plus modérés, parlaient du 1er juin.

Mais c'était une façon de lutter contre leur espoir. Dès le 8 mai, bien longtemps avant qu'il pût se produire quelque chose, tous s'inquiétaient des conditions de la glace autour de l'île, qui risquaient d'empêcher l'approche d'un navire de secours.

Cette inquiétude n'était pas sans fondement. Mai correspond à novembre dans l'hémisphère nord. L'hiver serait là dans peu de semaines, voire dans quelques jours. Une barrière de glace infranchissable risquait alors de se former autour de l'île. Le 12, Macklin nota : « Brise d'est. Il faut prévoir le retour du pack dans la baie… Ce n'est pourtant pas le moment, alors que nous espérons voir arriver un bateau d'un jour à l'autre. »

Les occupations ne manquaient pas, bien qu'ils conservassent toujours un œil du côté de la mer : tuer des manchots ou un phoque occasionnel, recueillir de la glace pour avoir de l'eau. Ils passèrent de longues heures à essayer de prendre au piège des « paddies », petits oiseaux semblables à des pigeons qui voletaient autour du stock de viande. Un aviron fut érigé en mât de pavillon à l'endroit le plus haut qu'ils purent atteindre et ils y clouèrent le guidon du Royal Yacht Club.

Macklin et McIlroy ne manquèrent pas, eux non plus, de besogne. Le premier dut arracher une dent mauvaise à Kerr.

« Drôle de dentiste ! écrivit-il. Cela s'est fait sans raffinement : « Venez au dehors et ouvrez la bouche ! » Pas de cocaïne ni d'anesthésique. »

La main de Wordie s'infecta. Holness eut un orgelet.

Rickenson se remit lentement de sa crise cardiaque, mais les clous causés par l'eau salée sur ses poignets refusèrent obstinément de guérir. L'état de Greenstreet, qui avait eu les pieds gelés dans les embarcations, ne s'améliora pas et il dut rester dans son sac de couchage.

Hudson aussi était mal en point. Ses mains montraient des signes de guérison, mais la douleur de la fesse gauche avait produit un très gros abcès dont il souffrait continuellement. Moralement aussi, la traversée avait laissé des traces. Il gisait dans son sac de couchage pendant des heures, sans parler, paraissant se désintéresser totalement de ce qui se déroulait autour de lui.

Mais Blackboro était le plus invalide. Son pied droit paraissait guérir et l'on pouvait nourrir l'espoir de le sauver, mais la gangrène avait commencé dans les orteils du pied gauche. McIlroy, qui le soignait, se préoccupait

surtout d'empêcher ce qu'on appelle la « gangrène humide », où la chair morte reste molle et risque de communiquer l'infection à d'autres parties du corps. Dans la gangrène sèche, la chair devient noire et cassante. L'organisme construit à temps une séparation entre les tissus, vivants et morts, ce qui réduit considérablement la menace de l'infection. McIlroy désirait voir cette séparation se constituer avant de tenter une opération.

À mesure que les jours passèrent, leur existence prit inévitablement un caractère de routine. Chaque soir, avant le dîner, ils jetaient un ultime regard vers le large, pour bien s'assurer qu'aucun navire ou panache de fumée n'était en vue. Après le repas, Hussey jouait souvent de la cithare. Mais la brève période pendant laquelle les lampes à huile brûlaient était surtout utilisée pour causer. Tous les sujets de conversation étaient bons, le sauvetage ayant cependant la priorité, et la nourriture venant aussitôt après.

Marston possédait un petit livre de cuisine qui lui était constamment réclamé. Chaque soir, il le prêtait à un groupe différent. Les hommes s'y plongeaient, dressant les menus qu'ils se commanderaient après le retour au pays.

« Ce que nous désirons, écrivit un soir Orde-Lees, c'est être nourris avec une grande cuiller en bois dont on nous frapperait le ventre, comme pour les bébés coréens, afin que nous puissions absorber une quantité d'aliments plus grande que ce ne serait le cas autrement. Bref, nous voulons être suralimentés, largement suralimentés, oui, très largement suralimentés, uniquement avec du porridge, du sucre, des tartes aux pommes et au cassis, de la crème, des gâteaux, du lait, des œufs, de la confiture, du miel, du pain et du beurre jusqu'à ce que nous en éclations. Et nous tuerons quiconque nous offrira de la viande ! Aussi longtemps que nous vivrons, nous ne reverrons plus de viande, même en peinture ! » Le 17 mai, McIlroy demanda à chacun ce qu'il commanderait s'il pouvait avoir le mets de son choix et nota les réponses. Le résultat de cette consultation montra qu'Orde-Lees avait raison – le désir d'aliments le plus sucrés possible était quasi unanime. Voici quelques exemples :

Clark : Pommes cuites du Devonshire, avec de la crème.

James : Pudding au sirop.

McIlroy : Pudding à la confiture d'orange, avec de la crème.

Rickenson : Tarte aux pommes et aux mûres, avec de la crème.

Wild : Pudding aux pommes, avec de la crème.

Hussey : Porridge, sucre et crème.

Green : Pommes cuites.

Greenstreet : Pudding de Noël.

Kerr : Pâte au sirop.

Certains, cependant, choisirent différemment :

Macklin : Œufs brouillés avec rôties.

Bakewell : Porc aux haricots.

Cheetham : Porc, compote de pommes, pommes de terre et navets.

Blackboro se contenta de demander du pain et du beurre.

Green souleva un grand intérêt parce qu'il avait travaillé dans une pâtisserie. Les autres lui posèrent d'innombrables questions à ce sujet, lui demandant notamment s'il pouvait manger tout ce qu'il désirait en confectionnant ses gâteaux.

Un soir, Hurley entendit Wild et McIlroy parler de nourriture.

— Aimez-vous les pets-de-nonne ? demanda Wild.

— Plutôt, répondit McIlroy.

— C'est sacrément facile à faire. Moi, je les préfère froids, avec de la confiture.

— Ce n'est pas mauvais. Mais que penseriez-vous d'une grosse omelette ?

— C'est sacrément bon !

Puis Marston, se référant à son livre de cuisine, discuta avec Green de façon animée pour savoir si les mies de pain devaient constituer la base de tous les puddings.

Ils entretenaient ainsi leur moral, surtout en bâtissant des rêves. Mais le raccourcissement de plus en plus net des jours leur rappelait l'approche de l'hiver. Le soleil se levait un peu après 9 heures et se couchait vers 15. Comme ils se trouvaient à plus de 300 milles au nord du cercle antarctique, ils n'avaient pas la perspective de le voir disparaître complètement, mais le temps se faisait de plus en plus froid.

« Un grand changement s'est produit dans le paysage, écrivit Macklin, à la date du 22 mai. Maintenant, tout est couvert de neige et il y a plus d'un pied de glace de chaque côté de notre langue de terre. Depuis quelques jours, le pack s'est épaissi et il s'étend dans toutes les directions, aussi loin que porte la vue, ce qui écarte la possibilité d'une prochaine délivrance. Il faudrait un bateau spécialement construit ; un navire en fer ordinaire serait très vite écrasé. En outre, les journées sont extrêmement courtes… »

En fait, une conclusion s'imposait : une délivrance avant l'hiver était devenue improbable, voire impossible. Le 25 mai, un mois et un jour après le départ du *Caird*, Hurley écrivit :

« Vent et neige de l'est. On ne peut imaginer cadre plus désolé et inhospitalier. Nous sommes tous résignés, désormais, à l'hivernage. »

5

Ce n'était pas vrai ! La logique commandait sans doute une attitude de résignation stoïque, mais ils ne pouvaient s'y résoudre.

« Chaque matin, écrivit Macklin, à la date du 6 juin, je monte au sommet de la hauteur et, malgré tout, je ne puis m'empêcher d'espérer que je vais apercevoir un bateau venant à notre secours. »

Hurley lui-même nota :

« Chaque jour, tout le monde explore l'horizon pour y chercher un mât ou une fumée. »

Le fait qu'il n'en paraissait pas, ils l'attribuaient à toutes sortes de raisons : la glace, les tempêtes, la brume, le délai nécessaire pour se procurer un navire convenable, des retards administratifs. Presque personne n'osait mentionner la plus probable de toutes : le naufrage du *Caird*. Avec beaucoup de naïveté, Orde-Lees nota :

« On ne peut s'empêcher d'éprouver un peu d'inquiétude pour Sir Ernest, de se demander comment il va, où il se trouve et pourquoi il n'a pu encore nous secourir. Mais c'est un sujet pratiquement tabou ; chacun a sa propre opinion et ignore celle des autres ; de toute évidence, personne n'ose dire ce qu'il pense réellement. »

Quelle que fût cette opinion, il n'y avait rien d'autre à faire qu'attendre et espérer. Chaque jour, un homme prenait les fonctions de « chauffeur », avec pour mission d'alimenter le feu en peaux de manchots… et de produire le minimum de fumée. Il y avait aussi la corvée consistant à aller chercher de la glace pour avoir de l'eau et la viande gelée nécessaire pour le repas. Les deux besognes étaient fastidieuses et des trafics s'engageaient pour y

échapper. Habituellement, une tranche de chair de manchot permettait de se procurer un remplaçant pour jouer le rôle de « chauffeur ».

D'autres trafics se produisaient en ce qui concernait les aliments. Des groupes se formèrent, dont le plus typique était le « groupe du sucre », où chaque membre cédait chaque jour un de ses trois morceaux de sucre ; pour se régaler quand son tour venait de recevoir ceux des autres, tous les six ou sept jours. Wild n'éleva pas d'objection. En fait, il conservait la plus grande souplesse possible dans la plupart des domaines. Cela évitait des frictions et créait une occupation d'esprit pour les hommes.

Étant donné les conditions dans lesquelles ils vivaient, on peut s'étonner de l'absence de tout conflit grave. Peut-être cela était-il dû à ce que de petites disputes avaient lieu toute la journée, constituant comme une soupape de sûreté pour empêcher une accumulation de la pression qui se serait sans doute produite autrement. En outre, le petit groupe était devenu une espèce de société sans classe où chacun se sentait le droit de dire tout ce qui lui plaisait et ne s'en privait pas. Si quelqu'un marchait sur la tête d'un camarade, en essayant de sortir pendant la nuit, il entendait les mêmes injures, quelque grade qu'il eût pu revêtir auparavant.

Cette obligation de sortir la nuit constituait probablement l'aspect le plus désagréable de leur existence. Il fallait trouver son chemin à la lueur d'une seule lampe à huile, gardée allumée à cette intention, et il était matériellement impossible de ne pas marcher sur un des dormeurs, puis s'exposer à l'extérieur, souvent alors que le blizzard soufflait. C'était parfois impossible, parce que des morceaux de pierre et de glace volaient à travers l'air. Les hommes préféraient se retenir dans toute la mesure permise par la résistance physique.

Mais, au bout d'un certain temps, devant les réclamations constantes, Wild accepta de convertir un bidon d'essence de dix litres en urinoir nocturne. Celui qui faisait monter le niveau à cinq centimètres du bord devait porter le récipient à l'extérieur pour le vider. Si le temps était très mauvais, certains attendaient, éveillés, qu'un autre s'approchât de l'urinoir afin de pouvoir juger, par le bruit, du niveau de celui-ci. Si le niveau paraissait trop élevé, ils se retenaient. Mais ce n'était pas toujours possible. Parfois, quelqu'un urinait aussi silencieusement que possible et se recouchait. Le suivant constatait, à sa grande fureur, qu'il lui fallait vider le récipient avant de pouvoir l'utiliser. Les hommes y voyaient une sorte de plaisanterie. Si la victime se fâchait, les autres se moquaient d'elle.

Le moral connaissait des fluctuations en fonction du temps. Quand le soleil brillait, allumant des lueurs sur le glacier, produisant des couleurs très vives et constamment changeantes, l'île prenait une beauté sauvage et personne n'y restait insensible. Cela demeurait l'exception. Les tempêtes étaient devenues moins fréquentes, mais il y avait de longues périodes de temps humide et lugubre, créant l'état d'esprit que Greenstreet nota un jour :

« Chacun a passé la journée à pourrir dans son sac, parmi la fumée de tabac et du poêle… tuant ainsi un autre sacré jour pourri ! »

En mai, les plus pessimistes – avec Orde-Lees pour champion – n'avaient cessé de prédire que les manchots émigreraient pour ne reparaître qu'à la fin de l'hiver. Orde-Lees engagea même toute une série de paris à ce sujet. Au début de juin, il en perdit trois d'un coup.

Il avait parié : 1° qu'il n'existerait plus un seul manchot ce jour-là ; 2° qu'après le 1er juin, on n'en reverrait jamais plus de dix par jour ; 3° qu'ils n'en tueraient pas plus de trente dans le mois entier. Or, ce jour-là, ils en tuèrent cent quinze.

La nourriture ne constituait donc pas un souci immédiat, mais d'autres sujets retenaient l'attention… le pied de Blackboro notamment. Au début de juin, McIlroy acquit la conviction que la séparation entre les tissus morts et vivants était complète et qu'il serait dangereux de retarder l'opération. Bien entendu, il ne pouvait plus être question d'attendre l'arrivée d'un navire sauveteur pour transporter Blackboro dans un hôpital. Au premier jour relativement chaud, il faudrait l'opérer.

L'aube du 15 juin fut douce et brumeuse. Après avoir consulté Wild et Macklin, McIlroy décida d'agir. Blackboro était résigné depuis longtemps. Les quelques instruments chirurgicaux furent sortis et stérilisés dans de l'eau qu'on fit bouillir à cet effet. Des caisses à provisions, disposées près du poêle et garnies de couvertures constituèrent la table d'opération.

Quand tout fut prêt, les hommes reçurent l'ordre de sortir, sauf les deux invalides : Hudson, installé à l'autre bout de la cabane, et Greenstreet qui, étendu sur les bancs du *Docker*, se trouvait juste au-dessus de la scène. Wild et How restèrent aussi, comme assistants, et Hurley s'occupa du poêle. Il le bourra de peaux de manchot. Lorsque la température commença à s'élever, Blackboro fut transporté sur la table. Toutes les lampes à huile furent allumées pour éclairer dans un petit cercle. Lorsque la chaleur fut

suffisante, McIlroy et Macklin se dévêtirent, ne gardant que leur gilet de laine, pièce de vêtement la plus propre qu'ils possédassent.

Comme anesthésique, ils employèrent du chloroforme, ce qui n'était pas très indiqué, surtout au voisinage du poêle, mais ils n'en avaient pas d'autre, et seulement 180 grammes. Pour l'administrer, Macklin attendit que la température permît la vaporisation. En vingt minutes, elle atteignit 80 degrés (+ 26°6 C). Macklin ouvrit le flacon et versa un peu de liquide sur un tampon de ouate. Puis, après avoir donné une petite tape sur l'épaule de Blackboro pour le rassurer, il plaça le tampon sur sa figure en lui disant de fermer les yeux et de respirer profondément. Blackboro obéit. Moins de cinq minutes après, il avait perdu conscience et Macklin fit signe à McIlroy de commencer.

Le pied fut disposé au bord d'une caisse, au-dessus d'un grand récipient vide. Après l'enlèvement des bandages, les orteils parurent momifiés, avec la chair noire et cassante. Wild prit un scalpel dans l'eau bouillante et le tendit à McIlroy. À l'autre bout de la cabane, Hudson détourna la tête, mais Greenstreet suivit avec beaucoup d'intérêt ce qui se déroulait.

McIlroy pratiqua une incision à l'extrémité du pied, puis rabattit la peau. Macklin regarda Wild et constata que celui-ci ne faiblissait pas.

McIlroy réclama alors des pinces que Wild prit pareillement dans l'eau bouillante. Puis, avançant l'instrument sous la peau, à la jonction des orteils avec le pied il les coupa l'un après l'autre. Chacun tomba dans le récipient avec un petit bruit métallique.

Le médecin gratta ensuite la chair morte avec le plus grand soin et, la plaie bien nette, effectua quelques points de suture. Le tout dura cinquante-cinq minutes. Blackboro ne tarda pas à gémir et ouvrit bientôt les yeux. Il resta étourdi pendant un certain temps, puis sourit aux médecins.

— J'aimerais bien une cigarette, dit-il.

McIlroy arracha une page de l'*Encyclopaedia Britannica*, effrita un peu de tabac et roula une cigarette. La tension disparut. Wild, regardant l'eau bouillante, proposa de l'utiliser pour se laver. L'idée ravit McIlroy et Macklin. Ils trouvèrent un petit morceau de savon, enlevèrent leur gilet et se lavèrent du mieux qu'ils purent jusqu'à la ceinture. Comme il restait encore un peu d'eau, ils empruntèrent trois morceaux de sucre sur la ration du lendemain pour se confectionner un breuvage sucré.

Dans l'intervalle, les hommes s'étaient réfugiés dans la grotte pratiquée dans le glacier et avaient passé le temps à se couper mutuellement les

cheveux.

6

Le pack s'étendait le plus souvent jusqu'à l'horizon et aurait empêché un éventuel navire de secours de s'approcher, mais, certains jours, il se désagrégeait, de sorte que la possibilité de voir arriver ce navire ne disparaissait jamais complètement. Aussi les hommes conservaient-ils un faible rayon d'espoir qui les conduisait à grimper religieusement, chaque jour, à leur observatoire. Mais cela servait également à ralentir l'écoulement du temps.

Les jours se succédaient avec monotonie. Un seul fut remarquable, le 22 juin, milieu de l'hiver. Ils le célébrèrent par un copieux petit-déjeuner et par un merveilleux pudding aux noix, servi au dîner.

Après quoi, étendus dans leurs sacs de couchage, ils écoutèrent un splendide programme en vingt-six numéros. Beaucoup préparaient depuis plusieurs jours les couplets qu'ils allaient chanter, les deux têtes de turc principales étant Green et Orde-Lees.

Hussey joua de la cithare, bien entendu. Kerr, comme un an auparavant, chanta *Spagoni le Toréador*, « en détonant, comme il convenait ». Le plus grand succès revint à James, qui chanta, sur l'air de *Solomon Levi* :

Je m'appelle Frankie Wild-o ; ma maison se dresse à l'île de l'Éléphant.
Les murs n'ont pas une brique, le toit n'a pas une tuile.
Néanmoins, vous en conviendrez, c'est, sur des kilomètres et des kilomètres,
La plus somptueuse demeure qu'on puisse trouver à l'île de l'Éléphant !

La soirée se termina par un toast au retour du soleil, au Patron et à l'équipage du *Caird*. Il fut porté avec du « Gros Rouge 1916 », fait avec de

l'eau, du gingembre, du sucre et de l'alcool méthylique emprunté aux provisions pour les réchauds.

« Un goût horrible ! écrivit Macklin. De quoi nous transformer en buveurs d'eau pour le restant de notre vie, bien que quelques-uns prétendissent aimer ça !… Plusieurs en furent malades. »

Mais aucun événement n'était plus prévisible. Ce fut, de nouveau, l'interminable attente… et les spéculations.

« Nous supportons toujours notre existence avec patience, écrivit Macklin, le 6 juillet. Le temps passe assez vite, en dépit de l'épouvantable ennui. Mon esprit devient terriblement vide, il m'arrive de rester plusieurs heures sans la moindre pensée. »

« Wild continue à répéter que le "bateau" arrivera la semaine prochaine, nota Orde-Lees quelques jours plus tard, mais, bien entendu, c'est pour entretenir le moral de ceux qui pourraient se décourager. C'est là un bel optimisme qu'il faut admirer s'il ne doit pas être trompé. Wild déclare aussi qu'il ne s'inquiétera pas du sort de Sir Ernest avant la mi-août. »

« J'ai effectué ma promenade dominicale, rapporte Hurley à la date du 16 juillet, sur les cent mètres tant parcourus de la langue de terre. Si nous savions que Sir Ernest et l'équipage du *Caird* sont sains et saufs, donc que le secours finira certainement par arriver, nous ne nous lasserions pas. Nous envisageons le milieu d'août. »

Cela devint la date limite, à partir de laquelle on pourrait commencer à s'inquiéter officiellement. Wild l'avait intentionnellement fixée assez loin dans le temps, pour maintenir les espoirs aussi longtemps que possible.

Ce n'était pas facile. Peu à peu, les conditions se faisaient de plus en plus primitives. La pâte de noix s'épuisa, le lait en poudre aussi, mais la fin du tabac constitua une véritable tragédie. Elle ne se produisit pas d'un seul coup : certains avaient épargné, alors que d'autres consommaient toute leur ration dans l'espoir que le secours ne tarderait pas.

Jock Wordie, avec l'économie proverbiale des Écossais, fut le dernier à en posséder et, pendant une semaine ou deux, devint le centre de propositions sans nombre. Les marins explorèrent minutieusement le sol pour découvrir quelque curiosité géologique capable d'éveiller l'intérêt de Wordie. Puis, serrant la pierre dans la main pour ne pas la laisser voir, ils négociaient :

— Une pipe… Une demi-pipe ?… Un quart de pipe ?… Deux bouffées ?…

Wordie, qui avait pourtant exploré lui-même tout l'espace au moins une dizaine de fois, succombait invariablement à sa curiosité.

Quand sa provision fut également épuisée, une atmosphère de deuil régna. Mais le désir de fumer était si puissant qu'une recherche aux substituts du tabac commença. McLeod l'amorça en retirant l'herbe qui formait l'isolement calorifuge de ses chaussures.

« Cela sent plus la prairie brûlée que le tabac », observa James.

L'exemple fut cependant suivi. Bakewell imagina même de donner du goût à cette herbe en la faisant bouillir avec toutes les pipes qu'on voulut bien lui prêter. Théoriquement, après avoir séché, elle aurait dû conserver un peu l'arôme du tabac, mais « le résultat, nota encore James, ne récompensa pas la peine qu'on s'était donnée ».

« Le lichen fut également essayé, continue James, et nous vécûmes dans la crainte qu'un jour quelqu'un ne recourût au varech. »

Les autres petits ennuis ne manquaient pas, en particulier ceux qui provenaient des ronfleurs.

« Wild a inventé un appareil ingénieux pour corriger les ronfleurs chroniques, écrivit Hurley. L'expérience a été faite avec Lees, qui nous empêche de dormir par un véritable bruit de trompette. Une corde, attachée à son bras par un nœud coulant, et guidée par des cosses, passe au-dessus des couchages jusqu'au voisinage de celui de Wild. Quand les dormeurs sont dérangés, ils tirent vigoureusement sur cette corde, mais Lees reste incorrigible, il ne prend même pas garde à nos signaux. Certains ont proposé de lui passer le nœud coulant autour du cou, et je suis sûr qu'ils tireraient plus énergiquement encore. »

Pendant la plus grande partie de juillet, le temps demeura relativement tolérable et les « williwaws » familières dévalèrent moins fréquemment des falaises. En revanche, le glacier ne cessa de constituer une menace. Périodiquement, sans avertissement, des fragments s'en détachaient, il « vêlait » des icebergs. Orde Lees décrit un de ces phénomènes :

« Un énorme morceau, aussi gros qu'une église, qui pendait depuis longtemps du glacier, s'en est brusquement détaché avec une série de coups de tonnerre. En tombant dans l'eau, il a soulevé une vague haute d'une douzaine de mètres, qui a foncé droit sur notre cabane et l'eût balayée, si les éboulis ne l'avaient freinée… Elle n'en projeta pas moins des blocs de glace pesant plusieurs tonnes par-dessus la langue de terre. Marston fut si

convaincu que la cabane allait être inondée qu'il lança un retentissant "Attention !" qui n'eut d'autre effet que d'alarmer les deux pauvres invalides : Hudson et Blackboro. »

Le désastre leur fut épargné, mais l'île n'en fit pas moins tout son possible pour les inonder. Au début de juillet, ils constatèrent que de l'eau s'infiltrait à travers les roches qui formaient le sol de la cabane. Il était très difficile d'en préciser l'origine, mais il s'agissait manifestement d'un drainage naturel, passant sous l'abri. Ils percèrent un orifice d'évacuation dans un des murs latéraux, sans résultat notable. Au contraire, le ruissellement prit de la force. Finalement, ils durent creuser un trou profond de soixante centimètres, à l'endroit le plus bas du sol, où l'eau s'accumula et où ils purent la puiser. La première fois, ils enlevèrent plus de 300 litres. Par la suite, ils se tinrent en alerte chaque fois que le temps devint chaud ou humide. James nota, à la date du 26 juillet :

« Vers minuit, j'ai été réveillé par des hommes qui se plaignaient de la montée de l'eau entre les pierres. Il fallait évacuer cette eau ou se laisser tremper. Hurley, McIlroy, Wild et moi-même nous levâmes et écopâmes au moins 250 litres, à peu près la même quantité à 5 heures, et plus encore juste avant le petit-déjeuner. »

Cette besogne était non seulement fastidieuse, mais nauséabonde, car des excréments de manchots se trouvaient mélangés au liquide. Seule chance dans leur malheur : le puisard se trouvait devant le poêle.

Avec le temps, l'intérieur de la cabane était devenu d'une saleté repoussante. Habituellement, ils disaient « la soute » ou la « turne ». Chaque fois qu'ils le pouvaient, ils renouvelaient les pierres, mais il leur était souvent impossible d'en arracher du sol gelé. À cause du très médiocre éclairage, des morceaux de nourriture tombaient fréquemment et, dans l'eau et sous la chaleur, pourrissaient, ce qui ajoutait une horrible odeur à toutes les autres.

À la fin de juillet, l'abcès d'Hudson atteignait presque la grosseur d'un ballon de football. McIlroy désirait ne pas l'ouvrir à cause du risque d'infection, mais Hudson souffrait tant qu'il lui fallut bien s'y résoudre. Il pratiqua l'incision sans anesthésie et retira plus d'un litre de liquide nauséabond.

« On imaginerait difficilement notre situation, écrivit Macklin. Nous vivons dans une cabane délabrée, emplie de fumée, immonde, buvant au même pot… et en promiscuité avec un homme affligé d'un énorme abcès

purulent… C'est une existence affreuse et, pourtant, nous sommes relativement heureux… »

Et plus tard, il ajouta :

« J'ai donné à Blackboro le morceau de peau de renne que j'ai apporté de Camp de l'Océan… Son sac est plus usé que le mien ; pauvre diable, il a bien peu de chances de sortir vivant d'ici. »

Quand juillet tira à sa fin, il devint de plus en plus difficile de lutter contre l'angoisse.

« Aujourd'hui paraît particulièrement monotone, écrivit Hurley à la date du 30. Dans leur sauvage magnificence, les falaises vertigineuses qui limitent l'espace où nous pouvons remuer à Cap Wild semblent, à travers le brouillard à des murs de prison, sinistres et inabordables. Si nous avions quelque chose à faire, d'utile ou non, le fardeau serait moins dur à supporter. Pour le moment, notre unique exercice consiste à arpenter les 80 mètres de la langue de terre ou à grimper à l'observatoire pour essayer de distinguer un mât à l'horizon. Nous attendons avec anxiété le mois nouveau qui devrait nous apporter la délivrance. Nous sommes las de compter sans cesse les jours écoulés depuis le départ du *Caird* et d'en tirer des prévisions pour l'arrivée du secours. »

Dans les discussions, l'éventuelle perte du *Caird* ne s'évoquait jamais. En parler eût été une lourde faute de tact, une espèce de souillure à quelque chose de sacré. Cependant, ils ne pouvaient plus ne pas s'avouer à eux-mêmes que, même sans supposer un naufrage, un retard, un contretemps quelconque s'était produit. Quatre-vingt-dix-neuf jours s'étaient écoulés depuis ce départ de Shackleton… Ils se demandaient de plus en plus s'ils n'attendaient pas un événement qui ne surviendrait jamais.

Dans ce cas, admit finalement Macklin, dans son journal, à la date du 31 juillet, « il faudra gagner l'île de la Déception avec le *Stancomb Wills*. Ce sera une traversée très dure, mais j'espère être le premier choisi s'il faut en venir là. »

Ils s'étaient fixé une date limite : le 15 août, mais le temps paraissait s'être arrêté. Le 10 août fut un double anniversaire : celui du jour où l'*Endurance* avait quitté l'Angleterre, deux ans auparavant, et celui du jour où elle avait senti la pression de la banquise pour la première fois.

« Nos souvenirs forment comme un cauchemar chaotique, confus, nota Hurley. Les douze derniers mois semblent avoir passé assez rapidement et, quoique nous vivions ici, en sécurité, depuis près de quatre mois, cette

dernière période paraît beaucoup plus longue que les huit précédents. Cela vient certainement de ce que nous comptons les jours, dans l'espoir que chacun d'eux peut apporter la délivrance, et aussi de ce que nous n'avons rien à faire… Ce comptage des jours et l'anxiété que nous éprouvons au sujet de nos camarades du *Caird* freinent encore le temps qui s'écoule déjà très lentement. »

Désormais, ils s'attardèrent un peu plus, quotidiennement, à l'observatoire, guettant un signe avant-coureur de l'approche du navire de secours.

« La banquise est toujours compacte autour de nous, écrivit Orde-Lees, le 3 août… Nous commençons à être à court de combustible et de viande, mais personne ne semble s'en soucier beaucoup… On parle ouvertement du cas où sir Ernest ne reviendrait pas. Aucun de nous n'aimerait à penser qu'il a pu ne pas atteindre la Géorgie du Sud, mais, fait significatif, Wild a ordonné de ramasser soigneusement le moindre morceau de cordage et de laine, ainsi que les pointes, dans l'éventualité où il faudrait gagner l'île de la Déception en bateau… »

Pour un tel voyage, ils manquaient désespérément de matériel. Comme voile, il ne restait plus que le foc du *Wills*, ridiculement petit. Il fallait donc en coudre une plus grande avec les tentes plus qu'à moitié pourries. Et il n'existait pas de mât pour la hisser. Le *Caird* avait pris celui du *Wills* pour s'en servir d'artimon et utilisé celui du *Docker* pour renforcer sa quille. Peut-être pourraient-ils tirer quelque chose des cinq avirons qui leur restaient.

Et les jours passaient :

4 août : « Existence d'une monotonie extrême. »

(James.).

5 août : « Je reste étendu dans mon sac de couchage comme un invalide, à relire des livres cent fois lus. » (Hurley.)

6 août : « Temps idéal pour l'arrivée d'un navire. »

(Hurley.)

7 août : « Hudson s'est levé un peu aujourd'hui ; mais il est extrêmement faible et, en essayant de faire un geste de la main à McIlroy, il est tombé en arrière. » (Macklin.)

8 août : « Nous avons dû épuiser l'eau quatre fois… ce qui est plus que d'habitude. » (Orde-Lees.)

9 août : « Wordie a découvert un vieux journal (ou un morceau) du 14 septembre 1914. Tout le monde le lit et le relit ardemment. » (Greenstreet.)

10 août : « Je viens d'observer ces merveilleux petits oiseaux que sont les pétrels des neiges. Parfois, une vague les prend et les jette au rivage, mais ils se remettent vite et recommencent à pêcher. » (Macklin.)

11 août : « Marston est sorti à 5 heures, mais il n'y avait rien sur la côte. » (Orde-Lees.)

12 août : « Je ne puis m'empêcher de m'inquiéter au sujet des miens. Je ne le ferais pas si j'étais certain qu'ils ont reçu des nouvelles ; mais je sais combien ils doivent se tourmenter. » (Macklin.)

13 août : « Nous commençons à attendre anxieusement le bateau de secours. C'est à peu près l'époque… » (James.)

14 août : « Récemment, nous avons mangé des algues bouillies. Le goût est assez particulier, mais tout changement est le bienvenu. » (James.)

15 août : « Il a neigé par intervalles dans la journée. » (Orde-Lees.)

16 août : « Nous attendons anxieusement le navire de secours. La plupart d'entre nous grimpent à l'observatoire pour fouiller l'horizon. Certains ont carrément abandonné l'espoir de le voir arriver. » (Macklin.)

17 août : « La glace a fait sa réapparition. » (Hurley.)

18 août : « Les deux baies sont remplies de glace.
Il y en a jusqu'où porte la vue. » (Greenstreet.)

19 août : « Inutile de nous leurrer plus longtemps. »
(Orde-Lees.)

SIXIÈME PARTIE

1

Lundi, 24 avril.

Nous avons dit au revoir à nos compagnons et sommes partis à 12 h 30 pour parcourir les 870 milles jusqu'à la Géorgie du Sud. À 14 heures, nous rencontrâmes un courant de glace que nous parvînmes à traverser en une heure environ. Alors nous nous trouvâmes dans l'océan, trempés mais contents tout de même.

(Journal de McNeish.)

Lundi, 24 avril.

Camp Wild, pour réglage du chron. 192/262.

Appareillé avec le James Caird *à 12 h 30. Gouverné au nord-nord-est pendant 8 milles, puis à l'est pendant un mille pour trouver une ouverture dans le courant de glace, orienté est-ouest.*

Vent : jusqu'à 16 heures : ouest-nord-ouest 6 (à peu près 30 nœuds).

(Journal de Worsley.)

Du *Caird*, qui commençait à se soulever à la houle, le petit groupe d'hommes, silhouettés en noir sur la neige blanche et faisant des gestes d'adieu, offrait un spectacle assez émouvant. Worsley gouverna d'abord vers le nord. Shackleton, assis à côté de lui, regardait alternativement vers l'avant où la glace se rapprochait, et vers l'arrière pour apercevoir encore ce groupe pathétique qui, très rapidement, sembla-t-il, cessa d'être discernable.

Bientôt, l'île de l'Éléphant fut visible, à l'arrière, sur toute sa largeur, avec ses falaises escarpées et ses glaciers. À droite, l'îlot de Cornwallis, surgissant de la mer à la verticale, parut derrière le cap Valentine. Un peu

plus tard, les pics neigeux de l'île Clarence se montrèrent, à demi cachés par des traînées de brumes, teintées de violet. De temps en temps, un phoque ou une troupe de manchots défilaient le long du bord, paraissant intrigués par ces étranges créatures qui passaient sur la surface de la mer.

À 14 heures, le *Caird* atteignit la glace. C'était une bande épaisse d'anciens floes brisés, revêtant les formes les plus diverses, qui montaient et descendaient à la houle d'ouest, en produisant un bruit rauque de frottement.

Worsley mit le cap à l'est, parallèlement à cette bande pour découvrir l'ouverture qu'il avait vue avec Shackleton dans la matinée. Il fallut près d'une heure pour l'atteindre. Des fragments de floes et de la glace en débâcle l'obstruaient, mais Worsley y engagea le *Caird*.

Presque aussitôt l'embarcation se trouva parmi des blocs dont certains atteignaient deux fois la hauteur de son mât ; au-dessus de l'eau, ils avaient une blancheur pure, neigeuse, au-dessous, ils prenaient une couleur de plus en plus bleue.

Worsley gouverna de son mieux, mais souvent, en voulant éviter un de ces blocs, il en abordait un autre. Shackleton décida qu'il fallait poursuivre à l'aviron.

Les voiles furent donc amenées et les hommes s'installèrent avec précaution sur le revêtement pour nager, ce qui fut extrêmement difficile, car ils se trouvaient au même niveau que les tolets. Fort heureusement, le vent tomba. Shackleton avait pris la barre et il rythmait la nage. La lumière diminuait, car il était plus de 16 heures.

Cependant, au bout d'une soixantaine de minutes, la glace finit par devenir plus lâche, et l'embarcation en sortit pour parvenir en eau complètement libre. Les hommes redescendirent à l'intérieur et le soulagement fut général.

Le vent avait peu à peu tourné au sud-est, c'est-à-dire qu'il soufflait de la direction idéale pour les pousser sur leur route. Shackleton fit hisser les voiles, puis envoya Crean, McNeish, Vincent et McCarthy se coucher à l'avant ; déclarant que Worsley et lui assureraient le quart pendant la nuit pour veiller aux glaces éventuelles.

Tout ayant pris sa place, Shackleton se retourna. L'île de l'Éléphant demeurait à peine discernable. Il la regarda en silence pendant plusieurs minutes. Assurément, elle offrait un aspect rebutant mais en prenait un caractère encore plus pathétique. Elle servait de refuge à vingt-deux

hommes qui, en ce moment même, campaient sur une plage précaire, battue par les tempêtes, aussi isolés du monde que s'ils se fussent trouvés sur une autre planète. Leur détresse était connue seulement des six hommes qui montaient cette embarcation dérisoire et allaient essayer de démontrer la fausseté de toutes les lois des probabilités, pour revenir avec du secours. C'était une mission quasi surhumaine.

La nuit vint. Des milliers d'étoiles s'allumèrent dans le ciel sombre, sur lequel le petit guidon, hissé au mât principal du *Caird*, décrivait des cercles sous l'effet de la houle venant de la hanche.

Worsley gouvernait, avec Shackleton serré contre lui. Le vent était froid et la mer se creusait. Tous deux s'inquiétaient avant tout de la glace et ils exerçaient une veille très attentive. Ils dépassèrent un ultime glaçon au début de la soirée, mais, vers 22 heures, l'océan parut complètement libre.

De temps à autre, Shackleton roulait des cigarettes pour eux deux et ils causèrent de multiples choses. Manifestement, la lourde responsabilité dont il portait le fardeau depuis seize mois avait quelque peu entamé l'énorme confiance de Shackleton en soi-même. Il éprouvait le besoin de parler pour se convaincre de la justesse de ses décisions. Celle de quitter le groupe, confia-t-il à Worsley, avait été la plus pénible, il ne l'avait prise qu'à contrecœur, mais quelqu'un devait bien aller chercher du secours et cette mission, il ne pouvait la déléguer à personne. Quant à la traversée elle-même, il semblait nourrir des doutes et il demanda à Worsley son opinion sur leurs chances de réussite. Worsley répondit qu'il avait la certitude d'arriver, mais, de toute évidence, Shackleton ne fut pas convaincu.

À la vérité, il se sentait un peu hors de son élément. À terre, il avait fait ses preuves, démontré de la façon la plus absolue qu'il était capable de vaincre par sa ténacité sans pareille. Mais la mer représentait une ennemie d'une autre sorte. À terre, le courage et la volonté de tenir jusqu'au bout suffisent, le plus souvent, pour assurer le salut : alors que la lutte contre la mer constitue une sorte de combat matériel, sans échappatoire possible, en face d'un adversaire infatigable, inusable, où l'homme ne remporte jamais vraiment la victoire, où il peut, tout au plus, espérer n'être pas vaincu.

Shackleton en éprouvait un malaise. Devant cet adversaire si redoutable, sa propre force n'était rien ; il lui déplaisait de se trouver dans une situation où l'audace et la résolution ne jouaient presque aucun rôle, et où seul le fait de survivre représentait la victoire.

Par-dessus tout, il était effroyablement las et son unique désir consistait à terminer cette traversée au plus vite. En essayant de gagner le cap Horn, il réduirait la distance d'un tiers. Bien qu'il sût la chose impossible, il demanda à Worsley si, à son avis, le vent de sud ne durerait pas assez longtemps pour leur permettre de le faire. Worsley le regarda avec sympathie mais hocha négativement la tête. Ils n'auraient pas une seule chance, répondit-il.

L'aube pointa juste avant six heures et les deux hommes se détendirent. S'ils rencontraient de la glace, ils la verraient désormais.

Shackleton ne réveilla les autres qu'à sept heures. Crean monta le réchaud. Il eut beaucoup de peine à l'allumer et à tenir le récipient au-dessus de la flamme, mais ils purent enfin déjeuner.

Après, Shackleton annonça qu'ils feraient le quart par bordée, de quatre heures en quatre heures. Il prit Crean et McNeish avec lui, Vincent et McCarthy faisant équipe avec Worsley.

2

Classer les dangers par ordre d'importance eût été bien difficile. Cependant, de toutes les menaces connues, la plus grave était certainement celle de la glace… particulièrement la nuit. Un simple abordage risquait de mettre immédiatement fin au voyage. Aussi Shackleton désirait-il remonter vers le nord le plus vite possible, avant de mettre le cap sur la Géorgie du Sud.

Pendant les deux jours suivants, la chance leur sourit. Le vent souffla constamment du sud-ouest, le plus souvent avec la force de la tempête. Le 26 avril, à midi, ils avaient parcouru 128 milles, sans rencontrer trace de la glace.

Toutefois, ces deux jours constituèrent une dure épreuve, au cours de laquelle ils firent connaissance avec les misères innombrables que comportait la vie à bord de l'embarcation. D'abord, il y avait l'eau omniprésente, impossible à oublier. Parfois, il s'agissait seulement d'embruns qui escaladaient l'étrave et que le vent de la vitesse rabattait vers l'arrière ; seul l'homme de barre en souffrait. Mais souvent, l'étrave, formant cuiller, embarquait tout un paquet de mer. L'eau verte, écumeuse, roulait sur le revêtement et tombait, en ruisselets glacés, par tous les interstices de la toile, comme la pluie s'abat par les trous d'une toiture ruinée. Moins de vingt-quatre heures après le départ de l'Éléphant, la toile avait fléchi, formant une dizaine de poches où l'eau demeurait en permanence.

L'homme qui tenait la barre était naturellement le plus exposé. Chacun prenait les tire-veilles pendant une heure et vingt minutes au cours de chaque quart. Mais les deux autres hommes de l'équipe n'étaient pas mieux

lotis pendant ce temps. Quand ils ne s'occupaient pas à écoper, à servir les voiles ou à modifier l'assiette du bateau en déplaçant des pierres au fond de la cale, ils passaient le temps à essayer d'éviter les gouttières que formait le revêtement en toile. Invariablement, ils se serraient l'un contre l'autre, et avaient le dos trempé.

Tous étaient habillés sensiblement de la même façon : d'épais sous-vêtements en laine, un pantalon également en laine, un lourd sweater avec une paire de vestes en gabardine légère et imperméable. Sur la tête, ils portaient un bonnet tricoté et un casque de toile, rentrant sous la veste à l'arrière. Aux pieds, ils avaient deux paires de chaussettes, des souliers en feutre, enserrant la cheville, et des « finneskoes » – chaussures en peau de renne, avec les poils vers l'extérieur, mais ces poils avaient disparu en totalité depuis longtemps. Il n'existait pas un seul vêtement ciré à bord.

Un tel habillement convenait pour le froid intense et sec, mais pas à bord d'une embarcation constamment noyée par les embruns. Là, au contraire, il s'imprégnait, comme une mèche, de la moindre goutte glacée jusqu'au moment où la saturation était atteinte et se maintenait ensuite.

Ils avaient déjà subi l'épreuve en gagnant l'île de l'Éléphant et appris que la meilleure façon de la supporter consistait à se tenir aussi immobiles que possible après une nouvelle douche, pour éviter de faire entrer la peau en contact avec la partie nouvellement trempée. Mais rester immobile à bord d'une embarcation de 22 pieds, sur une mer démontée, n'est assurément pas chose facile.

Il fallait pomper à des intervalles assez courts, ordinairement deux ou trois fois par quart, et la besogne réclamait deux hommes : un pour manœuvrer le piston, l'autre pour maintenir le cylindre en laiton dans l'eau de la cale. Malgré les gants, les mains du second s'engourdissaient en cinq minutes, et les deux hommes devaient permuter.

Ceux qui n'étaient pas de quart ne se trouvaient pas logés à meilleure enseigne. Dès le début, ils constatèrent que le simple fait de dormir présentait en lui-même de forts désagréments. Les sacs de couchage étaient à l'avant, théoriquement la partie la plus sèche. Pour les atteindre, il fallait ramper, à quatre pattes, sur les pierres du fond. L'espace se rétrécissait de plus en plus. L'homme le plus avancé devait finalement s'insinuer, en glissant sur le ventre, entre les bancs et le lest. Ensuite, il lui fallait s'introduire dans son sac et, enfin, essayer de dormir. Évidemment, la fatigue l'y aidait, mais le mouvement du bateau était plus violent près de

l'étrave que partout ailleurs. Le corps, soulevé par le tangage, retombait sur les pierres ou était comprimé contre celles-ci, quand la baleinière piquait dans une lame. Il existait six sacs de couchage, mais Shackleton proposa bientôt d'en utiliser trois seulement, en se servant des autres comme de matelas protecteurs contre les pierres. Tout le monde accepta joyeusement.

Ils constatèrent aussi qu'il n'y avait pas assez de place sous le revêtement pour se tenir assis. Pendant les deux premiers repas, ils essayèrent de se plier en deux, le menton contre la poitrine, mais, dans cette position, ils ne pouvaient plus avaler. Il leur fallait s'étendre de tout leur long sur les pierres.

Quelle que fût leur position – assis, pliés ou couchés – la lutte contre les mouvements de l'embarcation demeurait incessante. Le lest d'une tonne les rendait particulièrement vicieux. Worsley, le jugeant trop lourd, proposa à Shackleton de jeter à l'eau une partie des pierres. Le Patron adopta une attitude caractéristique. Pour voir si Worsley avait raison, il aurait fallu sacrifier irrémédiablement une fraction du lest, et risquer de se retrouver ensuite trop légers. Aussi préféra-t-il s'accommoder de la violence des mouvements.

Au départ de l'Éléphant, leur moral était très élevé, car ils faisaient route vers la civilisation. « Trempés, mais contents tout de même », comme l'avait écrit McNeish.

Au bout de deux jours, cette espèce d'allégresse disparut complètement. Le 26 à midi, quand Worsley eut déterminé leur position à 128 milles de l'île, ils avaient pleine conscience de l'épreuve qu'il leur fallait endurer. Une seule consolation : ils avançaient… mais à la désespérante vitesse de 2 nœuds à l'heure seulement.

Le 26, ils se trouvaient par 59°46' Sud, et 52°18' Ouest, soit à 14 milles au nord du soixantième parallèle, juste à la limite entre les « cinquante délirants » et les « soixante hurlants », noms donnés à ces régions à cause du mauvais temps qui y prévaut.

C'est le fameux passage de Drake, le coin d'océan le plus redouté du monde… et à juste titre. La nature y a toute liberté pour montrer ce dont elle est capable, livrée à elle-même, et le résultat est extrêmement impressionnant.

Tout d'abord, il y a le vent. Une zone de basse pression se maintient en permanence au voisinage du cercle antarctique, sensiblement par 67 degrés de latitude sud. Elle agit comme une sorte d'aspirateur géant où

s’engouffrent des vents d’ouest, ne descendant guère en dessous de la force de la tempête. Les Instructions nautiques américaines, au vocabulaire toujours modéré, disent, en parlant de ces vents :

« Ils soufflent souvent en ouragan, atteignant, dans les rafales, des vitesses de 250 à 300 km/h. On n’en connaît pas, ailleurs, qui possèdent une telle violence, sauf peut-être les cyclones tropicaux. »

À ces latitudes également, comme en nul autre endroit du globe, la mer n’est contenue par aucune terre. Aussi, depuis l’origine des temps, les vents poussent impitoyablement les lames dans le sens des aiguilles d’une montre, et elles reviennent à leur point de départ pour prendre une nouvelle force. Ces lames sont légendaires parmi les marins. Ce sont les « rouleaux du cap Horn », les « graybeards ». Leur longueur, de crête à crête, a été évaluée à plus d’un mille. Des matelots terrorisés ont parlé de hauteurs atteignant 60 mètres, mais les savants estiment qu’elles dépassent rarement 25 ou 26 mètres. Leur vitesse de propagation n’a jamais été mesurée avec précision ; de nombreux navigateurs prétendent qu’elle peut atteindre 55 nœuds à l’occasion ; 30 nœuds est probablement plus près de la vérité.

En 1833, voyant ces vagues briser sur la Terre de Feu, Charles Darwin écrivit dans son journal :

« Cette vue suffit pour faire rêver un terrien, pendant une semaine, de mort, de périls et de naufrage. »

Du *Caird*, le spectacle n’était certes pas moins impressionnant. Lorsque, rarement, le soleil brillait, ces lames se teintaient d’une couleur bleu cobalt qui leur donnait l’apparence d’être infiniment profondes – ce qu’elles étaient, d’ailleurs. Mais le ciel restait le plus souvent couvert, et toute la surface de la mer prenait alors une couleur grise, de plomb. Ces falaises liquides n’émettaient d’autres bruits que le sifflement de leur crête écumeuse ou le fracas d’un écroulement lorsque, perdant l’équilibre, cette crête basculait en avant, entraînée par la pesanteur.

Toutes les quatre-vingt-dix secondes au plus, la voile du *Caird* fasseyait [1] parce qu’une lame gigantesque, haute d’une quinzaine de mètres, se dressait sur son arrière, menaçant de l’écraser sous ses cent millions de tonnes. Mais, par un phénomène de flottabilité, l’embarcation se soulevait jusqu’au moment où elle se trouvait prise dans le tourbillon de l’écume et elle était catapultée vers l’avant.

Le drame se répétait un millier de fois par jour, et les marins du *Caird* finirent par ne plus y voir qu’un fait banal, dépourvu de menaces, comme

des gens qui s'habituent à vivre à l'ombre d'un volcan en activité. Ils ne pensaient guère à la Géorgie du Sud. L'île était si loin, elle paraissait si utopique, qu'il eût été déprimant et quasi impossible de vivre uniquement sur l'espoir de l'atteindre. Cette vie se décomposait en périodes de quelques heures, voire de quelques minutes, représentant des épreuves avec l'unique souci d'en être délivré. Quand un homme était réveillé pour prendre le quart, ses perspectives n'allaient pas au-delà des quatre heures au bout desquelles il pourrait, de nouveau, se glisser dans ce même sac de couchage, dur froid et humide, qu'il lui fallait alors quitter. Chaque quart se divisait à son tour : le temps passé à la barre, quatre-vingts minutes interminables, pendant lesquelles il se trouvait exposé à toute la fureur des embruns et du froid ; la torture du pompage ; le pénible déplacement de lest ; et d'autres épreuves mineures, moins longues, telles les deux ou trois minutes nécessaires pour que, après une douche d'embruns, les vêtements reprissent assez de chaleur pour permettre à l'homme de remuer de nouveau.

Le cycle se répétait indéfiniment, plongeant le corps et l'esprit dans une espèce de torpeur qui faisait accepter comme normaux les mouvements frénétiques de l'embarcation, le froid et l'humidité perpétuels.

Le 27 avril, la chance tourna. Vers midi, une sorte de crachin pénétrant commença à tomber, tandis que le vent remontait lentement vers le nord… droit debout.

Ils se trouvaient alors à environ 150 milles de l'île de l'Éléphant, dans une région où une rencontre de la glace demeurait possible. Ils ne pouvaient donc se laisser déporter même d'un seul mille vers le sud. Shackleton et Worsley en discutèrent et conclurent qu'ils n'avaient pas le choix : il fallait remonter dans le vent le plus possible.

La lutte commença donc. La baleinière se mit à courir des bords en encaissant de furieux coups, d'autant plus désagréables qu'elle ne progressait pas, mais maintenait seulement son terrain. Cependant, vers 23 heures, à leur grand soulagement, la brise mollit et sauta au nord-ouest. Quand Worsley prit le quart, à minuit, il put remettre le cap au nord-est.

Le 28 avril, à l'aube, il ne soufflait plus qu'une légère brise de nord-ouest. En fait, c'était leur plus beau temps depuis le départ de l'Éléphant, quatre jours auparavant. Cependant, des signes inquiétants se manifestaient parmi les hommes et le matériel. Shackleton constata avec appréhension que la sciatique dont il avait souffert au Camp de l'Océan revenait. Tous

éprouvaient de la gêne dans les jambes et les pieds, une sensation de raideur.

Au milieu de la matinée. McNeish s'assit soudain au centre de l'embarcation pour se déchausser. Ses jambes, ses chevilles et ses pieds étaient enflés et d'une pâleur de neige, sans doute parce qu'ils restaient constamment trempés et sans exercice. Voyant cela Shackleton proposa aux autres de se déchausser aussi. Tous se trouvaient dans le même état ; celui de Vincent étant le plus grave.

Autre danger plus sérieux : la mer abîmait les livres de navigation de Worsley. Perdre ces livres, c'était ne plus pouvoir calculer le point, donc avancer au hasard à travers l'océan. Malgré toutes les précautions, il fallait bien les sortir à chaque observation du soleil. Les couvertures de la table de logarithmes étaient trempées et l'humidité gagnait déjà l'intérieur. La *Connaissance des Temps*, donnant les positions du soleil et des étoiles, était en plus mauvaise condition encore.

Pour effectuer ses observations, Worsley essaya, tout d'abord, de s'arc-bouter dans l'ouverture du revêtement, mais le résultat ne fut pas satisfaisant. Se tenir debout était trop difficile et ne permettait pas une lecture précise. Il imagina de s'agenouiller sur le banc du barreur, en se faisant tenir à la taille par Vincent et McCarthy.

Le beau temps prit fin au début de l'après-midi du 28, le vent tournant vers l'ouest en forçant. À la tombée de la nuit, il soufflait du sud-sud-ouest, atteignant presque la force de la tempête. Toutes les étoiles étant masquées, le seul moyen de gouverner consistait à observer le guidon attaché au grand mât et à en maintenir la pointe par bâbord avant. Une seule vérification avait lieu pendant la nuit : à la lueur d'une allumette, ils s'assuraient, au compas, que le vent venait toujours du même quadrant. Ils possédaient deux bougies, mais les conservaient soigneusement pour l'événement qui paraissait encore si loin : l'atterrissage sur la Géorgie du sud.

L'aube du 29 avril se leva sur une mer houleuse, dans un ciel gris. Des nuages défilaient, presque à la surface. Le vent soufflait à peu près droit de l'arrière et le *Caird* avançait en protestant comme une vieille femme qu'on pousse plus vite qu'elle ne le désire.

Juste avant midi, le soleil parut dans une déchirure. Worsley se précipita sur son sextant. Quelques minutes plus tard, la nue se refermait, mais Worsley avait fait son observation, Shackleton lisant le chronomètre. Elle

les plaçait par 58°38’ Sud et 50°00’ Ouest. Ils avaient couvert 238 milles depuis l’Éléphant, soit sensiblement le tiers du parcours.

1. S’amollissait, privée de vent.

3

Ils avaient purgé un tiers de leur peine.

Le vent de sud-ouest se maintint pendant toute la journée et toute la nuit, en fraîchissant encore. À l'aube du 30 avril, la mer était entièrement striée d'écume et le hurlement de la brise dans le gréement devenait frénétique. La température avoisinait le zéro, ce qui donnait à supposer que cette brise passait sur une banquise peu éloignée.

À mesure que les heures de la matinée s'égrenèrent, gouverner l'embarcation ressembla de plus en plus à une bataille. Une tempête de plus de 100 km/h faisait piquer l'étrave dans les lames et celles-ci, en approchant par l'arrière, menaçaient constamment de faire tomber l'embarcation en travers. Au milieu de la matinée, le *Caird* oscillait sans cesse d'un bord et de l'autre, embarquant une grande quantité d'eau presque à chaque vague. La pompe ne suffit plus, tout le monde dut se mettre à écoper. Vers midi, de la glace commença à se former.

Une décision s'imposait, mais Shackleton la retarda aussi longtemps qu'il l'osa. Ils vidèrent l'eau, cassèrent la glace et firent tous leurs efforts pour garder l'arrière dans le vent. Midi… 13 heures… 14… Il fallut céder. La mer était trop forte. À contrecœur, Shackleton ordonna de prendre la cape. Ils amenèrent les voiles et filèrent l'ancre flottante, un cône de toile long d'environ un mètre vingt, au bout d'un filin. Cette ancre, en dérivant, maintenait le *Caird* debout au vent.

La situation s'améliora aussitôt. Du moins, l'eau embarqua en une quantité beaucoup moins importante, mais le *Caird* se comporta comme un être possédé du démon. Il escaladait en titubant chaque nouvelle vague, puis plongeait latéralement jusqu'au moment où l'ancre flottante rappelait

brusquement l'étrave. Pas un seul instant de repos. Il n'y avait qu'à serrer les dents en attendant la fin.

Très vite, de la glace se forma sur les voiles ferlées. Chaque volée d'embruns en accrût l'épaisseur. En moins d'une heure, elles se trouvaient transformées en une masse compacte et le bateau, à cause de ce poids supplémentaire dans les hauts, réagit plus lourdement. Il fallait y porter remède. Crean et McCarthy, envoyés à l'avant, cassèrent la glace et ramenèrent les voiles à l'intérieur, déjà fort encombré.

Ce fut au tour des quatre avirons, saisis contre les haubans. La glace en fit des bastingages en miniature qui empêchait l'eau de s'écouler avant qu'elle ne gelât.

À grand-peine, ils cassèrent la glace des avirons, en jetèrent deux par-dessus bord et amarrèrent les deux autres contre les haubans, à une cinquantaine de centimètres au-dessus du pont, pour permettre l'écoulement de l'eau.

Cela leur prit plus de vingt minutes. Quand la besogne s'acheva, l'obscurité était venue et ils étaient complètement trempés. Ils revinrent à l'intérieur… et la nuit commença.

À chaque quart, les hommes frissonnaient pendant quatre heures abominables, blottis sous le revêtement, trempés, à moitié gelés, essayant de conserver leur équilibre malgré les violents mouvements du bateau, avec les pierres de lest roulant sous eux.

Depuis sept jours, ces pierres rendaient le simple fait de manger difficile, gênaient le vidage de l'eau, compliquaient tous les gestes et rendaient le sommeil presque impossible, mais le plus terrible de tout était de les déplacer, ce qu'il fallait pourtant faire pour maintenir l'équilibre de l'embarcation. Et cela se faisait dans la position couchée ou accroupie. Ils en connaissaient intimement, désormais, tous les angles tranchants, toutes les surfaces glissantes.

Il y avait aussi les poils de renne qui se détachaient de l'intérieur des sacs de couchage ; ils ne constituèrent, au début, qu'une incommodité. On avait beau en arracher, ils paraissaient inépuisables et l'on en trouvait partout, contre les flancs, sur les bancs, parmi le lest. Ils collaient au visage et aux mains. Les hommes les respiraient en dormant et la toux qu'ils causaient les réveillait fréquemment. Ils engorgeaient la pompe. On en découvrit jusque dans la nourriture.

À mesure que les heures de la nuit s'égrenèrent, un changement subtil se produisit. Tout d'abord, les filets d'eau à travers la toile devinrent moins importants, puis cessèrent complètement. Simultanément, l'embarcation se comporta avec moins de violence, se soulevant sur les vagues plus lourdement.

L'aube leur apporta l'explication. Tout le bateau, au-dessus de la ligne de flottaison, était enrobé de glace, sur une épaisseur de quinze centimètres en certains endroits ; le filin de l'ancre flottante avait pris la grosseur d'une cuisse humaine. Sous tout ce poids, la baleinière s'était enfoncée d'au moins dix centimètres et ressemblait plus à une épave qu'à une embarcation.

Worsley, qui était de quart, dit à McCarthy de réveiller Shackleton, qui se précipita vers l'arrière. En constatant la situation, il ordonna de réveiller les deux autres, puis, prenant une petite hache, rampa avec précaution vers l'avant. Avec un soin extrême, pour ne pas crever le revêtement, il commença à casser la glace en utilisant le dos de la hache. Périodiquement, une vague passait par-dessus lui. Pourtant, il tint pendant près de dix minutes, sous le regard anxieux de ses compagnons. Enfin, trop engourdi pour assurer désormais son équilibre, il revint vers l'arrière, les vêtements ruisselants et sa barbe à demi gelée. Il tremblait assez fortement en remettant la hache à Worsley et il lui recommanda de faire bien attention tant qu'il serait sur le revêtement.

Chacun prit son tour, travaillant aussi longtemps qu'il le pouvait, ce qui dépassait rarement cinq minutes. Tout d'abord, ils durent dégager un emplacement pour s'assurer une prise et une place où poser leurs genoux. Se mettre debout sur ce pont glissant et agité eût équivalu à un suicide, car si quelqu'un était tombé à l'eau, les autres n'auraient jamais pu rentrer l'ancre flottante et hisser les voiles en temps utile pour le sauver.

Shackleton constata que la glace se formait même à l'intérieur, et pendait du revêtement en petites stalactites. Dans la cale, l'eau était presque gelée.

Il appela Crean et, avec son aide, réussit à allumer le réchaud, dans l'espoir que celui-ci développerait assez de chaleur pour maintenir l'intérieur au-dessus du point de congélation. S'il devenait impossible de vider l'eau embarquée, le bateau coulerait par son simple poids.

Une heure du travail le plus pénible fut nécessaire pour redonner au *Caird* suffisamment de flottabilité et ils continuèrent jusqu'à ce qu'ils se

fussent débarrassés de la plus grande partie de la glace, sauf de celle qui alourdissait le filin de l'ancre, parce qu'ils ne pouvaient pas l'atteindre.

Shackleton les appela alors à l'intérieur pour prendre un peu de lait. Ils s'entassèrent autour du réchaud, presque malades de froid. Il semblait inconcevable que leurs corps pussent encore dégager de la chaleur ; pourtant les stalactites commencèrent à fondre. Peu après, l'eau de la cale dégela assez pour qu'ils pussent la vider.

La couche de glace se reforma dans l'après-midi. Shackleton estima qu'il ne pouvait accepter ce risque jusqu'au lendemain matin et, une fois de plus, ordonna de casser cette glace. Cela leur prit plus d'une heure. Après avoir bu une ration de lait chaud, ils s'installèrent pour attendre le matin.

La tempête ne trahissait pas le moindre signe de fatigue. Les quarts, cette nuit-là, ressemblèrent à une prise en compte de l'éternité où chaque minute était individuellement notée, vécue et barrée. Pas même une crise pour rompre la torturante monotonie. Enfin, quand le ciel s'éclaircit par l'est, vers 6 heures, ils constatèrent qu'une fois de plus l'embarcation s'était chargée d'un dangereux fardeau de glace, dont, pour la troisième fois, il fallut la débarrasser, dès que la lumière fut assez forte.

C'était le 2 mai, troisième jour de la tempête. Le ciel couvert ne permettait aucune observation. L'anxiété que leur causait l'ignorance de leur position s'ajoutait à leurs autres préoccupations.

Un peu après 9 heures, le vent mollit très légèrement, pas suffisamment pour permettre de reprendre la route. Quelques minutes plus tard, une lame souleva le *Caird*, qui fut frappé par une vague brisante. Un léger frémissement le secoua. Puis la lame passa. Mais, cette fois, l'embarcation ne revint pas dans le vent. L'ancre flottante avait disparu.

4

Il y eut un instant de confusion. Puis l'embarcation se coucha follement sur tribord en tombant dans le creux. Ils comprirent immédiatement ce qui venait de se produire.

Shackleton et Worsley se dressèrent pour regarder vers l'avant. Le filin pendait dans l'eau, débarrassé de sa glace, mais il ne tenait plus l'ancre.

Shackleton, se penchant vers le bas, cria aux autres de sortir le foc. Il était gelé. Crean et McCarthy rampèrent vers l'avant en le traînant. Les drisses aussi étaient gelées et il fallut d'abord les dégager. Au bout d'une ou deux minutes exténuantes, ils parvinrent à hisser le foc au grand mât, pour servir de voile de cape.

Lentement, comme à regret, l'étrave remonta une fois de plus dans le vent, et les hommes sentirent leurs muscles se détendre.

Le barreur dut, dès lors, serrer le vent le plus possible, en changeant d'amures. Il fallait une vigilance incessante, tandis que la mer et le vent rendaient la tâche extraordinairement pénible. Fort heureusement, la brise continua de mollir et, à 11 heures, Shackleton décida de rehisser les voiles. Il fallut enlever le foc du grand mât et gréer les deux autres au bas ris. Pour la première fois depuis quarante-huit heures, le *Caird* recommença à avancer vers le nord-est, mais d'une façon irrégulière, en embardant devant les énormes vagues, l'étrave à demi submergée par la force du vent.

Un peu après midi, un magnifique albatros parut au-dessus de leurs têtes. Dans un contraste accusé avec l'embarcation, il progressait avec une aisance et une grâce poétique, chevauchant la tempête sans jamais battre des ailes, descendant parfois à moins de trois mètres du bateau, puis

remontant, presque à la verticale, jusqu'à une cinquantaine de mètres, pour piquer de nouveau, avec une admirable absence d'effort.

Par une sorte d'ironie, la Nature envoyait celle de ses créatures qui est incomparablement la mieux douée pour le vol, avec son envergure de trois mètres trente et qui se rit des plus effroyables tempêtes, pour accompagner le *Caird* et assister à sa lutte dérisoire.

L'albatros tourna pendant des heures, avec cette élégance qui hypnotisait les hommes et faisait naître en eux un sentiment d'envie.

« L'oiseau aurait pu gagner la Géorgie du Sud en moins de quinze heures », observa Worsley.

Comme pour souligner leur misère, il nota aussi : « Les sacs en peau de renne sont dans un tel état de décomposition, ils sentent si mauvais et ils pèsent si lourd que nous avons jeté deux des plus pourris par-dessus bord. »

Chacun pesait près de vingt kilos.

Le vent continua à mollir et, à l'aube du 3 mai, il ne soufflait plus que modérément du sud-ouest. Vers midi, les nuages commencèrent à s'écarter. Des trous de ciel bleu parurent. Bientôt, le soleil brilla.

Worsley saisit son sextant et n'eut aucune peine à prendre sa hauteur. Ils se trouvaient par 56°13' Sud et 45°38' Ouest, soit à 403 milles de l'île de l'Éléphant et à un peu moins de la Géorgie du Sud !

L'atmosphère en fut transformée. La bataille était à moitié gagnée et le soleil chauffait. La bordée qui n'était pas de quart sortit les sacs de couchage et les hissa aux mâts pour les faire sécher. Les hommes se dépouillèrent d'une partie de leurs vêtements : souliers, chaussettes et sweaters, qu'ils amarrèrent dans les haubans.

Le *Caird* offrit alors un spectacle bien incongru. La petite embarcation se permettait de sillonner l'océan le plus tempétueux du globe en étalant, dans son gréement, des pièces de vêtement et des sacs de couchage à moitié pourris ! Le visage de ses six hommes d'équipage était noirci de suie coagulée et à moitié caché par une barbe hirsute. Leur corps avait la pâleur de la mort, à cause du contact permanent avec l'eau de mer. Des plaies hideuses marquaient leur visage et, surtout, leurs doigts, là où le froid avait arraché la peau. Ils avaient les jambes écorchées et meurtries au-dessous des genoux, cela du fait de leurs déplacements continuels sur les pierres du lest. Tous portaient des furoncles aux poignets, aux chevilles et aux fesses, provoqués par l'eau salée. Mais, si quelqu'un avait pu les contempler, ce qui l'aurait certainement le plus étonné, c'eût été leur attitude : ils se

montraient détendus, même enjoués… presque comme s'ils effectuaient une excursion.

Le soleil s'acquitta consciencieusement de sa tâche. Le soir, quand les hommes se glissèrent dans leur sac de couchage, ils éprouvèrent une sensation nettement agréable… tout au moins relativement.

Le beau temps se maintint pendant la nuit et la journée suivante, 4 mai. De nouveau, les vêtements furent mis à sécher. Le vent soufflait du sud-est sans dépasser quinze nœuds. Le *Caird* n'embarquait presque plus d'eau, de sorte qu'il fut suffisant de pomper deux fois en vingt-quatre heures.

À midi, Worsley observa le point : 55°31' Sud et 44°43' Ouest. Le *Caird* avait parcouru 52 milles en une journée.

Ces deux jours de beau temps eurent un effet magique. Tout l'équipage y puisa un sentiment de confiance encore fragile, mais indéniable. Au début, la Géorgie du Sud n'était qu'un nom ; très lointaine, elle demeurait une abstraction. Il n'en était plus ainsi. Maintenant, ils se trouvaient à moins de 250 milles du point le plus proche de cette Terre promise. Après en avoir parcouru 450, cette distance n'avait plus rien d'irréel. Encore trois jours, quatre au plus, et ce serait fini ! Ils en conçurent cette anxiété particulière qui naît lorsqu'un but, jugé impossible à atteindre, se matérialise soudain. Elle se traduisit par un redoublement d'attention afin d'empêcher que quelque chose pût encore tourner mal.

Le vent se maintint au sud-est pendant la nuit, mais forcit considérablement, atteignant jusqu'à 40 nœuds dans les rafales. L'aube du 5 mai éclaira le spectacle désormais familier d'un ciel couvert et d'une mer striée d'écume. La brise soufflait par le travers tribord, de sorte que les embruns balayaient le bord presque constamment. À 9 heures, tout était aussi trempé qu'auparavant.

Par ailleurs, la journée s'écoula sans incident notable, sauf qu'au soir le vent tourna au nord, puis au nord-ouest, et, à la nuit, prit la force de la tempête.

Gouverner fut très difficile. Pas d'étoile dans le ciel, et les bourrasques avaient fini par effilocher le guidon du grand mât. Il fallait conduire la baleinière par rapport à la mer, en guettant la ligne blanche des crêtes.

À minuit, après avoir bu du lait chaud, Shackleton prit le quart et s'installa à la barre, tandis que Crean et McNeish restaient en bas pour pomper. Ses yeux commençaient à s'accommoder à l'obscurité lorsque, en

se retournant, il aperçut une raie brillante dans le ciel. Il annonça joyeusement aux autres que le temps s'éclaircissait au sud-ouest.

Un moment plus tard, il perçut un sifflement, accompagné par une sorte de grondement voilé, et se retourna de nouveau. Ce qu'il avait pris pour une déchirure des nuages était, en réalité, la crête d'une énorme vague qui avançait rapidement vers l'embarcation. Instinctivement, il baissa la tête, en criant :

— Pour l'amour du Ciel, accrochez-vous ! Elle va nous attraper.

Pendant un long instant, rien ne se passa. Le *Caird* se souleva de plus en plus, tandis que le grondement de la grosse lame déferlante emplissait l'air.

Puis elle frappa. L'embarcation fut prise dans une montagne d'eau tourbillonnante, tout en étant catapultée à la fois vers l'avant et latéralement. En fait, elle parut être projetée en l'air, et Shackleton fut presque arraché de son banc par le déluge qui s'abattit sur lui. Les tire-veilles prirent du mou, puis raidirent brutalement, tandis que le bateau faisait une embardée brutale.

Pendant un certain temps, il n'exista plus que de l'eau. Il devint impossible de dire si le *Caird* restait toujours droit. Puis l'instant passa. La vague poursuivit sa route. L'embarcation, quoique écrasée par une masse d'eau qui montait jusqu'aux bancs, flottait encore miraculeusement. Crean et McNeish, saisissant les récipients qui leur tombèrent sous la main, se mirent à écoper frénétiquement. Un instant plus tard, la bordée de Worsley, sortie des sacs de couchage non sans peine, se joignait à eux avec la même frénésie, sachant qu'une nouvelle vague apporterait inévitablement la fin.

Shackleton, demeuré à la barre, chercha une seconde raie dans le ciel, mais n'en vit pas. Lentement, le *Caird* reprit sa flottabilité.

Le lest avait été déplacé et la vitre du compas cassée, mais, selon toute apparence, ils étaient vainqueurs. Il fallut plus de deux heures pour vider l'embarcation, en travaillant le plus souvent avec de l'eau glaciale jusqu'aux genoux.

Crean chercha le réchaud et finit par le trouver, plaqué contre une membrure, mais les tuyaux étaient complètement bouchés. Crean y travailla pendant une demi-heure, perdant peu à peu patience. Finalement, les dents serrées, il se mit à injurier l'appareil. Celui-ci s'enflamma alors et les hommes purent boire un peu de lait chaud.

5

L'aube du 6 mai révéla un spectacle affreux. Le vent soufflait du nord-ouest, à près de 50 nœuds, et le *Caird* essayait de se maintenir cap au nord-est. Chaque vague, en passant, l'emplissait un peu.

Mais les hommes paraissaient avoir atteint l'insensibilité. L'épreuve de la nuit avait changé leur attitude. Depuis treize jours, ils supportaient des tempêtes quasi incessantes et subissaient un traitement de chiens battus. Mais il n'existe pas beaucoup de créatures qui, indéfiniment provoquées, ne se révoltent pas à la fin, décidées à se battre quelles que soient les conditions. C'était un peu leur manière de penser. Ils nourrissaient une volonté rageuse de mener à bien cette traversée, quoi qu'il leur en coûtât. Ils s'y sentaient une sorte de droit moral, après avoir enduré pendant treize jours tout ce que le passage de Drake avait pu déchaîner contre eux.

Comme pour relever le défi, la mer accentua sa menace au cours de la matinée. À midi, elle devint si dangereuse que Shackleton jugea nécessaire de s'incliner, quoique Worsley le pressât de continuer. À 13 heures, il ordonna de prendre la cape. Ils rentrèrent les voiles, hissèrent le foc au grand mât et, une fois de plus, se mirent à tirer des bords.

Le fait les assombrit tous, même Shackleton. Le choc était rude : cesser d'avancer alors que le but se ne trouvait sans doute plus qu'à une journée de route !

Rien ne se passa plus jusqu'au moment où Crean entreprit de préparer le repas. Deux ou trois minutes plus tard, il demanda à Shackleton de le rejoindre et lui tendit un quart d'eau douce à goûter. Shackleton en but une gorgée et son visage devint grave. Le second baril – qui, pris en remorque par le *Wills*, avait brisé ses amarres et dérivé un moment pendant le

chargement du *Caird*, à l'île de l'Éléphant – était gâté. L'eau était indéniablement salée. D'autre part, il avait perdu la moitié de son contenu.

Cette constatation rendait encore plus indispensable d'atterrir au plus vite. À la nuit tombée, quand Worsley prit la barre, Shackleton vint s'asseoir à côté de lui pour discuter la situation. Les vivres dureraient encore deux semaines, mais l'eau serait épuisée dans huit jours, et elle était saumâtre ! Atteindraient-ils la Géorgie du Sud ? demanda Shackleton. Worsley était-il certain de sa navigation ? Worsley hocha la tête. Il croyait pouvoir garantir le point, à 10 milles près, mais, naturellement, une erreur demeurait toujours possible.

Tous deux savaient qu'à part une ou deux îles minuscules, l'Atlantique était complètement vide à l'est de la Géorgie jusqu'à l'Afrique du Sud, à quelque 3 000 milles plus loin. S'ils manquaient leur but, par suite d'une faute de calcul ou d'une tempête de sud, aucun retour ne serait possible. Une fois tombés sous le vent de l'île, ils ne parviendraient jamais à remonter. C'était une question de vie ou de mort.

Fort heureusement, la tempête de nord-ouest mollit pendant la nuit et le ciel commença à s'éclaircir. À une heure du matin, Shackleton décida de remettre le cap au nord-est.

Il fallait, avant tout, connaître la position. Mais une légère brume s'établit après l'aube, laissant voir le soleil, en le déformant toutefois. Worsley garda son sextant à portée de la main, dans l'espoir qu'elle se dissiperait.

« Conditions très défavorables pour une observation, griffonna-t-il dans son journal. Temps brumeux, et le bateau se trémousse comme une puce… »

Le plan original consistait à contourner l'extrémité occidentale de la Géorgie du Sud, à passer entre les îles Willis et Bird, puis à longer la côte vers l'est, jusqu'à Leith Harbour, la station de baleiniers. Mais il supposait des conditions décentes de navigation et ne tenait pas compte d'un éventuel manque d'eau. Désormais, il fallait atterrir au plus vite, en n'importe quel endroit. Ils obliquèrent donc un peu vers l'est, pour aborder en quelque point de la côte occidentale.

En ce qui concernait l'eau, ils s'aperçurent que la situation était encore plus grave qu'ils ne l'imaginaient. Non seulement celle du baril était saumâtre, mais des sédiments et des poils de renne y avaient pénétré. Il fallut filtrer cette eau à travers de la gaze prise dans le coffre à médicaments. Le liquide restait tout juste potable, mais aggravait leur soif.

Pendant tout l'après-midi, ils guettèrent des indices de la proximité de la terre : oiseaux, varech, n'importe quoi. Vainement. À la tombée de la nuit, cette attente se transforma en une appréhension assez paradoxale.

D'après les calculs de Worsley, ils devaient se trouver à un peu plus de 50 milles de la côte, mais ces calculs ne présentaient aucun caractère de certitude et la distance pouvait être beaucoup plus courte.

Sur la côte occidentale de la Géorgie du Sud, il n'existait pas le moindre établissement humain, et encore moins un phare ou même une simple bouée pour les guider. En fait, aujourd'hui encore, cette côte reste à peine esquissée sur les cartes. Ils risquaient donc de la heurter dans l'obscurité, avec des conséquences désastreuses. Cette crainte était plus que contrebalancée par celle de manquer l'île, de passer devant elle pendant la nuit, sans l'apercevoir, ce qui, d'ailleurs, s'était peut-être déjà produit, mais ils n'en avaient aucune assurance.

Le *Caird* poursuivit sa route à l'est-nord-est, recevant le vent par son travers bâbord. Les hommes, les yeux rougis par l'eau salée, fouillaient les ténèbres devant eux et tendaient les oreilles pour percevoir un éventuel bruit de brisants. Mais la visibilité n'aurait guère pu être plus mauvaise : les nuages masquaient les étoiles et la brume planait toujours sur la mer. Quant aux bruits, ils n'entendaient que le sifflement de la brise dans le gréement et le grondement des vagues déferlantes.

La soif rendait leur attente encore plus anxieuse et éternisait chaque minute. Cependant, malgré toutes leurs misères et leurs incertitudes, ils éprouvaient une sorte d'exaltation profonde. Les hommes se livraient à de folles spéculations sur le moment où ils atteindraient la station des baleiniers, et s'abandonnaient à leur imagination en pensant aux délices qu'apporterait le fait de se laver, de recevoir des vêtements propres, de coucher dans un lit véritable, de manger à une table !

Les heures s'égrenaient sans produire d'indice que la terre fût proche. À 4 heures du matin, quand Worsley prit le quart, Shackleton resta auprès de lui. Ils filaient à peu près 3 nœuds et, à 6 heures, auraient dû se trouver à moins de 15 milles de la côte.

À 7 heures, il n'y avait toujours aucune trace de la terre. L'exaltation céda la place à une anxiété sans cesse croissante. Certains pics de la Géorgie du Sud atteignent près de 3 000 mètres. Ils auraient dû être visibles.

À 8 heures, la bordée de Shackleton devait prendre le quart, mais il n'en était plus question. Tous, groupés dans l'ouverture du revêtement, scrutaient

l'horizon, sur l'avant et latéralement, dans une atmosphère faite tout à la fois d'esprit de compétition, d'espoir et d'inquiétude. Ils ne voyaient que le ciel et la mer, comme toujours.

Vers 9 heures, Shackleton dit à Crean de préparer un repas. Ils l'avalèrent à la hâte, pressés de reprendre leur poste d'observation.

Ce fut une période vraiment étrange, où des doutes cruels rongeaient l'attente. La fin approchait. Ils auraient dû s'en réjouir. Mais, tout au fond d'eux-mêmes, une voix leur disait qu'ils cherchaient probablement en vain. Si l'île était vraiment là, elle aurait dû paraître depuis plusieurs heures.

Juste après 10 h 30, Vincent aperçut un paquet de goémon et, quelques minutes plus tard, un cormoran vola au-dessus d'eux. L'espoir flamba de nouveau, ces oiseaux s'aventurant rarement à plus d'une quinzaine de milles de la terre.

Puis la brume commença, très lentement, à se dissiper. À midi, elle avait presque complètement disparu. Mais la mer s'étendait à perte de vue dans toutes les directions.

— Terre !

C'était McCarthy qui criait, d'une voix forte et assurée, en pointant l'index droit vers l'avant. En effet, la terre était là ! Une muraille sombre, rébarbative, avec de la neige accrochée à ses flancs, à peine visible entre les nuages, à une dizaine de milles. Un instant plus tard, les nuages se refermèrent comme un rideau, masquant toute vue.

Peu importait ! La terre était là, tous l'avaient aperçue de leurs yeux !

6

Seul, Shackleton parla.

— Nous avons réussi, dit-il d'une voix étrangement mal assurée.

Les autres se contentèrent de regarder, attendant la réapparition de la terre, qui se produisit effectivement quelques minutes plus tard. Alors, un sourire éclaira leur visage, non pas de triomphe, même pas de joie, mais exprimant un soulagement indicible.

À 14 h 30, le *Caird* était à peine à 3 milles du rivage. Les hommes voyaient des taches vertes de lichen et des surfaces herbeuses de couleur brune, dans les parties escarpées où la neige ne pouvait se maintenir. Des plantes… les premières qu'ils voyaient depuis plus de seize mois ! Ils avanceraient parmi elles une heure plus tard !

Tout semblait se présenter parfaitement, mais cela ne dura pas longtemps. Bientôt, un bruit de brisants se fit entendre. Sur l'avant et sur la droite, des gerbes d'embruns jaillirent vers le ciel. En approchant, ils virent les « graybeards », les grandes lames du cap Horn, déferler sur des récifs inconnus.

La situation se transformait radicalement. Il ne pouvait plus être question de débarquer, du moins pas en cet endroit, la baleinière n'eût pas résisté plus de dix secondes dans ces brisants. Ils y sentirent comme une brimade nouvelle et imméritée. Ils venaient d'accomplir leur traversée mais, par une ironie du sort, le salut leur était refusé au tout dernier moment.

Ils ne pouvaient même plus continuer à ce cap. Crean prit la barre, tandis que Worsley étalait la carte pour l'étudier avec Shackleton. Il fallait se décider… et vite ! S'il s'agissait bien du cap Demidov, et cela semblait désormais quasi certain, cette carte indiquait deux refuges éventuels : la

baie du Roi Haakon, à une dizaine de milles plus à l'est, et Wilson Harbour, juste au nord de la pointe vers laquelle ils se dirigeaient alors. La baie du Roi Haakon, orientée est-ouest, se trouvait, de ce fait, exposée sur presque toute sa longueur au vent de nord-ouest qui soufflait. En outre, ils ne pouvaient l'atteindre avant la nuit et il leur faudrait franchir les récifs de l'entrée pendant l'obscurité.

Wilson Harbour n'était éloigné que de quatre milles et devait offrir, probablement, un meilleur abri, mais, malheureusement, il se trouvait au vent et, dans une pareille mer, il ne pouvait être question de l'atteindre.

En conséquence, le choix demeurait théorique, une solution s'excluait. À 15h, la terre n'était qu'à deux milles. Ils l'eussent atteinte en moins de quarante-cinq minutes, mais, ce faisant, eussent courus à leur perte.

Aussi, à 15 h 10, Shackleton ordonna de laisser porter. Ils prirent les amures à tribord et s'écartèrent vers le large afin d'attendre le lendemain matin, dans l'espoir de trouver des conditions meilleures ou, peut-être, de découvrir un passage entre les récifs.

« Forte houle d'ouest, nota Worsley dans son journal. Mer très grosse. Nous nous écartons pour la nuit. La brise forcit… »

Ils gouvernèrent au sud-sud-est et, quand ils virèrent sur bâbord, personne ne dit mot. Chacun luttait désespérément contre sa cruelle déception. Cependant, il n'y avait plus qu'une seule nuit à passer.

Vers 17 heures, le ciel se teinta d'orange et de rouge par tribord. Il fit nuit à 18 heures.

Dans le ciel, les nuages s'épaissirent ; le vent forcit et commença à tourner à l'ouest. Crean prépara un repas, mais celui-ci fut particulièrement mauvais parce qu'il fut préparé avec le fond du baril gâté. Les hommes durent faire un effort pour l'absorber.

La force de la brise augmentait d'heure en heure. À 20 heures, la pluie tomba, se changeant en neige fondue, puis en grêle qui tambourina sur le revêtement. À 23 heures, la brise soufflait en tempête. Le *Caird* se trouva pris dans une mer hachée, venant de toutes les directions, et il souffrit beaucoup.

Ils coururent devant la tempête jusqu'à minuit. Shackleton décida alors qu'ils se trouvaient suffisamment loin de la terre pour prendre la cape. Crean et McCarthy gagnèrent l'avant avec précaution pour amener la grand-voile et le foc et hisser celui-ci au grand mât. Le *Caird* serra le vent et la longue attente commença.

Elle dura une éternité et se déroula dans l'accompagnement du gigantesque orchestre du vent, qui hurlait comme ils ne l'avaient jamais encore, de leur vie, entendu se déchaîner.

L'aube du 9 mai parut enfin, mais ce ne fut pas une aube réelle, les ténèbres cédant seulement la place à une sorte de grisaille, semblable à un drap mortuaire. Le vent soufflait au moins à 65 nœuds. Ils n'avaient pas encore eu à subir de mer aussi hachée, s'ajoutant à une houle énorme d'ouest. Les lames atteignaient une douzaine de mètres, peut-être plus.

Le *Caird*, avec son misérable chiffon de toile, escaladait le dos de chacune et frissonnait alors sous l'assaut de la tempête, qui paraissait assez puissante pour arracher le revêtement et qui rendait l'appréciation de la distance difficile. L'atmosphère se composait moins d'air que de pluie, de neige et d'embruns arrachés à la surface de la mer. La visibilité se réduisait à un petit cercle. Au-delà, c'était la même grisaille, emplie de hurlements.

Bien qu'ils n'eussent aucune idée précise de l'endroit où ils se trouvaient, ils connaissaient la présence, sous le vent, des falaises noires de la Géorgie du Sud, qui les attendaient. Ils eussent bien voulu en connaître la proximité précise.

Quoique cela parût inconcevable, la tempête augmenta encore dans la matinée, atteignant près de 80 nœuds. Préparer de la nourriture était hors de question. D'ailleurs, ils n'avaient pas envie de manger. Sous l'effet de la soif, leur langue avait enflé, leurs lèvres saignaient. Les rations de traîneau demeuraient disponibles. Quelques-uns essayèrent d'en grignoter, mais la salive leur manquait pour assurer la déglutition.

L'étrave restait pointée dans le vent, mais c'était vers l'arrière qu'ils regardaient, cherchant à revoir l'île ou les récifs qui les avaient arrêtés la veille. Pendant toute la matinée, ils les entendirent se rapprocher. Parmi les hurlements du vent et le grondement de la mer, il y avait comme un bruit sourd, plus ressenti qu'entendu, venant du choc des lames contre la terre, que l'eau transmettait sous forme de secousses étouffées.

À 14 heures, ils reconnurent brusquement leur position. Une rafale déchira la nue. Deux pics parurent au-dessus d'une ligne de falaises et de glaciers tombant verticalement à la mer. La côte leur sembla à peine à plus d'un mille.

Mais, dans ce bref coup d'œil, ils constatèrent, à leur grande terreur, qu'ils étaient parvenus à peu de distance de l'endroit où les lames cessaient d'être régulières pour se ruer, avec une vitesse de plus en plus grande, à

l'assaut du rivage. Chacune, ils le sentaient, essayait de saisir l'embarcation pour l'entraîner avec elle. Tout semblait se combiner – le vent, le courant et la mer – dans un effort délibéré et résolu pour anéantir une bonne fois cet esquif minuscule qui les avait défiés jusque-là.

Une solution s'imposait : hisser les voiles pour essayer de regagner le large. Mais c'était impossible. Aucune embarcation – et le *Caird* moins que toute autre – n'aurait pu remonter dans le vent en de pareilles conditions.

Shackleton se précipita à l'arrière pour remplacer Crean à la barre. Ensuite, Crean et Worsley rampèrent sur le ventre jusqu'au grand mât, pour ne pas être emportés par le vent, y parvinrent, se dressèrent en s'y accrochant et, après plusieurs minutes d'effort, réussirent à amener le foc, qu'ils allèrent ensuite fixer à l'avant.

Pour la grand-voile, l'aide de McCarthy fut nécessaire, mais ils la hissèrent à son tour, ainsi que l'artimon, au bas ris. Shackleton mit de la barre pour venir au sud-est. Le vent assena alors à l'embarcation un coup sous lequel elle faillit chavirer. Shackleton cria à McNeish et à Vincent de déplacer le lest. Agenouillés, travaillant avec toute la frénésie que permettait leur état physique, ils entassèrent les pierres du côté tribord et le *Caird* se redressa quelque peu.

Il avança d'une longueur à peine avant de rencontrer la première vague qui l'arrêta net. L'eau vola par-dessus les mâts et le choc fut si violent que le bordé de l'avant se disloqua légèrement. Des filets d'eau suintèrent par les coutures. Une fois de plus, l'embarcation avança, une fois de plus elle fut stoppée, et cela se répéta indéfiniment, si bien qu'il parut certain qu'elle allait s'ouvrir complètement ou perdre ses mâts.

L'eau arrivait désormais par en haut et par en bas. Son niveau montait si vite que deux hommes ne parvenaient plus à le contenir en écopant. Shackleton y affecta tout le monde : trois hommes à la pompe, un autre avec la marmite de dix litres qui servait à préparer les repas, le cinquième en réserve, pour remplacer le premier défaillant éventuel.

En dépit de leurs efforts, ils semblaient rester sur place. Quand les nuages se déchiraient par hasard, ils voyaient la côte à bâbord, toujours aussi proche. Au bout d'une heure, ils eurent la preuve de ce qu'ils soupçonnaient depuis le début : aucune embarcation ne pouvait remonter dans le vent par une tempête de cette violence.

Shackleton eut la conviction que c'était la fin.

Cependant, ils se déplaçaient d'un mouvement presque imperceptible par rapport à la côte, mais bien réel. Ils s'en aperçurent juste après 16 heures, quand une déchirure des nuages leur montra un grand pic rocheux par bâbord avant. C'était l'île d'Annenkov, avec un sommet de 600 mètres, située à quelque 5 milles de la côte. Ils comprirent aussitôt qu'ils étaient poussés droit sur elle.

Bien que le *Caird* eût l'étrave pointée vers le large, il ne pouvait empêcher la tempête de le faire dériver et il faisait beaucoup plus de chemin latéralement que vers l'avant. Impossible de virer de bord : la terre se trouvait sur l'arrière, la carte indiquait une ligne de récifs par bâbord, la route n'était libre que par tribord, mais c'était la seule où ils ne pouvaient avancer parce que le vent venait de cette direction. Rien d'autre à faire, donc, que de serrer ce vent le plus possible, en priant le ciel de leur faire éviter l'île… s'ils résistaient jusque-là, ce qui n'était rien moins qu'assuré.

La nuit tomba, mais le ciel demeura plus clair. L'île d'Annenkov se silhouettait sur lui presque en permanence. Elle leur offrait un contraste saisissant. Alors qu'ils luttaient désespérément, simplement pour se maintenir à flot, elle apparaissait, par bâbord, calme, immuable, se rapprochant sans merci. Ils ne tardèrent pas à percevoir le bruit de ses brisants.

Seul, le barreur pouvait voir ce qui se passait, les autres travaillant frénétiquement à vider l'eau pour ne pas être noyés. De temps en temps, ils permutaient pour éprouver le seul soulagement possible. Ils avaient cessé depuis longtemps de penser à la soif et à toute autre chose, le combat immédiat les absorbait complètement. Chaque homme de barre criait à son tour, pour rassurer les autres :

— Nous parons… On s'en tirera !

Mais cela ne correspondait guère aux faits. À 19 h 30, ils se trouvaient tout contre l'île qui les dominait de sa masse. Le bruit des brisants étouffait même alors les hurlements du vent. Les embruns du ressac tourbillonnaient autour du *Caird*. Pour apercevoir le sommet neigeux, il fallait rejeter la tête en arrière.

Worsley pensait alors au journal qu'il tenait depuis le départ de la Géorgie du Sud, dix-sept mois auparavant, et qui, enveloppé dans des chiffons, trempé d'eau de mer, se trouvait tout à l'avant de la baleinière. Il allait sombrer avec celle-ci. Worsley le déplorait, non pas à cause de la mort qui paraissait désormais inévitable, mais parce que personne n'apprendrait

jamais combien ils avaient été près de réussir. Silencieux et tendu, à la barre, il s'arc-boutait en prévision du moment fatal où la coque du *Caird* serait éventrée par quelque écueil invisible. Pendant qu'il regardait, la figure ruisselante, le ciel apparut peu à peu vers l'est.

— Nous parons ! hurla-t-il. Nous parons !

Les hommes cessèrent d'écoper pour regarder aussi et tous virent les étoiles qui scintillaient sous le vent. Ils ne dérivaient plus sur l'île ! À quel miracle le devaient-ils ? Ils ne le soupçonnaient même pas. Sans doute à quelque courant imprévisible. Mais ils ne cherchèrent pas d'explication : un seul fait leur suffisait : le bateau était de nouveau sauvé !

Un dernier obstacle subsistait : le Rocher de Mislaid, à environ 1 200 mètres de l'extrémité occidentale d'Annenkov. Aussi continuèrent-ils à serrer le vent. Cependant, tout sembla dès lors plus facile. Le bruit des brisants diminua graduellement. À 21 heures, ils comprirent qu'aucun danger de ce genre n'existait plus.

Du coup, ils éprouvèrent une lassitude inexprimable, touchant à l'indifférence. La tempête aussi parut épuisée ou, du moins, avoir reconnu sa défaite, car le vent diminua rapidement de force en tournant jusqu'au sud-sud-ouest.

Ils laissèrent porter pour mettre le cap au nord-ouest, en décrivant un large tour vers la Géorgie du Sud. La mer restait très grosse mais avait perdu sa méchanceté.

Ils continuèrent à vider l'eau jusque vers minuit, moment à partir duquel trois hommes suffirent à la tâche. La bordée de Worsley alla s'étendre, celle de Shackleton conservant le quart. La soif leur revint, pire qu'auparavant. Mais il ne restait même pas un litre, que Shackleton décida de garder pour le lendemain.

Worsley reprit le quart à 3 h 30 et, à 7, la Géorgie du Sud fut de nouveau aperçue, à une dizaine de milles par tribord.

Ils mirent aussitôt le cap sur elle. Presque immédiatement, le vent sauta au nord-ouest, en devenant très faible. Aussi n'avancèrent-ils que lentement. À midi, ils se retrouvèrent au travers du cap Démidov. Droit devant, ils aperçurent deux glaciers, offrant l'alléchante promesse de leur fournir de l'eau. Cependant, de toute évidence, ils ne pouvaient les atteindre avant le soir.

En conséquence, ils laissèrent porter pour gagner la baie du Roi Haakon. Pendant vingt minutes, ils firent des progrès satisfaisants, mais le maudit

vent sauta de nouveau, soufflant de l'est, droit devant.

Shackleton fit rentrer les voiles et prit la barre, tandis que les deux hommes s'installaient aux avirons. Bientôt, la marée se renversa, établissant un courant qui portait au sud, c'est-à-dire contrariait aussi leur avance. Bien vite, ils constatèrent qu'ils conservaient à peine leur terrain. Cependant, vers 15 heures, ils s'étaient suffisamment rapprochés pour apercevoir de l'eau relativement calme dans la baie, au-delà des récifs, et ils distinguèrent aussi ce qui leur parut un passage sûr. Mais ils ne pouvaient y atteindre avant la nuit, tout au moins à l'aviron.

Un ultime effort devenait indispensable. Une autre nuit, sans une goutte d'eau potable et peut-être sous une nouvelle tempête, c'était devenu au-dessus de leurs forces.

Hâtivement, ils hissèrent toutes leurs voiles et se dirigèrent vers le passage aperçu, mais il fallait remonter presque droit dans le vent, ce qui était également au-dessus des forces du *Caird*. Quatre tentatives échouèrent.

Il était alors plus de 16 heures et la nuit commençait à tomber. Ils conduisirent le *Caird* à un mille au sud, pour essayer de prendre le vent le plus possible par le travers. Puis ils remontèrent, avec les amures à tribord, et, cette fois, réussirent à passer de justesse.

Instantanément, ils amenèrent les voiles et installèrent les avirons. Ils ramèrent pendant une dizaine de minutes, et Shackleton distingua alors une anse dans les falaises de tribord. Un petit rocher, sur lequel la mer brisait, en défendait l'entrée, mais ils aperçurent une ouverture, si étroite qu'ils durent rentrer les avirons au dernier moment. À environ 200 mètres sur l'avant, se trouvait une plage de galets, à la pente assez raide. Shackleton s'installa à l'étrave, tenant à la main ce qui restait du filin de l'ancre flottante. Finalement, le *Caird* fut soulevé par une dernière vague et sa quille grinça sur le fond. Shackleton sauta à terre, et l'empêcha de reculer.

Les autres suivirent aussi vite qu'ils le purent.

C'était le 10 mai 1916, à 17 heures. Ils se retrouvaient sur l'île d'où ils étaient partis 522 jours auparavant.

Ils perçurent un ruissellement. À quelques mètres, un petit ruisseau coulait, descendant des glaciers.

L'instant d'après, tous étaient à genoux, pour boire.

SEPTIÈME PARTIE

1

Ce fut un moment d'un calme étrange, presque dépourvu de joie. Ils venaient de réaliser l'impossible, mais à quel prix ! Maintenant que c'était fini, ils ne ressentaient plus qu'une immense fatigue, qui leur laissait tout juste la conscience d'avoir vaincu. Cependant, ils se serrèrent mutuellement la main, car il leur semblait devoir faire quelque chose.

Pourtant, même en cet instant de triomphe une tragédie se préparait. Le ressac, très fort à l'intérieur de l'anse, avait fait tomber le *Caird* en travers et le heurtait durement contre les roches.

Ils revinrent au bord de la plage en titubant de faiblesse. À ce moment, la mer avait déjà arraché le gouvernail. Il fallait donc hisser la baleinière à terre et, pour cela, commencer par la décharger. Se formant en chaîne, ils débarquèrent péniblement les provisions. Ceci fait, ils jetèrent à l'eau les pierres tant détestées qui avaient composé le lest.

Ils mesurèrent le degré de faiblesse auquel ils étaient parvenus, en essayant de tirer l'embarcation. Même à eux tous, ils ne parvinrent pas à la faire avancer d'un pied. Au bout de six tentatives, Shackleton comprit qu'il leur fallait d'abord se reposer et manger.

Ils amarrèrent à l'étrave du *Caird* un léger filin qu'ils tournèrent autour d'un rocher et laissèrent le bateau au bord de la plage, où il continua à cogner contre les roches.

Ayant cru voir une petite grotte, à une trentaine de mètre sur la gauche, ils y traînèrent leurs sacs de couchage et quelques provisions. En s'y glissant, ils constatèrent que l'abri, profond d'environ trois mètres cinquante, pouvait les recevoir tous.

Crean alluma du feu et prépara une soupe. Le repas se termina à 20 heures. Shackleton leur dit de se coucher. Un homme veillerait sur le *Caird* et il accepta de prendre la première garde. Les autres se glissèrent dans leurs sacs de couchage trempés, mais miséricordieusement immobiles.

Tout alla bien jusque vers 2 heures du matin. Tom Crean était de garde quand une lame particulièrement grosse cassa l'amarre du *Caird*. Il parvint à saisir l'extrémité du filin et appela à l'aide. Quand les autres le rejoignirent, il était dans l'eau jusqu'aux épaules.

À eux tous, ils réussirent à ramener l'embarcation à la plage et essayèrent une fois de plus de la hisser, en la faisant rouler ; de nouveau, la force leur manqua.

Ils étaient proches de l'épuisement, mais la perte éventuelle de l'embarcation éclipsait toute autre considération. Shackleton décida qu'ils resteraient debout jusqu'à l'aube pour veiller sur le *Caird*.

Il examina alors la situation. À l'origine, il voulait simplement s'arrêter pour faire de l'eau et donner du repos aux hommes avant de repartir vers Leith Harbour. Mais le *Caird* venait de perdre son gouvernail. En outre, pour se reposer vraiment, il fallait à tout prix le hisser à terre, ce qui imposait la nécessité de l'alléger encore en le dépouillant de son revêtement. Mais, ensuite, il ne pourrait plus affronter la mer.

Il en vint donc à conclure qu'il fallait rester sur la côte sud, tandis qu'un groupe de trois hommes traverserait l'île pour aller chercher du secours.

Par mer, il eût fallu parcourir plus de 130 milles, en doublant la pointe occidentale et en longeant la côte nord. Par terre, la distance n'était que de 47 kilomètres à vol d'oiseau. Seulement, depuis que des hommes avaient abordé en Géorgie du Sud, aucun ne l'avait jamais traversée… pour la simple raison que le passage n'était pas praticable.

Aucun sommet n'y dépasse 3 000 mètres, ce qui n'est pas une très haute altitude. Mais, aux dires d'un spécialiste, l'intérieur était « tout en dents de scie, avec un effroyable chaos de montagnes et de glaciers ». Bref, cela revenait à le qualifier d'infranchissable.

Shackleton ne l'ignorait pas, mais, cette fois encore, il n'avait pas le choix. Il annonça son intention après le petit déjeuner, et tout le monde l'accepta sans discussion, comme une décision banale. Shackleton déclara qu'il effectuerait lui-même le voyage avec Worsley et Crean, et qu'ils partiraient dès que cela paraîtrait possible.

Auparavant, il y avait de la besogne à accomplir. McNeish et McCarthy s'occupèrent d'enlever le revêtement et le bordé supplémentaire du *Caird*. Shackleton, Worsley et Crean entreprirent d'égaliser le sol de la grotte avec des cailloux et de l'herbe sèche. Vincent, qui souffrait fortement d'un rhumatisme, demeura dans son sac de couchage.

À midi, le *Caird* parut suffisamment allégé. Ils reprirent leur tentative pour le hisser et, cette fois, y réussirent, quoique de justesse, en se reposant toutes les deux minutes. À 13 heures, l'embarcation était en sécurité, au-dessus des marques laissées par les plus hautes marées.

Dans l'après-midi, Shackleton et Crean grimpèrent sur un plateau, au bout de la plage, et aperçurent des taches blanches parmi les rochers. C'étaient des albatros qui couvaient. Shackleton retourna prendre le fusil de chasse et tua un adulte et un petit. Ils les mangèrent au dîner. « Pas mauvais, mais plutôt dur », écrivit Worsley dans son journal. « Un régal », nota simplement McNeish.

Après quoi ils se couchèrent et dormirent pendant douze merveilleuses heures d'affilée. Au matin, tous se sentaient beaucoup mieux.

« Depuis cinq semaines, écrivit McNeish avec ravissement, nous n'avions pas connu pareil confort. Au déjeuner, nous avons eu trois jeunes albatros et un vieux, avec un demi-litre de sauce à leur jus, supérieure à tous les bouillons de poulet que j'aie jamais goûtés. Je me demande ce que diraient nos camarades (de l'île de l'Éléphant) devant une telle nourriture. »

Shackleton et Worsley firent une sorte de reconnaissance et constatèrent que le terrain était infranchissable. Sauf à l'endroit où ils campaient, falaises et glaciers s'élevaient presque à la verticale. En conséquence, Shackleton décida qu'ils gagneraient, avec le *Caird*, le fond de la baie du Roi Haakon, à environ 6 milles, où, d'après la carte, le terrain était plus hospitalier, et où ils se trouveraient un peu plus proches de la baie de Stromness, sur l'autre côté de l'île, où se situait la station des baleiniers.

La traversée était courte ; pourtant Shackleton estima que les hommes n'avaient pas encore la force de l'effectuer. Ils passèrent donc encore deux jours à se reposer et à manger somptueusement. Peu à peu, ils furent envahis par un merveilleux sentiment de sécurité, à peine combattu par le sentiment de la responsabilité qu'ils portaient à l'égard des naufragés de l'Éléphant.

Le départ devait avoir lieu le 14 mai, mais il plut très fort le matin, et il fut remis au lendemain. Des signes d'amélioration se manifestèrent dans

l'après-midi.

« Je suis monté sur la hauteur et me suis couché sur l'herbe, nota McNeish. Cela m'a rappelé l'ancien temps où, chez moi, j'allais m'asseoir sur la colline pour regarder la mer. »

Le 15, ils se levèrent de bonne heure, chargèrent le *Caird* et le poussèrent facilement à l'eau. À 8 heures, ils étaient sortis de l'anse. Une brise assez fraîche soufflait du nord-ouest et le soleil ne tarda pas à percer les nuages. Dès lors, ils avancèrent superbement sur l'eau scintillante et, au bout d'un certain temps, se mirent même à chanter. On eût pu les prendre pour de joyeux drilles partant en excursion, pensa Shackleton, n'eût été leur aspect misérable et leurs vêtements déguenillés.

Un peu après midi, ils doublèrent une pointe élevée et aperçurent une plage de sable et de galets, sur laquelle gisaient des centaines d'éléphants de mer, un garde-manger inépuisable ! À 12 h 30, ils étaient à terre. Ils hissèrent le *Caird* sur la plage et le chavirèrent. McCarthy le cala avec des pierres. Ensuite, ils disposèrent leurs sacs de couchage à l'intérieur. Il fut décidé de baptiser le lieu « Camp Peggotty », d'après le fameux personnage du *David Copperfield* de Dickens.

Shackleton voulait partir le plus vite possible parce que la saison s'avançait et qu'il fallait prévoir la prochaine arrivée du mauvais temps. D'autre part, la lune était pleine, et sa clarté leur serait nécessaire pour avancer pendant la nuit. Cependant, le 16 mai fut couvert et pluvieux. Ils passèrent la journée sous le *Caird* à discuter du voyage, tandis que McNeish fixait huit vis de cinq centimètres, retirées de l'embarcation, sous chaque semelle des chaussures des voyageurs, pour leur permettre de grimper plus facilement.

Le 17, il plut encore, avec des chutes de neige fondue. Worsley et Shackleton effectuèrent une reconnaissance vers l'est au fond de la baie. Elle ne donna pas beaucoup de résultats à cause de la mauvaise visibilité. Cependant, Shackleton vit qu'une pente neigeuse avançait assez loin à l'intérieur de l'île. Ils avaient pensé à transporter leurs provisions sur un petit traîneau, et McNeish en fabriqua un, très rudimentaire, avec du bois flotté, mais ils le trouvèrent lourd, mal commode, et y renoncèrent.

Le 18, le mauvais temps persista. Shackleton, bouillant d'impatience, passa une nouvelle inspection de leur matériel, tout en guettant une amélioration.

Il avait été décidé de s'équiper très légèrement, sans même emporter les sacs de couchage. Chaque membre de l'équipe prendrait trois jours de vivres de traîneau et des biscuits. En outre, ils emmenaient un réchaud avec assez de combustible pour préparer six repas, plus une petite marmite et une demi-boîte d'allumettes. Ils disposaient de deux boussoles, d'une paire de jumelles et d'environ quinze mètres de corde, ainsi que de l'herminette du charpentier, qui servirait de piolet.

Shackleton n'autorisa qu'un seul objet non indispensable : le journal de Worsley.

Au soir, des signes d'amélioration du temps se manifestèrent. Shackleton prit à part McNeish, à qui il laissait le commandement, lui donna d'ultimes instructions, et écrivit dans le journal du charpentier :

« Géorgie du Sud, 18 mai 1916.

« Je vais essayer d'atteindre Husvik, sur la côte est de cette île, afin d'y chercher du secours pour notre groupe. Je vous confie le commandement de l'équipe composée de Vincent, McCarthy et vous-même. Vous resterez ici jusqu'à l'arrivée du secours. Les phoques ne manquent pas et vous pourrez aussi prendre des oiseaux et des poissons. Je vous laisse un fusil de chasse, cinq cartouches (et d'autres rations)… Vous disposez aussi de tout le matériel nécessaire pour assurer votre existence pendant une période indéfinie, dans le cas où je ne reviendrais pas. Après avoir hiverné ici, le mieux serait alors, dans cette éventualité, de gagner la côte est avec l'embarcation. Pour me rendre à Husvik, je suivrai l'Est magnétique.

« J'espère pouvoir vous recueillir dans quelques jours.

« Cordialement,
« E.H. SHACKLETON. »

2

Les autres se couchèrent, mais Shackleton ne put dormir, et sortit continuellement pour vérifier l'état du temps. Celui-ci s'améliorait mais très lentement. Worsley se leva lui aussi, vers minuit, dans le même but.

À 2 heures du matin, la lune brillait de tout son éclat et l'atmosphère était merveilleusement claire. Shackleton décida que le moment était venu. Ils mangèrent à la hâte. Le Patron désirait partir aussi discrètement que possible pour ne pas souligner l'importance de l'événement aux yeux de ceux qui restaient. Quelques minutes suffirent pour rassembler le matériel. Shackleton, Worsley et Crean serrèrent les mains à la ronde, et sortirent en rampant de dessous le *Caird*. McNeish les accompagna pendant 200 mètres, leur serra de nouveau la main en leur souhaitant bonne chance, et revint au camp.

Il était 3 h 10. La dernière partie du voyage commençait. Les trois hommes suivirent d'abord le rivage de la baie, puis s'engagèrent sur une pente assez raide, couverte de neige.

Shackleton marchait en tête d'un pas rapide. Ils montèrent pendant plus d'une heure sans s'arrêter. Cependant, la neige leur arrivait aux chevilles, et ils ne tardèrent pas à sentir la fatigue dans leurs jambes. Par bonheur, quand ils atteignirent l'altitude d'environ 750 mètres, la pente cessa.

La carte dont ils disposaient ne montrait que la côte, et encore pas tout entière. L'intérieur était blanc. Ils ne pouvaient donc se guider que par ce qu'ils voyaient et Shackleton avait hâte de savoir ce qu'ils avaient devant eux. À 5 heures, une épaisse brume s'établit, enveloppant tout d'une lumière diffuse ou même la neige ne prenait de réalité que lorsqu'ils la foulaient. Shackleton jugea bon de les faire s'encorder.

À l'aube, ils estimaient avoir parcouru à peu près huit kilomètres. Le soleil, en prenant de la force, dissipa la brume. Devant eux, ils aperçurent un énorme lac, recouvert de neige, légèrement à gauche de leur route. Ils y virent une chance, car cela promettait un terrain horizontal sur toute la longueur de ce lac. Aussi se dirigèrent-ils vers lui.

Pendant une heure, ils descendirent assez facilement, quoique des crevasses se manifestassent en nombre de plus en plus grand. Tout d'abord, elles restèrent peu larges et peu profondes, mais cela ne dura pas. Bientôt il fut apparent que les hommes se trouvaient à la surface d'un glacier, fait assez extraordinaire, car ceux-ci se déversent rarement dans un lac.

À 7 heures, le soleil ayant dévoré toute la brume, ils constatèrent que le lac s'étendait jusqu'à l'horizon. Ils avançaient vers la baie de la Possession… et la mer libre, sur la côte septentrionale de la Géorgie du Sud.

En fait, ils avaient parcouru environ onze kilomètres et traversé l'île en sa plus faible largeur. Mais ils ne s'en trouvaient pas plus avancés. Même s'ils avaient pu descendre le long du promontoire perpendiculaire, au-dessous d'eux il n'existait pas de chemin le long de la côte. Le glacier tombait directement à la mer. Pas d'autre solution que de revenir sur leurs pas.

Le plus grave était la perte de temps. S'il leur avait été loisible de s'attarder, ils auraient pu reconnaître la meilleure route, s'arrêter quand ils en auraient éprouvé le besoin, et n'avancer que lorsqu'ils s'en seraient sentis capables et par beau temps. Mais ils avaient tout sacrifié à la vitesse. Ils ne possédaient ni sacs de couchage ni tentes. Si un changement météorologique les surprenait dans ces montagnes, ils seraient irrémédiablement perdus. Les blizzards de la Géorgie du Sud sont classés parmi les plus dangereux du monde.

Il leur fallut deux pénibles heures pour rattraper le terrain perdu et se remettre en route vers l'est. À 8 h 30, ils aperçurent une chaîne de petites montagnes sur l'avant, une série de crêtes et d'éperons assez semblables aux articulations d'un poing fermé. Worsley estima que leur route passait entre la première et la seconde, et ils se dirigèrent dans cette direction.

À 9 heures, ils s'arrêtèrent pour prendre leur premier repas. Le réchaud fut placé dans un trou, creusé dans la neige. Ils mangèrent une mixture bouillante de ration de traîneau et de biscuits. À 9 h 30, ils étaient de nouveau en marche.

La montée devint de plus en plus raide. Ils la gravirent, pas à pas. Shackleton, en tête, taillait des échelons avec l'herminette dans les parois presque verticales.

Ils arrivèrent au sommet vers 11 h 15. Shackleton, qui y parvint le premier, aperçut un précipice, profond de 450 mètres, et fit signe aux autres de monter voir par eux-mêmes. Impossible de descendre. À droite se trouvait un chaos de falaises de glace et de crevasses… infranchissables. À gauche, des glaciers tombaient de façon abrupte dans la mer. Mais, droit devant, dans la direction de leur route, il y avait une pente douce, couverte de neige, longue, à première vue, d'une douzaine de kilomètres. C'était là qu'il fallait passer, mais le tout était d'y parvenir.

Il leur avait fallu plus de trois heures d'efforts pour atteindre le sommet et il ne leur restait plus qu'à revenir sur leurs traces pour découvrir un passage, qui se trouvait peut-être dans les parages du second sommet.

Ils s'accordèrent cinq minutes de repos avant de redescendre. Cela fut relativement facile et ne demanda qu'une heure, mais c'était bien décourageant ! Arrivés en bas, ils contournèrent la montagne, avançant entre des falaises de glace et un gigantesque ravin en forme de croissant, profond de 300 mètres, long de deux kilomètres et demi, taillé par le vent.

À 12 h 30, ils prirent un autre repas, puis recommencèrent à grimper. Ce fut beaucoup plus pénible que la première fois et il fallut commencer très tôt à pratiquer des marches avec l'herminette. Ils se fatiguèrent terriblement. Environ toutes les vingt minutes, ils s'allongeaient sur le dos, bras et jambes étendus, aspirant à grands coups l'air raréfié.

Vers 15 heures, ils furent en vue de la crête : une chape de glace bleue et blanche.

La descente se révéla aussi impossible que la première fois, mais une nouvelle menace s'ajoutait. L'après-midi s'avançait, d'épais bancs de brume commençaient à se former dans la vallée, très en dessous d'eux. D'autres arrivaient de l'ouest. Leur situation était malheureusement fort simple : s'ils restaient à cette altitude, évaluée à 1 300 mètres par Shackleton, ils périraient de froid, la température devant être très basse pendant la nuit. Ils ne pouvaient s'abriter nulle part, et portaient des vêtements amincis par l'usure.

Shackleton redescendit hâtivement, suivi par les autres. Cette fois, il essaya de rester le plus haut possible, avançant latéralement vers le troisième sommet.

Ils remontèrent, beaucoup plus lentement, car leurs jambes semblaient ne plus leur obéir. Finalement, bien après 16 heures, ils parvinrent à la cime. Elle était si étroite que Shackleton put s'y mettre à cheval. Le jour s'évanouissait vite, mais, en regardant vers le bas, il constata que, si la descente était encore fort raide, elle l'était moins que dans les deux cas précédents. Au fond, elle semblait se relever vers l'horizontale, mais on ne pouvait l'assurer à cause de la brume. D'autre part, celle-ci montait rapidement, menaçant de les aveugler et de les laisser, comme pris au piège, sur cette cime en lame de rasoir.

Ce n'était plus le moment d'hésiter. Shackleton se mit à creuser frénétiquement des marches dans la paroi, descendant très lentement, d'un pied à la fois. L'air s'était très sensiblement refroidi, le soleil allait disparaître. Ils progressèrent vers le bas, mais à une allure effroyablement lente.

Au bout de trente minutes, la surface glacée de la neige devint moins dure, signe que la pente n'était plus aussi abrupte. Shackleton s'arrêta brusquement, conscient de la futilité de ce qu'il faisait. À ce rythme il faudrait des heures pour parvenir en bas ; d'autre part, il était probablement trop tard pour faire demi-tour.

Il tailla une petite plate-forme avec l'herminette et cria aux autres de le rejoindre.

Point n'était besoin d'expliquer la situation. Shackleton l'exposa très vite : s'ils restaient où ils se trouvaient, ils périraient de froid au bout d'une heure, deux tout au plus. Il fallait donc descendre, et aussi vite que possible.

Il proposa de se laisser glisser.

Worsley et Crean furent stupéfaits ; ils n'attendaient pas une suggestion aussi peu raisonnable de leur chef. Mais celui-ci ne plaisantait pas… il ne souriait même pas. Il parlait très sérieusement.

Et s'ils heurtaient un rocher ? demanda Crean.

Pouvaient-ils rester où ils se trouvaient ? répliqua Shackleton, en haussant le ton.

Et la pente ? objecta Worsley. Si elle ne se relevait pas et aboutissait à un autre précipice ?

Pouvaient-ils rester où ils se trouvaient ? demanda de nouveau Shackleton, avec impatience.

De toute évidence, ils ne le pouvaient pas. Worsley et Crean furent bien obligés de l'admettre. Et il n'existait absolument aucun autre moyen de

descendre. La décision fut donc arrêtée. Ils glisseraient en groupe, en se tenant les uns aux autres, dit Shackleton. Ils s'assirent et défirent la corde qui les liait. Chacun lova son fardeau pour en faire une sorte de matelas. Worsley passa les jambes autour de la taille de Shackleton et noua ses bras à son cou. Crean fit de même avec lui. Ils ressemblaient ainsi à trois coureurs de bobsleigh, mais sans bobsleigh.

En tout, cela ne prit pas plus d'une minute et Shackleton ne leur laissa pas le temps de réfléchir. Quand ils furent prêts, il donna une poussée. Leur cœur, à tous, manqua un battement. Ils parurent bloqués pendant une fraction de seconde, puis le vent siffla à leurs oreilles tandis qu'un nuage de neige se soulevait… Ils hurlèrent, non pas de terreur, sans doute, mais parce qu'ils ne purent s'en empêcher. Ces cris leur étaient arrachés par la pression contre leur poitrine et dans leurs oreilles. Ils glissèrent de plus en plus vite, de plus en plus bas…

Puis ils parvinrent en terrain horizontal, leur vitesse diminua. Un moment plus tard, ils s'arrêtaient brusquement dans un banc de neige.

Ils se relevèrent, haletants, leur cœur battant follement, mais pris d'un fou rire incontrôlable. Ce qui, une centaine de secondes auparavant, paraissait une perspective terrifiante s'achevait en triomphe ahurissant !

En levant les yeux, ils virent le brouillard rouler par-dessus la crête, à peut-être 600 mètres de hauteur, et éprouvèrent cet orgueil particulier à ceux qui, ayant accepté témérairement une gageure impossible, s'en acquittent à bon compte.

Ils mangèrent de nouveau, puis s'engagèrent sur la pente neigeuse, montant vers l'est. L'obscurité rendait la marche très dangereuse et les crevasses réclamaient une attention extrême, mais cela ne dura pas très longtemps, car, au bout d'une heure environ, la pleine lune parut au-dessus des montagnes, droit devant eux.

Tout se transforma. Désormais, sous sa clarté, le bord des crevasses devint facilement discernable, chaque ravine de neige jeta son ombre. Ils marchèrent, sous la lumière amicale, jusqu'après minuit, se reposant par intervalles, car leur fatigue était alors très grande, mais l'assurance d'avancer dans la bonne direction les soutenait.

Vers 0 h 30, ils atteignirent le sommet, haut d'environ 1 200 mètres, et virent que la descente obliquait légèrement vers le nord-est, exactement comme il le fallait pour gagner la baie de Stromness. Ils s'y engagèrent,

avec une ardeur nouvelle. Cependant, le froid augmentait. Aussi, à 1 heure, Shackleton autorisa-t-il une halte pour manger.

Une demi-heure après, ils repartirent.

Ils descendirent ainsi pendant une heure, puis aperçurent la mer de nouveau, reconnaissant, silhouettée par la lune, l'île du Mouton, située au milieu de la baie de Stromness. Ils découvrirent d'autres traits familiers qu'ils se montrèrent avec excitation. Encore une heure ou deux de marche et ils atteindraient leur but.

Mais, soudain, Crean vit une crevasse sur la droite, puis en distingua d'autres sur l'avant. Ils s'arrêtèrent, déconcertés. De toute évidence, ils se trouvaient sur un glacier… or, il n'en existait pas au voisinage de la baie de Stromness.

Leur ardeur, ils le comprirent, les avait conduits vers une déception. L'île qu'ils voyaient n'était pas celle du Mouton et les traits du paysage reconnus par eux n'existaient que dans leur imagination.

Worsley sortit la carte et les autres l'étudièrent avec lui, sous la lune. Ils étaient descendus vers ce qui devait être la baie de la Fortune, échancrure de la côte située à l'ouest de la baie de Stromness. Une fois de plus, ils devaient revenir sur leurs pas. Amèrement déçus, ils recommencèrent à monter.

Pendant deux heures pénibles, ils contournèrent la baie de la Fortune, luttant pour regagner le terrain perdu. À 5 heures, c'était à peu près fait et ils parvinrent à une ligne de crêtes, assez semblable à celle qui les avait arrêtés dans l'après-midi, mais, cette fois, un petit col semblait exister.

Cependant, ils touchaient aux limites de l'épuisement. Trouvant un endroit abrité, derrière une roche, ils s'assirent, en se serrant les uns contre les autres pour se réchauffer. Worsley et Crean s'endormirent presque aussitôt et Shackleton, lui-même, commençait à s'assoupir. Mais, soudain, il releva la tête. Son expérience de l'Antarctique lui disait que c'était là le signe fatal… Ils ne se réveilleraient plus jamais de ce sommeil. Pendant cinq minutes, il lutta pour ne pas succomber à son tour, puis secoua les autres, en leur disant qu'ils venaient de dormir pendant une demi-heure.

Si brève qu'eût été la halte, leurs jambes s'étaient raidies et ils éprouvèrent beaucoup de peine à les mouvoir. Le col se trouvait à environ 300 mètres au-dessus d'eux ; ils se traînèrent vers lui, remplis d'appréhension au sujet de ce qu'ils rencontreraient au-delà.

Ils le franchirent juste à 6 heures. Les premières lueurs de l'aube leur montrèrent qu'aucun escarpement, aucun précipice ne barrait la route. La pente restait modérée aussi loin que portait la vue. De l'autre côté de la vallée, dans le lointain, se dressaient les hauteurs situées à l'ouest de Stromness.

— C'est trop beau pour être vrai !… observa Worsley.

Ils commencèrent à descendre et, parvenus à l'altitude de 750 mètres, s'arrêtèrent pour préparer le petit déjeuner. Worsley et Crean creusèrent un trou pour installer le réchaud, tandis que Shackleton continuait à avancer pour essayer de reconnaître ce qui se trouvait devant eux. Il escalada une petite crête en y taillant des marches. Ce qu'il vit ne fut pas très encourageant : la pente semblait se terminer sur un autre précipice, quoique cela fût difficile à préciser.

À ce moment, un son lui parvint, étouffé, indistinct, mais évoquant celui d'un sifflet à vapeur. Shackleton savait qu'il était à peu près 6 h 30, heure du réveil à la station des baleiniers.

Il redescendit précipitamment pour annoncer la merveilleuse nouvelle aux deux autres. Ils déjeunèrent en hâte, puis Worsley prit le chronomètre, qu'il portait toujours autour du cou, et tous trois rivèrent leurs yeux sur les aiguilles. S'il s'agissait bien du sifflet à vapeur de Stromness, il allait se faire entendre de nouveau à 7 heures, pour appeler les hommes au travail.

6 h 50… 6 h 55… 6 h 59… Ils retinrent leur respiration… À la seconde précise, le son retentit à travers l'air clair du matin.

Ils se regardèrent et sourirent, puis se serrèrent la main sans mot dire.

Ordinairement, le bruit d'un sifflet à vapeur n'a rien de spécialement émouvant, mais c'était le premier son qui leur parvînt du monde extérieur depuis décembre 1914 – depuis dix-sept incroyables mois ! En cet instant, ils éprouvèrent le merveilleux sentiment d'avoir réussi. Assurément, ils n'avaient pas atteint le but primitif de l'expédition, mais ils savaient avoir accompli quelque chose d'encore plus extraordinaire.

Dès lors, Shackleton fut possédé par une espèce de frénésie. Quoiqu'une route plus sûre, mais plus longue, s'offrît à gauche, il choisit d'avancer tout droit, par une pente très raide. Ils rassemblèrent leur matériel, sauf le réchaud, devenu inutile. Chacun ne possédait plus qu'une ration et un biscuit. Ils foncèrent à travers la neige épaisse.

Mais, à 150 mètres plus bas, ils constatèrent que Shackleton avait effectivement vu un précipice effroyablement abrupt, presque comme un

clocher d'église. Ils n'étaient plus d'humeur à faire demi-tour. Shackleton, suspendu au bout de la corde, tailla des marches dans la paroi. Quand il atteignit le bout des quinze mètres de corde, les autres descendirent à leur tour et le cycle se répéta, lent et dangereux.

Il leur fallut trois heures pour parvenir au fond. À partir de là, le terrain descendait doucement vers la vallée et se relevait au-delà.

Il leur fallut regrimper de près de 900 mètres, et leur lassitude se fit extrême. Cependant, ils abordèrent la crête suivante. À 12 h 30, ils arrivèrent sur un petit plateau. À 13 h 30, ils se trouvaient sur la crête finale et regardèrent au-delà.

La station de Stromness s'étalait à 750 mètres plus bas. Ils distinguèrent des hommes qui circulaient sur les quais et autour des magasins.

Pendant un long moment, ils regardèrent sans parler. Qu'avaient-ils besoin de se dire ?

— Descendons, fit enfin Shackleton, d'un ton très calme.

Désormais, son habituelle prudence lui revenait ; il était bien décidé à ne plus prendre de risques exagérés à si faible distance du but. Le terrain devint très difficile. C'était une pente glacée, comme les bords d'un bol, avec le port au fond.

Ils avancèrent le long de la crête jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un petit ravin où la marche semblait plus facile. Ils s'y engagèrent. Une heure plus tard, les parois de ce ravin se firent plus escarpées, un petit ruisseau coulait au centre. Ce ruisseau s'approfondit graduellement et ils finirent par avoir, jusqu'aux genoux, une eau glacée, descendant des hauteurs neigeuses.

Vers 15 heures, ils constatèrent que ce ruisseau se terminait, par une cascade.

Ils l'atteignirent et regardèrent. La chute avait près de 8 mètres, mais il n'existait pas d'autre voie. Le ravin s'était transformé en gorge, avec des parois verticales n'offrant aucune facilité pour descendre.

La solution, de nouveau, s'imposait. Ils découvrirent avec peine un rocher assez gros pour supporter leur poids et y enroulèrent l'extrémité de leur corde. Puis tous trois se dépouillèrent de leurs imperméables, y enveloppèrent l'herminette, la marmite et le journal de Worsley, puis les jetèrent au bas de la chute.

Ensuite, Shackleton et Worsley descendirent Crean au bout de la corde. Crean arriva au fond haletant, à moitié étouffé. Shackleton descendit ensuite à travers l'eau. Worsley suivit.

Ils étaient trempés, mais, à partir de là, le terrain était presque horizontal. La corde dut être abandonnée. Ils ramassèrent les trois autres objets et avancèrent vers la station, éloignée d'environ un kilomètre et demi.

Alors, presque simultanément, ils pensèrent à leur aspect. Leurs cheveux tombaient presque jusqu'aux épaules, le sel et l'huile de phoque emmêlaient leur barbe, leurs vêtements étaient sales et en loques.

Worsley chercha sous son sweater quatre épingles de sûreté rouillées qu'il y conservait depuis deux ans et s'en servit pour dissimuler du mieux possible les plus grosses déchirures de son pantalon.

3

Mathias Andersen, contremaître à Stromness, n'avait jamais rencontré Shackleton, mais, comme tout le monde en Géorgie du Sud, il savait que l'*Endurance* en était partie en 1914… pour se perdre corps et biens dans la mer de Weddell.

Il était bien loin de penser à la malheureuse Expédition impériale transantarctique alors que, vers 16 heures, fatigué de sa journée, il surveillait ses hommes qui déchargeaient un bateau.

Une rumeur lui fit tourner la tête. Deux garçons d'une douzaine d'années couraient, non pour s'amuser, mais terrorisés. Derrière eux, Andersen aperçut trois personnages qui avançaient lentement et péniblement dans sa direction.

Cette vue l'intrigua. Il s'agissait d'étrangers, assurément, mais le fait extraordinaire était qu'ils paraissaient venir non pas du port, mais des montagnes de l'intérieur.

Quand ils approchèrent, il constata qu'ils portaient une barbe épaisse et qu'ils avaient la figure toute noire. Leurs cheveux étaient aussi longs que ceux d'une femme et semblaient très raides. Leurs vêtements, aussi, étaient bizarres. En particulier, ils ne portaient pas le sweater et les bottes habituels aux marins.

Les déchargeurs arrêtèrent leur travail pour regarder les étrangers. Le contremaître avança vers ceux-ci et celui du centre prit la parole en anglais :

— Voulez-vous avoir l'amabilité de nous conduire à Anton Andersen ? demanda-t-il doucement.

Anton Andersen ne se trouvait plus à Stromness, expliqua le contremaître. Thoralf Soerlle, directeur de l'usine, le remplaçait.

L’Anglais en parut content.

— Parfait, dit-il. Je connais bien Soerlle.

Le contremaître les conduisit à la maison de celui-ci, à une centaine de mètres sur la droite. Tous les travailleurs avaient quitté leur besogne et formaient la haie pour les voir passer.

Le contremaître frappa à la porte. Soerlle vint ouvrir lui-même, en manches de chemise, avec sa grande moustache raide.

En voyant les trois hommes, il fit un pas en arrière, avec une expression d’incrédulité, et les observa un moment sans mot dire.

— Qui diable êtes-vous ? demanda-t-il enfin.

Celui du centre s’avança.

— Je suis Shackleton, répondit-il tranquillement.

Il y eut un nouveau silence. Soerlle, dit-on, tourna la tête pour pleurer.

ÉPILOGUE

La Géorgie du Sud n'a été, depuis, traversée qu'une seule fois, quarante ans plus tard, en 1955, par une équipe anglaise de triangulation, sous la conduite compétente de Duncan Carse. Cette équipe comprenait des grimpeurs expérimentés et possédait tout le matériel convenable. Elle éprouva cependant beaucoup de peine à réaliser sa mission.

« Il existe deux routes : la "haute" et la "basse", explique Carse.

« Elles ne s'écartent jamais de plus de quinze kilomètres, et leurs difficultés sont à peu près comparables.

« Aujourd'hui, nous avançons facilement et sans hâte. Tous nos hommes sont en bonne condition physique, nous disposons de traîneaux, de tentes, d'amples provisions, et le temps ne nous manque pas. Le terrain est vierge, mais nous avons la possibilité d'explorer devant nous pour découvrir le parcours le plus facile. Nous choisissons nos circonstances, n'acceptant que des risques calculés. D'autre part, aucune vie ne dépend de notre réussite… sauf la nôtre. Nous prenons la route haute.

« Eux… Shackleton, Worsley et Crean… prirent la basse.

« Je ne sais comment ils parvinrent à passer, mais il est de fait qu'ils le firent, ces trois hommes de l'âge héroïque de l'Antarctique, avec quinze mètres de corde… et une herminette de charpentier. »

Tous les conforts que possédait la station furent mis à la disposition des trois hommes. Tout d'abord, ils jouirent de l'incroyable luxe d'un long bain, puis se firent raser. On leur donna des vêtements, tirés des magasins.

Le soir même, après un repas réconfortant, Worsley partit, à bord du baleinier *Samson*, pour gagner le camp où attendaient NcNeish, McCarthy et Vincent. Il arriva le lendemain matin dans la baie du Roi Haakon. On

manque de détails sur la rencontre, mais les trois hommes ne reconnurent pas Worsley, tant son aspect avait changé. Le *Samson* les embarqua et hissa également le *Caird* à son bord. Il était de retour à Stromness le 22 mai, c'est-à-dire le jour suivant.

Entre-temps, Shackleton affrétait un grand baleinier en bois, le *Southern Sky*, pour retourner à l'île de l'Éléphant.

Le soir, une sorte de réception eut lieu dans « une vaste pièce, dit Worsley, remplie de capitaines, de lieutenants et de matelots, et enfumée par les pipes ». Quatre capitaines norvégiens à cheveux blancs s'avancèrent. Leur porte-parole, s'exprimant en norvégien, avec Soerlle pour interprète, déclara qu'ils sillonnaient l'Antarctique depuis quarante ans et qu'ils tenaient à serrer la main d'hommes qui avaient réussi, avec une embarcation non pontée de vingt-deux pieds, à franchir le passage de Drake entre l'île de l'Éléphant et la Géorgie du Sud.

Tous les assistants se levèrent, tandis que les quatre vieux capitaines félicitaient Shackleton, Worsley et Crean de ce qu'ils avaient accompli.

La plupart de ces baleiniers portaient la barbe et étaient vêtus d'épais sweaters, chaussés de bottes de mer. Il n'y eut pas de formalités, pas de discours. Ils n'avaient pas de médailles à offrir, simplement leur profonde admiration pour un exploit dont ils étaient peut-être seuls capables d'apprécier la véritable valeur. Et leur sincérité conféra à la scène un caractère extrêmement émouvant. Bien des honneurs allaient suivre… mais aucun, sans doute, n'eut la solennité de cette soirée du 22 mai 1916, lorsque, dans cette cabane enfumée de Stromness, dans l'odeur des carcasses de baleines qui pourrissaient au-dehors, ces marins de l'océan austral avancèrent un par un pour serrer silencieusement la main de Shackleton, Worsley et Crean.

Le lendemain matin, moins de soixante-douze heures après leur arrivée à travers les montagnes, Shackleton et ses deux compagnons partaient pour l'île de l'Éléphant.

Ce fut le début d'une série de tentatives décevantes, qui durèrent plus de trois mois, au cours desquels la banquise parut déterminée à ne laisser passer aucun secours.

Le *Southern Sky* rencontra la glace trois jours après son appareillage et dut rentrer au port en moins d'une semaine. Dans les dix jours, Shackleton obtint du gouvernement uruguayen un petit bateau de surveillance, l'*Instituto de Pesca nº 1*, pour effectuer un second essai. Ce bateau revint

six jours plus tard, gravement avarié par la glace à travers laquelle Shackleton avait voulu le pousser.

Shackleton affréta alors une goélette, l'*Emma*. Elle passa près de trois semaines à la mer, pendant lesquelles la lutte consista à la maintenir à flot plus qu'à entreprendre un sauvetage. L'*Emma* n'approcha jamais l'île de l'Éléphant à moins de 100 milles.

Vint le 3 août, trois mois et demi après l'appareillage du *Caird*. Les échecs successifs avaient mis Shackleton dans une humeur d'irritation et d'inquiétude que, dit Worsley, on ne lui avait jamais connue. Il ne cessait de réclamer au gouvernement britannique un bâtiment capable d'affronter la banquise. Il apprit, ce jour-là, qu'on lui envoyait la *Discovery*, sur laquelle Scott s'était rendu dans l'Antarctique en 1901. Mais des semaines devaient s'écouler avant son arrivée et Shackleton n'était pas d'humeur à attendre aussi longtemps.

Il demanda au gouvernement chilien l'autorisation d'utiliser un ancien remorqueur de haute mer, le *Yelcho*, en promettant de ne pas l'engager dans la glace, à laquelle sa coque en acier n'eût pas résisté. Il obtint satisfaction et le *Yelcho* appareilla le 25 août. Cette fois le destin se montra favorable.

Cinq jours plus tard, le 30, Worsley nota : « 5 h 25 : nous mettons à toute vitesse… 11 h 10 : la base de la terre apparaît faiblement. Nous louvoyons parmi des morceaux de glace, des récifs et des icebergs échoués… 13 h 10 : le camp est en vue, au sud-ouest… »

Pour les vingt-deux naufragés de l'île de l'Éléphant, la journée du 30 août commença comme toutes les autres. À l'aube, le temps était clair et froid, promettant un beau jour, mais de gros nuages se formèrent vite et la scène prit « cet aspect lugubre auquel, dit Orde-Lees, nous sommes maintenant tellement habitués ».

Comme toujours, la plupart grimpèrent à l'observatoire pour s'assurer, une fois de plus, qu'il n'y avait pas de bateau en vue. Ils le faisaient désormais plus par routine que pas espoir. C'était un simple rite ; ils montèrent sans rien attendre et redescendirent sans déception. Le *Caird* était parti depuis quatre mois et six jours ; aucun ne pensait plus sérieusement qu'il eût pu atteindre la Géorgie du Sud. Ce n'était plus qu'une question de temps avant qu'une équipe partît, à son tour, pour essayer d'atteindre l'île de la Déception, à bord du *Wills*.

Après le petit déjeuner, tout le monde s'occupa à déblayer la neige autour de la cabane. Au milieu de la matinée, la marée étant basse, ils s'interrompirent pour aller pêcher des patelles, petits mollusques qu'ils trouvaient dans les trous d'eau. Wally How, agissant comme cuisinier, faisait bouillir des épines dorsales de phoques, plat dont ils étaient devenus friands.

Le repas fut prêt vers 12 h 45 et tout le monde se rassembla dans la cabane, sauf Marston, qui était monté à l'observatoire pour dessiner de petits croquis.

Quelques minutes plus tard, ils l'entendirent qui arrivait en courant, mais personne n'y fit attention. Il était tout simplement en retard. Marston passa la tête par l'ouverture et s'adressa à Wild d'un ton rendu si bas par l'essoufflement que les autres crurent qu'il s'agissait d'une question banale.

— Ne devrions-nous pas faire des signaux avec de la fumée ? demanda-t-il.

Le silence régna pendant un instant, puis, brusquement, tous comprirent.

« Wild n'eut pas le temps de répondre, note Orde-Lees. Les hommes se précipitèrent au-dehors en se bousculant, se ruant simultanément vers la porte, l'obstruant au point que certains passèrent à travers le "mur" ou, du moins, ce qu'il en restait. »

Quelques-uns se chaussèrent, d'autres ne prirent même pas ce soin. James se trompa de pied.

Effectivement, il y avait un petit bateau, éloigné d'environ un mille.

Macklin grimpa, en courant, à l'observatoire, en se dépouillant, ce faisant, de sa veste. Il l'attacha à la drisse de l'aviron qui leur servait de mât de pavillon, mais ne put la hisser qu'à mi-hauteur, la drisse s'étant emmêlée.

Shackleton vit ce signal en berne et son cœur se serra, raconta-t-il plus tard, car il y vit l'annonce du décès de l'un des membres du groupe.

Hurley rassembla toute l'herbe qu'il put trouver et l'arrosa avec de l'huile de phoque et les dix litres d'huile de paraffine qui leur restaient. Il éprouva beaucoup de peine à y mettre le feu. Quand il y parvint – presque avec une explosion – il y eut plus de flammes que de fumée. Mais peu importait, car le bateau avait l'étrave pointée sur le camp.

Pendant ce temps, Wild, descendu au bord de l'eau, indiquait l'endroit qui convenait le mieux pour recevoir une embarcation. How avait ouvert

une précieuse boîte de biscuits et distribuait ceux-ci à la ronde. Mais peu d'hommes s'arrêtaient pour en prendre. Même cette friandise ne les tentait pas, en ce moment de grande exaltation.

Macklin revint à la cabane, chargea Blackboro sur ses épaules et le transporta auprès de Wild, pour qu'il pût suivre, lui aussi, l'extraordinaire événement.

Le bateau approcha à quelques centaines de mètres et stoppa. De terre, les hommes le virent amener une embarcation, où descendirent quatre marins, suivis par un personnage à la robuste carrure qu'ils connaissaient si bien : Shackleton ! Une acclamation monta. Beaucoup se mirent à danser de joie.

Quelques minutes plus tard, l'embarcation était suffisamment rapprochée pour que Shackleton pût se faire entendre.

— Êtes-vous tous en bonne santé ? cria-t-il.

— Oui, tous, lui répondit-on.

Wild guida le canot jusqu'à un endroit sûr, entre les rochers, mais la glace ne permit pas l'accostage sur la plage.

Wild invita Shackleton à descendre à terre, même peu de temps, pour voir la cabane dans laquelle ils venaient de passer quatre longs mois. Mais Shackleton, quoique souriant et manifestement soulagé, ne pensait qu'à repartir au plus vite. Il déclina l'invitation de Wild et dit aux hommes de s'embarquer sur-le-champ.

Ils ne se le firent pas dire deux fois et sautèrent un par un dans l'embarcation, abandonnant derrière eux, sans même y penser, des dizaines de petits objets personnels qui, une heure auparavant encore, leur paraissaient indispensables.

Le canot fit deux voyages jusqu'au *Yelcho*.

Worsley n'avait cessé de tout observer, avec anxiété, de la passerelle de celui-ci. Finalement, il nota :

« 14 h 10 : Tout s'est bien passé. Enfin ! 14 h 15 : En avant toute ! »

« Je restai sur le pont, écrit Macklin, pour voir disparaître l'île de l'Éléphant… Je voyais toujours ma veste claquer à la brise au sommet de l'observatoire. Elle y claquera sans doute, pour l'émerveillement des mouettes et des manchots, jusqu'à ce qu'une de nos tempêtes coutumières l'ait arrachée en lambeaux. »

GLOSSAIRE DES TERMES EMPLOYÉS DANS LA NAVIGATION À VOILE

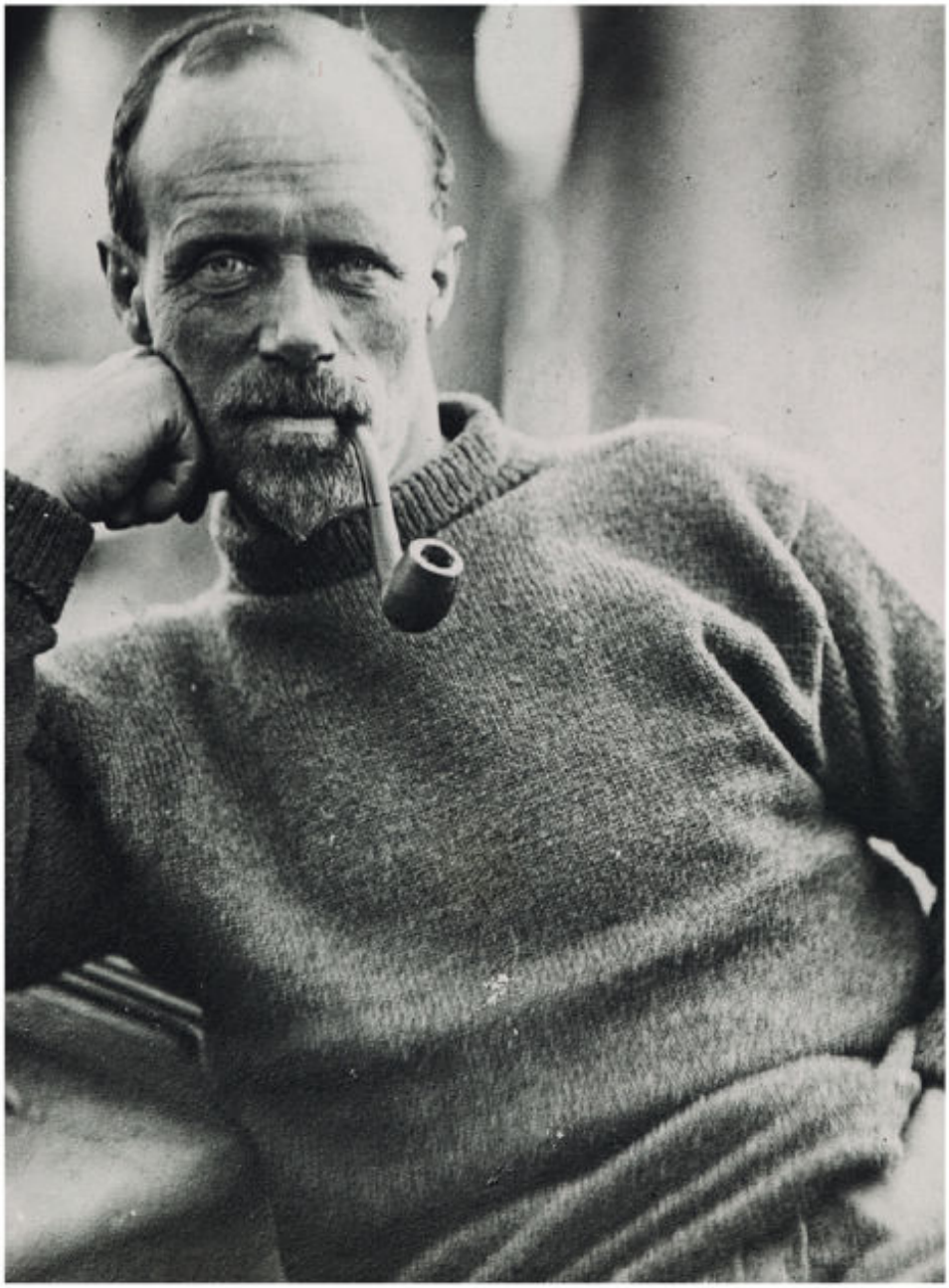
Amure : Fixation par palan, rocambeau, etc. de l'angle inférieur avant d'une voile, qui est ainsi portée ou maintenue au vent.
Bâbord : Bord de gauche d'un navire, vu de l'arrière (contraire : tribord).
Barrot : Poutrelle transversale d'un bateau qui supporte le rouf.
Beaupré : Mât oblique, à inclinaison plus ou moins forte, saillant sur l'avant des grands voiliers.
Bordée : Fraction de l'équipage affectée à différents services ou au quart.
Bords (Tirer des) : Louvoyer, en changeant d'amure.
Cape : Allure dans laquelle, par gros temps, un voilier ne fait pas route, mais tient tête au vent, à l'aide d'une petite voile (de cape).
Cofferdam : Coffrage entre coque et double coque.
Couple : *À couple*, bord à bord, l'un contre l'autre ; *Nager à couple*, aller à l'aviron, deux hommes assis côte à côte sur chaque banc.
Drisser : Manœuvre courante servant à hisser une voile.
Épontille : Pièce de bois verticale soutenant un barreau.
Espar : Toute pièce de bois longue. Le mât, la vergue sont des espars.
Farguer : En parlant d'une voile : s'établir, porter, prendre sa place, sa forme, sans plis. Ex. : cette voile fargue bien.
Faseyer : Une voile *faseye* quand, trop près du vent, elle se secoue légèrement.
Ferler : Amener une voile et la plier.
Foc : Voile triangulaire, le plus souvent d'avant.
Gréer : Pourvoir un navire, une voile, etc. de ses accessoires.
Haler : Souffler (se dit du vent).

Haubans : Fils d'acier qui étayent le mât.
Huniers : Voiles carrées, disposées entre la basse voile (grande voile ou voile de misaine) et la haute voile (perroquet).
Mille (marin) : Le mille marin vaut 1852 mètres.
Nœud : Unité mesurant la vitesse d'un navire. Un nœud vaut 1 mille à l'heure. « Ce navire file 5 nœuds » : il possède une vitesse de 5 milles/h.
Palan : Appareil à poulies destiné à soulever des objets lourds.
Quart : Temps de veille ou de service effectif sur un navire, le jour ou la nuit, en principe de quatre heures.
Ris : Pli dans la voile dû au faseyement.
« Prendre le ris » : lancer dans le vent.
Rocambeau : Cercle de métal pourvu d'un œil ou d'un croc, fait pour courir le long d'un espar.
Rouf (ou roof) : Toiture surélevée au-dessus du pont.
Serrer : *Une voile* : l'amarrer autour d'un espar.
Le vent : faire une route proche de son lit.
Tire-veilles : Cordage placé sur le gouvernail de manière à pouvoir barrer, tout en restant assis au milieu du voilier.
Tolet : Bout de bois enfoncé dans le plat-bord d'une embarcation et qui fixe l'aviron.
Tribord : Bord de droite d'un navire, vu de l'arrière.
Vergue : Espar transversal qui soutient une voile.

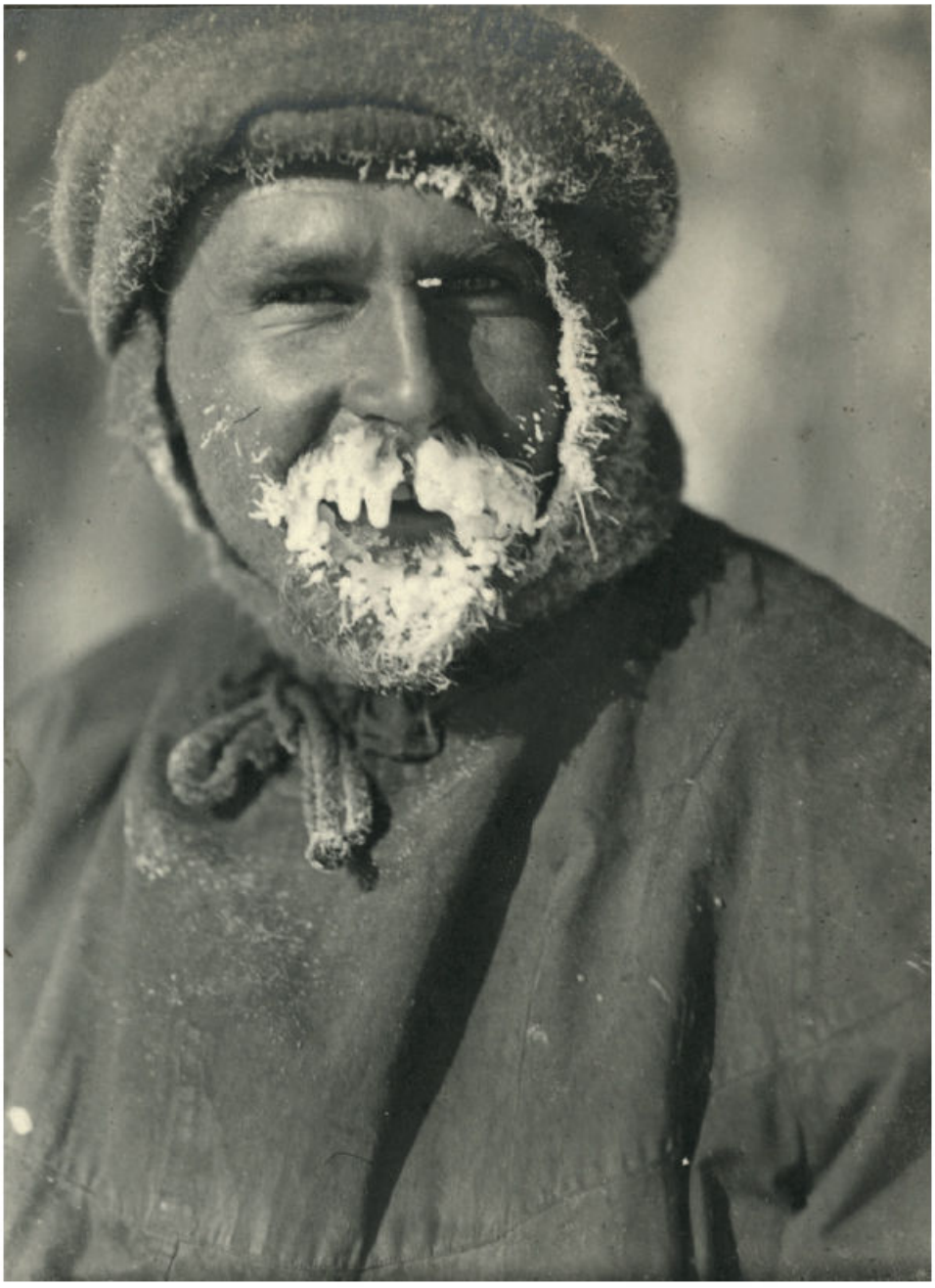
Cahier hors texte

1. Sir Ernest Shackleton.
(Royal Geographical Society)

2. Le Capitaine Frank Worsley.
(Royal Geographical Society)

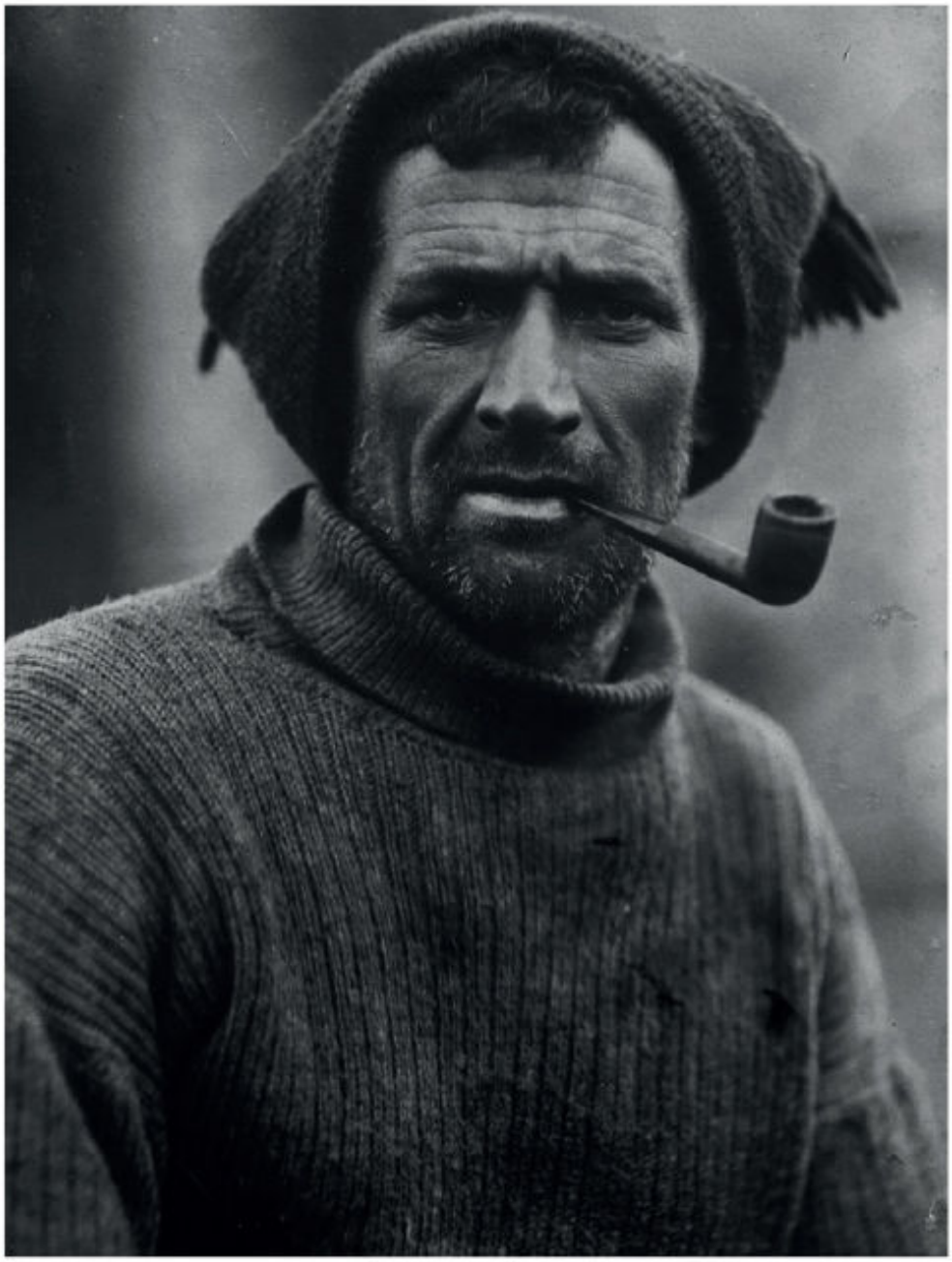


3. Frank Wild.
(Royal Geographical Society)

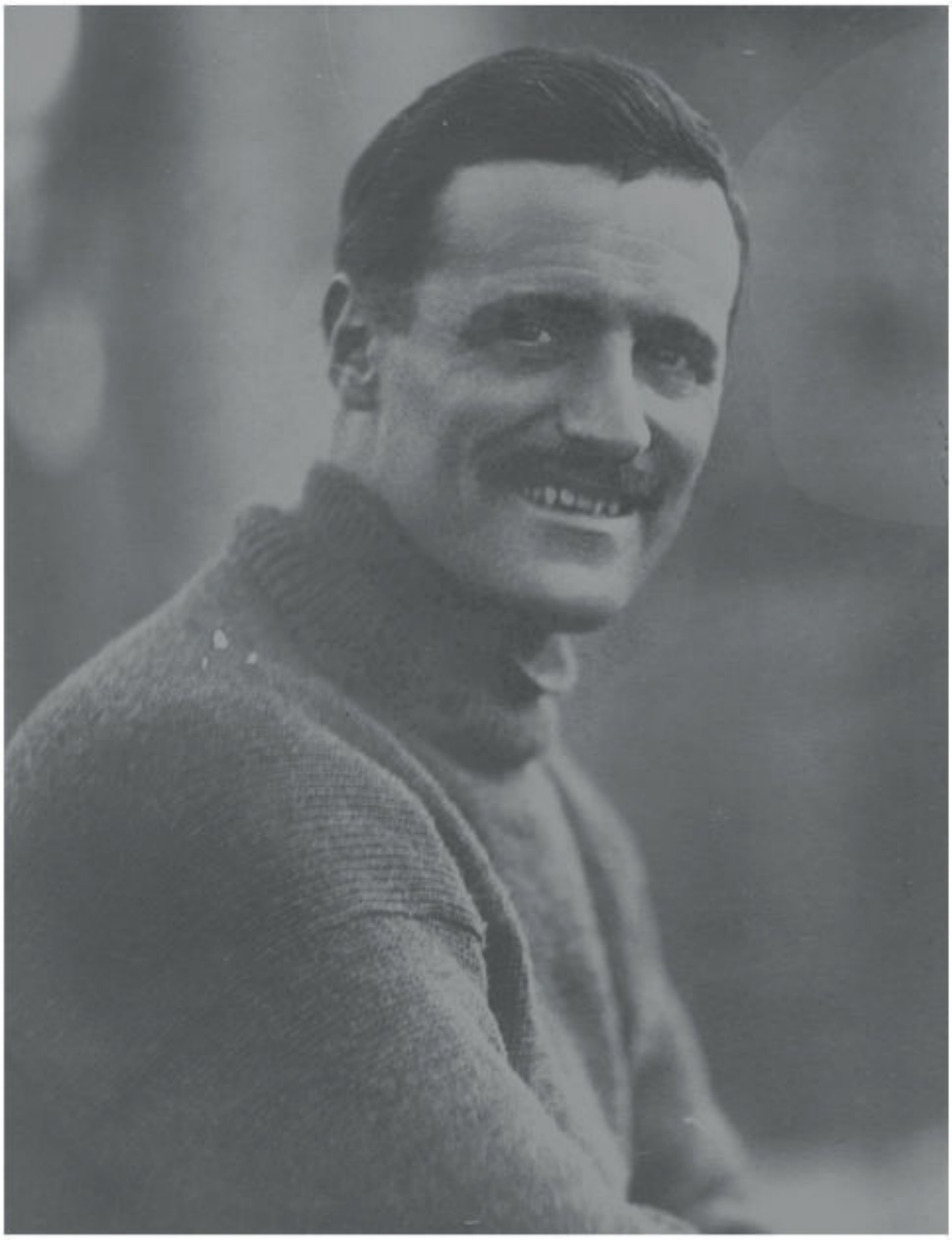


4. Lionel Greenstreet.
(Royal Geographical Society)

5. Hubert Hudson et deux manchots.
(Royal Geographical Society)



6. Tom Crean.
(Royal Geographical Society)



7. James A. McIlroy.
(Royal Geographical Society)

8. Perce Blackboro et Mrs Chippy.
(Royal Geographical Society)

9. Leonard Hussey porte son chien Samson.
(Royal Geographical Society)

10. Thomas Orde-Lees.
(Royal Geographical Society)

11. L’équipage à la proue.
(Royal Geographical Society)

12. L'*Endurance*, toutes voiles dehors.
(Royal Geographical Society)

13. À la proue de l'*Endurance*.
(Royal Geographical Society)

14. Le veilleur de nuit revient de son inspection de la glace.
(Royal Geographical Society)

15. Le pont de l'*Endurance* à l'aller.
(Royal Geographical Society)

16. Une zone contractée près du bateau.
(Royal Geographical Society)

17. L'*Endurance* dans la glace.
(Royal Geographical Society)

18. Leonard Hussey et ses chiens ; au loin, l'*Endurance*.
(Royal Geographical Society)

19. Le floe se fissure devant l'*Endurance*.
(Royal Geographical Society)

20. Briser la glace autour de l'*Endurance*.
(Royal Geographical Society)

21. Sortie des chiens pour l'exercice.
(Royal Geographical Society)

22. Frank Hurley avec sa caméra sur la glace, devant la proue.
(Royal Geographical Society)

23. Frank Hurley filmant en haut du mât de l'*Endurance*.
(Royal Geographical Society)

24. La longue, longue nuit.
(Royal Geographical Society)

25. Le naufrage de l'*Endurance*, 28 octobre 1915.
(Royal Geographical Society)

26. Frank Wild observe la disparition de l'*Endurance*.
(Royal Geographical Society)

27. Wild et Shackleton devant le naufrage de l'*Endurance*.
(Royal Geographical Society)

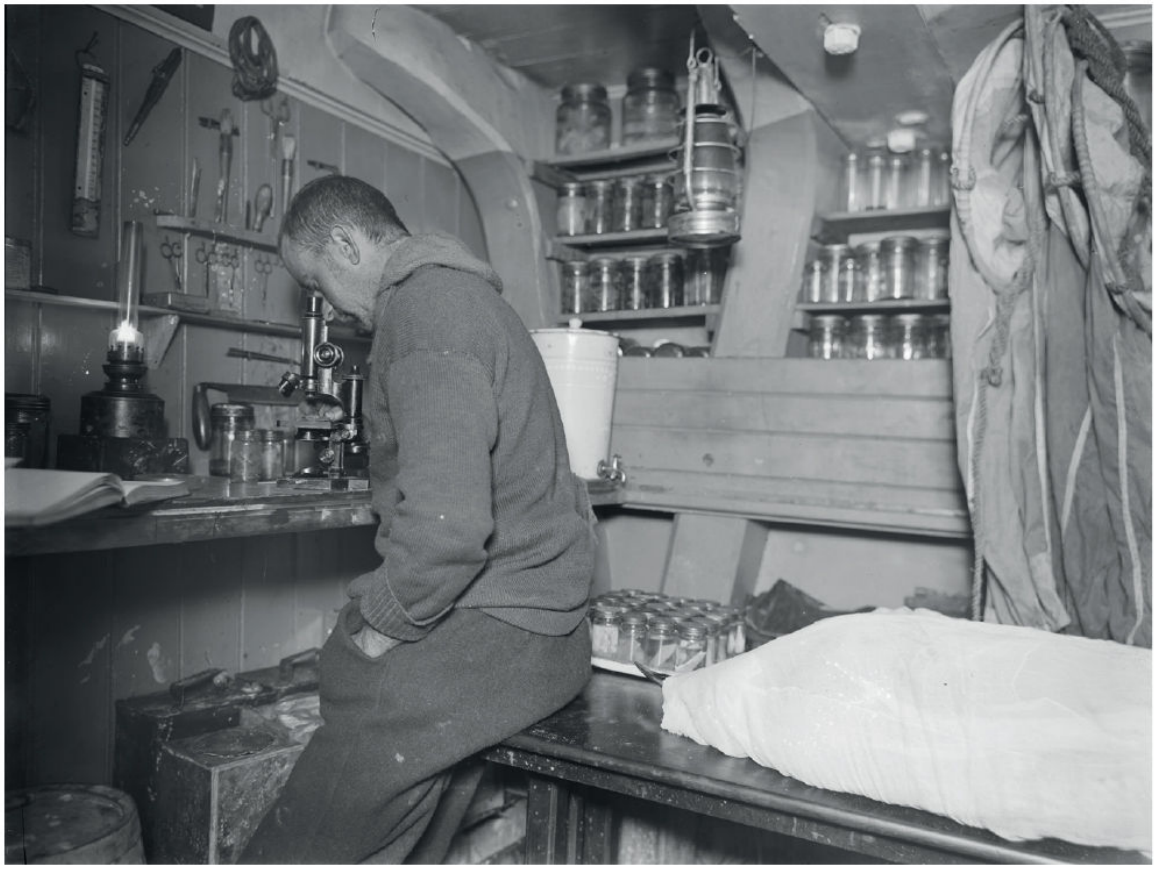
Second cahier hors-texte

1. L'équipage de l'*Endurance* sur la glace.
(Royal Geographical Society)

2. La cabine de Shackleton.
(Royal Geographical Society)

3. Leonard Hussey et Frank Hurley jouant aux échecs.
(Royal Geographical Society)

4. James Wordie, Alfred Cheetham et Alexander Macklin (de gauche à droite) lavant le sol de la cuisine. (
(Royal Geographical Society)



5. Clark dans le laboratoire biologique.
(Royal Geographical Society)

6. Frank Hurley et Alexander Macklin chez eux à bord.
(Royal Geographical Society)

7. Hussey et James dans leur cuisine pendant l'hiver 1915.
(Royal Geographical Society)

8. Dîner de mi-hiver à bord.
(Royal Geographical Society)

9. Un après-midi d'hiver au Ritz : McIlroy, Greenstreet, Blackboro (avec la glace), Orde-Lees, Clarke, Macklin, Wordie, Hudson (debout), James et Hussey.
(Royal Geographical Society)

10. Une soirée au Ritz.
(Royal Geographical Society)

11. Toast du samedi soir.
(Royal Geographical Society)

12. Célébrations de mi-hiver, 22 juin 1915.
(Royal Geographical Society)

13. Camp de l’Océan installé.
(Royal Geographical Society)

14. Shackleton, Hurley et le poêle au camp de la Patience.
(Royal Geographical Society)

15. Dessin du camp sur la glace. (Dessin de Marston).
(Royal Geographical Society)

16. L'équipage sur l'île de l'Éléphant.
(Royal Geographical Society)

17. Dessin de l'intérieur de la hutte sur l'île de l'Éléphant.
(Royal Geographical Society)

18. Hutte sur l’île de l’Éléphant.
(Royal Geographical Society)

19. Fête sur l'île de l'Éléphant, août 1916 ; Frank Wild (deuxième de la rangée, à partir de la gauche) et la plupart des hommes restés à l'Éléphant.
(Royal Geographical Society)

20. Mise à l'eau du *James Caird*.
(Royal Geographical Society)

21. L'équipage débarque le *James Caird*, le *Dudley Docker* et le *Stancomb Wills* au cap Valentine sur l'île de l'Éléphant.
(Royal Geographical Society)

22. Le *Stancomb-Wills* portant des vivres au *Caird*, avril 1916.
(Royal Geographical Society)

23. Bon vent au *Caird*, Lundi de Pâques 1916.
(Royal Geographical Society)

24. Arrivée du *Yelcho*.
(Royal Geographical Society)

25. Les membres de l'expédition après leur sauvetage devant l'hôtel Royal à Punta Arenas au Chili. (Royal Geographical Society)

Cette édition électronique du livre
Endurance *d'Alfred Lansing*
a été réalisée le 16 janvier 2018
par Pixellence
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN 978-2-251-44769-8).

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library